UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01258990 9

4/2/5

OEUVRES
COMPLETTES
DE
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

TOME SEIZIEME.

LIBRARY
MAR 23 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

DD
405
1790
t.16

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME SEPTIEME.

1790.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. JORDAN.

ELOGE
DE M. JORDAN.

CHARLES-ÉTIENNE JORDAN nâquit à Berlin le 27 août 1700, d'une bonne famille bourgeoiſe, originaire du Dauphiné. Son père, qui avait quitté ſa patrie pour la religion, conſervait ce zèle ardent, qui, occupé entièrement à ſatisfaire le ciel, ne juge pas toujours avec impartialité et juſteſſe des affaires de ce monde. Il avait deſtiné les trois aînés de ſes fils au négoce, et il voua le cadet à l'égliſe ſans conſulter ſon inclination et ſes talens.

Le jeune Jordan avait une grande paſſion pour les lettres et pour l'étude: il dévorait avec avidité tous les livres qui lui tombaient entre les mains, ſuivant ce penchant irréſiſtible avec lequel la nature marque les génies chacun à un coin particulier. Son père y fut trompé, et crut que, qui dit un homme de lettres, dit un miniſtre ou un théologien. Il envoya ſon fils

étudier à Magdebourg, sous la direction de son oncle, qui était prêtre en cette ville. L'année 1719, il se rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles Professeurs en philosophie, en éloquence et en théologie. Après qu'il se fut approprié les trésors de Genève, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausanne pour y puiser de nouvelles connaissances dans de nouvelles sources.

De retour à Berlin en 1721, il fut connu de M. de la Croze qui l'instruisit par amitié, tant dans les langues que dans les lettres. Il continua ensuite ses études en théologie par déférence pour les volontés de son père, et après avoir passé par les degrés qui précèdent le ministère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite église de Potzlow, village situé dans une des Marches.

La jeunesse de M. Jordan, la vivacité de son esprit, et sa passion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent sentir la grandeur du sacrifice qu'il faisait à son père. Pour l'en consoler, on le passa du village où il était à Prentzlow en 1727. Prentzlow était une sphère bien étroite pour M. Jordan. C'était un genet d'Espagne devant le soc d'une charrue. Son application et l'étendue de sa mémoire l'avaient mis en peu de temps au bout de sa bibliothéque.

Un homme de son âge ne pouvait ni ne devait se restreindre à ne converser qu'avec les morts; il devait goûter la société des vivans. C'est ce qui l'engagea à épouser une personne dans laquelle il rencontrait les talens si rares, de la beauté, de l'esprit, et de la sagesse: c'était Susanne Perrault, de laquelle il eut deu filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même esprit qui donne le goût des sciences, porte ceux qui l'ont, à remplir exactement leurs devoirs. Plus le jugement est sûr, les idées claires, le raisonnement conséquent, plus l'homme est porté à s'acquitter sans reproche de l'emploi, tel qu'il soit, qu'il doit remplir. M. Jordan agit ainsi: y avait-il quelque mésintelligence dans le troupeau dont il était pasteur, c'était lui qui portait les paroles de paix, et qui travaillait avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avait-il des personnes affligées, c'était M. Jordan qui les consolait; qui abandonnait son étude, sa femme et tout ce qu'il avait de plus cher, pour rendre le repos et la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée, et le peu de force qu'ils avaient sur eux-mêmes en avait privés. Y avait-il quelques malades ou quelques mourants, fussent-ils même de cette espèce humaine méprisée par l'aviliſſement des emplois dans lesquels elle vit, c'était encore M. Jordan; dont le cœur compâtissant et tendre assistait dans leurs dernières heures ces personnes qui loin de lui auraient souffert sans secours, et seraient mortés sans consolation.

Un caractère si véritable, cette bonté de cœur qui ne se démentait jamais; ce fond de charité inépuisable, en un mot, toutes les bonnes qualités de M. Jordan, le firent aimer et respecter de tous ces Français, que la révocation de l'édit de Nantes avait établis à Prentzlow: s'il prit part à leur affliction et à leur malheur, ils furent également sensibles à la mort de sa femme qu'il perdit au mois de Mars de l'année 1732. La vivacité de son tempéramment et la force avec laquelle les passions

regnent dans l'ame de la jeuneſſe, ne permirent pas à M. Jordan de ſouffrir cette perte avec une conſtance ſtoïque. Vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raiſons de la faibleſſe des autres, mais qui nous laiſſe tomber les armes des mains quand il s'agit de nous-mêmes, le chagrin et la douleur le rongeaient ; ſa ſanté en fut altérée ſi conſidérablement qu'il eut des attaques réitérées de crachement de ſang, qui manquèrent de le rendre aux cendres de ſon épouſe. Sa maladie dégénéra en mélancolie, et il prit ce prétexte pour quitter les emplois du miniſtère, et pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude et du repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendreſſe, l'affliction eſt d'autant plus opiniâtre qu'elle ſe croit autoriſée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, rouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé par les mains de la conſtance et de la fidélité : les diſtractions et le temps ont ſeuls le droit de les guérir.

Ces conſidérations jointes aux inſtances de ſes parens, déterminèrent M. Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre et de Hollande. Il ne s'y attacha point à ſe donner le ſpectacle de la ſcène mobile du monde. Son eſprit porté à la philoſophie et à l'étude, lui fit tourner ce voyage entièrement du côté de la littérature. Il ne ſe borna point à voir des palais, à contempler des édifices, à ſe rendre ſpectateur de diverſes cérémonies, d'une pratique différente de celle de ce pays ; unique fruit que la légéreté et le peu de diſcernement de la plupart de la jeuneſſe recueille de ſes voyages. Car, en effet,

quel uſage peut-on tirer de l'inſpection locale de ces ouvrages qui ſont le produit de l'opulence, et ſouvent de la prodigalité ? Il ne ſe fixa qu'à connaître ces grands hommes, dont l'eſprit étendu, l'élévation du génie et l'érudition, font l'honneur de leur patrie et de leur ſiècle. Je ne vous tracerai point le nom de s'Graveſand, de Muſchenbroch ; des Voltaire, des Fontenelle, des Dubos, des Clarcke, des Pope, des le Moivre, et de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la briéveté : ce furent ces hommes célèbres que M. Jordan voulut voir et qu'il était digne de connaître. C'était ainſi que les Romains voyageaient autrefois en Grèce et ſur-tout à Athènes, pour ſe former l'eſprit et le goût dans ce pays, qui était alors le berceau des arts, et l'aſyle des talens. Il ſatisfeſait ſa curioſité : c'était peu pour lui ; il voulut encore contenter ſes ſentimens : il compoſa la relation de ſon voyage, dans laquelle il rend juſtice à la beauté du génie et aux talens de ces hommes rares, pour leſquels il conſerva une haute eſtime pendant toute ſa vie. Qu'il eſt difficile à l'amour propre de rendre au mérite un hommage pur et exempt de toute envie ! Les bonnes qualités de nos ſemblables, et ſur-tout de ceux qui courent avec nous la même carrière, ſemblent ravaler les nôtres : et qu'il eſt rare d'unir la modeſtie et l'impartialité avec beaucoup d'eſprit et de connaiſſance ! C'était une vertu particulière en M. Jordan, à laquelle il a été conſtamment attaché toute ſa vie, et ſans laquelle il n'eût point laiſſé ce grand nombre d'amis, qui donnèrent à ſa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin, il rentra dans ſon cabinet,

où l'excitait à l'étude cette noble émulation qui porte les esprits bien faits à se perfectionner davantage : il lisait tout et ne perdait rien de ce qu'il avait lu.

Sa mémoire était si vaste, qu'elle était comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, et des anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'esprit, le mérite, et sur-tout le bon caractère de M. Jordan, ne lui permirent point de rester enséveli plus long-temps dans son cabinet. Monseigneur le Prince royal, à présent le Roi, l'appella à son service au mois de septembre 1736 Depuis ce temps il passa sa vie à Rheinsberg, partagé entre l'étude et la société, estimé et aimé universellement: et unissant cette politesse que donne l'usage du monde, à la profondeur de ses connaissances, il déridait les sciences, et les produisait à la cour sous les livrées des agrémens et de la galanterie.

Après la mort de FRÉDÉRIC-GUILLAUME, le Roi le plaça dans une situation où il pût tourner au profit de la patrie les talens de son esprit, et les vertus de son cœur. Il fut revêtu du caractère de Conseiller privé. Il employa toute la sagacité de son esprit à l'utilité de l'état: c'est à lui que Berlin est redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les rues furent débarrassées de cette espèce lâche et abjecte de fainéans, dont l'apparence abuse de la charité des citoyens. Une maison de travail s'éleva par ses soins, dans laquelle mille personnes qui vivaient à la charge des particuliers, se nourrissent à présent de leur industrie, et emploient

leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent prépolées pour veiller aux règles de la police. Les académies furent pourvues avec discernement et connaissance, de professeurs habiles et savans, toutes ces nouvelles institutions, et le soin de faire fleurir les académies sont dûs à l'activité de M. Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des sciences et belles lettres, il en fut élu vice-président.

Qu'on ne dise point que la culture des sciences et des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formèrent sous la tutelle des lettres, si je puis me servir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'état; et ce qui sert à éclairer l'esprit, à perfectionner le jugement, et à étendre la sphère des connaissances, forme certainement des sujets propres à toute espèce de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin, dont les fleurs et les fruits sont d'une beauté plus raffinée, et d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois sauvages, abandonnés à eux-mêmes, croissent au hazard, et dont les branches bizarrement entortillées, n'offrent pas même à la vue un spectacle agréable.

Lorsqu'après la mort de l'empereur *Charles VI*, le roi entra en Silésie à la tête de ses armées pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres, que la prospérité de la maison d'Autriche lui avait retenu longues années avec peu d'attention à ses droits;

M. Jordan suivit Sa Majesté dans la campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des Muses au tumulte des armes et à la dissipation d'une armée, dont les opérations et les mouvemens étaient continuels. Ces campagnes et son séjour fréquent à la cour, lui laissèrent cependant le temps de travailler aux différens ouvrages qui nous restent de lui, à savoir, une Dissertation latine sur la vie et les écrits de *Jordanus Brunus*, un recueil de littérature, de philosophie et d'histoire; l'Histoire de la vie et des ouvrages de M. la Croze, sans compter quelques manuscrits qu'une modestie outrée l'empêcha de faire imprimer. Il disait qu'il fallait porter la lumière dans ces endroits ténébreux que la nature envieuse paraît vouloir cacher aux hommes, qu'il faut instruire l'univers par des faits nouveaux et dignes de son attention, ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité des matières, et revêtir des traits et des carnations de la Vénus de Médicis un squelette décharné, pour publier ses ouvrages et pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avait pour objet que ses ouvrages; il paraissait même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premières productions de sa plume. Subjuguant son amour-propre, il corrigeait sans cesse ses nouveaux écrits; ne croyant jamais par son travail et son assiduité, pouvoir donner assez de preuves du respect et de la déférence qu'il portait au public.

Il ne manquait aux avantages dont M. Jordan jouissait, qu'une vie moins limitée que la sienne. Les sciences, la patrie et son maître le perdirent par une maladie longue et douloureuse, qui l'emporta

le 24 mai 1745, âgé de 44 ans et quelques mois, ſans que ſa patience l'abandonnât dans des maux dont le poids s'appeſantit par la durée, et qui deviennent ſouvent inſupportables aux ames les plus fermes, et à ceux mêmes dont la conſtance paraît inébranlable dans les périls les plus évidens.

M. Jordan était né avec un eſprit vif, pénétrant, et en même temps capable d'application : ſa mémoire était vaſte, et contenait comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons écrivains dans tous les ſiècles ont produit de plus exquis. Son jugement était ſûr, et ſi ſon imagination était brillante, elle était toujours arrêtée par le frein de la raiſon, ſans écart dans ſes ſaillies, ſans ſéchereſſe dans ſa morale, retenu dans ſes opinions, ouvert dans ſes diſcours, préférant la ſecte académique aux autres opinions des philoſophes, ardent à s'inſtruire, modeſte à décider, aimant le mérite et le feſant connaître, plein d'urbanité et de bienfeſance, chériſſant la vérité et ne la déguiſant jamais, humain, généreux, ſerviable, bon citoyen, fidèle à ſes amis, à ſon maître et à ſa patrie : ſa mort fut un deuil pour tous les honnêtes gens : la malignité et l'envie ſe turent devant lui : le roi, tous ceux qui le connurent, l'honorèrent de leurs regrets ſincères.

Telle eſt la récompenſe du vrai mérite, d'être eſtimé pendant la vie, et de ſervir d'exemple après la mort.

EPITRE I.

A JORDAN.

(a) Au fier Jordan qui se rebèque
Quand il doit quitter pour un temps
L'appas de sa bibliothéque
Pour d'autres plaisirs moins piquans ;
On dirait qu'il part pour la Mecque
Quand de ses savans erremens
Il s'éloigne de quelques milles ;
Car hors Berlin point d'agrémens,
Et dans ces petits nids de villes
Il ne vit que des imbécilles,
Comme moi, votre serviteur,
Et bien d'autres de ma valeur ;
Cet appât ne peut faire mordre
La crême, la perle, la fleur
Des savantes du premier ordre,
Pour nous honorer de l'honneur
De sa présence tant aimable.
S'il le fait, c'est à contre cœur,
Et se vouant cent fois au diable.

Envoie-moi, s'il te plaît, Mahomet, que je n'ai ni vu, ni ouï. Tu as raison de croire que je travaille

(a) Ces Lettres ou Epitres ont été écrites lorsque Frédéric II était encore Prince de Prusse. On n'a point les réponses de M. Jordan.

beaucoup ; je le fais pour vivre , car rien ne reſſemble tant à la mort que l'oiſiveté. Je ſuis le très-humble ſerviteur des **** des Céſars, du Chevalier Bernin, de M. des Eguilles et du propriétaire de ces pièces; ainſi que l'on ne compte pas ſur moi pour les vendre. Fais mes plaiſanteries au Satyre boiteux, mes regrets à Brand, mes complimens à Madame de Catſch et mes amours à Finette: au moins, fripon, ne fais pas trop bien le dernier article, car tu ſais qu'en cela peu de gens te reſſemblent. Adieu.

EPITRE II.

A JORDAN.

JORDAN, cher atome ſceptique,
Dont le regard perçant de lynx
Et la rigoureuſe critique
Te fait du peuple poétique
Plus craindre qu'à Thèbes le ſphynx;
Voici de nouveau bavardage,
Que ton eſprit judicieux
N'eſtimera point comme ouvrage
D'un didactique ſérieux.
Ma Muſe badine et volage,
Au lieu d'imiter le ramage
De quelque cygne harmonieux,
Se contente dans ſon jeune âge
D'un chant aiſé moins ennuyeux.
Qui n'a point l'art comme Voltaire

De prendre ſon vol juſqu'aux cieux,
Doit humblement raſer la terre,
Cédant aux plus audacieux
L'art de l'oiſeau porte-tonnerre
Qui plane et vole au haut des airs,
Tandis que le ſerin en cage,
Malgré la priſon et ſes fers,
Sait goûter au moins l'avantage
De plaire par ſon gazouillage.
Tiens, je t'abandonne mes vers;
Corrige, efface, ajoute, lime;
Ne crains point qu'ils ſoient à couvert
D'un amour-propre folliſſime.
Je te verrais la plume en main
Rigoureuſement les détruire,
Avec le ſang froid du Romain
Qui brûla ſa main ſans rien dire.

Vous aurez la bonté de me renvoyer ma pièce avec vos remarques ce ſoir. Adieu, Mars m'appelle.

EPITRE III.

A JORDAN.

JORDAN, mon critique et copiſte,
Vous qui pourſuivez à la piſte
Mes fautes en digne limier,
De grâce, daignez corriger
Raturer, effacer, tranſcrire

Ces vers que ſous un olivier
Quelque muſe m'a fait écrire,
Ces vers que vous voudrez produire
Au Bruxellois double coupeau,
Où Voltaire notre héros
Régit les Muſes, et préſide
Au bureau d'eſprit, et décide
De l'eſprit, du goût et des mots.
Adieu. Crainte de vous déplaire
Je renonce à mes chalumeaux,
Et dans votre antre ſolitaire
Mes vers vous vaudront des pavots.

EPITRE IV.

A JORDAN.

SEIGNEUR Jordan, on vous invite
A venir chez nous au plus vîte,
Accompagné des agrémens
Que vous mêlez ſi joliment
Dans vos diſcours pleins de ſageſſe,
Et qui plaiſent également
Aux barbons et à la jeuneſſe.
Notre petit Prêtre à rabat
Vous marque ſon impatience;
Il veut, dit-il, votre préſence,
Pour célébrer un ſien ſabbat
Avec grande magnificence.
Son Marguillier, ce petit fat,

Prétend en fredons marotiques
Pſalmodier de longs cantiques,
Pour amuſer les auditeurs :
Ils feront bâiller les apôtres,
Qui je crois du goût de nous autres,
Connaiſſent des plaiſirs meilleurs.
Il eſt des raiſons plus de mille
Pour vous faire quitter la ville.
Une groſſe et jeune catin,
D'accès et d'abord très-facile,
Dont vous nous avez fait le fin,
Croit qu'une beauté de Berlin,
Captivant votre cœur docile,
Vous retient chez elle ſous main.
Revenez à votre catin,
Et rendez-lui le cœur tranquille,
Sans quoi nous verrons un matin
La pauvre fille, en vrai lutin,
De dépit et de jalouſie
Se poignarder par fantaiſie.
Pour Chazot, qui dans ſon réduit,
En damné travaille ſa flûte,
Qui fait enrager jour et nuit
Tous ſes voiſins qu'il perſécute,
D'un inſtrument tendre et charmant
Il tire des ſons de trompette;
Willich en a mal à la tête,
Et ſes voiſins par conſéquent.
Le fameux chantre de la Thrace
L'aurait puni de ſon audace.
Vous lui direz éloquemment,
D'un ton doux, et d'un air bonace,

De l'hiſtoire de Marſyas,
Chazot, ne vous ſouvient-il pas?
Nos plaiſirs, Jordan, vous ſéduiſent,
Pour le coup mes raiſons ſuffiſent,
Vous allez redoubler vos pas.
Ah! je vous vois chercher vos bottes,
Et vous couvrir de ce manteau
Qui dix ans paſſés fut nouveau;
Equipage d'ames dévotes.
Volez ſur l'aile de l'amour;
Catin Vénus vous y convie,
Elle qui veut faire à ſon tour
Tout le bonheur de votre vie.

Cela ſignifie qu'on ne ſaurait ſe paſſer de vous à Rheinsberg; nous en avons fait l'épreuve pendant trois jours, qui nous ont paru des années d'amans. Vous qui avez paſſé par-là, vous devez ſavoir que ces années ſont du triple plus longues que les années ordinaires; ainſi tenez-nous compte de notre impatience. La table a beſoin de votre ſecours, la philoſophie encore plus.

Nous vous attendons tous lundi au ſoir à Rheinſberg. Faites proviſion d'un *fatras* de bonne humeur: apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothéque, ſans en apporter la pouſſière, et comptez d'être reçu comme un homme qui nous eſt néceſſaire.

EPITRE V.

A JORDAN.

Rêveur, grognard, sombre Jordan,
De qui la triſteſſe profonde
Se conſume le long de l'an
Sur le mal qui ſe fait au monde,
Enfin dites-moi juſqu'à quand,
Triſte imitateur d'Héraclite,
Dans votre niche hétéroclite
Morfondrez-vous tous vos talens?
Eſprit né pour les changemens,
Suivez du joyeux Démocrite
L'exemple et les amuſemens.
J'admire fort votre ſageſſe,
Mais qu'à Salente l'on me feſſe,
Si je n'y préfère le ſel
D'un mot plein de délicateſſe,
Joyeux, piquant et naturel.

Voilà tout ce que vous aurez de moi pour le coup.

EPITRE VI.

AU ROI.

Vos vers ſont aimables, charmans,
Et ma foi, je me donne au diable

Si

Si jamais prince en fit autant :
Vous êtes homme inimitable,
Pour le fait et pour le talent.
J'aurais dû vous faire réponſe,
Par votre très-humain courſier ;
Mais mon Apollon trop ratier
Inutilement je ſemonce :
Et qui ne ſerait enchanté,
De votre vive poéſie ?
Greſſet en tirerait très grande vanité ;
J'en ferais l'ornement de ma ſavante vie.

EPITRE VII.

A JORDAN.

JORDAN, tout bon poëte et tout peintre fameux
Doit exceller ſur-tout par le rapport heureux
Des traits hardis, frappans, dont brille ſon ouvrage,
Avec l'original dont il offre l'image.
Le peintre ſcrupuleux doit dans tous ſes portraits
Imiter le maintien, le coloris, les traits,
Et les effets divers que produit la nature.
Le poëte évitant des mots la vaine enflure,
De juſtes attributs habile à ſe ſaiſir,
Doit poſſéder ſur-tout l'art de bien définir.
Le jugement de l'un eſt le coup d'œil de l'autre.
On ne peint point Caton avec un pater-nôtre,
Ni St. Pierre en pourpoint, ni la Vierge en pompons ;
Les modes ont leur temps, ainſi que le faiſons ;

Chaque âge différent porte ſon caractère:
L'un eſt vif et brillant, l'autre eſt triſte et ſévère,
Et comme chacun d'eux a d'autres paſſions,
Il faut pour chacun d'eux d'autres expreſſions.
Que fuyant l'ignorance, évitant la pareſſe,
Un rimeur n'aille point, plein d'une folle ivreſſe,
Dépeindre la Fortune ou ſtable ou ſans bandeau,
Ou dérober au Temps ſes ailes et ſa faux,
Ou donner à la Mort le teint frais d'un chanoine,
Confondre le nectar avec de l'antimoine.
Car pour apprécier un ornement ſéant,
Un nain ne doit jamais lui paraître un géant,
Un Zoïle ignoré, fameux comme Voltaire,
Broglio pris ſans vert, un Condé qu'on révère.
Tout poëte et tout peintre exact, également,
Doit fuir ſur-tout du faux le triſte aveuglement.
Rigide obſervateur de toute bienſéance,
Qu'il place les objets ſelon leur convenance,
Et qu'un roi ſur le trône ait le ſceptre à la main,
Que Céſar ſoit vêtu comme un héros romain;
Que choiſiſſant le vrai dans l'air, dans l'attitude,
Un Eraſme, un Jordan ſoit dépeint en étude,
S'appuyant ſur un bras, l'œil vif, ſpirituel,
Et l'eſprit au-deſſus du monde ſenſuel,
Méditant gravement quelque phraſe oratoire,
Empoignant le papier, la plume et l'écritoire.
Muſe, tout doucement! Sage, diſcret Jordan,
Plus aimable qu'Eraſme, autant ou plus ſavant,
Mais plus gueux de beaucoup, grâce au deſtin peu ſage,
Qui réunit ſur toi ton bien, ton équipage,
Qui de livres rongés t'a rendu l'héritier,
Sans feu, ſans lieu d'ailleurs, même ſans encrier;

Ma Muſe ne pouvant chanter ton écritoire,
Sans faire à nos neveux une impoſture noire,
Mais n'en rendant pas moins hommage à tes vertus,
Elle te ſervira de ce que ſert Plutus.
Reçois donc par mes mains l'inſtrument de ta gloire;
Aux enfans d'Apollon il ſert de réfectoire,
De tout auteur ſavant fidelle compagnon,
Organe de qui veut faire afficher ſon nom,
Dans le greffe, au barreau, le commis, le notaire
Et Bernard, (*) et Fleury, Réaumur et Voltaire,
En font à leur honneur ſortir l'encre à grands flots,
Et Rollin des anciens en tire les travaux.
Du fond de ton eſprit je vois déjà d'avance
Découler des torrens de ſublime ſcience;
Je vois déjà rangés ſur mes rayons nouveaux
De tes heureux écrits les gros in-folio;
Croître et multiplier, ainſi qu'une famille,
Les livres projetés dont ton eſprit fourmille;
Je te vois éclipſé ſous leurs nombreux monceaux;
Oublier d'Hans Carvel le merveilleux anneau.
O! Jordan, ſouviens-toi que toute étude eſt vaine,
Qu'on y perd et ſon temps, ſa vigueur et ſa peine,
Enfin qu'on n'a rien fait en ces terreſtres lieux,
Si l'on n'a point appris le ſecret d'être heureux.

Vous aurez la bonté de faire la critique de la pièce. Les hyperboles y ſont outrées; mais je vous jure qu'il n'y a rien de plus ſec et de plus aride que le ſujet de l'écritoire que je vous envoie. Il aurait été beaucoup plus naturel de l'accompagner ſimplement de deux mots de proſe; tout homme

(*) Le Banquier.

ſenſé en aurait uſé ainſi. C'eſt à la métromanie que je dois reprocher cette ſottiſe, et bien d'autres que j'ai faites dans ma vie. Souhaitez-moi par reconnaiſſance que celle-ci ſoit la dernière.

EPITRE VIII.

A JORDAN.

Je crois te voir, mon bon Jordan,
Te trémouſſant d'inquiétude,
Quitter bruſquement ton étude,
Chercher Chazot, ce fin Normand,
Ce Chazot qui ſert par ſemeſtre
Ou Diane, ou tantôt Vénus,
Et que retiennent en ſéqueſtre,
De leurs remèdes tout perclus,
Les diſciples de ſaint Comus.
Je vous vois partir tous les deux
Du paradis des bienheureux
Pour arriver au purgatoire.
Hélas! ſi je ſuivais mes vœux;
J'irais peupler ces mêmes lieux
Dont vous quittez le territoire,
Trop ſage et trop voluptueux
Pour rechercher la vaine gloire
De vivre en cent ans dans l'hiſtoire
Sur les débris de mes aïeux.
Je crains ces honneurs ennuyeux,
L'étiquette, et tout acceſſoire
D'un rang brillant et faſtueux:

Je fuis ces chemins dangereux
Où nous entraîne la victoire,
Et ces précipices ſcabreux
Où les mortels ambitieux
Viennent au temple de mémoire
Eriger en préſomptueux
Quelque trophée audacieux.
Une ame vraiment amoureuſe
Du doux, de l'aimable repos,
Dans un rang médiocre heureuſe,
N'ira point en impétueuſe
Affronter la mer et ſes flots,
Dans la tempête périlleuſe
Gagner le titre de héros.
Qu'importe que le monde encenſe
Un nom gagné par cent travaux?
L'univers eſt plein d'inconſtance;
L'on veut des fruits toujours nouveaux;
De l'eſprit et de la vaillance,
Et des lauriers toujours plus beaux.
Laiſſons aux Dieux leur avantage,
L'encens, le culte et la grandeur;
C'eſt un bien peſant eſclavage
Que ce rang ſi ſupérieur:
L'amitié vaut mieux que l'hommage,
Le plaiſir plus que la hauteur;
Et le mortel joyeux, volage,
Gai, vif, brillant, de belle humeur,
Mérite ſeul le nom de ſage,
Lorſqu'il reconnaît ſon bonheur.
Le bruit, les ſoins et le tumulte
Ne valent pas la liberté;

Et tout l'embarras qui réſulte
De l'ambitieuſe vanité,
Ne vaut pas le paiſible culte
Qu'en une heureuſe obſcurité
L'eſprit rend à la volupté.
Heureux qui dans l'indépendance
Vit content et vit ignoré,
Qui ſagement a préféré
A la ſomptueuſe opulence
L'état frugal et modéré;
Qui ſait mépriſer la richeſſe,
Et qui par goût et par ſageſſe
A fidèlement adoré
Le Dieu de la délicateſſe,
Des ſentimens, de la nobleſſe,
Seul Dieu d'un eſprit éclairé!
Hélas! d'une main importune
Déjà je me ſens entraîner,
Et ſur le char de la fortune
Mon ſort me force de monter.
Adieu, tranquillité charmante,
Adieu, plaiſirs jadis ſi doux,
Adieu, ſolitude ſavante,
Déſormais je vivrai ſans vous.
Mais non, que peut ſur un cœur ferme
L'aveugle pouvoir du deſtin,
Le bien ou le mal que renferme
Un ſort frivole et clandeſtin?
Ni la fureur de Tiſiphone,
Ni l'éclat impoſant du trône
Sur moi n'opéreront rien.
Pour la grandeur qui m'environne

Mon cœur n'eſt que ſtoïcien ;
Mais plus tendre que Philomèle,
A mes amis toujours fidelle,
Et moins leur roi, leur ſouverain,
Que frère, ami, vrai citoyen ;
Du ſein de la philoſophie
Et des voluptés de la vie
Tu me verras, toujours humain,
D'une allure ſimple et unie,
Pacifier le genre humain.

LETTRE PREMIERE

DU PRINCE ROYAL A JORDAN. (*)

13 Avril.

Doctissime, ſapientiſſime Jordane! Les enfans de Fouquet dont je me ſuis chargé, doivent être mis au collége français de Berlin, qui eſt derrière ma maiſon. Ayez la bonté de prévenir les gens de ce collége, afin qu'on les reçoive, et qu'ils y ſoient entretenus à mes dépens ſur le pied du jeune Beauſobre. Il faut qu'on leur faſſe faire leurs humanités, et je réglerai le reſte à mon arrivée à Berlin ; je payerai alors tous les frais et dépens, qu'ils n'ont qu'à avancer juſqu'alors. 1739.

Je vous ſouhaite ſanté et contentement à Rémusberg, et je vous prierai de me rendre viſite, lorſque nous ſerons un peu moins affairés. Voici

(*) On n'a point les réponſes de M Jordan à ces Lettres.

——— une épitaphe que j'ai faite sur G***, à la requi-
1739. sition de personnes auxquelles je n'ose ni ne puis rien refuser.

Ci gît un Maréchal, un Ministre, et de plus
Un grand Financier, un Chanoine laïque:
Passans, qui connaissez sa fourbe politique,
Laissez dans l'oubli confondus
Et ses vices et ses vertus.

J'ai tâché d'y mettre le moins de fiel qu'il m'a été possible, afin que la modération qui doit assaisonner toutes nos actions raisonnables, ne s'écarte pas de la poésie, non plus que du reste de ce que je puis faire.

Les insectes de Ruppin vous présentent leurs respects, les vieux bouquins s'humilient dans leur poussière et se mettent à vos pieds, et moi je suis avec l'amitié que vous me connaissez.

Votre zélé admirateur.

LETTRE II.

DU PRINCE ROYAL.

Petersdorf, 23 Juillet.

MON cher Jordan, nous voyageons il y aura trois semaines bientôt. Il fait une chaleur comme si nous étions à califourchon sur un rayon du soleil; il fait une poussière comme si un nuage nous rendait invisibles aux passans; avec cela nous voyageons comme les anges, sans sommeil et presque sans alimens. Jugez donc si je ne suis pas à présent ce qu'on appelle un très-joli garçon. Si cela continue, on deviendra tout hébêté et stupide; mais je me perds dans mes comparaisons; et je vous grille assez mal à propos aux rayons hyperboliques du soleil. 1739.

Des nouvelles. Tout le monde se porte bien. Le Roi m'a donné toute son économie de chevaux, ce qui rapporte à présent dix à douze mille écus, et pourra monter dans quelques années à seize ou dix-huit mille: je suis sûr que vous y prenez part; aussi en aurez-vous votre petite portion, et je verrai mes bons chevaux prussiens métamorphosés en livres dans votre bibliothéque.

Adieu, mon cher Jordan. N'oubliez point ceux à qui leur destinée très-ambulante fait parcourir les régions voisines des nations hyperborées, et qui soupirent après la tranquillité et le repos. Mes complimens aux êtres pensans qui pensent bien, à Berlin.

LETTRE III.

DU PRINCE ROYAL.

Kœnigsberg, 3 Août.

1739. MON cher Jordan, je vous envoye une lettre pour Voltaire, que vous copierez, que vous fermerez de votre cachet, et que vous ferez partir par la voie de Girard.

Me voici donc arrivé dans la capitale d'un pays où l'on eſt foudroyé l'été, et où le monde crêve de froid en hiver. C'eſt un pays plus propre à nourrir des ours qu'à ſervir de théâtre aux ſciences. Les habitans ſouples, flatteurs, rampans; mais fiers, hautains et arrogans, ſont auſſi fades dans leur humilité, qu'inſupportables par leur inſolence. Les arts n'ont jamais été cultivés ici, et il y a grande apparence qu'ils ne le feront jamais. Je vous dirai cependant, que j'ai entendu prêcher dimanche un miniſtre qui m'a ſurpris par ſon éloquence: je crois que la bonne Déeſſe s'eſt égarée dans ce voiſinage, et que pour ſe mettre à l'abri des glaçons de Courlande, elle s'eſt logée ſur la langue de ce prêtre. Je vous avoue que je n'ai jamais entendu de meilleur allemand, de plus belles phraſes, ni un ſtyle plus coulant et mieux orné; et il faut avouer que ce M. Kant eſt ſans contredit l'homme du royaume qui débite le plus noblement des pauvretés.

Mes oreilles ſont ſi étourdies par l'éloquence bruyante de notre infanterie, qu'elles ſoupirent beaucoup après ces ſons flatteurs et remplis de moël-

jeux, qui les careſſent (ſi j'oſe me ſervir de ce terme) ſi agréablement dans la paiſible et douce retraite de Rémusberg. 1739.

Ma verve eſt pendue au croc; mais je ſens bouillonner quelque choſe dans ma tête qui pronoſtique une inondation de vers aſſez prochaine. Aiguiſez les dents de votre critique, aiguiſez vos limes, car je vous avertis que je vous donnerai de la beſogne. Enfin, il me ſemble que j'ai encore cent mille riens à vous dire; il faut que la ſageſſe retienne l'intempérance de ma plume, et que je ſonge que *doctiſſimus Jordanus* a des occupations plus dignes de ſon profond ſavoir et de ſa vaſte érudition, que celle de lire les billeveſées que lui écrit un voyageur oiſif, et qui ſe livre ſans réſerve au plaiſir de babiller.

Adieu, Seigneur. Soyez perſuadé qu'à parler ſérieuſement, il y a peu de perſonnes qui vous eſtiment plus que

Votre très-affectionné.

LETTRE IV.

DU PRINCE ROYAL.

Kœnigsberg 8 Août.

Je vous écris le matin à quatre heures, faute d'autre temps. Vous me croirez bien occupé, ſi vous en jugez par ce début; mais vous changerez bientôt de ſentiment, ſi vous daignez réfléchir au proverbe

1739. ſpirituel que je ne ſais quel ſage a inventé, les apparences ſont trompeuſes.

Nous nous donnons tout l'exercice imaginable, et cela depuis la pointe du jour juſqu'aux ténèbres de la nuit. Ne vous imaginez point que ce ſoit pour bouleverſer le monde; ne croyez pas non plus que ce ſoit pour faire quelque grand ouvrage. Nous ne feſons que promener tout doucement avec nous l'oiſiveté et l'ennui. Ce ſont, je crois, les pénates de Kœnigsberg; car les gens qu'on voit et l'air qu'on reſpire, ne ſemblent ne nous imprimer autre choſe. Enfin, mon cher, je ſuis à préſent à la tête de preſque toutes les affaires matrimoniales du pays. Vous ſavez que j'ai ſigné par le paſſé des diſpenſes de parenté; me voilà à préſent près de partir pour les haras, où tout propagera gratis; ainſi je ferai multiplier les créatures de nos Etats, tant hommes que brutes. Si vous étiez ici, je vous donnerais le choix de la plus jolie fille lithuanienne, ou de la plus belle cavalle des haras. Au moins que votre ſageſſe ne s'en ſcandaliſe point; car entre fille de ce pays et jument de haras, il n'y a que la différence de bête à bête.

Je ſerai le 17 à Berlin, où je compte bien de vous voir et de laiſſer déborder toute une mer d'idées, que j'ai retenues par des digues et des boulevards de circonſpection, plus forts que ceux par leſquels les Hollandais enchaînent l'océan. Si la comparaiſon vous paraît trop forte, il ne dépendra que de vous de la réduire à ſa juſte proportion. Adieu à Jordan et à ſa bibliothéque. J'eſpère de revoir le premier leſte et gai comme un pinſon, et l'autre augmentée preſque du double.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL,

Aux Haras de Pruſſe, le 10 Août.

MON cher Jordan, vous êtes le plus joli garçon du monde; vous m'envoyez tous les jours des lettres de Voltaire, des pièces nouvelles, et vous m'écrivez des lettres charmantes. Je ne vous renverrai rien pour tant de belles choſes; car ce pays ſi fécond en chevaux, ſi bien cultivé, ſi rempli de monde, ne fournit pas un ſeul être qui penſe. Je vous aſſure, ſi je reſtais long-temps ici, que je perdrais le peu de bon ſens que je puis avoir; mais grâces au ciel, on y a mis ordre; car je pars ſamedi avant l'aſtre du jour, et je compte d'être à Berlin mardi, avant que la terre emportée par ſon mouvement journalier, ait perdu de vue l'œil du monde. 1739.

En vérité voilà de l'excellent, et je défie Madame de Scudéry, Sarraſin, Balzac avec Voiture d'avoir fait de plus beau phébus de leur vie. Je travaille actuellement à la préface de la Henriade; j'eſpère que vous en ſerez content. J'ai trouvé un beau champ pour louer; il n'y a que des vérités à dire, et des vérités qui feront plaiſir à l'auteur, ſans pouvoir bleſſer la délicateſſe du public.

Vous ſerez mille fois mieux avec Céſarion que je ne ſuis ici; j'aimerais autant mourir que d'y reſter. Un certain je ne ſais quoi a glacé ma veine; je ne ſais ſi ce pays n'eſt pas propre pour penſer, ou ſi le Dieu des vers ne l'a jamais regardé d'un

œil favorable; mais je sens bien que la matière y domine beaucoup sur l'esprit. Je partirai samedi comme une fronde crétoise, et je voyagerai aussi vîte qu'il me sera possible, pour arriver mardi à sept heures du soir à Berlin. A présent nous voici aux commissions: mes complimens à Madame Rocoules et au bon Truchsess. Vous pouvez envoyer par le premier ordinaire le dessein de mes armes, et de ce qu'Honoré vous demande; car on en trouve à Berlin. Adressez-vous à Truchsess, qui vous le fera avoir. Adieu, cher Jordan. Je suis à vous, et je me mets à l'ombre de votre science, comme la timide tourterelle qui se cache dans le creux des chênes, pour éviter l'impétuosité des tempêtes, et pour fuir les griffes carnassières des oiseaux destructeurs.

LETTRE VI.

DU ROI.

Wesel, le 2 septembre.

1740. — Mon Inspecteur des hôpitaux, je ne devais attendre de vous que des nouvelles des petites maisons; mais comme votre génie est supérieur à vos emplois, vous avez su m'écrire de jolies choses. J'ai fait un voyage à Strasbourg, dont j'ai fait une description poétique, que j'ai envoyée à Voltaire; mais faute de copiste je n'en ai pu garder un double. J'ai eu deux accès de fièvre; je ne sais encore si ce sera tierce ou quarte; mais ne vous

en embarraſſez pas; quoi que ce ſoit, il n'y a point de danger. Maupertuis eſt arrivé; joli garçon, aimable en compagnie, cependant de cent piques inférieur à Algarotti. Je prépare un petit eſclandre à M. de Liége, et je veux voir quel train cela prendra, avant que de partir d'ici. Je n'ai point encore réſolu où et comment je verrai Voltaire avec la Marquiſe de l'Aſtrée; mais je les verrai ſûrement. Adieu, bon Jordan de mon ame. Ne m'oublie pas et ſois ſûr de mon amitié. 1740.

LETTRE VII.

DU ROI.

La fièvre et moi nous voyageons enſemble;
Nous avons fait grande amitié, dit-on;
De ſon côté, je le crois, ce me ſemble,
Mais quant au mien, je vous jure que non.
Si c'eſt payer de trop d'indifférence
L'excès fâcheux de ſa fidélité,
Je fais aveu qu'avec peu de bonté
J'ai ſoutenu ſa barbare ſouffrance.
Telle en hymen l'aſſommante conſtance
N'eſt dans le fond qu'une importunité,
Quand par malheur l'une ou l'autre partie
Contre ſon goût ſe voit mal aſſortie,
Et que l'Amour, diſtrait de ſon côté,
N'a pas ces nœuds lui-même cimenté
Par des déſirs d'égale pétulance.
Ecoute, ámi, voici la différence

1740.

De ces tableaux ſi conformes de traits :
D'avec la fièvre un docteur nous ſépare,
Mais de l'hymen, une loi plus barbare
Veut que ce ſoit en révérend congrès
Qu'on examine une ſi triſte hiſtoire,
Ou ſi l'on veut même, en plein conſiſtoire
Qu'on faſſe aveu de ſes honteux ſecrets.
Et pourquoi donc ton ſtyle lamentable?
Ne me plains point, mon cas eſt ſupportable,
Mon tribunal n'eſt qu'à la faculté;
A ſon arrêt je reprends ma ſanté,
Et dans l'inſtant tout mon mal eſt au diable.

Malheur aux maris qui ont de mauvaiſes femmes, ou aux femmes qui ont de mauvais maris! Pour moi, je n'ai que la fièvre; des pilules, des poudres, des gouttes, des clyſtères plaideront ſi bien pour moi, que vous n'aurez plus beſoin de lamentations. Adieu Jordan. Je crois que je ferai Lundi à Charlottenbourg.

LETTRE VIII.

DU ROI.

Weſel, le 7 ſeptembre.

De ma chétive infirmerie
A votre ſuperbe hôpital,
Salut à votre ſeigneurie,
A ſon air grave et magiſtral.

La

La fièvre qui me perſécute,
M'arrête ici cruellement ;
De quatre à quatre jours je lutte
Contre ſon triſte acharnement.
Algarotti, Dieu du génie
Et de la bonne compagnie,
Diſſipe mes déſagrémens,
Et Maupertuis qui le ſeconde,
Pétrit et applatit le monde,
Afin de diſtraire mes ſens.
Cependant ma rude ennemie
Revient toujours à pas peſans
Ronger la trame de ma vie
Avec ſes ſanguinaires dents.
Tu ſais que du Dieu d'Epidaure
Je ne fus jamais ſectateur,
Et que convaincu de l'erreur
Que l'ignare vulgaire adore,
J'ai ri du dupé, du trompeur.
Ainſi, bien qu'elle s'en offenſe,
Je néglige la faculté,
Et je laiſſe à ma tempérance
Tout l'embarras de ma ſanté.

Je ne ſais quand la fièvre me paſſera, mais elle commence pourtant à diminuer : ce qui me donne bonne eſpérance qu'elle me quittera bientôt. Pour toutes vos belles nouvelles, je n'en ai aucune autre à vous dire, ſinon que je compte de voir Voltaire dimanche. Comme je ne ſaurais voyager, j'eſpère qu'il ſe rendra ici. Je partirai jeudi pour Hamm. J'irai lentement, ſi la fièvre ne me quitte ; mais ſi

je m'en défais, j'arriverai plus promptement. Adieu, cher Jordan,

Que le Ciel veuille préſerver
De malheur et de maladie,
Pour qu'on puiſſe le retrouver
Gai, content et rempli de vie!

LETTRE IX.

DU ROI.

A la fin j'ai vu ces Français,
Dont vous avez chanté la gloire,
A qui nous feſons le procès,
Et dont Vénus pourrait dicter l'hiſtoire;
Ce peuple fou, léger, galant,
Superbe en ſa fortune, en ſon malheur rampant,
Ce chanſonnœur impitoyable,
D'un bavardage inſupportable
Veut Cacher ſon eſprit auſſi ſot qu'ignorant.
Il adore la bagatelle;
A cette idole il eſt fidelle,
Mais d'ailleurs toujours inconſtant.
Non, de ce peuple, ami, vous n'êtes plus du nombre;
De cette fange impure on vous vit percer l'ombre,
Et le ciel des enfers ne peut être plus loin:
Vous penſez, ils ne penſent point.

LETTRE X.

DU ROI.

Potsdam, 24 septembre.

TRÈS-respectable Inspecteur des pauvres, invalides, orphelins, fous, et des petites maisons, j'ai lu avec une mûre méditation la très-profonde lettre jordanique que je viens de recevoir, et j'ai résolu de faire venir votre savant fourré de grec, syriaque et hébreu. Ecris à Voltaire, que quoique je l'aie refusé, je me suis ravisé, et que je voudrais de son petit Fourmont diminutif. 1740.

J'ai vu ce Voltaire que j'étais si curieux de connaître, mais je l'ai vu ayant ma fièvre quarte, et l'esprit aussi débandé que le corps affaibli. Enfin avec gens de son espèce il ne faut point être malade; il faut même se porter très-bien, et être mieux qu'à son ordinaire si l'on peut. Il a l'éloquence de Cicéron, la douceur de Pline, et la sagesse d'Agrippa; il réunit en un mot ce qu'il faut rassembler de vertus et de talens de trois des plus grands hommes de l'antiquité. Son esprit travaille sans cesse, chaque goutte d'encre est un trait d'esprit partant de sa plume. Il nous a déclamé Mahomet, tragédie admirable qu'il a faite; il nous a transportés hors de nous-mêmes, et je n'ai pu que l'admirer et me taire. La du Châtelet est bienheureuse de l'avoir; car des bonnes choses qui lui échappent, une personne qui ne pense point et qui n'a que de la mémoire pourrait en composer un ouvrage brillant. La Minerve

——— vient de faire sa physique ; il y a du bon. C'est
1740. Kœnig qui lui a dicté son thème ; elle l'a ajusté et orné par-ci par-là de quelque mot échappé à Voltaire à ses soupers. Le chapitre sur l'étendue est pitoyable, l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien ; il y a même de très-grosses fautes, car dans un endroit elle fait tourner les astres d'occident en orient. Enfin c'est une femme qui écrit et qui se mêle d'écrire au moment où elle commence ses études ; car quatre ou cinq ans ne sont pas suffisans pour ces matières, et il ne faut prendre la plume qu'après avoir bien digéré ce qu'on a à dire et lorsqu'on se sent maître de sa matière ; mais lorsqu'on se mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas soi-même, il semble voir un bègue qui veut enseigner l'usage de la parole à un muet. Après tout, puisqu'elle trouve du plaisir à écrire, qu'elle écrive quoique ses amis dussent lui conseiller charitablement d'instruire son fils sans instruire l'univers, de ne point parler d'algèbre dans un livre de métaphysique, et de ne point dessiner des figures, lorsqu'on peut s'expliquer clairement sans leur secours.

J'attends demain mon accès de fièvre. Je suis un peu harassé du voyage, sans avoir cependant perdu l'envie de bavarder. Tu me trouveras bien bavard à mon retour ; mais souviens-toi que j'ai vu deux choses qui m'ont toujours beaucoup tenu à cœur, savoir Voltaire, et des troupes françaises. Si je n'avais pas eu la fièvre, j'aurais été à Anvers et à Bruxelles, j'aurais vu le Brabant, et cette Émilie si aimable et si savante. On en dit beaucoup de bien d'ailleurs, et ce que j'en dis, ne regarde que son livre qu'elle aurait pu s'épargner.

Adieu, très-savant, très-docte, très-profond Jordan, ou plutôt très-galant, très-aimable et très-jovial Jordan; je te salue en t'assurant de tous ces vieux sentimens que tu fais inspirer à tous ceux qui te connaissent comme moi. *Vale.* 1740.

Ecrit du moment de mon arrivé. Ami, fais-m'en gré, car j'ai travaillé et je vais travailler encore comme un Turc, ou comme un Jordan.

LETTRE XI.

DU ROI.

Ruppin, 28 Novembre.

SEIGNEUR Jordan, te voilà riche en incluses; j'espère que tu les délivreras toutes. Tu verras encore surement des scènes à Berlin qui nous divertiront tous deux. Mande-moi ce que tu fais et ce que tu ne fais pas. Des nouvelles du poëte, des nouvelles de l'Italien, de politique, de littérature, de bavardage, enfin tout ce que tes oreilles entendent et ce que tes yeux voient. Rien n'est indifférent dans un temps de crise, et les bagatelles tiennent quelquefois de plus près aux grandes choses qu'on ne le pense.

Je travaille ici, et pour me délasser je fais des vers les plus fous du monde. Je ferai vendredi après midi à Berlin, où j'aurai le bonheur d'entendre Jordan.

Ton avare boira la lie de son insatiable désir de s'enrichir; il aura 1300 écus. Son apparition de six jours me coûtera par journée 550 écus. C'est bien

1740. payer un fou, jamais bouffon de grand ſeigneur n'eut de pareils gages.

Adieu, l'ami. Ne m'oublie pas, écris-moi ſouvent, et trouve-toi dans mon antichambre vendredi à quatre heures après-midi.

LETTRE XII.

DU ROI.

Ruppin, 30 Novembre.

SEIGNEUR Jordan, ta lettre eſt ſupérieure à un grec et hébreu, et aſſurément elle ne ſent point la docte poudre de l'antiquité, qui gâte tant d'eſprits, et appeſantit tant d'heureux génies.

La cervelle du poëte eſt auſſi légère que le ſtyle de ſes ouvrages, et je me flatte que la ſéduction de Berlin aura aſſez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt, d'autant plus que la bourſe de la Marquiſe ne ſe trouve pas toujours auſſi bien fournie que la mienne. Tu rendras à cet homme, extraordinaire en tout, la lettre ci-incluſe, avec un petit compliment en ſtyle de ſavante maquerelle; tu en feras autant aux grâces d'Algarotti, aux courbes de Maupertuis, et à la tour babylonienne de Des Molards. Mande-moi beaucoup de folies, ce qu'on dit, ce qu'on penſe et ce qu'on fait. Berlin, dit-on, a l'air de dame Bellone en travail d'enfant; j'eſpère qu'elle accouchera de quelque choſe de bon, et que je gagnerai la confiance du public par quelques entrepriſes hardies et heureuſes. Enfin me voici dans une des plus belles

circonſtances de ma vie, et dans des conjonctures qui pourront poſer une baſe ſolide à ma réputation. Ton prêtre en a une fauſſe ; hélas ! je n'ai jamais entendu nommer ſon nom, et les ſyllabes qui le compoſent, n'ont jamais frappé mes oreilles dans l'ordre où vous me les marquez. Mes ſoins ne ſont ni d'aujourd'hui ni d'hier pour les bleds, mais c'eſt de longue main. Dans des temps calamiteux on n'eſt pas maître des événemens, et tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'être induſtrieux. Heureuſement mes ſoins n'ont pas été inutiles. Adieu. Je te reverrai vendredi, et ſi tu me dis, *ma foi, je ne ſais rien*, je te donnerai le fouet. Ma lettre commence comme une ode et finit comme un lampon. 1740.

LETTRE XIII.

DE M. JORDAN.

Berlin 14 Décembre

TOUT le monde eſt ici dans l'attente de l'événement dont la plupart ne peuvent déterminer ni la raiſon, ni le but. Je ſuis charmé de voir une partie des Etats de V. M. dans le pyrrhoniſme : c'eſt un mal qui eſt devenu épidémique. Ceux qui ſemblables aux théologiens ſe croient en droit de certitude, prétendent que V. M. eſt attendue avec une impatience religieuſe par les proteſtans ; que les catholiques eſpèrent de ſe voir délivrés d'une infinité d'impôts, qui déchirent cruellement le beau ſein de leur Egliſe. Vous ne pouvez que réuſſir dans votre cou-

——— rageux et ſtoïque deſſein, puiſque la religion et l'in-
1740. térêt trouvent également leur compte à ſe ranger ſous vos étendards.

Wallis, qui commande, à ce qu'on dit, a fait punir un Siléſien comme calomniateur: il annonçait l'arrivée prochaine d'un nouveau Meſſie. J'ambitionne ce genre de martyre.

Les critiques croient la démarche préſente directement oppoſée aux maximes renfermées dans le dernier chapitre de l'Anti-Machiavel.

Le mot de *manifeſte* termine à préſent preſque toutes les converſations: on veut qu'il en paraiſſe un aujourd'hui, qui ne doit être que la préface d'une ample déduction à laquelle un juriſconſulte travaille. On court chez les libraires, comme on s'empreſſe à voir un phénomène céleſte qu'on aurait annoncé. Voilà le début de ma gazette, qui ne peut être placée aux pieds ſacrés de V. M. que deux fois la ſemaine, vu l'arrangement des poſtes.

Je paſſerai la matinée de vendredi en prières et en oraiſons: les aſtronomes prétendent que Mars entrera ce jour-là dans la conſtellation de la double aigle.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, etc.

LETTRE XIV.

DE M. JORDAN.

Berlin 17 Décembre.

SIRE,

Le manifeſte enfin paraît : tout le monde eſt ſurpris de ſa briéveté. On attendait et on voulait une déduction ample et circonſtanciée ; et au lieu de cela, on recevait un compliment fait aux puiſſances que l'on croit fort alarmées. On épluche cette déclaration, comme un théologien prêchant un texte de l'Ecriture. Chacun l'explique à ſa manière : l'un prétend y trouver une frappante clarté, l'autre au contraire y croit voir une obſcurité affectée et politique. 1740.

Le peuple prétend ici que le grand Duc de Lorraine a été incognito à Rheinsberg.

Un mot de M. de Beauveau m'a ſurpris. On parlait des circonſtances préſentes. Le Marquis, d'un air de réſerve, me dit : *Je ne ſais qui a fait naître au Roi l'idée de la démarche préſente, mais je crois qu'il ne fait pas tant mal.* Perſonne n'entendra mieux le ſens de ces paroles que V. M.

Une nouvelle qui m'a paru originale, et qui eſt aſſez répandue : l'Electeur de Saxe a de cuiſans remords de conſcience de ſon changement de religion. Il ne ſait comment obtenir cette tranquillité d'ame que lui donnait autrefois le luthéraniſme. Ce n'eſt point au Pape auquel il s'adreſſe, pour lever ſes ſcru-

1740. pules ; mais c'eſt au Roi de Pruſſe qu'il ouvre ſon cœur, pour raffermir ſa foi chancelante, et pour donner à ſon *credo* la conſiſtance néceſſaire. *O tempora* !

Une choſe eſt ſûre, c'eſt que tout Paris eſt plein du changement de religion de V. M. : les lettres écrites à Berlin en ſont pleines. Cette nouvelle me fait naître une idée, que les théologiens ne veulent point que le ciel perde. Puiſqu'un Roi ſe prive par ſon abjuration de ſes droits, l'autre les revendique par ſa repentance.

J'ai l'avantage d'être avec un reſpect profond, et un parfait dévouement, etc.

LETTRE XV.

DU ROI.

Du quartier de Milchau, 19 décembre.

SEIGNEUR Jordan, ta lettre m'a fait beaucoup de plaiſir par rapport à tous les raiſonnemens que tu me marques. Demain j'arrive au dernier quartier auprès de Glogau, que j'eſpère d'avoir dans peu de jours. Tout favoriſe mes deſſeins, et j'eſpère de revenir à Berlin, après les avoir exécutés glorieuſement et de façon qu'on aura lieu d'en être content. Laiſſe parler les envieux et les ignorans ; ce ne ſeront jamais eux qui ſerviront de bouſſole à mes deſſeins, mais bien la gloire ; j'en ſuis pénétré plus que jamais, mes troupes en ont le cœur enflé, et je te réponds du ſuccès. Adieu, cher Jordan.

Ecris-moi tout le mal que le public te dit de ton ——— ami, et ſois perſuadé que je t'aime et t'eſtimerai 1740. toujours.

LETTRE XVI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 20 Décembre.

SIRE,

La nouvelle la plus récente que je puiſſe préſenter à V. M. c'eſt le départ de M. de Beauveau. Il finit hier de parcourir le cabinet de médailles, dont il eſt autant charmé que l'eſt le public du riche préſent qu'il a reçu. On dit que celui du Roi de France, donné à M. de Camas, lui eſt fort inférieur en valeur.

On publie une alliance entre V. M., la France, et la Suède. On dit plus que tout cela. On veut que la Reine de Hongrie ſoit morte en couche; je n'en crois rien.

On implore dans toutes les égliſes le ſecours du Ciel pour la proſpérité des armes de V. M., et on allègue pour raiſon unique de cette guerre l'intérêt de la religion proteſtante. A l'ouïe de ces mots, le zèle du peuple ſe réveille: on bénit Dieu qui a ſuſcité un défenſeur auſſi puiſſant. On ſe récrie de ce qu'on a oſé le ſoupçonner d'indifférence pour le proteſtantiſme. On aſſure, ſans l'avoir examiné, que les droits de V. M. ſont inconteſtables. Oh, le beau coup d'Etat!

——— Le brave Pascal, qui pourrait bien un jour décorer
1740. sa boutonnière des oreilles de Voltaire, contre lequel il est fort irrité, a fait une action d'un homme d'honneur. Ne sachant à quel saint se vouer, il vint trouver M. de Maupertuis, et lui emprunta dix louis pour faire son voyage. M. de Beauveau, touché de l'état de cet officier, lui offrit place dans sa voiture, pour retourner en France. Pascal l'accepte, et va rendre l'argent à l'astronome bienfaiteur, qu'il remercie.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XVII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 24 Décembre.

SIRE,

La lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, me remplit de joie et de contentement. Je n'ai jamais douté de la réussite de ses desseins: c'est un bâtiment bien étayé, qui peut même soutenir la tempête et l'orage. Des troupes qui ne voient commandées par un roi, ne sauraient être sans gloire. Tirer un peuple d'une famine presque inévitable, conquérir une province au milieu de l'hiver, c'est le plus beau commencement de règne qu'on lise dans l'histoire.

La ville annonçait déjà V. M. dans Breslau, et tout cela fondé sur une lettre qu'un marchand avait reçue. Jamais circonstance n'a mieux été étoffée dans

un roman que ne l'était cette nouvelle. Depuis qu'on croit V. M. agir en faveur du proteſtantiſme, on la fait marcher à pas d'Achille aux extrêmités de la Siléſie. 1740.

Ce qu'il y a de ſûr et de très-certain, c'eſt que les cours étrangères ont fait ici à leurs miniſtres des reproches ſur leurs relations : ils n'ont pu s'imaginer le but de l'armement, ils les ont accuſés d'une trop grande crédulité. Ce n'eſt que depuis que V. M. ſe trouve au milieu du camp et que la Siléſie eſt en partie conquiſe, qu'on commence à le croire.

Wolf a été reçu à Halle à peu près comme les Juifs recevraient leur Meſſie, qu'ils attendent depuis ſi long-temps. Une pédante cohorte l'a eſcorté juſque dans ſa maiſon. Lange, ſon ennemi, eſt venu le voir, et l'a comblé de politeſſes, au grand étonnement de la faculté.

Madame de Rocoules, plus gaie qu'à l'ordinaire, m'a chargé d'envoyer à V. M. les trois pièces ci-jointes, qu'elle croit convenir comme la principale pièce d'une toilette à une dame : c'eſt l'appendice d'un équipage guerrier.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE XVIII.

DE M. JORDAN.

Berlin 25 Décembre.

SIRE,

1740. J'AI reçu deux pièces du camp écrites avec beaucoup d'esprit, et d'une plaisanterie très-fine. Il est facile d'en reconnaître l'auteur : d'ailleurs on y cite un passage qu'on dit être du Roi Salomon, et qui ne se trouve pas à coup sûr dans les livres qui nous en sont restés. Je suis trop zélé partisan d'Horace, pour ne pas révendiquer cette réflexion, qui lui appartient. Mais Horace ne vaut-il pas Salomon pour l'auteur de l'ingénieuse, mais mordante satire ?

Voici de très-mauvais et impertinens vers venus de Hollande, et envoyés ici à nos libraires. J'ai cru devoir les envoyer à V. M.

Une nouvelle généralement ici répandue, c'est que V. M. allant de Schweidnitz à Lignitz, un archiprêtre avait publiquement exhorté ses chères ouailles à recevoir les troupes prussiennes avec tous les égards qu'elles méritent, et à les assister en tout ce qu'elles pourront. Cette action ne me paraît pas marquée au coin d'un zèle catholique.

Les gazettes, et par conséquent le public, assurent que M. le Comte de Rottembourg est envoyé à Berlin de la part de la cour de France, pour y négocier une affaire de la dernière importance.

Ce qu'on affirme avec une certitude opiniâtre, c'eſt que V. M. doit s'aboucher avec le grand Duc de Lorraine, et les affaires terminées, aller paſſer avec ce prince le carnaval à Veniſe. 1740.

J'ai l'honneur d'être avec tout le reſpect poſſible etc.

LETTRE XIX.

DU ROI.

Neumark, 30 Décembre.

VIVE Jordan et ſa belle humeur! Tu n'engendrais pas le ſpléen, mon ami, lorſque tu m'écrivis ta dernière lettre. Pour nous autres, qui ſommes ici par voie et par chemin, nous nous flattons avec raiſon d'être dans peu au bout de notre carrière, et d'avoir fait un petit exploit qui méritera quelque conſidération. Les bons coups vont ſe faire, et je me flatte que dans huit jours je pourrai t'écrire quelque choſe de plus ſubſtantiel que les billeveſées dont je t'ai entretenu juſqu'à préſent. Nous ſommes aux portes de Breslau: Glogau doit ſe rendre dans peu; la ville eſt aux abois, et d'ailleurs nos affaires commencent à prendre le train qu'elles devaient naturellement prendre.

Adieu. Divertis-toi bien, et étudie auprès de ton bon fourneau, tandis que nous nous battrons à travers la boue, ou dans la neige. N'oublie pas, je t'en conjure, ton admirateur, qui crèvera un de ces jours de l'eſtime qu'il a pour toi.

LETTRE XX.

DU ROI.

1740. LISTE des nouveaux livres qui ſont ſous preſſe et qui vont ſe débiter à Breslau ce 3 de Janvier 1741.

Le Baron en mauvaiſe humeur, ou le Sr. P... piqué d'une mouche. Ce livre n'eſt guère goûté, parce qu'on y remarque beaucoup de paſſages d'un auteur F. mal entendus et mal traduits, ce qui fait croire au public que l'auteur P. s'eſt trop précipité en le compoſant. Le jugement du public peut ſervir de règle aux auteurs qui ont envie d'écrire, pour bien digérer leur matière avant de la produire.

On débite encore, quoique ſous le manteau, un autre livre intitulé: *la léthargie politique, ou façon de guérir le mal hongrais*, à Vienne, et ſe vend chez Bartenſtein.

Nouveau ſtratagème du Diable pour eſcamoter une ame au bon Dieu, ou les tours de paſſepaſſe de maître Gonin dans les enfers, déduits par un évêque fruſtré de ſon diocèſe, et enrichi des notes d'un dragon embourbé.

L'amant inconſolable, ou *le cocu en herbe*, ou *le trompeur et demi.* Ouvrage rare, écrit par un Italien, ſe vend à Ferrare, à 6 gros.

Généalogie de l'âne de Balaam. Ouvrage très-curieux et rare, avec les armes de tous ſes ancêtres, gravées par Picart, grand in-folio, travaillé par un Anglais et augmenté par un Allemand. Pèſe 24 livres et 2 quintaux.

Tableau

Tableau de la réſurrection, où l'on voit repréſentés la perplexité des chanoines troublés dans leur molleſſe par le bruit du tambour; le plaiſir des*** en ſe retrouvant pucelles; et la rage des bigots en ſe voyant damnés. 1740.

L'analyſe du droit canon, écrit par le très-érudit Sr. de Linger, avec un commentaire du P. d'A. Ouvrage admirable pour les juriſconſultes, et de grand uſage pour les rois; le tout enrichi de vignettes dans le goût de Watteau.

La bibliothéque des ſots, ou recueil des bons-mots des autres répétés juſqu'à la troiſième génération, et retournés dans la friperie des beaux eſprits, à l'uſage des ignorans de la poſtérité.

Traité de la chaſſe forcée, par le Pr. M. ou le cerf en rut, avec une très-profonde diſſertation ſur les propriétés de***.

Le Diminutif du rien, ou l'art de la bagatelle, par le même auteur.

Traité nouveau d'éloquence par un muet, la propriété des couleurs par un aveugle, et l'art de penſer par un extravagant. Ouvrage admirable de philoſophie, plus clair que tout ce qui a été produit juſqu'à préſent.

Si l'on ſouhaite quelqu'un de ces livres, on les trouvera à Breslau, rue du bon ſens, chez l'homme de Platon.

LETTRE XXI.

DE M. JORDAN.

Berlin le 7 Janvier.

SIRE,

1741. Je commence ma lettre par trois *on dit*, que j'aurais bien de la peine à garantir. *On dit* que la Reine de Hongrie a tellement été ſenſible à l'entrepriſe de V. M. qu'elle a juré par le Styx, qu'elle aimait mieux livrer tous les Pays-bas à la France, que de voir la Siléſie manger ſon pain et boire ſon vin ſous les étendards brandebourgeois. Cette nouvelle a paſſé à travers cinq ou ſix oreilles politiques, qui la ruminent.

On dit que la France prête deux millions à la Bavière, pour que cette dernière puiſſe ſoutenir ſes juſtes prétentions.

Enfin, *on dit* que la Ruſſie prendra fortement le parti de l'Empire. Voilà trois objets propres à exercer la politique de ceux qui s'en occupent une partie de la journée.

Une choſe eſt également certaine et particulière, c'eſt que le bruit de la priſe de Glogau étant parvenu à Glogau, tout le monde a été dans la joie, et buvait à la ſanté de celui qui établiſſait les murs de Sion, dans un pays où l'erreur avait toujours cherché à les abattre entièrement.

Voici deux morceaux de la gazette de Cologne que je crois devoir envoyer à V. M., du 20 Décembre 1740.

" M. de Borck..... donna jeudi dernier un grand
„ repas aux miniſtres d'Etat et étrangers. On aſſure 1741.
„ que ce ſeigneur ſe trouvant depuis peu à une
„ table dont le Marquis de Mirepoix était auſſi,
„ celui-ci lui dit qu'il courait un bruit que S. M.
„ pruſſienne feſait marcher des troupes pour le
„ ſervice de notre cour, et que M. de Borck ré-
„ pondit que non ſeulement ce bruit était fondé,
„ mais que le Roi ſon maître était prêt à en faire
„ marcher un plus grand nombre pour le ſervice
„ de la Reine de Hongrie et de Bohême. Le même
„ Miniſtre s'eſt, dit-on, expliqué à peu près de
„ la même manière dans le repas de jeudi dernier.
„ Quoi qu'il en ſoit de ceci, il eſt certain que la
„ cour ne paraît aucunement intriguée de la marche
„ des troupes de Pruſſe. „

Le ſecond article ſe termine par cette réflexion, qui ſuit un détail fait des préparatifs pour l'expédition préſente. " La deſtination de ce corps, dans
„ cette ſaiſon, et dans la conjoncture préſente, eſt
„ toujours un myſtère qu'aucun miniſtre étranger
„ n'oſe peut-être ſe vanter d'avoir pénétré. "

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XXII.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 10 Janvier.

SIRE,

La déduction des droits inconteſtables de V. M. ſur la Siléſie, a paru ſamedi dernier: c'eſt ſur ce

—— sujet que roule à préſent la converſation des poli-
1741. tiques. On convient aſſez généralement ſur le droit ; mais les articles 15 et 16 ſont expoſés à la critique. Les uns prétendent que l'auteur aurait dû les omettre, puiſqu'ils ſemblent affaiblir la force des précédentes preuves : les autres voudraient les voir munis d'une autorité. Les perſonnes qui n'entendent pas l'allemand, attendent avec impatience la traduction de tout l'ouvrage.

On aſſure que V. M. a les clefs de Breslau entre les mains, que les Bourgeois de ce pays ſont charmés d'être ſous ſa protection. Je n'en ſuis point ſurpris : et ils me paraiſſent agir fort conſéquemment.

On a imprimé en Saxe la vie du feu Roi en 2 vol. in 8. J'ai parcouru cet ouvrage, qui à peine mérite d'être feuilleté. Le ſtyle français n'en vaut rien, il eſt écrit ſans goût, ſans jugement, et même ſans prudence. Celle qui paraît en Hollande, et que la Martinière dirige, fera entièrement tomber celle-ci. Je fais traduire à du Molard l'ouvrage ſur les converſations anglaiſes de Swift, dont l'extrait a diverti autrefois V. M.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XXIII.

DU ROI

Ottmachau, le 14 Janvier.

Mon cher Monſieur Jordan, mon doux Monſieur Jordan, mon paiſible Monſieur Jordan, mon bon,

mon benin, mon pacifique, mon humaniſſime Jordan. 1741.

J'annonce à ta ſérénité la conquête de la Siléſie, je t'avertis du bombardement de Neiſſe, je te prépare à des projets plus importans, et je t'inſtruis des ſuccès les plus heureux que les flancs de la Fortune ayent jamais enfantés.

Voilà qui doit te ſuffire. Sois mon Cicéron quant au droit de ma cauſe, je ſerai ton Céſar quant à l'exécution.

Adieu, tu ſais ſi je ne ſuis pas avec la plus cordiale amitié, ton fidèle ami.

LETTRE XXIV.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 14 Janvier.

SIRE,

Il eſt arrivé un courier (à ce que prétend le peuple,) il y a trois jours, qui annonce au public curieux la reddition du grand Glogau, avec perte de cinquante grenadiers et de deux officiers. Il y a eu grande alarme à cet égard dans le quartier des dames de Berlin; des pleurs ont été répandus, avant que la nouvelle fût confirmée. C'eſt commencer par où l'on doit finir. J'ai été fort tranquille ſur ce ſujet, parce que je ſais que V. M. eſt fort au delà de Breslau, en très-bonne ſanté, et que ceux à la conſervation deſquels je m'intéreſſe, ont l'avantage et l'honneur de l'accompagner.

1741. J'ai remis à M. Gautier, garde du cabinet des antiquités, les ſept médailles, contre quittance. Il ſerait bien à ſouhaiter que toutes celles qui ont été trouvées en Pruſſe ſuiviſſent la même route.

Il y avait dans la gazette d'Utrecht un article que je crois devoir envoyer à V. M. ; c'eſt dans celle du vendredi, 6 Janv. art. de Ratisbonne. " On écrit de Nuremberg qu'on y paraiſſait craindre „ que le Roi de Pruſſe ne renouvellât quelques an- „ ciennes prétentions ſur cette ville. "

Le bruit eſt ici généralement répandu que Berlin aura la conſolation de voir V. M. ſur la fin du mois. Cette nouvelle eſt trop agréable pour pouvoir être ſi facilement crue.

J'ai l'honneur d'être, en attendant que je puiſſe me mettre aux pieds de V. M., après la glorieuſe conquête, avec un reſpect profond et un attachement inviolable etc.

LETTRE XXV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 17 Janvier.

SIRE,

TOUTES les lettres qui viennent de Siléſie ne ſauraient aſſez ſe louer des troupes de V. M., du bon ordre et de la diſcipline qui y règnent.

On imprima ſamedi dernier, dans les gazettes de Berlin, une lettre d'un officier pruſſien, qui veut bien rendre compte au public de ce qui s'eſt paſſé

depuis l'expédition de Siléſie juſqu'au moment du départ de ſa lettre. Il y a des perſonnes qui prétendant fonder leur raiſonnement ſur une expérience militaire de pluſieurs années, ne ſauraient ſe perſuader que tout ce qui eſt dit par l'auteur ſur l'ordre des marches, et ſur la rareté des traîneurs, ne ſoit un peu exagéré. J'ai entendu fortement diſputer ſur ce point: et l'on convint que ce qui paraîtra exagéré ſur ce ſujet à un étranger, ne le ſera point à une perſonne qui ſera un peu au fait de l'ordre de nos troupes. 1741.

Douze miniſtres partent aujourd'hui pour le pays conquis, ce qui fait beaucoup de plaiſir à tout le monde: on les a vus ſe deſtiner à ce voyage, avec la même joie que les peuples d'autrefois ceux qui partaient pour la Terre ſainte.

Le miniſtre de l'Empereur eſt, à ce qu'on m'a aſſuré, fort chagrin de n'avoir point depuis ſix ordinaires reçu des lettres de ſa cour. Il eſt du nombre de ces honnêtes gens qui ont l'avantage de pouvoir s'affliger pour les intérêts de leur maître.

Il s'eſt paſſé à Hanovre une affaire entre les domeſtiques de M. de Beauveau, et ceux de l'aubergiſte chez lequel il était logé: le différend ne roulait que ſur quelques gros: il y a eu à cette occaſion des épées tirées, des gens bleſſés, et un tapage de diable. J'ai bien remarqué que cette nouvelle ne feſait pas plaiſir aux amis de ce miniſtre. D'ailleurs les gazettes de Hollande l'ont rapportée d'une façon à en faire un peu ſentir le ridicule. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXVI.

DU ROI.

Ottmachau, le 17 Janvier.

1741. J'AI l'honneur d'apprendre à votre humanité que nous nous préparons chrétiennement à bombarder Neiſſe, et que ſi la ville ne ſe rend pas de bon gré, néceſſité ſera de l'abymer. D'ailleurs nos affaires vont le mieux du monde, et tu n'entendras bientôt plus parler de nous; car dans dix jours tout ſera fini, et j'aurai le plaiſir de vous revoir et de vous entendre environ dans quinze.

Je n'ai vu ni mon frère ni Kayſerling; je les ai laiſſés à Breslau, pour éviter de les expoſer aux dangers de la guerre; ils en ſeront peut-être un peu fâchés, mais je ne ſaurais qu'y faire; d'autant plus que dans cette occaſion on ne peut participer à la gloire à moins que d'être mortier.

Adieu, Monſieur le Conſeiller. Allez vous amuſer avec Horace, étudier Pauſanias, et vous égayer avec Anacréon; pour moi, qui n'ai pour mon amuſement que des merlons, des faſcines et des gabions, je prie Dieu qu'il veuille bientôt me donner une occupation plus douce et plus paiſible, et à vous ſanté, ſatisfaction, et tout ce que votre cœur déſire.

LETTRE XXVII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 21 Février.

SIRE,

L'on assure que V. M. a donné un texte aux prédicateurs de Silésie, sur lequel ils doivent prêcher. 1741.
Ces paroles sont si bien choisies, qu'elles méritent d'être rapportées. On les trouve dans le 1er livre des Macchabées, chap. 16. §. 33. 34. „ *Mais Simon* „ *lui répondit et dit: nous n'avons point pris le* „ *pays d'autrui, et nous n'en tenons point d'autre:* „ *mais c'est l'héritage de nos pères, qui a été pendant* „ *quelque temps injustement possédé par nos ennemis;* „ *mais lorsque le temps nous a été favorable, nous* „ *avons repris l'héritage de nos pères* ". Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela pour nos protestans zélés, c'est que ce livre, comme V. M. *le fait parfaitement*, n'est point reçu parmi nous, il ne l'est que par les catholiques.

La nouvelle bibliothéque, de Nov. 1740, fait un extrait de l'Anti-Machiavel, dont il paraît des traductions en allemand, en italien et en anglais: „ Nous ne connaissons, dit le journaliste, aucun „ auteur où plutôt aucun livre de morale compa- „ rable à celui-ci..... ce qui nous étonne, c'est „ ce langage si pur, cet usage si *singulier* d'une „ langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur. „ Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans

1741. „ des termes si énergiques, le mot propre nous a „ paru si souvent employé, et si souvent mis à sa „ place, que nous avons douté quelque temps que „ l'ouvrage soit d'un étranger ".

L'auteur fait un parallèle de Télémaque et du Machiavel; il donne toute la préférence au dernier, soit par rapport au style, soit par rapport aux choses. Ici, dit-il, on voit un style uni, mais vigoureux, et plein, un langage mâle, fait pour les choses sérieuses que l'on traite. Enfin il remarque qu'il y a des endroits dans ce livre qui supposent une connaissance profonde de la métaphysique.

Je ne pense, ma foi, plus depuis le départ de V. M. Il y a des ténèbres et des ombres fortes dans mon esprit. J'ai l'honneur et le bonheur d'être avec reconnaissance et un respect profond etc.

LETTRE XXVIII.

DU ROI.

Schweidnitz, le 24 Février.

Ami Jordan, tu me feras plaisir de me venir joindre avec Maupertuis; prends le chemin de Breslau, et reste là jusqu'à nouvel ordre.

J'avise à présent à nos suretés, et je prépare tout pour pouvoir faire avec succès la campagne prochaine. Je ne sais d'où vient ta mélancolie; mais j'espère que tu n'auras pas besoin de l'augmenter. J'aime la guerre pour la gloire; mais si je n'étais pas prince, je ne serais que philosophe. Enfin il faut dans ce

monde que chacun faſſe ſon métier, et j'ai la fantaiſie de ne vouloir rien faire à demi. 1741.

Ne m'oublie pas ou mort ou vif, et ſois perſuadé que de philoſophe devenu guerrier, je ne t'en eſtime pas moins dans le fond du cœur, *Vale.*

LETTRE XXIX.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 28 Février.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ a l'art de guérir les malades d'une manière plus naturelle que le Roi de France ne guérit les écrouelles; à l'arrivée de la charmante lettre dont elle a bien voulu m'honorer, il m'a ſemblé ſentir mon mal diminuer: et j'eſpère même être bientôt en état d'obéir à l'ordre gracieux que j'ai reçu.

Je ne doute point que M. de Maupertuis ne ſe rende toujours très-volontiers aux ordres de V. M., et ne faſſe le voyage avec moi.

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre adreſſée à un ami, de marſeille, où il y a une ſtrophe qui, je crois, mérite que V. M. la liſe.

Tous ces raiſonneurs du portique
Sous des habillemens groſſiers
Cachaient la gloire fantaſtique
D'être des hommes ſinguliers;

1741. Le corps et l'esprit à la gêne,
Au fond d'un tonneau, Diogène
Ne cherche pas la vérité;
Mais ce cynique y vient attendre
L'instant où le grand Alexandre
Viendra flatter sa vanité.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

LETTRE XXX.

DU ROI.

D'un village dont j'ignore la figure et le nom, le 3 Mars.

JORDAN, je suis bien fâché de l'accident qui vient de t'arriver. Mes vœux seront toujours pour ta conservation et pour tout ce qui peut t'être agréable. Je ne te suis guère resté en arrière ; je viens de l'échapper belle d'un gros parti de housards, qui a pensé nous envelopper et nous prendre. Sans vanité, ma petite habileté m'a tiré d'affaire. Je n'ai pas perdu un chat de mon monde ; mais le malheur en a voulu à un escadron de Schulenbourg, sur lequel 400 de ces housards sont tombés, et leur ont tué dix maîtres.

Mes complimens à Maupertuis ; dis-lui qu'il ne dépend que de lui d'opter entre l'Islande et la Silésie, et que de quelque côté qu'il se tourne, mon amitié et mon estime l'accompagneront toujours. Il n'a pas tort ; je suis accablé d'affaires, j'en ai de toutes les sortes et façons. Ma foi, si les hommes étaient

sages, ils négligeraient plus qu'ils ne font un fantôme de réputation qui leur cause bien des peines, et qui leur fait tourner à la peine un temps que le Ciel leur avait donné pour jouir. Tu me trouveras plus philosophe que tu ne l'as cru. Je l'ai toujours été, un peu plus, un peu moins. Mon âge, le feu des passions, le désir de la gloire, la curiosité même, pour ne te rien cacher, enfin un instinct secret m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtais, et la satisfaction de voir mon nom dans les gazettes et ensuite dans l'histoire, m'a séduit. Adieu, cher et fidèle ami. Mes complimens à Césarion. 1741.

LETTRE XXXI.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 4 Mars.

SIRE,

VOICI une kyrielle de nouvelles qui me sont parvenues, et qui divertiront peut-être V. M., quelque occupée qu'elle soit à de grands desseins. Le Roi de Prusse, dit un gazetier de Hollande, fait faire de grandes perquisitions touchant l'assassinat de Saint-Clair.

A cette nouvelle on ajoute celle-ci, que le Roi de Prusse a envoyé des prédicateurs en Silésie, „ d'autant que ce prince marque beaucoup de zèle pour „ les intérêts et pour l'accroissement de la religion „ protestante. On observe dans toutes les églises de „ Silésie d'y réciter la prière que ce prince a dressée „ lui-même."

1741. Pour ce qui regarde le gazetier de Cologne, je n'en parle point à V. M., qui sans doute est informée des impertinences insérées dans sa dernière gazette.

Le bruit est ici général que nous aurons la consolation de voir V. M. dans quinze jours à Berlin : cette nouvelle m'a fort occupé, et me ferait beaucoup de plaisir, d'autant plus qu'on assure que l'armée d'observation n'aura plus lieu.

On parle ici d'une action qui s'est passée sous les yeux de V. M. Trois cents Prussiens se sont fait jour au travers de huit cents houssards impériaux ; ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on débite ici que trois ou quatre cents étudians de Prague, qui se sont avisés de vouloir guerroyer, ont été menés prisonniers à Kustrin. J'ai l'honneur d'être avec un respect profond, etc.

LETTRE XXXII.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 7 Mars.

SIRE,

Le nombre des nouvelles est si grand, et elles varient tellement, qu'on a peine à se déterminer dans le choix.

Trois cents étudians déguisés tentent l'entreprise d'enlever le chef de l'armée prussienne : un jésuite les commande, sous les auspices d'un saint à bonne réputation. Ils sont pris, envoyés à Kustrin. Cette

nouvelle, quelque ridicule qu'elle ſoit, eſt affirmée et paraît tous les jours dans le public ſous une nouvelle forme, revêtue de différentes circonſtances. 1741.

On dit ici gravement que quatorze mille Bavarois ſont entrés en Autriche.

On continue à proteſter le retour de V. M. dans quinze jours : ma raiſon ſur ce ſujet combat les ſuggeſtions de l'amour-propre. Je leſouhaiterais tellement, que je crains de ne pas avoir ce plaiſir.

On affirme d'une manière poſitive qu'il n'y aura point de campement formé par les troupes de Hanovre.

On parle beaucoup de paix : je conte cela avec autant de joie qu'un dévot auquel on parle du bonheur céleſte.

On eſt ici frappé de la promptitude de l'ordre donné aux gendarmes de partir inceſſamment. Tout cela ſemble nous éloigner de la paix.

On eſt ſurpris de ne rien apprendre de poſitif et de déterminé ſur les opérations de la campagne.

A la ſuite de tout cela j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que je ſuis en partie rétabli, et prêt à obéir aux ordres qu'il lui plaira me donner. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

Schweidnitz, le 10 Mars.

CHER Jordan, pour le coup Glogau eſt pris d'emblée, 28 officiers, 2 généraux et 1004 hommes ont été faits priſonniers de guerre, et nous y avons

perdu en tout, un lieutenant et entre 20 et 30
1741. hommes. C'eſt une action auſſi unique dans ſon genre qu'il s'en ſoit trouvé dans l'hiſtoire, et la valeur de nos troupes s'y eſt ſignalée. Je ſuis perſuadé qu'en bon patriote tu te réjouiras fort de cette nouvelle. Pour à préſent nous allons mettre la dernière main à l'ouvrage, et diriger toutes les opérations de la guerre de façon que nous en ayons de l'honneur. Si tu n'es pas content de moi pour le coup, tu ne le feras jamais, car comme il y a un Dieu, je fais ce que je puis.

Mande-moi donc un mot de Kaiſerling; j'en ſuis en peine, n'ayant abſolument point de ſes nouvelles depuis mon départ de Berlin. Fais-lui mille amitiés de ma part.

Viens me joindre lorſque ta ſanté le permettra, et ſois perſuadé que je t'aime toujours ſincèrement.

LETTRE XXXIV.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 11 Mars.

SIRE,

La lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer eſt divine. Que cette philoſophie eſt belle! Qu'il eſt rare de voir quelqu'un parler contre l'ambition, quand il marche heureuſement dans le chemin de la gloire! Qu'il y a de réflexions à faire ſur le

caractère

caractère du conquérant, et sur ses peines: mais je me souviens de la réflexion que fit un philosophe héros, après avoir entendu certain prédicateur, et je me tais. 1741.

Vous aspirez, dit-on, à la dignité impériale; et la confession de foi de V. M. a été remise au saint Père. Cette nouvelle est des pays étrangers. En voici de la ville, ou plutôt de mon cabinet, où des nouvellistes les débitent, depuis que je ne sors point.

M. Borck, l'Adjudant, est allé à Vienne pour traiter. A l'ouïe de pareille nouvelle, il sort involontairement de ma bouche une prière éjaculatoire, pour que la paix se fasse. Je crains, ma foi, autant le courage de V. M. que l'ennemi que vous combattez.

La chambre des communes condamne le campement fait à Honovre, et ne veut en rien y contribuer. Je trouve qu'elle a raison, parce qu'on ne gagne guère à combattre.

M. de Brackel offre de parier contre qui voudra la somme de cent louis, que la paix sera faite en trois mois de temps. Si je pouvais l'accélérer en sacrifiant toute ma bibliothéque, j'y mettrais le feu avec autant de zèle qu'Eroſtrate le mit au temple d'Ephèse. Mon Horace, mon bel Horace y passerait, je le jure.

On dit ici une nouvelle bien triste, que M. de Reysewitz a été enlevé. Je souhaite que cette nouvelle soit fausse.

M. de Maupertuis part demain, pour aller se mettre aux pieds de V. M. Comme ma santé commence à se rétablir, j'attends les ordres de V. M.

1741. pour avoir la consolation de voir le plus cher et le plus aimable des maîtres.

Il vient d'arriver un courrier qui annonce la reddition de Glogau : cette nouvelle m'a comblé de joie. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, etc.

LETTRE XXXV.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 14 Mars

SIRE,

La Gazette françaiſe de Berlin en parlant de la conſpiration, a effrayé et fait frémir tous les honnêtes gens : j'avouerai à V. M. que je n'ai l'eſprit occupé que de cette idée, que j'ai tout le temps de conſidérer dans le ſilence du cabinet. Le fait une fois avéré ; les perſonnes capables d'un auſſi noir deſſein, ne peuvent être que couvertes de confuſion et d'ignominie. Les eccléſiaſtiques catholiques ne ſont pas moins à craindre : ils le ſont même peut-être plus, parce que leurs démarches ſont cachées, et couvertes du voile ténébreux de la religion. Dieu veuille préſerver V. M. d'accidens ! Je m'appliquerai plus ſoigneuſement à la vertu, afin que mes prières ſoient exaucées, car on dit qu'il n'y a que celles des juſtes qui le ſoient.

La cour de Saxe, dit-on, demande une Princeſſe de cette maiſon pour le Prince royal de Pologne.

La Reine de Hongrie cédera toute la Siléſie moyennant quarante mille hommes que V. M. lui accorde; voilà deux nouvelles qui n'ont pas même de la vraiſemblance : celle-ci en a une nuance, c'eſt que la cour impériale eſt fort embarraſſée. 1741.

Le voyage de M. de Valory fournit matière à bien des conjectures politiques: il y a, ma foi, de quoi épuiſer l'art conjectural, quand il aura été aſſervi à des règles ſûres et invariables par M. Wolf, comme il le promet.

Madame de Rocoules, qui ſe porte un peu mieux, m'a chargé de la mettre aux pieds de V. M. Quand aurai-je la conſolation de pouvoir faire ma cour à Berlin, après une paix ſtable et conſtante, à celui qui eſt la conſolation de tout Iſraël? Je demande grâce pour ces derniers mots théologiques, et j'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXXVI.

DU ROI.

Schweidnitz, le 15 Mars.

CHER Jordan, lorſque ta ſanté te permettra de venir ici, tu me trouveras tout diſpoſé à te faire bonne réception. Je ſuis ici en ſituation avantageuſe, et nos affaires, grâces au Ciel, vont à merveille; mais la philoſophie n'en va pas moins ſon train et ſans ce maudit penchant que j'ai pour la gloire, je t'aſſure que je ne penſerais qu'à ma tranquillité.

1741. Adieu, cher Jordan. J'eſpère de te voir bientôt ici. Ne m'oublie pas, et fois perſuadé de l'eſtime et de l'amitié véritable que j'ai pour toi. Mes complimens à Céſarion.

LETTRE XXXVII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 17 Mars

SIRE,

La priſe de Glogau a rempli de joie tout le public, et on attend, avec une impatience qui me fait plaiſir, le détail de cette belle action dans les gazettes. Il n'eſt point de particulier qui n'y prenne part. Ce que l'on admire le plus, c'eſt qu'on ait pu arrêter le ſoldat qui, dans de pareilles circonſtances, a preſque toujours le droit du pillage. Voilà les avantages réels qu'on retire de la diſcipline militaire de ce pays.

On ſe dit ici à l'oreille que la France déclare la guerre aux Hollandais. J'ai peine à le croire; cependant les oracles de la politique l'affirment, à ce qu'on prétend: et je m'en tiens ſur ce ſujet à la foi de mon curé.

On croit la paix ſur le point de ſe faire, parce que le Prince de Lichtenſtein s'eſt abſenté de Vienne et qu'on ſoupçonne qu'il eſt allé au camp pruſſien, pour déterminer V. M. à ne point écouter les propoſitions de la France, et à recevoir la baſſe Siléſie

que lui offre la Reine de Hongrie, qui aſpire à une alliance avec V. M., parce qu'elle la croit plus certaine et moins ſujette à caution. Ce ſont les raiſonnemens d'un nouvelliſte, qui après maintes grimaces convulſives accoucha hier de ce ſyſtême. 1741.

Du Molard eſt allé à Paris attendre les ordres de V. M., par la crainte qu'il avait de ne pouvoir arriver ſans la diſette au point de l'érection de l'Académie.

J'ai la douce eſpérance de partir au milieu de la ſemaine prochaine, pour aller me mettre aux pieds du conquérant de la Siléſie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, etc.

LETTRE XXXVIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 20 Mars.

SIRE,

J'ESPÈRE d'avoir l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. dimanche prochain. Je ſuis impatient de voir arriver ce moment, pour jouir de cet avantage.

Le Roi d'Angleterre, à ce qu'on dit, veut lui-même commander ſon armée; on parle même ici de la beauté de ſes équipages : on ajoute à cette nouvelle le tranſport de douze mille Anglais pour l'Allemagne.

On ne parlait que de paix il y a quelques jours. On dit à préſent qu'elle eſt fort éloignée; que V. M.

ayant pris des engagemens avec d'autres puiſſances,
1741. la Reine de Hongrie avait trop tardé; qu'elle aurait dû hâter ſes négociations.

On débite bien des choſes ſur le pauvre M. de Reyſewitz, qui me paraiſſent être ſans fondement: on aſſure que ſix cents hommes ſont entrés par ſurpriſe dans Brieg, ſans que le blocus s'en ſoit aperçu.

Toutes ces nouvelles varient chaque jour, ſont crues pendant un temps, et rejetées dans un autre.

J'ai vu avec ſurpriſe un ouvrage anglais, qui renferme le déiſme tout pur, traduit en allemand, ſe vendre ici publiquement. Voilà de quoi exercer Meſſieurs les théologiens; ce ſera pour quelque temps la pomme de diſcorde.

Il paraît une excellente hiſtoire de l'établiſſement des religieux de la compagnie de Jéſus. Je ſuis perſuadé que cet ouvrage ſera beaucoup de bruit.

On dit que le Comte Pickler a été enlevé par les houſards et tranſporté à Neiſſe.

Dieu veuille conſerver V. M.! Je puis rendre cette juſtice au public de Berlin, c'eſt que tout le monde fait bien des vœux pour ſa conſervation. J'ai l'honneur d'être avec un reſpect profond, etc.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

27 mars.

Sieur Jordan, je marche demain ſur Breſlau, et j'y ſerai en quatre jours. Vous autres Berlinois,

vous avez un esprit prophétique que je ne conçois pas. Enfin je vais mon train, et tu verras dans peu la Silésie rangée au nombre de nos provinces. Adieu. Voilà tout ce que j'ai le temps de te dire. La religion et nos braves soldats feront le reste. 1741.

Dis à Maupertuis que j'accorde les pensions de ses académiciens; et que j'espère trouver de bons sujets pour des élèves dans le pays où je suis; fais-lui bien mes complimens.

LETTRE XL.

DU ROI.

Pogrel, le 8 Avril.

MON cher Jordan, nous allons nous battre demain. Tu connais le sort des armes, la vie des rois n'est pas plus respectée que celle des particuliers. Je ne sais ce que je deviendrai. Si ma destinée est finie, souviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement: si le Ciel prolonge mes jours, je t'écrirai dès demain, et tu apprendras notre victoire. Adieu, cher ami, je t'aimerai jusqu'à la mort.

LETTRE XLI.

DE M. JORDAN.

Breslau, le 11 Avril.

SIRE,

JE fus hier dans de terribles alarmes, le bruit du canon entendu, la fumée de la poudre vue du haut des tours, tout cela fit soupçonner qu'il y avait un

1741. combat entre les deux armées. Le fait a été confirmé ce matin, mais d'une manière infiniment glorieuse aux troupes de V. M.: la joie a été répandue chez tous les habitans proteſtans, qui commençaient à craindre à cauſe des faux bruits que les catholiques prenaient plaiſir à répandre. Des perſonnes qui ont été préſentes à l'action ne ſauraient aſſez exalter le ſang froid et la bravoure de V. M. Pour moi je ſuis au comble de la joie. J'ai couru toute la journée pour annoncer cette bonne et glorieuſe nouvelle aux Berlinois que ſe trouvent ici. Je n'ai jamais ſenti une ſatisfaction plus parfaite.

M. de Camas eſt ici fort mal depuis deux jours, attaqué d'une fièvre chaude. Le médecin ſe flatte qu'il le tirera d'affaire.

On vient de publier une relation imprimée, mais qui me paraît mal circonſtanciée; je me flatte qu'elle paraîtra bientôt d'une main plus habile: un fait auſſi glorieux mérite un détail raiſonné, et mieux développé. Dieu veuille conſerver V. M., pour la conſolation et le bonheur de l'Etat!

J'ai l'honneur etc.

LETTRE XLII.

DE M. JORDAN.

Breslau, le 14 Avril.

SIRE,

On trouve au coin de toutes les rues un orateur plébéïen qui exalte les faits guerriers des troupes

de V. M. J'ai souvent assisté, par oisiveté, à ces discours, que le cœur dictait plutôt que l'art. 1741.

J'ai quitté ce matin M. de Camas, qui pourrait bien ne pas passer la journée. Le médecin, son chirurgien le condamnent, je ne l'ai guère quitté pendant sa maladie.

On fait ici courir le bruit depuis deux heures que Brieg s'est rendu. Dieu le veuille !

J'attends les ordres de V. M. à Breslau, n'osant pas me rendre à Ohlau, pour me mettre à ses pieds, sans permission.

Cette semaine arrivent MM. de Valory, le ministre de Suède, et Pœllnitz.

On dit que le Cardinal est retenu ici prisonnier. Il y avait sur cet arrêt, dans la gazette Française de Berlin, un article qui a fait plaisir à tout le monde.

On ne sait où est M. de Maupertuis, qui est apparemment pris prisonnier. V. M. en aura sans doute des nouvelles. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XLIII.

DE M. JORDAN.

Breslau, 26 Avril.

SIRE,

Il paraît une nouvelle édition de l'Anti-Machiavel, publié par Voltaire, dans laquelle on a inséré ce qui avait été retranché de la première. La traduction allemande faite à Gœttingue paraît ici.

1741. Dans la feuille hebdomadaire que le Chevalier de Mouhy comptait de faire imprimer à Berlin, et qu'on refuse d'imprimer, il y a les paroles suivantes. " M. „ le B. de Chambrier.... eut audience la semaine „ dernière du Roi, lui rendit une lettre de la part „ de son maître, et fit à sa Majesté le détail de l'af- „ freuse conspiration que le Roi de Prusse a décou- „ verte heureusement. Le projet des conjurés était „ de se défaire de ce monarque à la première occa- „ sion favorable, ou de l'enlever s'ils pouvaient: „ plus de soixante personnes étaient de concert pour „ cet odieux projet; c'est leur nombre qui les a „ rendus suspects... Le chef des conjurés était chargé „ de lettres en chiffres, dont on l'a obligé de don- „ ner la clef. Cette affaire fait un bruit épouvanta- „ ble. Le Roi de Prusse a donné ordre à tous ses ministres dans les pays étrangers d'en faire con- naître l'horreur. Le criminel a été remis sous une „ garde sûre, et le Roi de Prusse a obtenu du col- „ lége électoral qu'il serait jugé à la diète de Franc- „ fort, où toutes les pièces justificatives seront exa- „ minées par les Electeurs assemblés pour en faire „ la justice qui conviendra.

„ Le Roi d'Angleterre a fait publier que cette „ conspiration avait été supposée par le Roi de „ Prusse, de concert avec le Duc de Bavière, pour „ perdre le grand Duc de Toscane dans l'esprit „ des Electeurs et de toute l'Europe, pour le frus- „ trer de la couronne impériale, à laquelle il „ semblait qu'il aurait été appelé; mais il y a bien „ peu d'apparence. L'on attend des lettres de

„ Vienne qui doivent nous inſtruire des moyens
„ que la Reine de Hongrie mettra en uſage pour 1741.
„ ſauver au grand Duc la honte dont cette action
„ affreuſe le couvrira, ſi l'on ne parvient pas à
„ faire connaître la fauſſeté de cette ignominieuſe
„ accuſation. “.

On a chanté le *Te Deum* à Vienne: j'ai fait ſur le champ ce quatrain à l'ouïe de cette nouvelle.

Croyez-vous que pour la Victoire
Le *Te Deum* à Vienne s'eſt chanté?
Non: mais Neuperg à Dieu donne la gloire,
D'un grand péril promptement évité.

Dieu conſerve V. M.! je ne ſais plus d'autre prière, c'eſt mon *Pater* de tous les jours. J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE XLIV.

DE M. JORDAN.

On dit que la troupe ennemie
Les blés cueillis avancera vers nous,
Que la vôtre très-aguerrie
Languit après le rendez-vous,
Rendez-vous marqué par la gloire
Pour faire éclater leur valeur,
Dans tout le monde très-notoire
Par le dernier combat vainqueur.
Pour moi, Sire, je vous ſupplie,
De m'accorder la liberté,

1741.

De pouvoir assurer ma vie.
A Breslau, lieu de sûreté.
(Permettez que l'on félicite
Votre invincible Majesté
De l'heureuse réussite,
Qu'on ait ce lieu par la ruse emporté :
Ce fait, très-brillant pour l'histoire,
Fera bouquer vos ennemis ;
Neuperg ne voudra pas le croire,
Wallis en sera peu surpris.)
Là j'entendrai la renommée
Chanter vos exploits eclatans :
Mais si je marche avec l'armée,
La frayeur me prive des sens.
Ce n'est là que trop ma faiblesse,
De ne rien voir, ni rien ouïr :
Pour peu que je fois en détresse
Je rassemble mes sens pour fuir.
Quoi ! direz-vous, n'avez-vous donc pas honte
De vouloir passer pour poltron ?
A cela ma réponse est prompte :
J'imite Horace et Cicéron.
Quoi ! faut-il exposer les restes de ma vie,
Et risquer de me voir prisonnier malheureux,
Je ne vis que pour être heureux,
En servant le héros qui tient la Silésie.

LETTRE XLV.

1741.

DE M. JORDAN.

Breslau, 2 Mai.

SIRE,

QUE V. M. eſt charitable! Elle ne me donne pas ſeulement de quoi vivre, mais elle a encore la bonté de fournir à mon ame une nourriture ſpirituelle. J'ai reçu les pſaumes italiens ſur les airs du mélodieux Lobwaſſer.

Si je prends plaiſir à chanter,
Ce ne ſont point les faits des anges:
Les dévots peuvent les fêter,
Jordan chantera vos louanges.

Le reſte de mes pauvres poumons ne doit être conſacré qu'à cela.

On dit, Sire, que vos ingénieurs font un feu d'enfer autour de Brieg, que l'on voyait hier ce feu de nos clochers, que le Commandant ne s'eſt apperçu que fort tard qu'on travaillait au pied du mur de ſa fortereſſe. Mais ce qui fait plaiſir à toute la ville, c'eſt qu'après la reddition de Brieg, on aſſure que l'armée de V. M. viendra camper vers les portes de Breslau.

A l'abri des cruels houſards
Et des ſurpriſes de la guerre,
Je verrai mon Dieu tutélaire,
Et ſes glorieux étendards.

——— On les voit plus tranquillement, quand on les
1741. voit ſans crainte.

La gazette flamande rapporte un fait bien particulier, que j'ai oſé mettre en vers, que voici.

Le Pape plein de charité
Pour la Régente de Hongrie,
Pendant trois jours s'eſt abſenté
De ſa très-ſainte compagnie:
Un cardinal, à ſon retour,
Humblement demande au ſaint père
Ce qu'au ciel il eſt allé faire,
Et les raiſons de ce ſéjour?
Ah! dit-il, d'un ton lamentable,
Au ciel je me ſuis tranſporté,
Pour implorer la Vierge charitable,
Et le ſecours de ſa bonté.
Mais, ô chers cardinaux, quelle fut ma ſurpriſe,
Quand approchant cette Divinité,
Je la vis ſur ſon trône aſſiſe
L'ordre pruſſien à ſon côté!

Quoique V. M. aille toujours de victoire en victoire, je ne ceſſerai de ſouhaiter la paix, parce que c'eſt le ſeul moyen de vous conſerver au milieu de vos peuples, dont vous êtes toute la conſolation. Plût à Dieu que tout le monde aimât auſſi peu les lauriers que moi!

Je n'aſpire point à la gloire,
Je ne veux lauriers, ni guerdon;
Tout le beau temple de mémoire
Vaut-il les lauriers d'un jambon?

J'ai l'honneur, l'avantage et le bonheur d'être etc.

LETTRE XLVI.

DU ROI.

SOPHISTE de vos paſſions, 1741.
Apprenez une fois, Jordan, à vous connaître,
Et renoncez à ces raiſons
Que vous nous alléguez, peut-être
Penſant que nous ne connaiſſons
Ce mal ſi déguiſé qui ne veut point paraître.
Jordan, tous vos ſoins ſont en vain;
En vain vous parlez d'étiſie,
De diarrhée, hydropiſie,
Car déjà notre camp eſt plein
Que de fait votre mal n'eſt que poltronnerie;
Allez donc, je vous congédie.

LETTRE XLVII.

DE M. JORDAN.

Breslau, le 24me jour de mon exil.

SIRE,

LES beaux vers de V. M. m'ont enchanté; mais le reproche de déſertion m'a fait frémir.

Je ne ſuis point un déſerteur
Soit de la foi, ſoit de l'armée:
Et jamais pareille équipée
Chez moi ne fut un effet de la peur.

1741. C'eſt un effet de la prudence, dont un ordre de V. M. m'aurait guéri, ſi elle l'avait bien voulu.

Quoiqu'obéir ſoit un devoir
Que l'on fait avec répugnance,
Il ne l'eſt plus quand l'ordonnance
Sort de votre royal manoir.

de ce manoir que l'art qui l'a formé, que celui qui l'habite, rendent un ſéjour délicieux, ſur-tout quand la foudre repoſe ſous le lit, et que les grâces occupent le fauteuil. Je me donne au maître du Styx, ſi V. M exige de moi des vers:

Jamais je n'ai fait de bons vers,
A peine fais-je écrire en proſe:
Et tenter impoſſible choſe,
C'eſt avoir l'eſprit à l'envers

Elle eſt impoſſible pour moi; je me contente d'avoir aſſez de connaiſſances pour goûter le plaiſir des vers, et pour envier le bonheur de ceux qui en font de bons.

La maladie de la ſatire, que V. M. veut bien m'imputer, eſt de toutes les maladies de l'eſprit, ſi c'en eſt une, celle que je crains le plus: elle l'eſt à coup ſûr dans un particulier.

Qui oſerait avoir le cœur
De ſe livrer à la ſatire?
L'art ſéduiſant de médire
N'eſt bon que pour un grand ſeigneur.

Je

Je ne demanderai pas ce talent au bon Dieu ; mais je lui demanderai le talent de la patience, lorſque l'on eſt attaqué par plus fort que ſoi. 1741.

V. M. me fait toujours le reproche de ma mauvaiſe humeur : oſerais-je dire qu'à cet égard V. M. eſt ſemblable à ce médecin qui ſouhaitait à ſon malade la fièvre, afin d'avoir le plaiſir de la lui guérir ? Vous pouvez me guérir, Sire, en m'ordonnant d'aller au camp, pour me mettre à vos pieds, et vous aſſurer du reſpect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE XLVIII.

DU ROI.

Au camp de Grotkau, 5 mai.

DÉJA vous tremblez à Breslau,
Lorſque nous marchons à Grotkau,
Et les ſiéges et les batailles
Vous attendriſſent les entrailles.
En un mot, paiſible Jordan,
Jamais aucun lièvre en ſon gîte
Ne s'apprête à courir ſi vîte
Que vous quand vous levez le camp.
Mais raiſonnons, je vous en prie.
Que devient donc en ce moment
Cette grave philoſophie
Dont vous nous parlez ſi ſouvent,
Et ce ſtoïciſme inſolent
Qui vous fait mépriſer la vie
Quand le danger n'eſt pas préſent ?

1741. Le canon gronde, et ſon tonnerre
Ebranle le fond de la terre,
Il tombe une grêle de fer,
Le plomb vole et remplit tout l'air,
Et la mort qu'enfante la guerre,
Ouvre un gouffre tel qu'un enfer.
Il ſort une flamme infernale
De cette gueule triomphale,
Qui porte la deſtruction.
Ici c'eſt le feu de Bellone,
Et plus bas le glaive moiſſonne
Sans pitié, ſans compaſſion.
Tel qui dans le ſein de la flamme,
De la mort, de mille dangers,
Garde la tranquillité d'ame
Egale aux objets étrangers,
Mérite en effet l'apoſtrophe
De vrai ſage et de philoſophe;
Les autres ſont des impoſteurs.
Voyez donc, Meſſieurs les auteurs,
Qu'elle eſt grande la différence
Du ſolide et de l'apparence;
Combien les dehors impoſteurs
Sont différens de l'évidence?
Dans vos ſtudieuſes erreurs,
Au fond d'une bibliothéque,
Vous faites très-bien les docteurs;
De votre valeur intrinsèque
Le danger peut nous éclaircir;
Il paraît, on vous voit courir.
Nous plus forts d'eſprit que ces ſages,
Nous oppoſons à ces orages

Le flegme et l'intrépidité.
Que tout périſſe et ſe confonde, 1741.
Que tout ſe bouleverſe au monde,
Rien n'ébranle ma fermeté.

C'eſt ainſi que d'un camp très-guerrier je prends la liberté de ſaluer votre ſapience. Le compliment que vous fait ma Muſe, ſent un peu ſon militaire; mais vous y trouverez du vrai, et je vous prie par parenthèſe de vous ſouvenir que la vérité a toujours été ma maîtreſſe. Lorſque je me mêlerai de courtoiſie, ma muſe vous fera un compliment plus obligeant. En attendant, je vous prie de croire que je n'en ſuis ni plus ni moins

Votre admirateur et ami.

LETTRE XLIX.

DE M. JORDAN.

Breſlau, 5 mai.

SIRE,

J'AI l'honneur de féliciter V. M. ſur la priſe de Brieg : ſa campagne ſe finira, lorſqu'à peine les autres y entrent; rien de plus glorieux que tout cela aux armes de V. M. Dieu veuille ſeulement la conſerver au milieu de toutes ſes victoires!

J'ai reçu une lettre de Paris dans laquelle on m'a envoyé l'épitaphe de Rouſſeau, faite par lui-même, deux années avant ſa mort.

De cet auteur noirci d'un crayon ſi malin,
Paſſant, veux-tu ſavoir quel fut le caractère?
Il avait pour amis, Titon, Brumoi, Rollin,
Pour ennemis Gacon, Pittaval et Voltaire.

1741. Une nouvelle qui me surprend, c'est que M. de Voltaire fait représenter son Mahomet à Lille; je regarde cela comme une espèce d'injure faite au théâtre de Paris. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect etc.

LETTRE L.

DU ROI.

Au camp de Molwitz, 6 mai.

Je vous écris de ce beau camp
Où tout le danger qu'on y trouve
Exerce la valeur, l'éprouve;
Où mille Mirmidons de Mars,
Autrement nommés les housards,
Viennent vingt fois dans la journée
Nous souhaiter la bonne année;
Où les bombes et la batterie
Vers Brieg font un feu de furie.
Or donc dans ce camp si terrible,
Où tout semble annoncer la mort,
Nous vivons tranquilles, paisibles:
Tout ce qui reluit n'est pas or.

Vous voyez, Monsieur, par les belles choses que j'ai l'honneur de vous dire, qu'on peut prendre la peur à tort; c'est ce qu'on appelle être poltron en pure perte. Je m'étais flatté jusqu'ici, mais sans fondement, que j'aurais de vous une apparition béatifique; mais les dangers nous séparent si bien,

que je crains de ne vous pas posséder de sitôt. On débite que votre dernier voyage vous a causé de si grandes incommodités, que les médecins de Breslau ont été obligés d'user de tous les astringens possibles, pour arrêter les effets que votre grande prudence avait opérés sur votre tempérament. 1741.

Vous n'ignorez plus que la ville de Brieg s'est rendue; nous l'avons trouvée entourée de mines et de fougasses. Vous êtes bien heureux d'avoir évité l'assaut général, sans quoi à califourchon sur une bombe, on vous aurait vu arriver en paradis. Hélas! pauvre Jordan, qu'eût dit alors le bel Horace, votre bibliothèque, Margot de la plante etc.

Pour ne vous pas distraire plus long-temps de votre laborieuse étude, je finis une lettre que vous trouverez peut-être déjà trop longue, en vous assurant qu'une autre fois j'userai plus du *vertatur stylus*. Soyez persuadé que malgré tous les petits reproches que je viens de vous faire, on vous estime autant dans mon camp qu'on pourrait vous priser au Portique ou au Lycée, et que dans mon petit particulier, les qualités de l'ami effaceront les défauts du poltron. Adieu.

LETTRE LI.

DE M. JORDAN.

Breslau, 8 mai.

SIRE,

J'AI reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer: c'est la première qui m'ait causé de la

douleur. Je n'en ai pas l'obligation à ma mauvaiſe
1741. étoile.

Je n'ai quitté le camp que lorſque V. M. m'a ordonné de le quitter: ſi j'ai fait connaître quelque ſentiment de crainte, c'eſt une preuve que j'ai été plus naturel que prudent: d'ailleurs à quoi m'aurait ſervi de cacher des faibleſſes qui n'auraient pu échapper aux yeux clairvoyans de V. M., qui a la bonté de ſupporter les hommes tels qu'ils ſont, et de conniver à mes défauts?

L'hiſtoire du médecin de Breslau débitée à V. M. ſerait fort jolie, ſi elle ne regardait pas un homme qui n'a de maladie que celle d'aimer trop le genre humain et de penſer triſtement.

Je n'attends que les ordres de V. M. pour me mettre à ſes pieds, pour avouer ma faibleſſe, et pour l'aſſurer du zèle et du reſpect profond avec leſquels j'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE LII.

DU ROI.

9 mai.

Au camp retranché de Molwitz,
Endroit où mortier, où haubitz;
Où canon, où fuſil décharge,
Et d'où Jordan gagna le large.

COMMENT! vous prenez gravement
Mes vers, mon épître volage?
Je vous connaiſſais autrement;
Vous me trompez, c'eſt grand dommage.

1741.

Le ton léger du badinage
Vous aurait-il paru mordant?
Si l'eſprit pèche, c'eſt l'uſage;
Mais pour le cœur eſt innocent.

C'eſt ainſi que je réponds à la très-ſérieuſe lettre que vous venez de m'écrire. Je ne ſuis pas aujourd'hui d'humeur aſſez atrabilaire pour m'affliger d'un malheur qui n'exiſte pas encore, et je plains votre eſprit de tout mon cœur des tourmens inutiles qu'il vous cauſe.

C'eſt plutôt quelque vent malin,
Qui s'arrêtant dans ſon chemin,
Ou cheminant avec pareſſe,
Dans votre corps fait le lutin,
Et vous angoiſſe et vous oppreſſe.

Voilà ce qu'en dit la faculté; c'eſt à votre garde-robe d'en décider, car je crois qu'en ces ſortes d'affaires elle peut paſſer pour juge compétent.

Si vous ne jugez pas à propos de promener vos hypocondres, ni de vous crotter comme un barbet, vous ferez admirablement bien de reſter à Breſlau.

Je n'ai à vous parler depuis quelques jours que de pluie, de neige, de grêle et de mauvais temps; il n'y a pas là de quoi vous mettre de bonne humeur; mais j'y renonce, car je n'y réuſſirais pourtant pas.

Je ſuis, ni plus ni moins, un des plus zélés amis de M. Jordan. Adieu.

LETTRE LIII.

DE M. JORDAN.

Breſlau, 12 mai.

SIRE,

1741. J'AI reçu la jolie deſcription de V. M. touchant Maupertuis; ſon domeſtique partit hier, et ne doute point que ſon maître ne revienne à Breslau ſurement.

On ne parle ici que de la paix, que l'on aſſure prochaine; je le ſouhaite plus que je ne l'eſpère. Les ennemis, à ce qu'on dit, fuient quand l'armée de V. M. fait mine de les approcher. On dit qu'ils l'ont fait à Strehlen.

La gazette de Leyde dit que le cheval de M. Maupertuis ayant pris le mords aux dents au milieu de la bataille, l'avait jeté dans l'armée ennemie.

Je ne ſais ce que c'eſt que mauvaiſe humeur: j'en puis même alléguer une preuve; j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. deux lettres dans leſquelles il y avait des vers: et je ne fais des vers que lorſque la joie ne me permet pas de raiſonner.

J'entendis hier bon nombre de meſſes, par amuſement, puiſque je ne puis aller à l'égliſe par dévotion: nous n'avons point ici de culte au rit réformé, et

Pour moi, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range;
Il ne faut aimer le change,
Que des femmes et des habits.

Bayle, dans l'art. de Racan, à ce que je crois.

Ce qui me remplit de joie, c'eſt qu'on aſſure que V. M. ſe porte à préſent à merveille, et que les maux de tête ſont diſſipés. 1741.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE LIV.

DU ROI.

Au camp de Molwitz, 13 mai.

Non, ces vers ne ſont qu'empruntés,
Cela ne s'appelle point rire ;
Vos eſprits n'étaient pas montés
Pour plaiſanter ni pour écrire.
J'aime mieux vos vivacités
Et votre mordante ſatire
Que ces belles moralités
Qu'un autre avant vous a pu dire.
Vous êtes aimable et charmant,
Dites ce que votre ame penſe ;
Il nous ſuffit de l'agrément
Dont elle fera la dépenſe :
Tout ſera nouveau, naturel,
Aſſaiſonné de ce bon ſel
Que produiſit jadis Athènes,
Et que plus d'un ſavant par haine
Maſque des horreurs de ſon fiel.
Hélas ! quittez donc par ſageſſe
Ce grave et froid raiſonnement,
Ennuyeux aſſaiſonnement
De notre inſipide vieilleſſe,
Et laiſſez au calculateur

1741. Qui diſtingue, ſomme et argue ;
Et qui flottant parmi l'erreur
Croit qu'un chacun a la berlue,
L'avantage ſi peu flatteur
De ſon algèbre qui le tue.
N'oubliez donc pas qu'en effet
Il faut profiter de la vie,
Que c'eſt là ma philoſophie,
Comme ceci votre portrait.

En vérité, Monſieur d'un autre monde, penſez donc enfin que deux lettres joviales ne ſuffiſent pas pour convaincre la chrétienté de votre bonne humeur, et qu'il faut de la continuation à vos charmes. Puiſſiez-vous demeurer à Breslau tant que la peur vous y retient, puiſſe l'ennemi être auſſi timide que vous, et moi avoir toujours l'avantage de votre amitié! Ce ſont les vœux de celui qui a l'honneur d'être, très-prudent, très-grave, très-ſavantiſſime Jordan,

MONSIEUR,

De votre doctiſſime ſapience

Le très-religieux admirateur.

LETTRE LV.

DU ROI.

Au champ de Molwitz, 16 mai.

POUR le coup je vous reconnais,
Et votre eſprit ſe manifeſte
Par la façon légère et preſte
Dont vos aimables vers ſont faits.

Que votre grande ame alarmée
Sans peur chemine vers l'armée; 1741.
Vous n'y trouverez ſur ma foi
Aucun haſard, point d'embuſcade,
Et très-paiſiblement chez moi
Vous pourriez boire raſade.
Si cet appât inſuffiſant
N'eſt pas ce qui vous détermine,
Sachez qu'à Brieg on voit par cent
Des bouquins rongés de vermine,
Et de ces gros in-folio
Ornés de pédenteſque mine,
De ces livres vraiment brutaux
Dont on vous caſſerait l'échine,
Et qui font le charme des ſots.
Si tout ceci ne peut vous plaire,
Je vous garantis le plaiſir
Que le long du jour à loiſir
Vous n'aurez rien du tout à faire.
Tenez, je vous offre à l'encan
Tous les charmes de notre camp;
Car pour vous tenter par la gloire
Mes vers arriveraient trop tard,
Vous qui long-temps avez eu part
Au temple immortel de mémoire.

LETTRE LVI.

DU ROI.

D'UN ton mélancolique et tant ſoit peu pleureur,
Grondant et de mauvaiſe humeur,

1741.

Vous m'apprenez donc la nouvelle
Que Maupertuis l'applatiſſeur
S'en vient en Saxe à tire d'aile,
Tout pâle et tranſi de frayeur.
A peine réchappé de la griffe ennemie,
Du ſabre meurtrier des barbares houſards,
Il abjure à jamais la vie
Qu'il vient de mener par folie
Avec les fiers enfans de Mars.
Quel eſt, diſaient-ils, quel peut être cet homme?
Un ſoldat dit, c'eſt un ſorcier,
L'autre, il faudra donc l'écorcher,
Un autre plus ruſé le croit prêtre de Rome.
Pardi, ne ſoyez pas ſurpris,
Meſſieurs, je vous apprendrai pis:
Il eſt géomètre, aſtronome.
A Vienne, où tout eſprit bouché,
En lits de drap d'or eſt couché,
Où la folle magnificence
De pompons coiffe l'ignorance,
Jugez s'il était bien venu.
Allez Monſieur de la ſcience,
(Lui diſait avec ſuffiſance
Un fat affectant l'ingénu,)
En pays de nous inconnu.
Tout après avec bienſéance
Il lui donna du pied au cu.

Voilà l'hiſtoire telle que vous deviez me la rapporter et telle qu'un homme très-déſœuvré aurait dû l'habiller. Je ne ſais ce que vous avez; mais vos lettres deviennent plus triſtes et plus noires de jour en jour. Je crois que ſi vous le pouviez, vous

voudriez communiquer à tout l'univers la triſteſſe et le chagrin inutile qui vous dévore. Croyez-moi, devenez raiſonnable ; griſez-vous, faites la débauche et ſoyez joyeux. Le comble de la folie dans le monde c'eſt la triſteſſe ; ſoyez donc ſage, aimez-moi un peu, et ne doutez point que je ne ſois toujours votre très-joyeux ſerviteur. 1741.

LETTRE LVII.

DE M. JORDAN.

26 mai.

SIRE,

On eſt ici extrêmement impatient d'apprendre des nouvelles ſur la marche de l'armée de V. M. On dit que les ennemis ſe retirent à meſure que V. M. avance. On ne ferait pas mieux, quand je ſerais à la tête du conſeil Autrichien. Qui peut tenir contre l'ardeur guerrière des troupes de V. M. ?

Il y a encore une nouvelle édition de l'anti-Machiavel, avec quantité de pièces juſtificatives, en faveur de M. de Voltaire. Voici une épigramme imprimée dans la Bibliothèque britannique ſur l'éditeur de cet ouvrage.

Des auteurs peu conſidérables
Ont eu d'illuſtres éditeurs ;
Et les plus illuſtres auteurs,
Des éditeurs très-miſérables ;
L'éditeur et l'auteur ſont auſſi quelquefois
Deux ſots obſcurs qu'unit leur goût pour les ſornettes ;

Mais ici nous voyons le Prince des poëtes
Editeur du prince des rois.

Dieu veuille ramener bientôt V. M. dans nos quartiers!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LVIII.

DU ROI.

Au champ de Grotkau, 1 juin.

1741. — SEIGNEUR Jordan, Pœllnitz m'écrit qu'il m'envoie des vers; pour moi je lui écrirai que je lui envoie de l'argent. Je n'ai point reçu de poéfie par fa lettre, et il ne recevra aucune monnaie par la mienne.

Tu ne me dis pas le mot du cher Céfarion, et tu ne me parles que de ton chien de libraire et de fon fichu livre.

Nous nous battrons trois fois, livrerons quatre affauts, et engagerons cent efcarmouches; après quoi tu me reverras, humble Gamaliel, aux pieds de Paul Jordan, apprendre de toi la fageffe, et l'art de la paix.

Adieu, cher ami. Ménage-toi; penfe, je t'en prie, à la part que prennent à ta fanté les demoifelles du Werder et de la Ville-Neuve. Salut.

LETTRE LIX.

1741.

DE M. JORDAN.

Breslau, 3 juin.

SIRE,

LA lettre qu'il a plu à V. M. de m'accorder, peut me garantir contre dix jours de triſteſſe. Vous ſavez guérir tous les maux, plus efficacement que le Roi de France ne guérit les écrouelles. M. le Baron ne manquera pas de vous envoyer les vers; il y eſt doublement intéreſſé. Céſarion eſt arrivé à Berlin en bonne ſanté; il a fait le voyage en quatre jours: on va toujours vîte, quand on va où la tranquillité règne; c'eſt ce que j'écris à M. de Kayſerling, lui qui regarde comme un malheur de ne pas voir de ſes yeux les effets triſtes de la guerre.

La lettre de V. M. me fait frémir: trois batailles, quatre aſſauts, cent eſcarmouches, ne font pas trembler Jordan, mais ils épouvanteraient le Diable.

Vous aimez le bruyant tumulte
De Bellone & du champ de Mars:
Quoiqu'à ſes traits toujours en butte,
Vous n'aimez que ſes étendards.
Les dons précieux de Minerve,
Et les biens ſacrés de Cérès,
Tout ce bonheur ne ſe réſerve
Qu'aux chers miniſtres de la paix.

V. M. me fait bien de l'honneur, ou plutôt elle ſe moque bien de moi, en me parlant de Gamaliel

qui étudie l'art de la paix. Que je ſuis heureux
1741. quand V. M. eſt à Berlin, ou à Rheinsberg! Je partage mon temps entre le plaiſir de ſervir V. M., et celui du loiſir agréable de ma retraite.

Là, tranquille en ma retraite
J'attends les décrets du Deſtin;
Ma joie n'eſt point inquiette
Entre Bacchus & ma catin.

Il n'y a que le beſoin des hôpitaux et de la conférence qui fait que je penſe à Berlin.

L'hôpital de la charité,
Humblement Jordan vous demande,
Qui n'eſt d'aucune utilité
Partout où Bellone commande.
Conquérant de la Siléſie,
Prince guerrier, quoique benin,
Je vous conjure & vous ſupplie
De m'envoyer vîte à Berlin.
Tout m'attriſte en cette contrée:
L'on n'y boit que de mauvais vin,
L'on n'y voit que fille infectée.
Que ne puis-je aller à Berlin!
L'on ne parle ici que de guerre
Et le ſoir & dès le matin;
Mars eſt le Dieu qu'on y révère.
Que ne puis-je aller à Berlin!
Le bruit du canon me réveille
Le cri du ſoldat inhumain
Ne permet pas que je ſommeille.
Que ne puis-je aller à Berlin!

Ce

Ce qui m'engage à demander cette grâce à V. M., c'eſt qu'on aſſure ici la paix comme une choſe certaine. Cela me fait tourner la cervelle de joie ; je veux célébrer ce beau jour dans l'endroit où je brille le plus, dans ma bibliothèque, où mes livres ne diſent mot, et écoutent mes pauvretés, et on aſſure que dans peu Berlin aura le bonheur de voir V. M. 1741.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LX.

DU ROI

Sans date.

Est-il permis de m'écrire religion pour me perſuader de vous laiſſer aller à Berlin? Ne devez-vous pas mourir de honte de votre impatience enfantine pour partir? Vous viendrez ici, s'il vous plaît, pour en faire amende honorable en plein champ, et vous me fléchirez plutôt par la pitié que me fera votre poltronnerie que par l'attachement que vous avez pour Meſſire Jean Calvin. Mes vers ne ſeront pas de votre goût aſſurément, parce qu'ils ſont hardis et vrais: mais je m'en conſole, parce que j'en ſuis content, et que vous pouvez les conſerver comme étant ma confeſſion de foi.

Mandez-moi, je vous prie, s'il eſt vrai que la paix eſt conclue, ſi les troupes pruſſiennes reſteront ici, ou ſi l'on parle de bataille, en un mot bavardez un peu.

LETTRE LXI.

DU ROI.

Au camp de Freyvalde, 13 Juin.

1741. Vif, ou plutôt fort pétulant,
Vous voulez donc, mon cher Jordan,
Quitter les champs de Siléſie ?
Quel peut être dans votre plan
La raiſon qui vous y convie?
Vous êtes trop bon courtiſan
Pour me dire de votre vie
Que c'eſt chez nous où l'on s'ennuie ;
Mais rempli de ſincérité,
Charmant Jordan, je vous en prie,
Dites ici la vérité.
N'eſt-ce pas la bibliothèque
Dont l'attrait puiſſant & vanté,
Le bel Horace ou le Sénèque,
Ou peut-être quelque beauté,
Dont l'enchantement vous attire ?
Et lorſque votre cœur ſoupire,
Trop ſenſible à la volupté,
Ce vous eſt trop peu que d'écrire.
Car après tout, votre hôpital,
Rempli d'extravagans qu'on lie,
Sinistre & funeſte arſenal
Des miſères de notre vie,
Ce lieu ſi triſte & ſi fatal
Ne vaut pas notre compagnie.
Ce n'eſt que la légéreté

Des Français, engeance frivole,
Suprême & despotique idole,
Votre unique Divinité,
Dont les charmes & l'inconstance
Vous font penser que dans l'absence
Git toute la prospérité.
J'ai cru, moi, dans mon innocence
Que dans l'art de la jouissance
Se trouvait la félicité.
Jordan, j'apprends à te connaître:
Si tu logeais au paradis,
Pour mieux trouver le vrai bien-être,
Par changement tu voudrais être
Dans l'enfer auprès des maudits.

1741.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire en vers; ce que je vous écris en prose n'est pas moins vrai, et j'ose vous assurer qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un endroit où vous seriez d'accord de vous tenir en repos. Nous partirons dans peu de notre camp pour aller à Strehlen; il ne s'agit ici d'ailleurs que d'affaires de houssards.

Adieu, cher Jordan. Mes respects au Portique, au Lycée. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre, comme je suis moi votre très-humble serviteur.

LETTRE LXII.

DE M. JORDAN.

Breslau, 17 Juin.

SIRE,

1741. J'ai reçu vos aimables vers
Écrits de façon très-normande :
Que Dieu m'accable de revers,
Si je fais ce qu'on y commande !

Je puis assurer à V. M. que j'ignore si elle m'ordonne d'aller à Berlin ou de rester à Breslau :

A quoi donc nous sert la critique ?
Nous rend-elle moins incertains,
Puisque l'esprit académique
Toujours nous offre deux chemins ?

Ce n'est pas le premier chagrin que m'a causé le pyrrhonisme. Une dose de la philosophie dogmatique m'aurait d'abord déterminé : mon penchant pour la secte de l'académie, la crainte de manquer à mon devoir, tout cela me rend indéterminé. La jérémiade envoyée il y a cinq ou six jours dissipera peut-être ces doutes.

Car en bonne foi de chrétien
Je ne puis séjourner en ville
Où le culte calvinien
Est rejeté comme acte de Sibylle.

Je n'ai jamais été courtisan ; vous n'avez pas besoin de cette engeance, qui déguise perpétuellement

la vérité, et on ose la dire devant V. M. Pourquoi ne la dirais je pas? Je m'ennuie à Breslau, puisque je n'y puis faire ma cour à V. M., et que je n'y ai point ma bibliothèque, où 1741.

Je goûte la tranquillité,
Reposant dans le sein des Muses;
Mon bel Horace à mon côté
M'engage à mépriser les ruses
Du monde, & de sa vanité.

Les Français sont inconstans, cela est vrai: ils le sont par légèreté, j'ai assez d'esprit pour l'être par volupté. Je ne le suis jamais en amitié.

Je ne suis jamais inconstant
A l'égard d'une aimable belle:
Dès qu'un mérite est éminent,
On cesse alors d'être infidelle.

Ce n'est pas tout: oserais-je demander à V. M. une grâce?

Trés-humblement je vous supplie,
Conquérant de la Silésie,
De me donner un billet à *Vorspann*,
Pour que je puisse en ménageant,
Conserver ma bourse garnie,
Et la garantir d'étisie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. On ne parle ici que de paix,
On croit y voir finir la guerre,
Et tout prospérer à souhaits,
Sous Frédéric que le monde vénère.

LETTRE LXIII.

DE M. JORDAN.

Breslau, 19 Juin.

SIRE,

1741. J'AI honte d'accabler V. M. par la fréquence de mes lettres, et de mes vers, qui doivent paraître à vos yeux ce que paraît un portrait de barbouilleur aux yeux de Pesne.

Ce n'est que mon oisiveté
Qui produit tout ce bavardage;
C'est trop de témérité,
Que de rimer à mon âge.

Ce qui me passe, c'est la bonté des vers que V. M. compose, dans un temps où elle se promène par toute la Silésie avec son armée, et y porte la terreur.

Les neuf sœurs du sacré vallon,
Exalteront par des chants d'allégresse
Les nobles faits du germain Apollon,
Qu'eût adoré la respectable Grèce.

Je remercie très-humblement V. M. de la gracieuse permission qu'elle a bien voulu me donner d'aller voir ma chère bibliothèque, qui fait le plus réel bonheur de ma vie.

Chacun est heureux à sa guise:
Victorieux en province conquise,
Votre bonheur est solide & parfait;
Le mien était ici très-imparfait,

Puiſque j'étais en entière diſette
De livres, vin[1], & de ſaine fillette. 1741.
Votre bonheur eſt ſous vos étendards;
Je ſuis heureux, puiſque je pars.

Le bonheur dépend de l'idée qu'on s'en forme. Je ſuis fortement embarraſſé ſur la nature de mon bonheur. Je le cherche dans l'étude, quoique la réflexion nous rende ſouvent malheureux, et que la diſtraction nous divertiſſe et nous égaye. Tous les hommes ſe reſſemblent; ceux qui pourraient être fort heureux, s'appliquent à ne pas l'être.

Un quidam l'autre jour fortement ſoutenait
Que le bonheur était très-volontaire,
Que qui fortement le voulait,
Pouvait par ſon eſprit au malheur ſe ſouſtraire:
Je répondis à cela vivement,
Que les eſprits ſont de trempe diverſe;
C'eſt œuvre de tempérament,
Quand on ſe rit de la détreſſe.
Mais ce qui beaucoup ſurprenait,
C'eſt que tel qui pouvait rendre ſa vie heureuſe,
Au lieu de cela s'appliquait
A ſe la rendre malheureuſe.

Dieu ramène bientôt V. M. dans le ſein de ſa capitale! Un bonheur ſur lequel mon pyrrhoniſme ne ſaurait mordre, c'eſt celui d'être avec un entier dévouement et un reſpect profond, etc.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

1 Juillet.

1741. D'UN brin de raiſon, dans ce camp,
Qui ne vaut pas un ſol la livre,
Ce ſot monde s'applaudit tant,
Que pour l'être moins il s'enivre.
Le ſage & libertin Jordan
Veut cette épigramme en préſent.
Quelle diſtraction extréme!
Car il oublie en ce moment
Qu'il en eſt le ſujet lui-même.

LETTRE LXV.

DU ROI.

Fait au camp de Strehlen, 12 Août.

LORSQUE les bleds fauchés la cohorte ennemie
Eſſayera quelque haſard,
Tu peux, pour aſſurer ta vie,
Éviter l'ennemi, te ſouſtraire aux houſards
Dans les murs de Breſlau, centre de Siléſie;
Mais tant que le farouche Mars
Exaltera notre furie,
Tranquille en ta philoſophie
Tu peux compter que mes égards
Pour ta docte poltronnerie
Te ſauveront chez les beaux arts,
Avant que le péril et la peur t'y convie.

LETTRE LXVI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 12 Août.

SIRE,

VOICI des vers irréguliers, faits fort irrégulièrement, par un homme qui n'a jamais été régulier. Enviſagez-les comme ces bordures dans le goût de Barroc, qui ont eu cependant l'avantage de vous plaire. J'ai une envie déméſurée de voir vos troupes monter la garde ſur le marché de Breslau, de la boutique d'un libraire nommé Korn; vous ne ſauriez, Sire, refuſer cette conſolation à Siméon, qui veut voir le ſalut, non d'Iſraël, mais de l'Allemagne. Les troupes de V. M. ont acquis à très-juſte titre cette prérogative. 1741.

Je pourrais alléguer à V. M. des raiſons de ſanté; elle eſt ſi délicate, que je ne puis en jouir que par de fréquens hommages, toujours involontaires, rendus à la faculté. Il y a ſix mois que j'eus la témérité de les refuſer; mais la néceſſité m'y force préſentement.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXVII.

DE M. JORDAN.

Breslau, 19 Août

SIRE,

1741. Je suis arrivé à Breslau, que j'ai vue avec grande joie, ornée et parée par vos belles troupes. Les filles y regardent voluptueusement les soldats de V. M.

Je n'en suis point du tout surpris,
Ils donnent de l'amour par l'air & par la taille,
Hercules dans un jour où vous donnez bataille,
Hercules en vigueur dans l'île de Cypris.

On se dit ici à l'oreille que V. M. est sur le point de conclure une alliance avec la France; je n'en sais rien; une chose sais-je bien sûrement, c'est que le voyage imprévu de M. de Valory donne de la ta. blature à tous les ministres: comme une comète à vaste queue en donne à Messieurs les astronomes.

On prétend qu'en moins de trois jours il y aura une bataille: j'ai peur de ce mot, comme les Romains en avaient de ceux qui expriment la mort:

Je n'aime point ce qui détruit,
J'aime bien ce qui multiplie;
Un combat peut priver votre corps de la vie
Que l'amour pour nous a construit.

C'est une obligation que votre pays a à l'amour, et il y a, j'ose le dire, de l'ingratitude à ne pas le conserver.

On attendait ici V. M., il y a quelques jours. —— Monſieur de Bulau a quitté pour cela l'hôtel qu'il occupait. Vous ſerez reçu ici comme les Juifs recevraient le Meſſie, s'il jugeait à propos de venir. 1741.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE LXVIII.

DU ROI.

Au camp de Reichenbach, 30 Août.

Vous nous croyez dans ces combats
Que votre valeur n'aime pas,
Et vous penſez que notre armée,
Dans ſon courroux trop animée,
Diſperſe dans ces champs épars
L'Autrichien et ſes houſards.
Tout doucement, Monſieur le ſage,
Sachez qu'on fait cent argumens
Plutôt qu'on ne gagne avantage
Sur des ennemis vigilans.
Attendez donc pour voir éclore
Ce beau ſoleil de notre aurore
Que nous favoriſent les vents.
Tout pilote pour faire voile
Guette les plus heureux momens,
Que le ſecours des élémens
Le ſeconde en enflant la toile.

Ce ſont ces momens favorables que nous attendons pour ne point manquer notre coup. Je tiens nos arrangemens preſque certains, et je préſume qu'en jouant à jeu ſûr, on ne m'en ſaura pas plus mauvais gré.

1741. Nous avons ici le plus beau camp de la Siléſie; cela forme le plus ſuperbe payſage du monde, dont la belle et nombreuſe armée qui y campe ne fait pas le moindre ornement.

Adieu, ami Jordan. Faites mes complimens à la philoſophie, et dites-lui que j'eſpère de la revoir au quartier d'hiver. Je vous prie de dire aux belles-lettres que c'eſt là le rendez-vous que je leur donne, et que pour avoir ſuſpendu leur commerce pour un temps, je ne prétends pas le finir, mais le reprendre avec plus de goût et de plaiſir lorſque la campagne ſera terminée.

Je ſuis de ta candeur, de ton ſavoir, de ta philoſophie, et ſur-tout de ton bon commerce

Le grand admirateur et ami.

LETTRE LXIX.

DE M. JORDAN.

Breslau, 30 Août.

SIRE,

ROBINSON arriva hier; il ſurprit par ſon arrivée les grands et les petits de la ville: les de paix ſe réveillent. Ce qui me charme, c'e tout cela contribue à la gloire de V. M.

Ce redouté Roi pruſſien
Fait le rôle d'une coquette:
Tous aſpirent à la conquête
Et lui ne ſe gêne pour rien.

Le Français a l'air un peu capot, mais mordant; le Milord eſt gai, le Hollandais enrage, et dit que ce voyage eſt fait inutilement, que l'heureux négociateur n'a que des pauvretés à propoſer. Pœllnitz était hier aux priſes avec le Hanovrien; ce dernier diſait le Roi mon maître paraîtra bientôt dans toute ſa gloire; l'autre d'un air cauſtique ripoſte: ce ſera apparemment quand il ira à l'autre monde pour juger les morts. 1741.

On dit qu'il y a ſix cents houſards qui battent l'eſtrade entre Breſlau et Neumarck: je n'irai pas à coup ſûr m'éclaircir du fait.

Dieu veuille conſerver V. M.!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXX.

DU ROI.

Au camp de Reichenbach, 2 Septembre.

Quand le grand négociateur
De l'anglicane politique
Sera plus penaud qu'un fondeur,
Renvoyé ſans avoir étalé ſa boutique
Au défunt viennois Empereur,
Lors dans ma lanterne magique
L'Anglais connaîtra ſon erreur:
D'abord ſe confeſſant, prenant le viatique,
Le ſublime médiateur,
Renonçant en Europe à toute ſa grandeur,
Rendra ſon ame en Jamaïque,
Et de notre légiſlateur
Deviendra paiſible Cacique.

1741. C'eſt une prophétie que j'ai trouvée dans les centuries de Noſtradamus; je vous la donne pour ce qu'elle me coûte, s'entend pour une réponſe de votre part, qui ne laiſſera pas d'être charmante; elle me payera au double de la dépenſe que j'ai faite, et elle me payera au centuple, ſi vous m'y donnez des aſſurances de m'aimer toujours. Adieu. Envoyez l'incluſe à Voltaire.

LETTRE LXXI.

DE M. JORDAN.

Breslau, 2 Septembre.

SIRE,

Vos vers ſont charmans. Je ne ſaurais aſſez les lire. Ils ne ſe reſſentent pas de la facilité avec laquelle vous les faites.

On ne parle ici que du beau rôle que vous jouez: on aſſure que le Saxon vient demander en grâce à V. M. qu'il puiſſe contribuer en quelque choſe à la gloire de votre maiſon;

Le très-fin miniſtre Bulau,
Avec un air ſoumis que l'humilité donne,
Vient vous offrir comme un cadeau
Tout le pouvoir de ſa couronne.

Je me flatte que V. M. voudra bien lui accorder cette glorieuſe prérogative.

Je bénis Dieu, et je rends grâces aux ſoins de V. M. de ce que les affaires vont ſi bien. A l'abri de vos ailes, je dors auſſi tranquillement que je

le ferais, si j'étais maître du palladium. Les Berlinois craignent une seconde bataille : pour moi je ne la crains plus, parce que je suis assuré de la victoire ; et si j'étais à portée de faire le Jean Baptiste à ces bonnes gens, je les exhorterais à s'en fier entièrement à leur Messie. 1741.

Je suis fort tranquille et content,
Frédéric est comblé de gloire;
Il met à profit sa victoire
Et son politique talent.

Cependant V. M. ne se lève pas si matin que le Roi d'Angleterre, qui sue sang et eau pour ne rien faire.

Le monarque anglais tous les jours
Se lève au point du jour, pour ne faire qu'eau claire;
Tandis que le prussien n'interrompt point le cours
De ses exploits guerriers, pour écrire à Voltaire.

Les Muses seront toutes glorieuses de voir que V. M. veut bien ne les pas oublier. Quand je serai au milieu de mes livres, je ne manquerai pas de leur dire ce que V. M m'ordonne :

Le Roi, votre Dieu tutélaire,
Ne regarde son ami Mars
Que comme un ami nécessaire,
Pour lequel il faut des égards.
Mais pour vous, filles du Permesse,
Il vous caresse par plaisir;
Les amusemens du loisir,
Marchent avec lui sans cesse.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXII.

DE M. JORDAN.

Breſlau, 4 Septembre.

SIRE,

1741. J'AI reçu vos vers admirables, et ceux dont vous honorez Voltaire, que j'ai d'abord fait partir.

Oui, ces beaux vers dont le ſens prophétique
De Robinſon nous fixe le deſtin,
Son maître et lui ſe trémouſſent en vain
Pour nous montrer leur peu de politique.

V. M. fait parler à Noſtradamus un langage bien ſpirituel, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages que tout le monde lit, et qu'on n'entend point.

La manière ironique dont il plaît à V. M. d'apoſtropher mon pauvre petit eſprit, n'eſt-elle pas antimorale?

Quoi! j'aurais tout l'eſprit qu'on trouve en Siléſie?
C'eſt de moi joliment ſe ficher de bon cœur:
Moi, qui n'aurai, pour mon malheur
Jamais qu'un filet de génie:

comme le beau-parleur dit, en parlant d'une ſauce, un filet de vinaigre.

Votre eſprit eſt comme un torrent,
Qui s'étend et qui tout embraſſe,
Et rien ne peut lui faire face,
Qu'il ne le renverſe à l'inſtant.

Je

Je n'ai de l'eſprit que ce qu'il faut de goût à un honnête homme pour diſtinguer quel eſt le bon vin de Champagne. C'eſt tout ce qu'il m'en faut. Je ſuis d'ailleurs à préſent comme un économe qui ne ſème point ſes terres faute de grain. V. M. eſt ſur le point d'entrer en Bohème, et mon magaſin d'eſprit eſt à Berlin. 1741.

On dit que la Lune ne luit
Que par ſecours de lumière empruntée;
Otez-lui le ſoleil, elle eſt ce qu'eſt la nuit,
Et l'on voit ſa ſplendeur tout à coup éclipſée.

V. M. donne de la tablature à tous les politiques. Les partiſans de la Reine de Hongrie cherchent ſur le viſage du Miniſtre ſaxon les effets de ſon voyage à l'armée. Il eſt fort pour l'artifice

On ne peut découvrir en rien
Ce qui ſe paſſe dans ſon ame;
Car toujours un égal maintien
Cache adroitement ce qu'il trame:
Ce maintien, jamais inégal,
Eſt, dit-on, auſſi néceſſaire
Que jugement au ſieur Voltaire,
Qu'œil de Jordan à l'hôpital.

Je demande en grâce à V. M. une œuvre de ſurérogation, c'eſt la continuation de ſes bonnes grâces que je tâcherai de mériter. J'ai l'honneur d'être, etc.

1741.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

Au camp de Reichenbach, 7 Septembre

Ami, demain nous décampons;
Ni tous les saints, ni le grand diable,
Ne savent point où nous allons;
Mais vous, mon confident aimable,
Je vous apprends que nous ferons
Dans peu le siége désirable
Du fort de Neiss que nous prendrons.
Si la voix de la renommée
Vous informe dans vos cantons
Que notre florissante armée
Vainquit aux champs siléziens
Ces orgueilleux Autrichiens,
Que votre grande ame alarmée
Ne craigne pas pour mes destins.
Quiconque enchaîne la victoire,
Doit en en poursuivant le cours
Sans peur sacrifier ses jours
Au laurier brillant de la gloire.
Si du sort l'éternelle loi
Précipite dans la nuit noire
L'ombre de votre ami, l'ombre de votre Roi,
Qu'au moins le souvenir de cette ombre légère
Long-temps après ma mort vous soit récente et chère.

Je vais faire divorce pendant quelques jours avec les Muses; mais comme ce que nous allons faire à présent achève de nous assurer la tranquillité en Silésie,

et que cette opération ſert de baſe à nos quartiers d'hiver, j'en ai la réuſſite extrêmement à cœur. 1741.

Adieu, cher Jordan. Ne m'oublie pas, et ſois bien perſuadé de l'amitié que je conſerverai toute ma vie pour Meſſire Charles Etienne. Ainſi ſoit-il.

LETTRE LXXIV.

DU ROI.

Au camp de la Neiſs, 15 Septembre

De Neiſs, Jordan, je vous écris
Que ce projet qu'enfanta ma prudence,
Ami, n'a pas mieux réuſſi
Que le rocher qui fit une ſouris.
Vous connaiſſez la lente ſuffiſance
De ce Mentor à qui dans mon enfance
Le ſoin de mes jours fut commis;
Par ſa flegmatique indolence
Neuperg avec nos ennemis
Ont prévenu l'inſtant d'être ſurpris.
Malgré ce contre-temps funeſte,
Je pourſuis mes premiers deſſeins:
Vienne dans peu, doit jouer de ſon reſte,
J'en ai mêlé les cartes de mes mains,
Et dans ce mois où la feuille fanée
Annonce la fin de l'année,
Mars ramenant la douce paix
Dont la campagne fortunée
De Berlin fait le centre des attraits,
Nous goûterons l'heureuſe deſtinée
De gens ſans guerre et ſans procès.

1741. Nous ſommes ici vis-à-vis de l'ennemi et très-près les uns des autres. Neuperg n'oſe..... devant nous, ſans craindre que nous ne l'entendions, de ſorte que la bataille eſt plus vraiſemblable que jamais. Nous avons le plus beau camp du monde, et ces deux armées qu'on apperçoit d'un coup d'œil, ſemblent deux furieux lions couchés tranquillement chacun dans leur repaire.

Ecrivez-moi ſouvent, et ſoyez perſuadé que l'amitié que j'ai pour vous eſt inviolable. Adieu.

LETTRE LXXV.

DU ROI.

Au camp de la Neiſſe, 17 Septembre.

Petit Parthe toujours poltron,
Qui ne ſavez que par la fuite
Vous dégager de la pourſuite
De l'amour ſéduiſant et du houſard fripon,
Normand dans vos diſcours, ſur-tout lorſqu'à la lutte
Deux jouteurs d'argumens échauffent la diſpute;
Vous ne dites ni oui ni non,
Quand vous craignez qu'on vous réfute:
Vos adroites raiſons que vous jugez en butte
A de bien plus forts argumens,
S'échappent comme des ſerpens.

Ce ſont les avantages que vous procure l'Académie, qui combat en cédant et qui n'affirme rien.

Votre requête eſt très-jolie, mais peu acceptable, d'autant plus que je me flatte de vous voir ici dans

peu de jours en toute ſureté, lorſque nous ferons le ſiége de Neiſſe et que Neuperg aura décampé. 1741.

Mes complimens à Pœllnitz. Dites à Voltaire que s'il n'avait rien à faire à Bruxelles, il me ferait plaiſir de venir en Novembre ou Décembre à Berlin. Marquez la même choſe à Maupertuis. Adieu, *Jordan Tindaline.* Aime-moi toujours et ſois perſuadé que *ego ſum totus tuus. Vale.*

LETTRE LXXVI.

DE M. JORDAN.

Breslau, 18 Septembre.

SIRE,

Ne vous plaignez pas de ce que le projet de Neiſſe n'a pas réuſſi: tout le monde ſait que ce n'eſt pas la faute de V. M.; l'action dont parle le public, relève cette ombre du magnifique tableau de la guerre de Siléſie.

Quoi! votre illuſtre Majeſté
Va de ſang froid, armée de courage,
Brûler un magaſin tout rempli de fourrage,
Aux yeux de l'ennemi planté!

On s'eſt dit même à l'oreille que V. M. était légèrement bleſſée au bras; un homme a oſé aſſurer qu'il l'avait vu en écharpe.

Ce bras que votre peuple adore,
Et ſous lequel on vit en ſureté,
Que l'ennemi redoute encore,
Que le public a juſtement vanté

1741. Cette nouvelle me fit beaucoup de peine : mon imagination triſte ne pouvait ſe réſoudre à la croire fauſſe ; car, à parler naturellement à V. M.,

Ce bras eſt un palladion
Que bien humblement je révère :
Ma foi, de tout je déſeſpère
S'il reſte dans l'inaction.

V. M. fait un magnifique portrait du plaiſir que l'on goûtera à Berlin à l'abri de cette paix qu'elle voudra bien accorder à l'Europe, qui l'en prie. Quand verrai-je ce ſalut de mes yeux ?

M. Pœllnitz voudrait être franc-maçon : V. M. veut-elle permettre qu'il le ſoit ?

Voici une lettre qui ne ſera bonne qu'autant qu'elle aura le bonheur d'amuſer V. M.

C'eſt là le fruit de mon oiſiveté,
Ce ne l'eſt point de mon indifférence :
Des ſtoïques rigueurs nullement entêté,
Je goûte le plaiſir comme un être qui penſe.

Pour être indifférent il faudrait ne pas penſer. Deſcartes a dit pédamment : je penſe, donc je ſuis ; pour moi j'aurais dit : je goûte le plaiſir, donc je penſe. Une indifférence que j'ambitionne, c'eſt celle qui me porterait à ne plus faire de vers.

Sire, je n'ai que poéſie en tête,
Et mauvais vers coûtent autant que bons
A ceux qui d'Apollon n'ont pas reçu des dons :
Vous et l'amour m'avez rendu poëte.

Je fais à l'égard des vers ce que fait Petrini à l'égard du violon. Je ne ſuis pas aſſez aveugle pour

ne pas sentir que je suis poëte comme je suis soldat. 1741.
Je me dédommage du malheur que j'ai de ne pouvoir me vanter de ces distinctions, par le bonheur que j'ai, (bonheur contre lequel l'indifférence ne tient point) d'être avec un très-profond respect, etc.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

24 Septembre.

Domine, j'envoie à ta doctorale science une très-badine lettre pour Greffet, que je te charge de lui envoyer, de copier, de critiquer et de parapher. Si tu trouves cette lettre jolie, envoyes-en une copie comme en ton nom à Voltaire.

Adieu. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Une autre fois ma lettre sera plus longue, et par conséquent t'ennuiera davantage. Fais bavarder Pœllnitz.

LETTRE LXXVIII.

DE M. JORDAN.

Breslau, 24 Septembre.

SIRE,

M. Algarotti est arrivé avec le Ministre de Russie, qui est gai et content:

Car il est tout glorieux
Des faits prussiens qui décorent gazette,

1741. Et il reſſemble à la trompette
Qu'au jugement on entendra des cieux.

Le pauvre Suédois eſt triſte et capot, quelques efforts qu'il faſſe pour cacher ſa triſteſſe par un extérieur compoſé : il fait cependant eſpérer une chance plus heureuſe.

Le ſort d'ailleurs eſt journalier :
Il n'en eſt pas chez nous de même ;
Puiſque dans tout exploit guerrier,
Le ſoldat ſent le prix de ſa valeur extrême.

On aſſure comme un fait poſitif la priſe de Linz, on ajoute même que l'armée françaiſe va à grands pas faire le ſiége de Vienne, pendant que vous ferez celui de Neiſſe : Dieu veuille qu'il ſoit bientôt fait, pour que V. M. puiſſe goûter, après tant d'exploits guerriers qui vous ſont, Sire, ſi glorieux, la tranquillité et le repos !

Vous goûterez les plaiſirs d'une paix,
Que vous procurez à la terre :
Jupin quittait par fois ſon glaive & ſon tonnerre,
Pour goûter du plaiſir les ſéduiſans attraits.

J'écris aujourd'hui à Voltaire et à Maupertuis, ſuivant l'ordre de V. M.

Frédéric, Maupertuis, Voltaire,
Ces beaux eſprits ingénieux,
Nous feront goûter ſur la terre
Des plaiſirs enviés des Dieux.

C'eſt pour moi de l'ambroiſie que des diſcours tels que ceux que j'ai eu l'honneur d'entendre quelquefois prononcer à ces trois têtes penſantes.

A l'imitation des poëtes du ſiècle paſſé, j'ai choiſi une maîtreſſe à laquelle je puiſſe quelquefois adreſſer des vers, ne pouvant lui préſenter autre choſe. Je ne ſais ſi V. M. ſera contente de cette petite pièce ſur l'accord du cœur et de l'eſprit. 1741.

L'eſprit n'a ſur le cœur qu'un très-faible pouvoir,
Et le cœur tient l'eſprit toujours en eſclavage:
L'eſprit preſcrit au cœur un auſtère devoir,
Mais le cœur prend, Iris, le plaiſir en partage.
Voulez-vous ſur l'amour fonder votre bonheur?
Uſez dans votre choix d'une ſage prudence,
Ne confiez le bien de votre tendre cœur,
Qu'à celui des amans qui réfléchit, qui penſe.
Qui pourrait condamner ſemblable liaiſon?
Ma raiſon fut toujours ſenſible à la tendreſſe;
Mon cœur vous aime, Iris, puiſquil vous le confeſſe,
Et mon eſprit convient que mon cœur a raiſon.

Ce n'eſt pas ſeulement en amour que mon cœur et mon eſprit s'accordent, quelque brouillés qu'ils ſoient quelque fois.

Mon cœur eſt charmé de ſervir
Un Roi que mon eſprit admire:
Tous deux reſſentent le plaiſir
De ſon aimable et doux empire;

Car j'ai l'honneur et l'avantage d'être, etc.

LETTRE LXXIX.

DE M. JORDAN.

Breslau, 6 Octobre.

SIRE,

La ville fourmille de nouvelles que je crois fausses.
1741. Il semble que l'espérance de la paix tombe, et qu'on n'y veut plus penser. On assure que l'armée de V. M. vient se camper vers Brieg, dans l'ancien camp. On a écrit de Neisse que la ville était ouverte aux deux partis, et que le magistrat avait donné une somme très-considérable pour obtenir cette espèce de neutralité. Cette nouvelle, toute ridicule qu'elle est, s'accrédite. On flatte le public du bonheur de voir V. M. à Breslau le 20 de ce mois; et les Etats s'y assembleront deux jours après pour l'hommage. On prétend que la chose est impossible: 1°. parce que ceux qui sont dans la haute Silésie ne peuvent venir, quelque bonne volonté qu'ils aient, sans courir de grands risques; 2°. parce qu'on ne laisse pas assez de temps à plusieurs vaisseaux pour recevoir les pleins pouvoirs de leurs chefs respectifs.

On m'a assuré que la belle armée de V. M. entrerait dans les quartiers d'hiver le 19, et que le premier de Novembre toute la Cour ferait à Berlin.

J'ai écrit à Voltaire et à Maupertuis, comme V. M. me l'a ordonné.

La pauvre Madame de Rocoules est morte: c'est une lumière qui s'est éteinte faute d'huile.

On dit la Reine de Hongrie entièrement brouillée avec son époux. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXX.

DE M. JORDAN.

Breslau, 11 Octobre.

SIRE,

MILORD Hinford arriva hier, pour la consolation des politiques; il a apporté deux nouvelles: l'une que l'armée de Neuperg était en meilleur état qu'on ne le croyait: l'autre qu'il attendait que l'armée de V. M. entrât dans les quartiers d'hiver pour en faire autant. 1741.

La gazette de Cologne, du 6 Octobre, dit, „ que le bruit est général à Dusseldorf, que la „ grande affaire de Juliers et de Bergue est entiè„ rement ajustée en faveur du Prince et des Prin„ cesses de Sulzbach, le Roi de Prusse ayant, „ dit-on, renoncé à ses prétentions, moyennant „ un équivalent qu'on lui procure ailleurs. „

Le public de Breslau est impatient de voir arriver V. M. pour l'hommage. Ils ont la démangeaison des illuminations: ils se flattent qu'on le leur ordonnera.

Thiriot m'a écrit de Paris, et me parle de la mort du pauvre Rollin.

Ci-git le très-bigot Rollin,
Qui quitta les plaisirs de l'être
Et ce qu'on a de plus certain,
Pour l'espoir d'un très-grand peut-être.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXI.

DE M. JORDAN.

Breslau, 12 Octobre.

SIRE,

1741. Le long séjour que le Ministre d'Angleterre fait à Neisse, fait tourner la tête aux politiques; les uns disent qu'il y est malade, et les autres qu'il y négocie.

Il va paraître, à ce qu'on dit, une histoire critique de la ville de Breslau, composée par un jeune officier, qui, dit-on, en est fort mécontent, sur-tout des dames, dont il se plaint. L'ouvrage est en français, on en a même vu des feuilles, qu'on tâche de supprimer. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en avoir, et en envoyer à V. M.

On baptisa avant-hier le fils du Baron de Schwertz, dont V. M. est le parrain; il se nomme Frédéric-Guillaume-Maximilien-Jean-Népomucène.

L'enfant de Schwertz est baptisé
Du nom de Frédéric et de Népomucène:
Le voilà bien favorisé,
Recevant de deux saints l'assistance certaine.
Le premier me paraît d'un plus puissant secours;
Il peut, il fait aux besoins satisfaire;
Pour le second, il faut au Ciel avoir recours,
Encore n'y fait-on souvent que de l'eau claire.

On fait ici force préparatifs pour l'hommage que les Etats de Silésie doivent rendre à V. M. On

prépare le trône dans la salle des chevaliers que le Cardinal occupait il y a un an. 1741.

J'ai reçu les devises qu'on m'a envoyées par ordre de V. M.: j'ai remis celles que me fit faire l'oisiveté, à son Excellence M. de Podewils. Il serait à souhaiter que tous les savans des Etats de V. M. en envoyassent: ce serait le moyen d'en avoir de bonnes. J'ai etc.

LETTRE LXXXII.

DE M. JORDAN.

Breslau, 18 Octobre.

SIRE,

Les titres dont il plaît à V. M. de m'honorer, n'ont rien qui me touche: l'inspection générale des infirmités humaines révolte l'esprit et le cœur, et ma raison me fait mépriser les autres.

Je n'eus jamais la vanité
De vouloir un orgueilleux titre;
Je n'en fus point, Sire, entêté.
Qu'on mette au-dessus d'une épître:
A Jordan, serviteur de Votre Majesté,
Je ne troquerais pas ce titre respecté
Contre ceux que donne la mitre.

Les titres sont aux gens raisonnables ce que sont les pompons à une femme sensée; ils sont même si peu de chose, qu'ils n'ont pas l'avantage d'orner.

1741. Une femme parée, quelque laide qu'elle ſoit, fixe les regards pour un moment, ſi l'économie de ſa parure eſt régulière; et on ne ſaurait par des titres, quelque ronflans qu'ils ſoient, engager les perſonnes raiſonnables à jeter les yeux ſur un homme qui n'a pas d'autre mérite. D'ailleurs

Je ſuis fait pour les hôpitaux
Tout auſſi peu que pour Cythère:
L'un eſt le rendez-vous des maux,
L'autre un ſéjour qui déſeſpère.

Et je ne veux être ni déſeſpéré, ni malade. Le cauſtique correſpondant de V. M. qui me dit amoureux, me fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je ne ſuis point, Sire, amoureux;
Je ne le fus qu'une fois en ma vie:
Et je hais de l'amour les feux,
Comme vous la bigoterie.

J'avouerai à V. M. que ma raiſon a été ſur le point d'eſſuyer un échec par l'amour; mais elle eſt trop vieille pour être ſi aiſément dupe.

Le puiſſant, mais ſot Dieu d'amour
Qui loge aux yeux de Célimène,
Ne s'eſt logé chez moi qu'une ſeule ſemaine;
Encore eſt-ce un trop long ſéjour.

Je ne lui donnais que du grec et du latin à lire; et je lui ai prouvé par de bons argumens pris de la plus fine métaphyſique, qu'il devait s'en aller au diable. Je n'ambitionne pas ſes faveurs, j'aimerais mieux celles du Dieu des vers, pour répondre à cent quarante deux, marqués au bon coin, qui partent d'une main

1741.

Qui fait frémir par ſon tonnerre
Tous ſes orgueilleux ennemis,
Et qui va donner à la terre,
La paix que vous avez promis.

Si ce Dieu m'était favorable, je ne ferais pas auſſi embarraſſé que je le ſuis à préſent.

Quoi! cent quarante vers auxquels il faut répondre?
C'eſt m'impoſer un fardeau trop peſant:
Mon pégaſe eſt rétif, il trotte en haletant;
Un travail auſſi fort ne peut que le morfondre.

Quand je ſuis monté ſur ce poétique animal, il me ſemble voir Don Quichotte monté ſur ſa Roſſinante.

J'admire la politeſſe de V. M., qui me nomme le transfuge de la pédanterie; plût à Dieu que cela fût! C'eſt un écueil contre lequel tous les gens de lettres vont ſe heurter. C'eſt une maladie de l'eſprit, dont je ne me crois pas exempt. Ma fine galanterie eſt un être de raiſon.

Jordan eſt fait pour la galanterie,
Comme oiſeau ſaint Luc pour voler,
Comme le ſont vos ſoldats pour trembler
Devant la cohorte ennemie.

La deſcription de la vie du ſoldat pendant l'automne eſt charmante.

Ce qui me paraît étonnant,
C'eſt qu'au milieu de cette biſe,
Vous compoſez à votre guiſe,
Et vos vers n'ont rien de glaçant.

Quand je les lis, ils m'échauffent l'imagination, comme la voix de Farinelli échaufferait celle de

1741. Graun. Sans cela mon esprit est sec et froid; j'ai beau l'exciter, il me manque au besoin.

Qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud,
Mon esprit est toujours le même:
Bizarre jusques à l'extrême,
Il n'obéit jamais quand il le faut.

Ma volonté est obligée de faire avec mon esprit ce que fait un homme sage avec sa femme qui est chagrine: il gémit, il prend patience, et se tait.

On assure ici, comme une chose positive, le départ de Neuperg pour la Moravie. Dieu le conduise! Il laisse à V. M. le champ libre; il a raison de le faire, puisqu'il y va de son intérêt, et il fait bien de vous laisser prendre Neisse, puisque la résistance qu'il voudrait faire, ne pourrait que lui coûter beaucoup de monde, et sa Reine n'en a pas trop.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE LXXXIII.

DE M. JORDAN.

Breslau, le 21 Octobre.

SIRE,

On dit que le Prince Léopold est devant Neisse, et que la garnison ne saurait tenir long-temps; qu'elle abandonnera bientôt la place aux troupes de V. M.

On

On assure ici positivement que Neuperg a eu l'honneur de s'entretenir avec V. M. à deux reprises; tout cela fait soupçonner la paix prochaine. 1741.

Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on a reçu ici des lettres de Venise, dans lesquelles on marque que V. M. y est attendue cet hiver. Cette nouvelle m'a fait plaisir, parce qu'elle a réveillé en moi l'espérance que j'ai toujours eue de voir l'Italie. On dit que Cataneo confirme ce bruit.

La bourgeoisie se prépare à faire des illuminations; il paraît même qu'elle a beaucoup d'empressement à se distinguer sur ce sujet.

Il est arrivé ici une aventure assez singulière. Le libraire Korn, revenu de Leipsic, veut aller rendre visite à M. Blockmann, dont toute la bourgeoisie est charmée. Au lieu d'aller chez ce premier, qu'il n'a jamais vu, il entre chez M. Vockel, Conseiller saxon, qu'il croit le Directeur de la ville. Les complimens faits, ce dernier lui demande des nouvelles de Leipsic: Korn qui croit parler à M. Blockmann, lui dit qu'on était fort mécontent en Saxe, qu'on ne payait personne, qu'on y persécutait les luthériens, et mille autres choses semblables. M. Vockel ne pouvait comprendre la raison de ce discours; enfin cette comédie se termina au moment que le libraire demanda des choses relatives aux fonctions du Directeur, et le libraire s'aperçut de sa bévue.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE LXXXIV.

DU ROI.

Au quartier général de Neintz, 25 Octobre.

1741.

JORDAN, quand votre ame légère
Un jour aura rompu les liens
Qui la retiennent prisonnière
Dans votre corps chez les humains,
Alors sa vertu passagère
Changeant et d'état et de nom,
Ira tournir la carrière
D'un tendre et paisible pigeon,
Tenant en bec branche d'olive;
Non loin de la natale rive
Vous vous pavanerez en Paix:
Et si, colombe fugitive,
Vous alliez périr par les traits
Que d'une main toujours active
Le chasseur lance avec succès,
Alors votre pauvre ame errante,
Habitant nouvelle maison,
Choisira la troupe bêlante
Pour se changer en doux mouton.
Jamais autre métamorphose;
Et sur mon salut je réponds,
Que de tout être qui compose
Le monde que nous habitons,
Votre ame en sa métempsycose
Exclura sur toute autre chose
L'aigle, le cancre et les lions.

Votre plume déborde de ce dont votre cœur eſt plein. Vous voulez la paix à toute force, et par malheur vous ne l'aurez pas ; mais je vous promets en revanche une prompte fin de campagne. Venez ici le 27 au plus tard, je veux vous parler ; après quoi il dépendra de vous de prendre les devans pour Berlin. 1741.

Berlin, où les arts réunis
Rappellent de l'antique Grèce,
Les ſavans et pompeux débris,
Berlin, dont les puiſſans abris
Surent couvrir votre jeuneſſe,
Où la paix habite en Déeſſe,
Qu'entoure mainte fortereſſe
Aſſurant ſon ſacré pourpris,
Berlin où git votre maîtreſſe,
Votre cœur et tous vos eſprits,
Berlin, dépôt de vos écrits,
Seul témoin de votre ſageſſe,
Ce Berlin votre paradis.

Vous y retournerez donc dès qu'il vous plaira, pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours et d'être ſûr du réciproque de mon côté. Adieu.

LETTRE LXXXV.

DE M. JORDAN.

Berlin, le 27 Janvier.

SIRE,

1742. Les sentimens sont fortement partagés sur votre retour: les uns assurent que ce sera le 12 de Mars, d'autres le 15, d'autres enfin le 25. Il y en a qui veulent parier que ce ne sera qu'au mois de Novembre. Ceux qui cherchent à découvrir la raison de tous les événemens, disent que si V. M. vient à Berlin, c'est une preuve indubitable d'une paix prochaine, à laquelle toute l'Europe aspire; d'autant plus qu'on assure que les grenadiers se sont rejoints à leurs régimens respectifs, et que les belles troupes de V. M. rentrent en quartier d'hiver pour se reposer. D'autres prétendent que tout cela est faux, que la guerre commencera de nouveau au printemps. Certaines gens, qui veulent tenir un milieu, assurent comme une chose indubitable qu'il y a une suspension d'armes sur le tapis. On dit la France embarrassée; que les troupes se consument en Allemagne; que le Maréchal de Belle-Isle vient à Berlin, à son retour de Paris; que V. M. a envoyé un Adjudant à Dresde, qui y est venu à coup sûr pour une affaire de la dernière conséquence, mais qui est fort secrète; qui ne saurait y avoir porté la nouvelle de la prise d'une place; que le Cardinal a dit qu'il voyait dans son miroir magique les actions de tous les princes de l'Europe, qu'il n'y

avait que celles du Roi de Prusse qu'il n'y voyait point. Je suis mortifié d'être au bout de mes *On dit.* 1742.

Pesne a fini le tableau de V. M.; c'est la plus belle pièce que l'on puisse voir. Il ferait dire des messes, si on voulait le lui permettre, pour qu'on eût en Silésie et dans ce pays la fureur du jeu.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXVI.

DU ROI.

Olmutz 2 Février.

Tu me fais la guerre, impitoyable Jordan, sur ce que je ne t'enjoinds point de la façon la plus positive de m'écrire. N'as-tu pas assez d'esprit pour comprendre que quand même je défendrais à tous les sots et à tous les importuns de m'écrire, cela ne regarde point mon cher Jordan? Doutes-tu du plaisir que j'ai à te lire, et de la satisfaction que je ressens dans mon exil de recevoir des lettres de ma patrie? et quand même toutes ces raisons ne te frapperaient pas, sache et apprends que deux mots sortis de la plume de mon ami me sont plus précieux que toutes les pointes les plus subtiles qu'enfantent les cervelles stupidement prodigues de gens nés sans amitié ou sans génie; conçois que ma sensibilité trouve des appas jusques dans tes grands caractères, et que pour peu que le permette le soin de tes audiences et de ta bibliothèque, je me louerai beaucoup de ta correspondance. Quant aux nouvelles qui me regardent, je ne puis te rien dire, sinon

1742. que le Démon qui me promène en Moravie, me ramènera à Berlin.

Je suis un grand fou, cher ami, de quitter ce repos pour la frivole gloire de succès incertains; mais y il a tant de folie dans le monde, et je compte celle-ci au nombre des vieilles.

Je te recommande les idées couleur de chair, à l'exclusion des noires. Pendant mon absence peins-toi tout en beau, et fers-toi des touches de Watteau préférablement à celles de Rembrand. Adieu. Je te prie, ne demandes pas des vers d'un homme qui n'a que de la paille hachée et du foin en tête; plains-moi, mais aime toujours ton fidelle ami.

LETTRE LXXXII.

DU ROI

Grosbitich, 11 Février.

D'un manoir bien peuplé de saints,
Dont l'habitant simple et crédule
Au saint père baise les mains,
Ou bien aussi la sainte mule,
Où règnent encor les sorciers,
Et tous les antiques vertiges
De vampires, de vains prodiges,
Long-temps bannis de nos quartiers;
D'un gîte où la plus noire envie
En vérité n'envîrait rien,
Où je ne ferais de ma vie,
Si la gloire, cette folie,
Ne m'en eût frayée le chemin.

De l'endroit le plus diabolique de la Moravie, et de l'Europe entière, des chemins les plus déteſtables, de la fatigue la plus inſupportable, revenu un moment à moi-même, je vous écris pour vous montrer que je n'oublie pas au milieu de mes travaux le plus laconique des griffonneurs. Mandez à Maupertuis que mon voyage de Moravie lui préparera celui de Berlin, ce qui prouve bien l'axiome de Wolff que tout eſt lié dans le monde. Cette connexion ici eſt véritable, mais je ne ſais pas ſi chacun la devinera. En un mot la paix ramènera chez moi tous les arts et toutes les ſciences. Dites à Maupertuis que je me réſerve alors à lui témoigner ma reconnaiſſance du paſſé. 1742.

Ecris-moi des lettres de ſix cahiers, bavarde beaucoup, et mande-moi tout ce qui te paſſera par la tête.

Adieu au plus aimable et au plus quinteux mortel de Berlin. Souviens-toi quelquefois du philoſophe guerrier qui ſoupire après Rheinsberg et ſes amis.

LETTRE LXXXVIII.

DU ROI.

Znaïm, 25 Février.

Mon cher Jordan, à en juger par vos lettres, vous êtes l'homme du monde le plus occupé; vous croquez des nouvelles et vous paraiſſez avare de votre temps. Peut-être rédigez-vous un in-folio en un in-douze; car j'ai trop bonne opinion de vous pour vous croire capable d'écrire un gros livre.

Si vous jugez au contraire d'après mon bavardage,

1742. vous vous imaginerez que je suis ici désœuvré, et pour tout passe-temps occupé à votre contenance favorite; mais non, je puis vous confier entre nous qu'il ne s'agit pas de moins que de porter de grands coups à la maison d'Autriche, et que de la façon dont les choses vont, peut-être peu de semaines feront d'une décision infinie dans les affaires de l'Europe. Mes housards approchent jusqu'à quatre milles de Vienne. Lobkowitz fuit, Khevenhuller accourt, enfin la confusion est totale chez l'ennemi.

Dites à K*** que j'ajouterai quelque chose à sa pension pour le contenter, et que j'espère qu'alors il me donnera du repos. Adieu. Souviens-toi que j'aime autant les longues lettres que je hais les gros ouvrages. Ne m'oublie pas, et dis à Kayserling qu'il est un ingrat, un paresseux, un perfide d'oublier les absens; mais ce n'est pas le premier à qui l'amour a fait tourner la tête. Adieu.

LETTRE LXXXIX.

DU ROI.

Znaïm, 28 Février.

Cher Jordan, Messieurs les housards m'ont escamoté le plus joliment; ou pour mieux dire, le plus vilainement du monde les lettres où il y en avait une pour vous. Savoir si l'ennemi en profitera. C'est de quoi je doute; car autant que je m'en ressouviens, c'était un tissu de misères et de pauvretés. Vous y profitez le temps que vous auriez perdu à les lire. Le public aura peut-être l'avantage d'en

posséder Tindal jordanien quelques semaines plutôt, et moi j'aurai la mortification de manquer un jour de poste de vos lettres. Voilà bien des conséquences que cause une lettre égarée. Je vis ici à Znaïm du jour à la journée, quelquefois fort occupé et quelquefois très-désœuvré. Je m'applique cependant, lorsque j'en ai le loisir ; je lis, je compose et je pense beaucoup. C'est tirer profit de sa machine, direz-vous ; il est vrai, mais je réponds que l'on fait bien de profiter de son estomac, d'autant plus que la digestion est quelquefois incertaine. De même doit-on dans cette courte vie user soi-même de ses ressorts, car ils s'usent sans cela inutilement et par le temps, sans que l'on en profite. 1742.

Les maisons ont toutes ici des toits plats à l'italienne, les rues sont fort mal-propres, les montagnes âpres, les vignes fréquentes, les hommes sots, les femmes laides et les ânons très-communs. C'est la Moravie en épigramme.

Dans ce moment je reçois votre lettre moitié prose, moitié vers, dont je vous remercie ; mais elle n'est pas encore assez longue, et vous devez savoir que je fais une grande différence entre les longs ouvrages et les jolies lettres. Mettez tout Berlin dans vos vers, des bagatelles, des riens ; car ma curiosité est un gouffre insatiable, sur-tout en fait de raisonnemens politiques, qui pour la plupart du temps sont fort biscornus.

Les nouvelles de l'ennemi que j'apprends incessamment, me font croire que nous en viendrons aux mains ; alors je souhaite fort que la fortune des Prussiens me favorise pendant quelques heures,

1742. ou pour mieux dire pendant ce jour, afin que l'affaire se termine par-là aussi glorieusement qu'elle a été commencée. Ne vous inquiétez pas en attendant. Guérissez-vous, et n'oubliez pas vos amis absens qui vous aiment bien. Adieu.

LETTRE XC.

DE M. JORDAN.

Berlin, 29 Février.

SIRE,

Je suis tout glorieux de ce que V. M. daigne m'écrire et m'envoyer des vers dans un temps où elle est occupée par les affaires les plus importantes et les plus épineuses.

V. M. n'est pas à coup sûr en pays de connaissance, quand elle est au milieu de cette cour céleste, qui n'est ma foi pas digne d'occuper le manoir où vous habitez. Il faut avouer que la gloire conduit V. M. par une route bien peu agréable. J'ai remarqué que tous les chemins qui conduisent à l'immortalité, font de même. Je frémis pour la santé de V. M., et je crois pouvoir démontrer en bonne logique, et par de bons argumens, que j'ai raison.

Je crois avoir si bien raison,
Que je me sens prêt à combattre
Sur ce sujet contre *Sexte* ou *Pyrrhon*,
Qui vous apprit l'art d'en terrasser quatre.

Je connais par mon expérience que vous en démonteriez même plus. A peine suis-je guéri des

bottes de logique que V. M. me portait autrefois. Je m'en glorifie, comme St. François de ſes ſtigmates. 1742.

Les Hollandais ont acheté le Luxembourg quinze millions, les politiques de Berlin ſont fort charmés de cet achat: ils regardent cela comme un raffinement de ruſe digne d'être admiré. Les partiſans de la France condamnent cette conduite; on ſuppoſe déjà M. Fénélon feſant tapage à la Haye, et remettant les choſes ſur l'ancien pied.

On dit que la gazette de Hollande marque que l'Empereur ira d'abord à Cologne, pour y adorer les trois Rois, dont les noms ſont ſurement connus de V. M., qui n'ignore pas des faits de cette nature.

V. M. m'ordonne de bavarder; j'obéis:

Vous voulez que Jordan bavarde,
Et bavardons, puiſqu'il le faut:
Le triſte Dieu d'ennui vous garde,
De fréquent et pareil aſſaut!

On étourdit en Angleterre ces ſonge-creux par le bruit des cloches: Dieu veuille que mon babil vous amuſe! J'aimerais preſque mieux qu'il endormît V. M.; cela ferait du bien à ſa ſanté, et je lui ferais alors fort utile.

Quoi! votre eſprit, occupé fortement
Des intérêts de Pruſſe et de l'Empire,
Lirait comme un délaſſement,
Tout ce diſcours qui tient fort du délire?
J'en ſuis, ma foi, très-fortement ſurpris!
Mais dans le fond, peut-on ſi bien écrire?
Quand on n'a pas ce dont on eſt épris,
On ne ſaurait ni badiner, ni rire.

1742. D'ailleurs j'ai perdu ma ſanté, et je ſuis condamné à boire trois bouteilles de tiſane par jour pour la recouvrer. Eſt-il poſſible de faire des vers et d'avoir de l'eſprit à ce prix-là ? Je ne connais point le chemin qui conduit à la gloire, je le crains même, par une poltronnerie réfléchie ; mais ce que je ſai bien, c'eſt que celui qui conduit à la ſanté, eſt bien diſgracieux.

Au diable ſoit Eſculape et remède,
Et tout réparateur de l'humaine ſanté :
Ils minent par leurs ſoins ma chère humanité ;
Je meurs, en guériſſant, ſi Dieu ne m'eſt en aide.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XCI.

DU ROI.

Znaïm, 8 Mars

Cher Jordan, ſi je voulais vous faire un détail de tout ce qui ſe paſſe ici, je ferais bien occupé ; car nous avons de l'ouvrage autant que nous en pouvons ſupporter. Je ne ſaurais vous parler de l'avenir ; il eſt très-incertain ; tout ce que j'en ſais, c'eſt que nous avons de la beſogne devant nous, et qu'aſſurément le bâtiment n'eſt pas encore totalement élevé.

L'orgueil des Autrichiens me paraît le précurſeur de leur ruine. Cette ruine nous coûtera, mais elle

ne s'enſuivra pas moins. Je crois à préſent Berlin le ſéjour de l'ennui et des femmes. J'imagine qu'il y a de quoi déſeſpérer un honnête homme d'y être, et que ceux qui s'en trouvent éloignés doivent des actions de grâces à la Providence. 1742.

Je vis fort philoſophiquement, je travaille à l'infini, je m'amuſe autant que je le puis, et du reſte je ne penſe qu'à me réjouir. Je t'en ſouhaite autant de tout mon cœur et prie Dieu d'avoir le cher Jordan en ſa ſainte garde.

LETTRE XCII.

DU ROI.

Pohrlitz, 11 Mars.

Mon cher Jordan, que te dirai-je d'ici? rien de nouveau. Que nous marchons, que nous allons bloquer Brunn, que nous avons pris trois cents priſonniers à Gœding, que nous en prendrons davantage, et que la guerre ſe fera plus vivement que jamais. Juge après cela ſi je reviendrai à Berlin, et ſi la douce paix paraît proche? Je crois que cette année nous préſentera de plus grands événemens encore que la précédente. Les choſes s'embrouillent de plus en plus, et il n'eſt aucune prudence humaine qui, dans un état auſſi critique, puiſſe juger ſolidement des affaires. Le temps tirera le voile qui couvre à préſent les événemens, et alors de nouvelles ſcènes ſe développeront. On a vu une comète à Vienne, et tout le monde dit là-bas que cela leur préſage du bonheur. Pour moi, je ſuis

1742. d'un ſentiment contraire, et je m'imagine que ce n'eſt pas dans le ciel, mais ſur terre, qu'il faut tirer des horoſcopes; c'eſt par de bonnes meſures priſes à propos, par de mûres délibérations, par des réſolutions promptes et juſtes que l'on peut juger des entrepriſes et de leur ſuccès.

Adieu, cher Jordan. Je te crois las de mon bavardage, mais j'eſpère que tu ne le feras pas de l'amitié et de l'eſtime que j'ai pour toi. *Vale.*

LETTRE XCIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 18 Mars.

SIRE,

ENFIN Madame la Comète a fait un tour de ſon métier; elle a cauſé la mort du Cardinal de Fleury, qui eſt enfin allé faire viſite à l'autre monde: une de ſes camarades avait déjà rendu le même ſervice au monde à la mort de Mazarin. Cette importante nouvelle amuſe infiniment Meſſieurs les nouvelliſtes politiques, et leur fournit ample matière à réflexions. On eſt impatient de ſavoir qui lui ſuccédera: ſi le gouvernement de l'Etat ſera confié au Cardinal Tencin, fin renard s'il en fut jamais, créature des jéſuites, qui pour le malheur du genre humain influent beaucoup ſur les événemens. On croit que cette mort changera le ſyſtême préſent de l'Europe, que Chauvelin pourrait bien remonter ſur ſa bête. On attribue cet accident imprévu aux divers chan-

gemens arrivés depuis peu. Il tomba, dit-on, en faibleſſe, lorſqu'il apprit la chute de Walpole; la conduite de la Sardaigne, la troiſième augmentation de Hollande, ont été les inſtrumens dont la mort s'eſt ſervi pour achever ſon important ouvrage. Enfin on eſt impatient de voir ſi cette mort accélérera la paix, ou ſi la guerre continuera. 1742.

Monſieur Finck, Miniſtre d'Angleterre, eſt arrivé ici depuis deux jours : il compte, à ce qu'on dit, de repartir mardi prochain.

On aſſure qu'il n'y a plus de bataille à craindre pour nous ; je reſpire à l'ouïe de cette nouvelle: on dit même plus, que V. M. a formé une chaîne pour ſe mettre à l'abri de toute ſurpriſe, et qu'après que cet ouvrage ſera achevé, nous aurons la conſolation de la voir. Cet ouï-dire me redonne la ſanté: je ſuis effectivement ſorti depuis quelques jours, pour aller voir le Colonel de Cannenberg, qui eſt retombé malade.

On aſſure que les troupes autrichiennes ſont allées au devant de l'armée françaiſe, pour les empêcher de ſe joindre à V. M.

M. de Pœllnitz eſt arrivé depuis quelque temps; il ſe met aux pieds de V. M.; il ne ſait s'il oſe l'incommoder par ſes lettres.

Peſne ſe rétablit ; il a employé ſes premières forces à finir le tableau du cocuage, qui eſt une pièce achevée et parfaite, ſuivant le ſentiment des connaiſſeurs.

Je ſuis au bout de mes nouvelles. On m'écrit de Paris que Voltaire y eſt arrivé, et qu'il y ſéjournera trois mois : que ſon Mahomet pourrait

bien paraître: que le Canapé couleur de rose de
1742. Crébillon le fils, n'a pas eu le succès qu'on avait lieu d'espérer.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE XCIV.

DU ROI.

Au quartier de Sclowitz, 17 Mars.

TRÈS-cher Jordan. La différence qu'il y a entre le loisir de Berlin et les occupations de Sclowitz font, que l'on fait des vers à l'un, tandis que l'on fait des prisonniers à l'autre. Je vous jure que j'ai été si fort tourmenté, et quelquefois inquiété, qu'il ne m'a guère été possible de penser avec cette liberté d'esprit qui est la mère de l'imagination, et par conséquent de la poésie.

Les ennemis, forts de 4000 hommes, ont attaqué un village où Truchsefs et Varenne étaient commandés avec 400 hommes, et ne pouvant dompter ces braves gens, ils ont mis le feu au village. Tout ceci n'a point fait perdre contenance à nos troupes qui ont tué près de 200 hommes et quelques centaines de chevaux à l'ennemi. Truchsefs, Varenne et quelques officiers ont été légèrement blessés; mais rien ne peut égaler la gloire que cette journée leur vaut. Jamais Spartiates n'ont surpassé mes troupes; ce qui me donne une telle confiance en elles, que je me crois dix fois plus puissant que je n'ai cru l'être par le passé. Nous avons fait de plus 600 prisonniers hongrais, et nos braves soldats,

qui

qui ne ſavent que vaincre ou mourir, ne me font rien redouter pour ma gloire. 1742.

Donnez cette peinture à Knobelsdorf pour marque de mon ſouvenir. Marquez-moi quel eſt le Marquis d'Argens, s'il a cet eſprit inquiet et volage de ſa nation, s'il plaît; en un mot ſi Jordan l'approuve? Si je vous revois un jour, vous devez vous attendre à un débordement de babil extrême. Ma foi, l'honneur de faire tourner la grande roue des événemens de l'Europe, eſt un travail très-rude; l'état moins brillant de l'indépendance, de l'oiſiveté et de l'oubli, eſt ſelon moi plus heureux, et le vrai lot du ſage dans ce monde. Je penſe ſouvent à Rémusberg, et à cette application volontaire qui me familiariſait avec les ſciences et les arts; mais après tout il n'eſt point d'état ſans amertume. J'avais alors mes petits plaiſirs et mes petits revers; je naviguais ſur l'eau douce, à préſent je vogue en pleine mer, une vague m'emporte juſqu'aux nues, une autre me rabaiſſe dans les abymes, et une troiſième me fait remonter plus promptement encore juſqu'à la plus haute élévation. Ces mouvemens ſi violens de l'ame ne ſont pas ce qu'il faut aux philoſophes; car, quoi qu'on diſe, il eſt bien difficile d'être indifférent à des fortunes diverſes, et de bannir la ſenſibilité du cœur humain. Vainement veut-on paraître froid dans la proſpérité, et n'être point touché dans l'affliction; les traits du viſage peuvent ſe déguiſer, mais l'homme, l'intérieur, les replis du cœur n'en ſont pas moins affectés. Tout ce que je déſire pour moi, c'eſt que les ſuccès ne corrompent point l'humanité et ces

——— vertus dont j'ai toujours fait profeſſion. J'eſpère
1742. et je me flatte que mes amis me retrouveront toujours tel que j'ai été, quelquefois plus occupé, rempli de ſoucis, inquiet, ſurchargé d'affaires, mais toujours prêt à les ſervir, et à vous prouver ſur-tout que je vous eſtime et vous aime de tout mon cœur. Adieu.

LETTRE XCV.

DU ROI.

Sclowitz, 19 mars.

J'AI reçu votre ſeconde lettre en vers et en politique; elle eſt charmante, et je crois qu'il n'y a que vous qui puiſſiez dire de jolies choſes ſur ***. Cependant cela n'eſt pas étonnant; car vous poſſédez parfaitement bien cette matière et l'on voit même que vous ſentez ce que vous dites.

A Vienne ſur les toits perchés
Et s'armant de longues lunettes
Les gens à la cour attachés
Liſent leur ſort, dans les planètes.
Une comète s'eſt fait voir.
Le ſexe, qui veut tout ſavoir,
Demande, comment l'a-t-on vue? ...
Très-flamboyante et chevelue.
L*** dit, ſe laiſſant choir:
„ Dans ſa queue était mon eſpoir;
„ On n'en voit point, je ſuis perdue.

De là les politiques concluent que le moment fatal à la maiſon d'Autriche ne tardera guère à venir, et que tout eſt perdu pour eux. 1742.

Il eſt bien ſûr que nous aurons une bataille; il ſe pourrait même que ce fut l'anniverſaire de Molwitz. Je ne vous dis point ceci pout vous effrayer, mais parce que la choſe eſt vraie et qu'elle ne faurait manquer. J'ai meilleure eſpérance que jamais, et je crois être ſûr de mon fait, autant qu'on peut l'être en choſes humaines.

Envoyez-moi un Boileau, que vous acheterez en ville; envoyez-moi encore les lettres de Cicéron depuis le tome III juſqu'à la fin de l'ouvrage, que vous acheterez de même: il vous plaira de plus d'y joindre les Tuſculanes, les Philippiques, et les Commentaires de Céſar.

Adieu, Jordan. Je vous embraſſe de tout mon cœur, en priant Dieu de vous avoir en ſa bonne et ſainte garde. Mes complimens à mes amis.

LETTRE XCVI.

DE M. JORDAN.

Sans date.

SIRE,

J'AI une grande nouvelle à apprendre à V. M.; nouvelle intéreſſante; nouvelle qui ne ſe paſſe point ſur la terre, et que les mortels n'ont point occaſionnée; nouvelle qui nous vient de la première main, et qui excite l'attention de tous ceux qui

1742. s'intéreſſent à la nouveauté. C'eſt une grande comète à queue, qui paraît au ciel depuis trois jours, qui a déjà cauſé trois ou quatre rhumes à ceux qui ont voulu la voir marcher dans ſon orgueilleuſe route. Les ſentimens ſont partagés ſur les effets qu'elle produit, ou les accidens qu'elle annonce. Les uns la croient de mauvais augure, et penſent qu'elle n'eſt venue que pour allumer le feu de la guerre dans toute l'Europe ; et d'autres au contraire ont la politeſſe de la prétendre bienfeſante. La ſeule choſe que je crains, c'eſt que d'un coup de ſa queue elle ne dérange toute l'économie de notre pauvre globe.

Il paraît un mauvais journal en Hollande, ſous le titre du *Cyclope errant*. Voici deux paſſages que j'en ai tirés. Il eſt bon de remarquer que cet auteur eſt toujours allégorique.

" Il y en a un pour le Roi de Pruſſe, dont nous „ avons repréſenté la vertu héroïque: je l'ai tiré „ d'une figure que j'ai vue au palais *Farnèſe*, qui „ repréſente un *Hercule*, avec la peau de lion, et „ appuyé ſur ſa maſſue: il tient dans une main trois „ pommes cueillies dans le jardin des Heſpérides, „ qui repréſentent trois ſortes de vertus : *la mo-* „ *dération de la colère*, *la tempérance*, *le généreux* „ *mépris des délices du monde.*

„ Je viens de recevoir un ordre pour une armure „ deſtinée aux académiciens qui voudront ſuivre „ *Bellone*, d'autant qu'un des premiers de l'académie „ de Berlin, ayant été curieux, et étant venu trop „ à la légère, ſon cheval n'ayant point la charge „ ordinaire qu'un Bucéphale a coutume de porter,

„ l'a emporté dans l'armée ennemie, ce qui a in- 1742.
„ quiété les gens de lettres, qui se réjouissent
„ fort de ce qu'il est retrouvé. Je lui ai envoyé
„ un télescope, afin qu'il puisse découvrir les objets,
„ sans courir les mêmes risques. „

Le pauvre Pesne est fort mal, il est au lit depuis quatre jours.

La Duchesse de Wurtemberg est si contente des grâces de V. M., qu'elle vous canoniserait, s'il était permis aux femmes de se mêler des intérêts du ciel. Vous seriez, Sire, son saint, comme V. M. l'est de bien d'autres. Nous sommes fort bons amis avec le Marquis d'Argens : elle a à sa suite un jeune homme nommé Despars, qui a tout l'esprit possible : je n'ai guère vu de personnes s'exprimer dans la conversation d'une façon plus ingénieuse.

Nous avons un nouveau philosophe qui paraît sur l'horizon de Berlin : c'est ce jeune Vatel, qui a si bien défendu la philosophie de Leibnitz.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

Sans date.

Je m'attendais à recevoir à tout moment la nouvelle que cette fluxion qui te lutine t'avait rendu tout à fait aveugle, et j'avais préparé pour ce sujet de fort beaux vers que j'ai été bien mortifié de ne pouvoir t'envoyer. J'aurais tant souhaité que cet aveuglement eût été enfin accompli ; car alors

1742. tu n'aurais plus eu de prétexte pour t'abſenter d'ici, et ma rivale, ta bibliothèque, te ſerait devenue auſſi inutile qu'une Vénus le pourrait être à un impuiſſant.

Tu me fais trembler pour cette bonne Europe par la comète que tu prophétiſes. Je voudrais que le prophète et le phénomène fuſſent tous les deux au diable, plutôt que de voir notre aimable petit globe ſervir de nourriture à la voracité ennemie de ce brigand d'aſtre. Écoute, docte et ſublime Jordan, je t'avertis que ſi déſormais tu pronoſtiques encore des choſes funeſtes et malheureuſes, et ſurtout des calamités publiques, ton nom ſera rayé du nom des grands hommes, ton ame errante ſera aveugle dans l'autre monde, tes ſtatues ſeront couronnées de chardons et ta mémoire ſera effacée de mon cœur.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

Sclowitz, 23 Mars.

Je n'ai jamais autre choſe à vous dire qu'à me louer de vos lettres.

On y trouve de ce bon ſel,
Epice de qui fait écrire;
On y trouve de la ſatire,
Du ſublime et du naturel,
Et ces vers qu'avec nonchalance
Vous faites en dépit de l'art,

Se reſſentent de l'éloquence
De ceux qui boivont le nectar. 1742.

J'ai vu ce que vous nous prédiſez ſi ſavamment à l'égard de la comète qui vient de paraître. Maupertuis a pris la fièvre chaude de cette comète, qu'il n'a pas annoncée comme de règle, et qui a eu le front de ſe produire ſans certificat ni paſſeport des aſtronomes.

Chacun là-deſſus fait ſa gloſe;
L'un nous pronoſtique la Paix,
L'autre craint beaucoup pour la choſe
Qu'étayent Meſſieurs les Anglais.
Pour moi, je crois le ciel plus ſage,
Il ne s'enquiert de notre rage,
Ni de tous nos petits procès.

Nous vivons fort laborieuſement et philoſophiquement à Sclowitz. J'attends bien impatiemment Cicéron, dont la lecture me convient ſi fort dans les circonſtances préſentes.

Le ſaint et vénérable Empire
De l'Empereur qu'il vient d'élire
Croit être l'auteur tout de bon;
Ou du Danube ou de la Seine
Lequel d'eux le triomphe entraîne,
Il en payera la façon.

C'eſt ce qui paraît d'autant plus que l'on doit s'attendre à voir la Reine de Hongrie accablée encore par l'Empire.

1742. Tel un ſanglier belliqueux,
Quand des chiens la troupe ennemie
L'aſſaillit, attente à ſa vie,
Les repouſſe long-temps, mais ſuccombe ſous eux.

Je ne ſais quel vertige il a pris à Pœllnitz d'aller à Francfort ſans ma permiſſion; ce garçon n'a que de l'eſprit, et pas pour un ſou de conduite.

Comment à cinquante ans être encor hanneton ?
L'omoplate voûtée, hypocondre et cynique;
Du ponant juſqu'au ſud étendre ſa critique ?
Dieu ! dans quel âge enfin lui viendra la raiſon ?

Le Cardinal de Fleury n'eſt pas mort comme vous le croyez; il eſt plein de vie et de ſanté. Penſez donc à quelque autre événement que le prophétique phénomène aura ſignifié.

Le monde eſt également fou.
Ridiculement où vous êtes
L'on fait influer les comètes;
Jordan, c'eſt tout comme chez nous.

Adieu, mes complimens à tous mes amis et amies. Penſez aux abſens, dormez tranquillement en dépit des haſards que nous affrontons; aimez-moi toujours et ſoyez ſûr de l'amitié que j'ai pour vous.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

Sclowitz, 28 Mars.

MON cher Jordan, vous irez chez Madame de ***, et lui direz qu'après que je l'ai assez instruite de mes volontés sur le sujet de son fils, dont elle a disposé malgré mes intentions, si elle ne le fait revenir incessamment, je me vengerai d'elle en maître irrité, qui punit une mauvaise citoyenne qui agit contre l'État. Annonce-lui ma vengeance, et dis-lui que j'ai des moyens en main plus qu'elle ne pense pour me faire raison de son infidélité et de sa trahison; qu'elle a trouvé le moyen de se brouiller avec tout le monde, et qu'à la fin je suis obligé d'avouer que le monde a raison, mais qu'il y a des maisons de correction pour les méchantes femmes, comme il y a des endroits où l'on met en séquestre les mauvais citoyens. Adieu, sois persuadé que je t'aime de tout mon cœur. 1742.

LETTRE C.

DE M. JORDAN.

Berlin, 31 Mars.

SIRE,

JE suis très-obligé à V. M. de ce qu'elle veut bien être contente de mes lettres; et sur-tout de celle que V. M. nomme la seconde. Quoique j'écrive

1742. régulièrement deux fois par semaine, il n'y a plus moyen d'envoyer une épître sans quelques mauvais vers de ma façon.

J'ai des vers aussi surement
La marotte et la maladie,
Que vous savez tacitement
Louer mes vers, ou ma folie.

Si je dis de jolies choses sur la***, c'est l'envie de plaire à V. M. qui me les fait dire: j'aurais bien de la peine à parler raison, encore moins à penser couleur de chair, si je sentais ce que je dis dans le sens de V. M.

Vous savez par l'allégorie
Assaisonner la vérité;
Et l'on ne peut qu'être enchanté
De votre morale embellie.

Dire à un amant qui aime sa maîtresse qu'il doit ne la plus aimer, c'est le rebuter: mais quand on lui présente pour modèle le papillon qui se brûle les ailes, on est écouté. On donne aux malades des pilules couvertes d'une feuille d'argent, pour leur en dérober l'amertume.

Les vers de V. M. sur la comète de Vienne sont charmans et la pointe en est fort piquante. Je ne suis point surpris qu'une femme dévote s'alarme en voyant une comète sans queue.

On ne croit pas le moment de la chute de la maison d'Autriche aussi proche qu'on le croit en France. La raison qu'on en allègue, c'est qu'elle a de puissans amis, qui l'assistent en lui fournissant de l'argent. On dit d'ailleurs

Qu'un flambeau que l'on croit s'éteindre, 1742.
En s'éteignant jette un plus vif éclat
Que sa flamme souvent dans ce débile état
A causé des malheurs qu'on ne saurait dépeindre.

V. M. paraît me croire entre les mains des médecins, pour délivrer mon sang d'un certain venin; mais

Je jure par le Dieu Jupin,
Et par mon bon ami Mercure,
Que jamais un pareil venin
N'a saisi ma pauvre nature.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CI.

DU ROI.

Sclowitz, 2 Avril.

De votre fauteuil velouté
Que votre Muse érige en Pinde,
D'où vous jugez en liberté
Du Manzanarès jusqu'à l'Inde
Sur l'humaine fragilité;
Vos vers et votre aimable prose,
Cher Jordan, me sont parvenus;
Ce sont ici mes revenus,
Et mes galions du Potose.
Quand le postillon trop tardif
N'apporte point de vos nouvelles,
Je voudrais du temps fugitif
Que vous puissiez avoir les ailes;

1742.

Du moins que votre esprit actif
Me détachât de ses parcelles,
Afin de rapetasser celles
De mon esprit lourd et chétif.
Plongé dans la mélancolie,
Je forme de lugubres sons,
Et je détonne les fredons
De l'assoupissante élégie;
Je fréquente les lieux cachés,
Les sombres forêts, les rochers:
Soyez touchés de ma souffrance,
Echo, répète mes accens,
Jordan, c'est ta cruelle absence
Qui cause ici tous mes tourmens,
Dis-je; et les échos tristement
Répondent à ma doléance.
Une comète s'est fait voir,
Me dit-on, et quelque astrologue
Assure que c'est le prologue
Du jour où selon mon espoir
De ce Jordan si fort en vogue
Chez laïque et chez pédagogue
Je jouirai de l'aube au soir.
Quel sabbat, quelle synagogue,
Lorsque nous pourrons nous revoir!
Tu te couronnes de roses,
Dans les jardins d'Anacréon
Toute nouvellement écloses;
Tu nous diras de belles choses,
Comme nous aurait dit Maron,
Quand le vin lui portait au crâne,
Que son Apollon furieux

Lui fesait chanter la tocane
A la table des demi-Dieux. 1742.

En attendant ce jour-là, quelques seaux d'eau s'écouleront encore par la Morave: cependant il n'en sera ni moins désiré, ni plus vivement senti lorsqu'il arrivera.

Nous sommes à la veille de fort grands événemens; il est impossible de les pronostiquer; mais il est sûr que nous apprendrons dans peu de ces grandes nouvelles qui changent ou fixent la face politique de l'Europe. Pense un peu au pauvre Ixion qui travaille comme un forçat à cette grande roue, et sois persuadé que jamais fortune ni malheur, santé ni maladie, principauté ni royaume ne me feront rien changer à l'amitié que j'ai pour toi. Adieu.

LETTRE CII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 3 Avril.

SIRE,

Je suis tout orgueilleux de l'approbation dont V. M. veut bien honorer mes lettres: cela est bien propre à m'encourager.

Vous louez mes vers prosaïques:
Mais plaignez-en plutôt l'auteur;
Car il n'est versificateur
Qu'en dépit des lois poétiques;

1742.

Son sel est un sel frelaté
Qui ne sent point du tout l'Attique;
Son goût est un peu trop gothique
Pour imiter l'antiquité.

Pour revenir à la comète, j'avouerai à V. M. que je suis fort peu satisfait de sa conduite; à peine daigne-t-elle se faire voir; on dit pourtant qu'elle a des talens, qu'elle peut paraître avec décence, et qu'elle gagne à être vue. Je n'en fais rien; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre mes hommages: on m'a dit qu'elle se plaçait vers l'étoile polaire, et que de là elle vous considérait bataillans.

Je suis malheureux, car ma vue
Voit souvent les objets bien peu distinctement;
Mes yeux et mon esprit ont souvent la berlue,
Et me manquent à tout moment.

Il ne me reste que l'ouïe, l'attouchement, et le goût. Pourvu que ceux-là ne diminuent point, je suis content, parce que j'ai appris à me contenter.

Jordan peut être fort heureux,
S'il conserve du goût pour un bon vin qui mousse,
S'il se sent rajeunir en touchant peau bien douce,
S'il entend les récits de vos faits glorieux.
Que lui faudrait-il davantage?
Voir un peu moins, est-ce être malheureux?
Pénétrer tout par l'esprit et les yeux
N'est pas toujours un avantage.

Il en est, Sire, de nos raisonnemens politiques comme de ceux que l'on fait sur les tours d'adresse d'un joueur de gibecière. V. M. ne veut absolument

point que le Ciel ſe mêle de ce qui regarde les hommes. 1742.

Le Ciel n'a point de part à ce qu'il nous voit faire,
C'eſt là ce que nous dit le pur raiſonnement :
Mais les reſſorts ſecrets de maint événement
Font que mon cœur me dit tout le contraire.

V. M. recevra aujourd'hui les Tuſculanes de Cicéron, les Philippiques, les commentaires de Céſar : comme je n'ai pu trouver ce dernier à Berlin, Madame de Montbail me les a donnés pour V. M. Les autres ſeront prêts ſur la fin de la ſemaine.

Les gazettes ne parlent que des malheurs de l'Empire : tout cela me touche beaucoup.

Je plains les malheurs de l'Empire :
Qui mettra fin à ſes calamités ?
Celui qui fut un Empereur élire,
Saura le délivrer de ſes perplexités.
Le trône impérial pour lui n'a d'avantage
Que celui d'être ami de Votre Majeſté ;
Quand pourra-t-il avec tranquillité
Jouir du fruit de votre ouvrage ?

Tandis que la comète eſt ſur notre hémiſphère, elle jouit encore du droit de prophétiſer : ce n'eſt que lorſqu'elle a diſparu qu'il faut interprèter le but de ſon apparition : il s'agit de voir ce qu'elle a pu occaſionner d'extraordinaire.

Un Empereur ſans terres, ſans argent,
N'eſt pas choſe trop ordinaire :
Un Electeur, Evêque proteſtant,
Qui crée Evêque qu'on révère :

1742. Un Roi qui, dans un an de temps,
Sans qu'il en coûte à ſon peuple une obole,
Sait conquérir pays vaſte et puiſſant:
Et que Jordan attrape ***
Ce ſont tous là de grands événemens
Que le deſtin aux curieux apprête,
Que l'on reçoit avec empreſſemens,
Qu'on ne peut voir ſans ſecours de comète.

V. M. m'avait chargé d'une commiſſion pour K***, que j'ai exécutée: cet honnête homme ne demanderait pas mieux que de ſervir V. M.; mais il voudrait ne pas être dans l'oiſiveté à ſon âge, tandis que ſes amis ſont à l'armée; il regarde ſon état comme un état de honte. Il proteſte d'ailleurs qu'avec ſon revenu, il n'eſt pas en état de vivre à Berlin, où effectivement tout eſt fort cher.

V. M. m'a renvoyé la requête du jeune philoſophe de Vatel, ſans m'ordonner ce que je dois lui répondre.

Vous m'ordonnez, Sire, de faire vos complimens à vos amis et à vos amies: je ne ſaurais exécuter les ordres de V. M., parce que le nombre en eſt trop grand. Je n'ai été que chez les élus. Dieu veuille conſerver V. M.! Mes prières éjaculatoires n'ont d'autre but.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

LETTRE CIII.

DU ROI.

Sclowitz, 3 Avril.

POUR aujourd'hui je n'ai pas à me plaindre de votre bavardage, mais bien de ce que vous parlez beaucoup de l'univers et très-peu de Berlin. Je voudrais que vous me dissiez des nouvelles de ce qui se passe chez vous, parce qu'elles intéressent beaucoup ma curiosité. 1742.

Les nouvelles d'ici sont que les Autrichiens sont les incendiaires dans leur propre pays; il ne se passe pas de jour qu'ils ne brûlent deux ou trois villages.

La faiblesse et l'envie,
La haine et la fureur
Arma leur main impie
Du flambeau destructeur;
Ainsi la triste Moravie
De Troie essuyant le destin,
Périt victime de Vulcain.

Vous badinez spirituellement sur la gloire et fort à votre aise, travaillant cependant avec beaucoup de soin pour votre réputation, et vous voulez que d'autres restent les bras croisés sans rien faire.

C'est, Jordan, votre bon exemple
Qui m'anime à remplir la carrière d'honneur;
Les lauriers d'Apollon vous ceignent dans ce temple;
Les chênes verts de Mars seraient un salaire ample
Pour votre petit serviteur.

1742. Laiſſez-moi les chênes et jouiſſez des lauriers, et permettez que mon ambition faſſe ſon chemin, comme la vôtre, dans des carrières très-différentes. Vous vous ſervez de l'appât du plaiſir, pour me conduire de cette aimable voie vers la paix, plus aimable encore.

Qui me fait des plaiſirs ces peintures naïves?
Quel eſt cet épicurien
Qui fait voir le ſouverain bien
Avecque des couleurs ſi vives?
C'eſt Jordan le ſtoïcien.

La contradiction eſt peut-être auſſi manifeſte ſur ce fait que celle que vous me reprochez touchant la liberté, que j'aime et dont je me prive.

Oui, le monde eſt la petite maiſon
Où cinq mille ans la folle eſpèce habite,
Qui ſans bon ſens dirige ſa conduite,
Et qui toujours parle de ſa raiſon.

Je vous envoie une peinture, parce que je ſuppoſe que vous en ornerez votre bibliothèque, et je ſuppoſe en même temps que vous regretterez le port de lettre. Tout eſt contradiction, hors l'amitié avec laquelle je ſuis votre ſincère ami. Adieu.

Dites à Knobelsdorf que pour me divertir, il m'écrive ſur mes bâtimens, mes meubles, mes jardins, et la maiſon d'opéra.

LETTRE CIV.

DU ROI.

Wichau, 5 Avril.

PEUT-ETRE mes obſervations ſur votre état ſont-elles auſſi peu certaines que celles de ces aſtronomes qui ſe diſputent entr'eux ſur l'exiſtence, la forme, le temps et la figure de cette comète qui a fait tant de bruit à Vienne, et qui a tant fait prophétiſer de fous. Ayant appris de vous le grand art de douter, vous ne devez pas trouver mauvais que j'en étende les branches juſqu'à votre maladie, d'autant plus que votre ſanté m'eſt chère et mérite bien mes attentions. 1742.

Au Dieu réſervé du myſtère
Je recommande votre affaire;
Non pas à ce Dieu charlatan,
Cet empirique d'Epidaure
Qui par ſon baume et ſon onguent
Augmente, embellit et décore
Des gens que ſon poiſon dévore,
La cour de Meſſire Satan.

Je vous recommanderais bien encore au Dieu de l'amour et des plaiſirs, ſi je ne craignais pour vous les flèches empoiſonnées dont ce petit traître aîlé ſe ſert quelquefois.

Si l'on vous voit eſtropié,
Ce ne fut point à cette guerre
Que l'orgueil et l'inimitié
Se font en embraſant la terre;

1742. Mais sur l'amour voyez vos droits,
Vous le servîtes sans subsides,
Il vous doit donc pour vos exploits
Placer parmi ses invalides.

Je compte bien de vous y voir un jour, en vous félicitant sur la bonté de votre établissement et sur l'agrément du voisinage, car je crois que Césarion vous y tiendra bonne compagnie, et que ce qu'on appelle gens aimables dans le monde ne tarderont pas à vous suivre.

Je suis à présent à Wichau, d'où je marche en Bohème, par des raisons qui m'ennuieraient à vous déduire. Je compte d'être le 20 de ce mois au plus tard avec toute l'armée à quelques milles de Prague. Vous comprenez bien que c'est pour défendre cette capitale de la Bohème contre les Autrichiens, et pour soutenir la faiblesse des Français, qui ne sauraient la défendre.

Voilà un raisonnement militaire qui vous vaut une prise de quinquina, ou dont vous vous embarrassez très-peu. Adieu, cher Jordan. Ecrivez-moi souvent; beaucoup de détails; et de tous les riens que vous pouvez apprendre, barbouillez vos cahiers.

Je suis votre fidelle ami et admirateur.

LETTRE CV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 6 Avril.

SIRE,

J'AI été enchanté des derniers vers qu'il a plu à V. M. de m'envoyer. Quelque accoutumé que je fois à être surpris de vos talens, je ne puis cependant comprendre 1742.

Comment on peut, en occupant le trône,
Fesant tapage en l'univers,
N'ayant de soins que pour Mars et Bellone,
Avoir esprit, et faire de beaux vers.

Le Pégase de V. M. est infatigable, et ce qui me fait donner au diable, c'est qu'il ne bronche point dans son allure: celui des autres est haletant, dès qu'il est un peu fatigué. Il n'en est pas de même du vôtre.

Je sais qu'Apollon le protége;
Le mien ne peut souffrir les lois
D'un pas régulier de manége,
Qu'il ne soit d'abord aux abois.

J'ai beau lui donner de l'éperon dans les reins, il est aussi immobile que le cheval de Troie; j'ai beau lire vos vers, pour animer mon esprit, et pour le monter sur le bon ton, tout devient inutile.

J'ai beau m'asseoir sur fauteuil velouté
Qui, suivant vous, ressemble au Pinde,
Mon esprit est toujours rétif, et dégoûté
De voir qu'en vain il se gêne et se guinde.

1742. Ma vieille Raiſon vient alors à mon ſecours, qui me conſeille de ne plus faire des vers, et de me contenter de la proſe. Je lui réponds dans l'accès de ma colère.

Apprenez, Raiſon, à vous taire:
Mon héros veut abſolument
De moi des vers, en dépit du talent;
Que ne fait-on pas pour lui plaire?

Bayle dit de la Bourrignon, qu'elle avait une chaſteté pénétrative.

Votre eſprit eſt pénétratif,
Et m'échauffant par ſa divine flamme,
Il porte l'eſprit dans mon ame
Par un pouvoir qui me rend plus actif.

Que je plains V. M. d'être engagée, par des circonſtances inévitables, dans un genre de vie qui ne peut que lui déplaire à la longue, et altérer ſa ſanté! C'eſt le motif qui me fait ſouhaiter paſſionnément la paix, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M. Je m'attends toujours à quelque grand coup de théâtre de ſa part.

Tel qu'un nocher qui craindrait le naufrage,
Nous vous verrons arriver dans le port.
Vous ferez ſeul, par un ſecret reſſort,
Succéder le calme à l'orage.

Que je ſerai heureux, quand j'aurai l'honneur à Rheinsberg ou à Charlottembourg de faire ma cour à V. M., de la voir, dépouillée de ce foudre qui fait frémir l'Europe, goûter les agrémens d'une paix ſolide! Je me repréſente ce plaiſir, comme les

dévots celui d'être à table avec Abraham et Jacob. Quand je le goûterai, je ne troquerai pas mon bonheur contre celui de savourer l'ambroisie. 1742.

Quelque plaisir qu'on ait à la table des Dieux,
Pareil plaisir n'est fait que pour une ombre:
Ceux que l'on goûte sous votre ombre,
Sont moins divins, mais plus délicieux.

Dieu veuille garantir la santé de V. M., et la conserver! C'est le principal objet qui m'occupe. L'homme n'est jamais sans une idée favorite, qui tient le rang entre celles qui se promènent dans le vaste pays de l'esprit: celle-là marche à la tête des autres, parce qu'elle a le droit de prééminence. Je vais assez souvent chez le Tourbillon, pour parler raison, et pour m'entretenir sur ce sujet. Nous sommes alors comme ces dévots qui ne sont jamais plus heureux que quand ils parlent de leur patron.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CVI.

DU ROI.

Prostnitz, 8 Avril.

Je ne puis te faire des vers aujourd'hui, car nous marchons sur ces chemins montagneux où l'on voit

Des poteaux avec leurs merlettes
Qui disent aux passans, en Bohême vous êtes,
Où les saints par-tout ennichés
Sur ponts et rochers sont perchés,

1742. Où les gueux en groſſe cohorte,
Le chapelet en main et bien fort naſillant,
Penſent par leurs chanſons émouvoir le paſſant,
Où, ſi vous marchez ſans eſcorte,
Les pandours de mauvaiſe humeur
Vous déshabillent Monſeigneur.

C'eſt par ces routes que la plus grande partie de notre armée marche pour ſe joindre au Prince d'Anhalt et au Prince Léopold auprès de Pardubitz, et

Non loin de ces lieux qu'habita
Wallenſtein et le grand Ziska,
Près de ce camp ſi fort célèbre
Où le héros bohémien
Démit en un jour la vertèbre
A ces troupes, le fier ſoutien
De ceux qui lui feſant la guerre,
Comme lui ravageaient la terre.

Voici des vers qui ſont venus au bout de ma plume je ne ſais comment; et que vous trouverez, je crois, très-mauvais.

Ce ſont les bons qui me ſont difficiles,
Pour les mauvais ils ne me coûtent rien.
Tous les auteurs ne ſont pas ſi habiles
Que l'eſt Jordan Tindalien.
Les Muſes ſont quinteuſes, indociles,
Lorſque la cour on ne leur fait pas bien;
Et moi qui cours par les champs, par les villes
Comme un bandit, comme un maître vaurien,
J'y perds mon temps, et tous mes ſoins futiles.

Ainſi n'eſt pas favori du Dieu qui veut; il faut être ſon courtiſan aſſidu, et avoir par-deſſus tout une phyſionomie ſemillante, et un certain je ne ſais quoi du goût d'Apollon. Adieu, mon cher. Je n'ai pas le temps de vous dire d'autres pauvretés. 1742.

LETTRE CVII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 14 Avril.

SIRE,

Le pyrrhoniſme de V. M. eſt un ennemi dangereux à combattre; on ne ſait par quel endroit le prendre.

Dans l'art de douter fort expert,
Vous ſavez aux raiſons donner de l'apparence:
C'eſt une anguille qui ſe perd
En la ſerrant à toute outrance.

Je ne me ſerais jamais imaginé que le pyrrhoniſme ſerait employé pour démontrer l'accuſation que je crois fauſſe dans toutes ſes parties. J'ai cru au contraire que rien ne m'était plus favorable que ce pyrrhoniſme même.

Ce phénomène rubicond
Qui s'était placé ſur ma face,
Indique à des yeux de Pyrrhon
Que du venin il eſt douteuſe trace.

Je ſuis à cet égard ſain comme l'enfant qui eſt à naître; il y a auſſi peu de venin dans mon corps, qu'il y a de vertu guerrière dans mon ame.

1742.

Vous dont l'esprit est si dispos
Pour soutenir les droits du pyrrhonisme,
Prouverez-vous par congru syllogisme
Que je puis passer pour héros?

Il y a long-temps qu'on peut me ranger au nombre des invalides du Dieu de l'amour, dont je ne prononce cependant jamais le nom qu'en tremblant, non parce que je suis tout à fait inhabile à son service, mais parce qu'en général nos facultés s'usent et dépérissent.

Tout dépérit et s'use dans le monde,
L'esprit vieillit, et perd de sa vigueur:
Or je conclus par raison très-profonde,
Que je ne puis éviter ce malheur.

D'ailleurs le pourpoint de Scarron s'usait, d'où vient mes facultés ne s'useraient-elles point? J'emploie le reste des forces qui me sont restées dans l'esprit, de l'attachement que j'ai eu pour l'amour en faveur de l'amitié, qui ne procure que du plaisir et de la satisfaction. Je connais des maîtres pour lesquels on ne saurait avoir assez de ses sentimens.

Je suis persuadé qu'on a instruit V. M. de la dispute du Marquis d'Argens avec Madame la Ducheſſe. Cette dispute a été vive, la séparation bruyante, et le raccommodement très-éclatant. Les savans et les femmes sont partagés sur la cause de cette dispute. Les uns disent que c'est la jalousie.

Ce Dieu qu'on nomme Jalousie
Qui redoute un culte étranger,
Et qu'on doit toujours ménager
Pour le repos de notre vie.

C'eſt ce Dieu qui les a brouillés. On dit que le Marquis d'Argens eſt amoureux, et on veut qu'il ne le ſoit que de ſa femme et de ſes livres. Il jure ſon grand juron qu'il ne l'eſt point, on ne l'en croit pas. On veut qu'il reſte trois ans à Stutgard. 1742.

Sacrifier raiſon et liberté
Qui font le charme de la vie
Aux faibles de l'humanité,
Serait-ce donc philoſophie?

Lui qui aime le ſéjour de Berlin, qui croit que c'eſt le ſeul qui lui convienne, ne veut s'en abſenter que pendant trois ſemaines. Voilà la vraie origine de cette diſpute. On s'eſt raccommodé d'une façon aſſez marquée. D'Argens, aux genoux de la Ducheſſe, lui a redemandé ſon eſtime; cette entrevue a tiré des larmes des aſſiſtans. Ils ne logent cependant plus enſemble; on ſe voit, mais c'eſt avec une froideur réfléchie.

On eſt toujours prêt à montrer
Qu'on hait d'Argens par féminin caprice;
Le philoſophe eſt prêt à démontrer
Que la raiſon veut ainſi qu'il agiſſe.

Leur haine eſt ſyſtématique, c'eſt là la bonne. Le Marquis d'Argens travaille à une comédie ſur l'embarras de la Cour; je lui ai conſeillé que la ſcène ſoit dans l'antichambre de la Ducheſſe.

Puiſque c'eſt là que l'on voit tour à tour
Les paſſions jouer toutes leurs rôles,
Qu'on ſacrifie à la haine, à l'amour,
Que la raiſon n'y vaut pas deux oboles.

1742 J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'en engageant le Marquis d'Argens à compoſer lui-même une relation de tout ce qui s'eſt paſſé, pour divertir V. M.; perſonne ne le peut mieux que lui.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CVIII.

DU ROI.

Leitomiſchel, 15 Avril.

Ton Pégaſe fécond en rimes redoublées
Laiſſe arrière de toi mes Muſes eſſouflées;
En vain d'un feu divin me croirai-je animé,
Que tes vers me font voir que j'ai trop préſumé!
Ebloui par l'éclat de ta vive lumière,
Je m'arrête tremblant tout court dans ma carrière,
Et voyant à quel point ton vol t'a ſu porter,
Je ne puis que t'aimer, te lire et t'admirer.

Ce ſont les ſentimens que *divus Jordanus Tindaliorum* a ſu m'inſpirer par ſes deux ſpirituelles lettres, où il a mis ſans exagération autant d'eſprit qu'il m'en faudrait pour tout un mois dans ma dépenſe ordinaire. Vous avez le diable au corps avec vos vers, et vous en ferez ſi bien, que je n'en ferai plus.

On dit qu'à Rome un architecte ignare,
Voyant ce temple où l'orgueil de la tiare
Sut étaler ſon faſte et ſa grandeur,
Où l'art ſur-tout paraît en ſa ſplendeur,
Surpris, frappé de ce bel édifice,
Dès ce moment abjura ſon office,
A l'admirer bornant tout ſon bonheur.

Je vous laiſſe faire l'application de ces vers, dont la comparaiſon cadre ſi bien avec vos vers et le cas que j'en fais. 1742.

Voulez-vous que ma Muſe chante
Le train de ma vie ambulante ?
Tantôt rôti, tantôt glacé,
Tantôt haut, tantôt bas percé,
Souvent nageant dans l'abondance,
Et ſouvent uſant d'abſtinence,
Par les fatigues harraſſé,
Jamais rebuté ni laſſé.
Quelque ſort que le ciel m'envoie,
Mépriſant les vaines erreurs,
Et toujours ſimple dans mes mœurs ;
Je ſuis plus enclin à la joie
Qu'aux mélancoliques vapeurs,
Dont la cruelle frénéſie
Empoiſonne de ſes noirceurs
Les plus beaux jours de notre vie.

Si vous voyiez couleur de chair, vous ſeriez le plus aimable et le plus heureux mortel que Dieu eût créé ; mais comme il n'y a rien de parfait dans ce monde, vous ne ſerez qu'aimable. Je vous prie, mettez-vous l'eſprit en repos ſur l'Europe. Si l'on voulait prendre à cœur toutes les infortunes des particuliers, la vie humaine entière ne ſerait qu'un tiſſu d'afflictions. Laiſſez à chacun le ſoin de démêler ſa fuſée comme il pourra, et bornez-vous à partager le ſort de vos amis, c'eſt-à-dire d'un petit nombre de perſonnes. C'eſt en honneur tout ce que la nature a droit de demander d'un bon citoyen ;

1742. sans quoi notre cerveau ne fournirait point assez d'humidités pour les larmes que nous aurions à répandre.

L'Europe qu'un lutin lutine,
A, dit-on, perdu la raison ;
Il est vrai qu'elle en a la mine,
Et mérite bien ce soupçon.

L'Abbé de Saint-Pierre se fait fort d'ajuster l'intérêt des princes de l'Europe aussi facilement que vous composez vos vers. Ce grand ouvrage ne s'accroche à rien qu'au consentement des parties intéressées. Vous connaissez ces visions d'arbitrage, et ces folies synonymes.

Je n'ai rien à vous dire d'un endroit où il ne se passe rien, sinon que nos soldats sont autant de Césars, et que je vous aime toujours, malade, mélancolique, ou gai et sain, également. Adieu.

LETTRE CIX.

DE M. JORDAN.

17 Avril, second beau jour de l'année.

SIRE,

J'AI reçu la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, qui était de Prostnitz : comme je porte ordinairement en poche la Silésie, la Moravie, la Bohême, l'Autriche, la Bavière, la Hongrie et la Turquie, je suis toujours à portée de suivre l'armée redoutable de V. M.

Je crains qu'augmentant vos conquêtes
Il ne faille groſſir un peu trop mon Atlas, 1742.
Et que tous les progrès qu'heureuſement vous faites
Ne ſoient pour vous de ſéduiſans appas.

C'eſt bien alors que je pourrais dire comme Bias, je porte tout avec moi, puiſque j'aurais toute l'Europe en poche.

Les Bohémiens qui vous voient entrer dans leur pays ſans chapelets, ni roſaires, doivent avoir une bien mauvaiſe idée de leurs ſaints, qui ne branlent point, et qui voient fort tranquillement agir l'armée de V. M.

Et que font donc ces céleſtes ***
Dans leur riant et ſplendide manoir?
Ils n'ont pas plus d'eſprit que mes pantoufles,
Puiſqu'ils n'ont pas l'art de vous décevoir.

Je crois que vous avez le ſecret de les enchanter, comme les Sirènes qui enchantent par la douceur de leur mélodie. Je me défie diablement des poëtes, et de l'effet de leur poéſie. Vous leur adreſſez ſans doute quelques prières en beaux vers, par leſquels vous captivez leur bienveillance.

Je connais l'effet de vos vers,
Et leur ſéduiſante harmonie:
J'adoucirais par eux tous mes revers,
Si j'en avais dans cette vie.

Mais on n'en a point quand on vous ſert. Mes vers ſont ſi rudes, qu'ils ſont propres à faire fuir ceux qui voudraient en entreprendre la lecture, ou à produire l'effet que produiſait la peau de *Ziska*. Auſſi ne coulent-ils pas de ſource; je ne les enfante

1742. qu'à force de contorſions, et de mouvemens convulſifs.

Quand j'ai des vers l'inquiétante manie,
De leur accès je ſuis ſi fortement épris,
Que tel qu'eſt un dévot au tombeau de Pâris,
J'ai de vrais accès de Pythie.

Or avec bien des contorſions, la Pythie ſur le trépied ne diſait que des pauvretés.

A propos de Ziska et de Wallenſtein : je demande en grâce à V. M. de ne les pas prendre pour modèles.

Ils ſavaient aux humains faire ſanglante guerre,
Vous ſavez l'art de les rendre contens :
Ils étaient fléau de la terre,
Et vos vertus en ſont les ornemens.

L'habileté de Jordan Tindalien conſiſte dans une choſe bien réelle, c'eſt qu'il ſent ſon ignorance, et qu'il en connaît toute l'étendue. Je demande pardon à V. M. de ce petit trait de louange que je me donne en paſſant, parce qu'il faut être fort ſavant pour bien connaître l'ignorance.

Hélas ! Jordan Tindalien
N'eſt pas formé pour la ſcience :
On eſt heureux dans l'ignorance,
On ne l'eſt pas lorſqu'on n'ignore rien.

On commence à reparler de la paix : la raiſon qu'on en allègue, c'eſt que les affaires ſont ſi fortement embrouillées, qu'elles ne peuvent pas reſter long-temps dans cet état de criſe.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

LETTRE CX.

DU ROI.

Chrudim, 11 Avril.

Dive Jordane, à préſent les vers coulent chez vous comme un torrent. Je crois que vous avez Apollon à gage, et les neuf ſœurs pour ſervantes ; il n'eſt pas poſſible autrement de travailler comme vous faites. Il faut de plus que vous ayez trouvé une mine de jolies choſes dans le Pinde, et quelque nouvelle veine de belles penſées. 1742.

Pas même la moindre ſaillie,
Ni vaudeville, ni bon mot,
Ne me vient à ma fantaiſie ;
Vous gardez pour vous ſeul l'eſprit et le génie,
Les agrémens ſont votre lot,
Hélas ! le mien eſt d'être un ſot.

Voilà ce qu'on gagne à faire la vie de chien que nous menons ici pour l'amour de la gloire, comme diſait notre ami Chaulieu.

De cet aimable trépaſſé
Célébrons encor la mémoire ;
Mais vous, qui l'avez ſurpaſſé,
Méritez encor plus de gloire.

Il n'en eſt point qui ne doive ceindre votre front. Cette prudence inſéparable de votre courage n'eſt pas une des moindres qualités qu'il faut admirer en vous.

1742.

La prudence du vrai courage
Eſt la ſource et le ſûr appui;
Le reſte eſt une aveugle rage
Que d'un inſtinct brutal ſéduits
Admirent tant de faux eſprits.

Vous ſavez trop bien que l'on ne peut jamais être plus brave, que lorſque la circonſpection ne nous expoſe aux dangers que par néceſſité ou par raiſon; et comme vous êtes extrêmement prévoyant, vous ne vous y expoſez jamais; d'où je dois conclure que peu de héros vous égalent en valeur. Votre bravoure conſerve encore ſon pucelage; et comme toutes les nouvelles choſes ſont meilleures que les vieilles, il s'enſuit que votre courage doit être quelque choſe de tout-à-fait admirable. C'eſt une fleur qui eſt près d'éclore, qui n'a encore ſouffert ni des ardeurs du ſoleil, ni des vents du nord; enfin c'eſt un être ſi digne d'eſtime, qu'il eſt digne de la métaphyſique et des diſſertations de la Marquiſe ſur la nature du feu.

Il ne vous manque qu'un plumet blanc pour ombrager les bords de vos audaces, une longue rapière, de grands éperons, une voix un peu moins grêle; et voilà mon héros tout trouvé. Je vous en fais mes complimens, divin et héroïque Jordan, et je vous prie de jeter du haut de votre gloire quelque regard débonnaire ſur vos amis, qui rampent ici dans les fanges de la Bohème avec le reſte du troupeau des humains.

Je crois que d'Argens eſt ſou; ne lui en dis rien cependant, et garde-toi bien d'aigrir la bile de

notre philoſophe, qui me paraît avoir plus de cette marchandiſe que de bon ſens. Adieu. Tu connais tous les ſentimens que j'ai pour toi. 1742.

LETTRE CXI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 22 Avril.

SIRE,

Je ſuis au bout de mon latin, et je ne ſais par où commencer la lettre que je dois écrire à V. M.

Je ne ſais plus que vous écrire,
Je n'ai pas brin de nouveauté:
Tout eſt tranquille en la cité,
Où l'on attend la paix pour rire.

Les gazettes nous flattent de la paix. Celle de Cologne plaint le monde de ce que le dévoiement du Cardinal qui continue, pourrait être un obſtacle à cette paix, qui marche auſſi lentement que le meſſager du Mans. Je me ſouviens à cette occaſion des remarques de Bayle ſur le dévoiement de Jules Céſar, où il prouve, à ſa façon ordinaire que V. M. imite ſi bien, que les plus grands événemens ſont ſouvent cauſés par de pures vétilles. La diſpute de la Ducheſſe avec le philoſophe, quoique cauſée par une vétille, n'en eſt pas moins ſérieuſe: on pouſſe la vengeance juſqu'au point de ne vouloir point manger ſur des aſſiettes d'argent, parce que ce dernier mot réveille des idées de vengeance et de haine qui font manquer l'appétit.

1742.

Le Marquis ſoutient tout ſans fiel et ſans venin.
On a beau s'emporter, rien du tout ne l'étonne;
Son ennemi le frappe au moment qu'il pardonne:
Entre-t-il tant de fiel dans un cœur féminin?

Tout le monde attend avec beaucoup d'impatience le jugement de V. M. ſur cet important différent. Pour moi je ne dis rien, mais je ſais bien ce que j'en penſe.

On dit ici que les Ruſſes ont pris le parti de la France; cela me fait plaiſir: que les Autrichiens ont été étrillés devant Scharding; cela me remplit de joie: que la Reine de Hongrie perſiſte à ne vouloir point céder; cela me fait peur: que le Roi d'Angleterre envoie un corps de troupes en Allemagne, que la Hollande ſuit ſon exemple; cela me fait frémir. On ajoute que le Roi de Pologne a fortement la goutte; qu'il eſt cependant attendu à Glogau, où le Roi de Pruſſe doit le recevoir, pour l'y régaler magnifiquement. Voilà ma gazette, qui me paraît auſſi sèche qu'elle eſt peu intéreſſante. C'eſt par cette raiſon que je me hâte de finir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 24 Avril, temps pluvieux.

SIRE,

La lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, eſt arrivée heureuſement pour moi, car j'étais au bout de mon latin : mon Apollon s'en était allé au diable, et il y a en ville une tranquillité qui ne peut que déſoler tous ceux qui ont beſoin de nouvelles pour écrire. 1742.

Vos vers charmans, ingénieux
Ont ranimé mon languiſſant génie :
Le feu, l'eſprit de votre poéſie,
Me font parler le langage des Dieux.

C'eſt à la vérité un langage qui reſſemble beaucoup à la *lingua Franca*, et avec lequel je ne ſerais pas fort en état de me faire entendre, ſi j'étais condamné à ſéjourner pendant quelque temps ſur le mont Parnaſſe : malgré tout cela V. M. daigne louer mes vers ; il m'eſt bien difficile de ne pas enviſager cela comme une ſatire fine et délicate.

Je connais le Roi Frédéric,
Aux dépens du prochain il aime parfois rire,
Il eut toujours un peu le tic
De la noble et fine ſatire.

1742. C'eſt en effet de la ſatire la plus fine, que la réſolution priſe de ne plus faire des vers, parce que le Tindalien en fait de bons : le langage des vers eſt devenu pour V. M. un langage ordinaire, parce qu'elle a ſu ſe le rendre familier.

L'architecte de Rome qui voyant la régularité d'un ſuperbe édifice, renonça pour toujours à ſon art, pour ne ſe livrer qu'à l'admiration, me reſſemble comme deux gouttes d'eau : il ne me reſte, pour rendre la reſſemblance plus parfaite, que de l'imiter entièrement.

Quitter des vers l'inquiétante marotte
Et renoncer à langage éloquent,
De tout parti c'eſt le plus conſéquent
Pour quiconque a cervelle ſous calotte.

Or, grâces à Dieu, je m'efforcerai toujours à conſerver le peu que j'en ai.

La deſcription que V. M. fait de ſa préſente manière de vivre, paraîtrait poétique à celui qui ne connaîtrait pas la façon de penſer de V. M. quand elle eſt à l'armée ; car,

Qui dit un roi, dit un mortel heureux
Qui ne connaît ni peines, ni fatigue,
Qui n'a de ſoins dans ces bas lieux
Que d'éloigner tout ſouci qui l'intrigue ;
Le roi eſt fait pour les plaiſirs,
Et le ſavant eſt né pour la miſère :
Le premier, quand il veut, ſatisfait ſes déſirs
Tandis que le dernier de faim ſe déſeſpère.

La comète a jugé à propos de changer les choſes. Il eſt un pays commandé par un Roi, qui fait la

guerre en hiver, qui ſouffre les injures de l'air; tandis que par ſa grâce ſon homme de lettres eſt mollement aſſis dans un canapé, jurant contre ſa maladie, qui lui défend l'uſage des plaiſirs qu'il ſerait en état de ſe procurer. 1742.

Ne penſe pas qui veut couleur de chair, l'eſprit humain eſt ſi peu maître de ſoi, que cela fait pitié; j'en ai vraiment compaſſion. J'ai tort de m'affliger du mal qui arrive dans la ſociété, par la même raiſon qui me porte à me chagriner de ce que la récolte des vins n'eſt pas bonne en France. La ſociété ne fait qu'un corps. La Fontaine a bien prouvé dans ſa fable de l'eſtomac la néceſſité qu'il y a que les parties réciproquement s'affligent du mal que reſſent le tout dont elles dépendent.

Je ne ſais ſi l'Europe a perdu la raiſon; mais une choſe ſais-je bien, c'eſt qu'elle eſt fort à plaindre de ce qu'on la lui a fait perdre.

Si l'on refuſe à l'homme ſain
Ses plaiſirs et ſa nourriture,
Et que du ſoir juſqu'au matin
On le tourmente ſans meſure,
Cet homme ſain perd à l'inſtant
Cette ſanté dont il abonde,
Et n'a plus de contentement,
Ni de plaiſirs dedans ce monde.

Il faudrait que l'Europe eût la cervelle bien forte pour réſiſter à deux têtes qui lui donnent de la tablature.

Il eſt permis au nonagénaire Abbé de St Pierre de vouloir entreprendre d'ajuſter les intérêts des

1742. Princes de l'Europe, comme on permet aux jeunes gens de faire des folies en faveur de leurs maîtresses. J'excuse le dessein de cet Abbé, comme j'excuse Alexandre, qui pleurait de ce que le monde était trop petit.

Enfin la maison de travail aura lieu; il fallait l'activité de Monsieur le Ministre d'Etat de Happe pour le succès d'une pareille entreprise, à laquelle V. M. a bien voulu contribuer. Je lui en rends grâces en mon particulier, par l'intérêt que je prends à ce qui regarde la société. La police sera bien réglée; il manque encore une chose, c'est que V. M. commette au chef de police le soin du pavé et des bâtimens de la ville. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXVIII.

DU ROI.

Chrudim, 27 Avril.

Doctissime Jordane Tindalienſis,

Phébus qui dans tous vos écrits
Sait répandre son abondance,
Econome dans sa dépense
Il en refuse à mes esprits.
Phébus imite l'Eminence (*)
Qui n'accorde qu'à ses amis
Le droit lucratif d'être admis
Dans les faveurs de la finance.

(*) Fleury.

Après cela je ne m'étonne point que vous m'écriviez tant de vers et si peu de nouvelles. Vous êtes plus inspiré par les neuf aimables sœurs, protectrices des arts et des sciences, que par ce monstre aux yeux de lynx, aux oreilles de levrier, et à la chevelure de Méduse. 1742.

Amant favorisé des Grâces,
Elles vous bercent dans leurs bras,
Vous estimez plus leurs appas
Que ce monstre qui dans les places,
Aux halles et dans les villages
Répand avec un grand fracas
Ce qu'il fait ou qu'il ne fait pas.

Tout cela fait que j'apprends peu de nouvelles de Berlin et que je reçois beaucoup de vers ; un peu de l'un et un peu de l'autre me ferait un grand plaisir. Vous ne me dites rien de toutes les sottises qui se font régulièrement et périodiquement. Vous ne m'apprenez rien de vos correspondances de savans, de mes édifices, de mes jardins, de mes amis, en un mot de toutes les choses qui m'intéressent.

Tous les divers événemens
Du grand théâtre politique
Ressemblent à ces changemens
Que fait la lanterne magique;
Marquez-en donc vos sentimens.
Du moins d'une sempiternelle
Contez-moi les égaremens.
L'histoire de la bagatelle

1742. Par vous reçoit des agrémens;
Car tout ce qu'on nomme nouvelle
De la demeure paternelle,
A du charme pour les abſens.

Vous me croyez peut-être trop occupé pour penſer à mes amis; mais vous devez ſentir qu'ils vont de pair avec les plus grandes affaires.

Ce ſont les intérêts du cœur
Que l'on préfère à la durée,
A l'ambition égarée,
Et même au plaiſir ſuborneur
Dont ſouvent l'ame eſt animée,
Et qui pour un peu de fumée
Abandonne ſon vrai bonheur,
Amitié, chaſte et pure flamme,
Amitié, préſent que les Cieux
Nous firent pour nous rendre heureux,
Régnez à jamais dans mon ame.

Je viens à préſent à notre itinéraire. Je ſuis avec la grande armée en Bohème. Le Prince d'Anhalt va commander en haute Siléſie, le Prince Didier a quitté la Moravie, faute d'y trouver de quoi ſubſiſter. Nous reſterons apparemment dans cette ſituation juſqu'à ce que le vert vienne, ce qui peut encore aller à deux mois. Voilà tout ce que j'avais à vous dire, en vous aſſurant des ſentimens que j'ai pour vous. Adieu.

LETTRE CXIV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 29 Avril.

SIRE,

1742.

VOUS comparez, mais très-malignement,
Ma façon de vers ordinaire
Au cours impétueux d'un rapide torrent :
Mais convenez que l'eau n'en eſt pas toujours claire.

V. M. n'aura pas beaucoup de peine à en convenir, ſi elle veut être dans ce moment plus philoſophe que poëte, et avouer que cette comparaiſon ne quadre qu'autant que la concluſion lui eſt annexée. Ce qui me conſole, et me juſtifie, c'eſt que ſouvent l'eau de l'Hippocrène, quand je la puiſe, eſt fort trouble, et que je ne connais point l'art de la tirer au clair. V. M. fait en me louant ce qu'on fait à un perroquet auquel on donne du ſucre.

Souvent par telle nourriture
On fait jaſer ſon perroquet :
Je vous tiens lieu, par mon caquet,
D'animal de cette nature.

Qu'importe, pourvu que j'aye l'honneur d'amuſer V. M. je ſuis content; d'ailleurs j'en tire un avantage réel, c'eſt que je reçois des lettres pleines d'eſprit et de vers, qui ſont charmantes.

Marquées au coin de Chaulieu,
A ce bon coin qui rend inimitable;
Qui vous fait chérir de ce Dieu
Que ſervent les neuf ſœurs, à ce que dit la fable.

1742. Tout le monde ne peut pas poſſéder cette prérogative. Il en eſt de la poéſie comme du courage. Tous les hommes ne ſont pas braves ; auſſi tous les hommes ne ſont-ils pas poëtes. La nature fait un homme brave, comme elle fait un homme avec des talens ſupérieurs pour la poéſie. Un poltron peut faire une action de valeur, au moins à ce que l'on m'a dit, car je ne le ſais point par ma propre expérience. Un homme qui n'eſt pas né poëte, peut faire une fois en ſa vie quelques bons vers, parce que la nature ſe plaît quelquefois à faire de l'extraordinaire. Je me rends juſtice ſur la prudence, en avouant que je poſsède cette qualité :

Je n'eus jamais occaſion
De faire eſſai de mon courage :
Peut-être en ai-je davantage
Qu'Annibal, ou que Scipion :
Mais ſoit prudence, ou modeſtie,
Je ne veux point me mettre dans le cas,
Qu'on reproche à ma prud'hommie,
Qu'elle a du cœur, ou qu'elle n'en a pas.

Je vois par-là l'affaire indéciſe, et j'en conclus que poétiquement parlant, je puis paſſer pour poltron, mais non pas philoſophiquement ; car en due forme de ſyllogiſme, la choſe ne ſaurait être démontrée. D'ailleurs, à quoi diable me ſervirait le courage ; je n'ai point d'ennemis à combattre que les faibleſſes de la nature humaine, que je ſerais bien fâché de détruire ; car quoique ſouvent elles me faſſent du mal, j'avouerai cependant qu'euſſé-je autant de courage qu'Alexandre, je ne voudrais pas

les combattre dans un combat régulier. Ce que j'aurais le courage de vaincre, ce ſerait la faibleſſe pour la gloire, ſi cet ennemi me feſait ombrage, puiſque cette faibleſſe nous coûte la tranquillité et le repos. 1742.

On dit ici qu'Ingolſtadt eſt pris d'aſſaut par les Autrichiens, qui ont paſſé même la bourgeoiſie au fil de l'épée. On ajoute que la chancellerie de V. M. va être tranſportée à Glatz:

Que le pauvre Tindalſen,
Par très-occulte maladie,
Poſſède un corps qui ne vaut rien
Pour le ſéjour de cette vie.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CXV.

DU ROI.

A Chrudim, 29 Avril. Jour ſatirique, d'un ſoleil clair, et le premier du bourgeonnement de quelques arbuſtes.

Enfin la demeure éthérée
Aux aſtronomes conſacrée,
Qu'une troupe d'Autrichiens
Gardait à ſes fiers ſouverains,
De tout le monde ſéparée,
Fréquentant au lieu des humains
Les chats-huans de la contrée,
Ou quelque ombre triſte, égarée,
Qui plaignait encor ſes deſtins,
Environnée de Pruſſiens,
De tout ſecours déſeſpérée,
Ses tours, ſes forts, ſes ravelins
Sont tombés ce jour dans nos mains.

1742. C'eſt-à-dire que Glatz s'eſt rendu le 28 de ce mois par capitulation, de ſorte que je ſuis à préſent maître ſans réſerve de toute la Siléſie.

Monſieur***, mauvaiſe copie de quelque chétif original anglais, vient de prendre le parti déciſif de nous quitter. Vous pouvez vous imaginer juſqu'à quel point je regrette ſa perte.

Cet imitateur ſans génie
De l'extérieur des Anglais,
En a copié la folie,
Mais il manqua leurs meilleurs traits.
Sans le vrai, tout eſt ridicule;
Mars n'a jamais l'air d'Alcidon,
Sans la force on n'eſt point Hercule,
Ni ſans la ſageſſe un Caton.

Pardonnez à ce trait qui m'eſt échappé contre un homme que vous honorez de votre eſtime; mais je crois que cette eſtime eſt du nombre de celles

Que tous les jours de nouvel an
L'on ſe débite en compliment,
Qu'on ſe jure et qu'on ſe proteſte,
Quand ſous la barbe doucement
L'on voudrait plus ſérieuſement
Que l'autre crevât de la peſte.

Vous ne me dites rien des nouvelles berlinoiſes, du Tourbillon, de Céſarion, ni de l'hiſtoire de la galanterie.

Ni de votre aimable goutteux
Qui devient ſi fort amoureux,
Que cette violente flamme
Aux incurables met ſon âme,

Ni de ſon vigoureux tendron,
Qui lorſqu'on joue au corbillon 1742.
Répond de ſa bouche de roſe,
Avec connaiſſance de cauſe,
Quand on demande, *qu'y met-on?*

Tenez, voilà aſſez de ſottiſes pour une fois; contentez-vous-en, cher Jordan, juſqu'au premier ordinaire, où j'eſpère de ne point demeurer en reſte. Adieu.

LETTRE CXVI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 1 Mai.

SIRE,

Je ne parlerai aujourd'hui à V. M. que politique et que guerre, et je ferai dans la règle, puiſque ce ſont là vos plaiſirs chéris; ces occupations ſont auſſi chères à V. M. que l'eſt à une coquette l'aſſortiment de ſa toilette. Car

Toujours combattre vaillamment,
En politique éviter la ſurpriſe,
Et découvrir adroitement
Ce qu'Envoyé cache et déguiſe,
Dans un travail même accablant
Se repoſer, occupant ſon génie,
Regarder tout comme un amuſement,
Savoir quitter les plaiſirs de la vie,

c'eſt là le fort de V. M.

1742. Le goût de la politique commence pareillement à s'introduire à Berlin. On commence toutes les converſations par ſe demander: que font les armées, où ſont-elles? Les gens de lettres quittent leurs livres, pour lire les gazettes, qui mentent et qui ne nous ſont jamais favorables, je ne ſais pourquoi.

On dit ici que l'armée ennemie s'eſt emparée d'Olmutz: d'autres diſent au contraire qu'elle s'eſt retirée en Autriche, parce qu'elle craint d'être attaquée par devant et par derrière. Les plus raffinés politiques aſſurent que dans moins d'un mois Meſſieurs les Autrichiens auront la bonté de déguerpir de la Bavière.

On ne parle à préſent que de la harangue de Milord Stairs aux Etats de Hollande. On fait un commentaire ſur ces paroles: „ Quand V. H. P. „ auront ainſi mis toutes leurs frontières en état de „ ne craindre aucune ſurpriſe, elles pourront pro„ téger leurs alliés de la manière qu'elles le trou„ veront le plus convenable: et par-là d'autres „ princes qui auront envie de ſe joindre aux puiſ„ ſances maritimes, pour maintenir la liberté de „ l'Europe, pourront le faire plus librement et ſans „ crainte." On demande de qui on veut ici parler? C'eſt là-deſſus que les raiſonnemens varient. C'eſt une énigme dont chacun croit avoir le mot.

Certain quidam à mine politique
Sur ce ſujet voulait mon ſentiment:
Je répondis, ſans nul détour oblique,
Que je pouvais aſſurer par ſerment

N'en

N'en rien savoir : mais qu'avec assurance,
Quoique jamais je n'eusse été devin, 1742.
Je pouvais bien, en toute confiance
Lui déclarer qu'on campait à Chrudin.

J'ai lu une relation que l'on dit venir de l'armée, aussi circonstanciée que relation puisse l'être, d'un fait que je crois faux dans toutes ses parties, dans laquelle on parle du dessein qu'un commandant d'une place autrichienne avait formé contre la vie de V. M.; dessein échoué par la dextérité d'un Juif.

V. M. veut-elle une nouvelle aussi comique qu'elle est fausse? c'est que le père de Maupertuis a fait mettre son fils dans un couvent, parce que ce fils voulait épouser une fille qui ne lui convenait point.

Que j'aime à voir une telle faiblesse
Dans le cœur d'un mathématicien!
Fût-on même stoïcien,
Jamais, en pareil cas, la raison n'est maîtresse.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect, et un dévouement parfait, auxquels m'engagent la raison et la reconnaissance, etc.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

Chrudim, 5 Mai.

Doctissime Doctor Jordane, je vous demande des nouvelles de Berlin à cor et à cri, et vous avez la dureté de me les refuser. Je ne reçois de vous que des gazettes du Pinde et les oracles d'Apollon. Vos

vers ſont charmans ; mais je veux des nouvelles.
1742. Mandez-moi donc quel temps il fait à Berlin, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit ; et ſi toutes les ſources ſont taries, parlez-moi au moins du cheval de bronze.

Et de cet équeſtre héros
Que l'on a décoré d'eſclaves,
Pour avoir mis dans ſes entraves
Les Suédois, les Viſigoths.

Entretenez-moi de toutes les bagatelles qu'il vous plaira, pourvu que ce que vous me direz, ſoit relatif à ma patrie, et daignez entrer un peu plus dans les détails.

Vous qui ſi poliment habillez la ſatire,
Tenez pour un temps ſon journal ;
Permettez aux abſens de badiner et rire
Sur quelque ſot original,
Que très-abondamment Berlin peut vous produire ;
Marquez-en le trait principal,
Et ſachez, lorſqu'on veut plaire en ſe feſant lire,
Qu'au lieu d'un ſtyle doctoral,
Elégant, ſimple, ou trop égal,
Il faut que la malice en écrivant inſpire.

Peut-être avez-vous trouvé de cette malice en trop copieuſe portion dans la dernière lettre que je vous ai écrite ; je vous en fais bien des excuſes en ce cas, quoique vous ſachiez bien qu'il ne dépend pas de nous d'être triſtes ou gais, et que c'eſt un effet du tempérament, comme tant d'autres opérations machinales de notre corps. Peut-être croyez-vous qu'il en eſt autrement de la ſatire, et que cette

drogue ſe trouve toujours en même abondance chez les perſonnes qui y inclinent. 1742.

Jamais je ne fus entiché
De cette bavarde folie ;
Pour l'avoir il faut du génie ;
Je n'en ai point, j'en ſuis fâché.

Il ne me reſte qu'à ramper géométriquement ſur les pas de l'uſage, et à ſuivre en gros l'exemple de notre bon et ridicule genre humain.

Qui ſans afficher ſon deſſein,
Soit ennui, ſoit par complaiſance,
Déchire entre ſoi le prochain,
Et dans les bras de l'indolence
Diſtille ce mortel venin
Dont il nourrit ſa médiſance,
Ce qui vraiment n'eſt pas chrétien.

Mais nous ne nous piquons pas trop de l'être, nous autres, et l'on penſe aſſez communément qu'il vaut mieux être père d'un bon mot que frère en Jéſus-Chriſt. On oublie un peu ce qu'eſt cette tendreſſe fraternelle, quand on a fait la guerre.

Tous ces talpatſchs et ces pandours
Qui nous entourent tous les jours,
Sur mon Dieu ne ſont pas mes frères,
De Satan je les crois vicaires,
Et bâtards de ſinges et d'ours.

Comment voulez-vous qu'on reſpecte l'humanité dans des gens qui n'en ont tout au plus que de légers veſtiges. Je crois qu'une reſſemblance de mœurs fait plus de liaiſon parmi les hommes qu'une

——— ſtructure de corps égale; je diſpute l'un et l'autre
1742. à nos ennemis. Le moyen après cela de les aimer!

Nous nous préparons à l'ouverture de la campagne, qui n'aura pas encore lieu ſi tôt, et il ſe pourrait fort bien que nous paſſaſſions encore le 20 de ce mois ſous les toits. Nous ſommes aſſez tranquilles à préſent. Le vieux Prince d'Anhalt couvre la haute Siléſie, et votre ſerviteur raſſemble ici ſes principales forces, pour tomber avec une grande ſupériorité ſur l'ennemi; ce qui ne peut ſe faire qu'à l'arrivée du fourrage.

Tenez, voici une petite leçon militaire pour vous arranger les idées de ce que vous devez penſer ſur nos opérations, et pour que ſi l'on en parle devant vous, vous ſachiez que dire.

La Moravie, qui eſt un très-mauvais pays, ne pouvait être ſoutenue faute de vivres, et la ville de Brunn ne pouvait être priſe, à cauſe que les Saxons n'avaient pas de canons, et que lorſqu'on veut entrer dans une ville, il faut faire un trou pour y paſſer. D'ailleurs ce pays eſt mis en tel état, que l'ennemi ne ſaurait y ſubſiſter, et que dans peu vous l'en verrez reſſortir.

Adieu, *doctiſſime Jordane*. Travaillez bien à l'honneur de la ſcience, et comptez-moi au premier rang de vos admirateurs et de vos amis. *Vale.*

LETTRE CXVIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 5 Mai.

SIRE,

J'AI reçu deux lettres de V. M. également ſpirituelles, comme le ſont toutes celles qui partent de ſa main. La dernière eſt pleine d'eſprit, mais de cet eſprit qui aſſaiſonne ce qu'il dit d'un ſel préparé par la Satire même: 1742.

Vous connaiſſez également
L'art de toucher parfaitement la lyre,
Vous guerroyez habilement,
Vous excellez dans la ſatire.

Votre Majeſté veut des nouvelles: on dit que le Roi de Pologne a acheté un brillant à Leipſic, qui coûte huit cents mille écus: qu'il y a un abbé à Vienne, de la part de la France, nommé Fargé, qui y négocie, et qui y eſt très-incognito: qu'il y aura une ſuſpenſion d'armes.

Pour ce qui regarde les nouvelles littéraires;

Grâces je rends à Votre Majeſté
De demander nouvelles littéraires;
J'en ſuis fourni; je puis ſans vanité
Vous en donner, et des moins ordinaires.

On a pris la défenſe de Machiavel, que l'auteur de l'Anti-Machiavel a fort dénigré: le défenſeur eſt anonyme, et ſon ouvrage eſt imprimé en Hollande.

1742.

Son anonyme qualité
Eſt un effet de ſa prudence :
Car il mérite en vérité
D'être réduit à pénitence.

Voltaire y eſt furieuſement maltraité. V M. a reçu quelques livres, qu'il ne ſera pas néceſſaire de lui envoyer : de nouveaux tomes de l'édition in-quarto de Rollin, le beau poëme de Racine ſur la Religion, un nouveau recueil de pièces d'éloquence et de poéſie. Tout cela attendra dans la chambre de V. M. le moment d'être feuilleté par ſes royales mains.

Quand viendra cet heureux moment
Où la paix faite et confirmée,
Nous vous verrons tranquillement
Bien profiter de votre deſtinée !

Le Tourbillon a été malade, et a gardé la chambre pendant quinze jours. J'ai eu l'honneur de le voir quelquefois. Je vais faire chez le Tourbillon une partie de raiſon, comme on va ailleurs faire une partie d'ombre. La diſpute de la Ducheſſe avec ſon philoſophe a occupé preſque tout le monde, ſur-tout les dames ; le Tourbillon a ſu s'y ſouſtraire, en prenant ſouvent le parti de la retraite.

Knobelsdorf partit hier pour Rheinsberg : Céſarion eſt toujours le même ; mais ce qui m'afflige, c'eſt qu'il perd ſa gaieté, et peut-être ſa ſanté.

Voici une lettre de Voltaire, écrite à un eccléſiaſtique de Londres, qui eſt charmante. J'eſpère par la poſte de mardi envoyer à V. M. le commencement d'un poëme dans le goût de Scarron, ſur les

travaux d'Hercule, qui me paraît charmant. L'auteur lui-même me l'a communiqué. On m'a demandé mon sentiment sur cette question: s'il faut user du plaisir toutes les fois qu'on le peut? Je soutiens que oui, et qu'on pèche en agissant autrement. J'exposerai mon sentiment à la critique également sûre et fine de V. M. 1742.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

Chrudim, 8 Mai.

Fredericus Jordano, salut. J'ai reçu une lettre de Knobelsdorf dont je suis assez content; mais tout en est trop sec, il n'y a pas de détails; je voudrais que la description de chaque astragale de Charlottembourg contînt quatre pages in-quarto, ce qui m'amuserait fort.

Vous voilà donc enfin devenu politique, et plus Mazarin que Mazarin même.

Le roman de la conjecture
Et la fureur des intérêts
Font la monstrueuse figure
D'un politique à grands projets;
Sur tout il combine, il augure,
Et ses soupçons, rêves inquiets,
Qui fouillent tout en vrais furets,
Même en la plus simple aventure

1742. Penſent découvrir des ſecrets.
Toujours ſous l'emprunt d'autres traits
Au public, ſot de ſa nature,
Il donne de la tablature.
Sous les voiles les plus épais
Il cache ſa noirceur impure
Et ſes dangereux trébuchets.

C'eſt cette politique ſur laquelle vous raiſonnez ſelon la façon des hommes, qui imputent toujours à leur prochain tout le mal qu'ils feraient, s'ils étaient en leur place; mais enfin il eſt permis à Jordan de faire ma ſatire, le temps me juſtifiera devant le public.

Jordan, votre eſprit de poëte
Débite poétiquement
Que de fait politiquement
Je fais un peu la girouette.
Ah! ſi c'était aſſurément,
La Renommée eût hautement
Sonné le cas ſur ſa trompette.

Vous voyez par tout ceci que votre eſprit court un peu trop en avant dans la campagne des événemens.

Nos deſtins ſont cachés aux cieux,
Et toute la ſcience humaine
Pour les approfondir eſt vaine;
Nul tube juſque dans ces lieux
Ne rend les objets à nos yeux,
Et la politique incertaine
Suſpend ſes déſirs curieux.
Les gazetiers néceſſiteux

1742.

De la fable que l'on promène
Font des événemens pour eux;
Les fots que leur fuffrage entraîne,
Ajoutent foi, ne fachant mieux;
Mais vous que les eaux d'Hippocrène
Ont foûlé de leurs flots vineux,
Mais vous dont la raiſon eſt ſaine,
Croirez-vous encor de Lorraine
Tous les contes faſtidieux?

Tenez, voilà toute la politique en vers; il ne nous manque plus pour nous achever de peindre, qu'un traité de paix avec ſes préliminaires en poëme dramatique.

Je vous ai fait dans ma lettre d'avant-hier votre catéchiſme ſur nos opérations et je vous ai détaillé au long et au large ce qui ſe paſſait ici; j'ajoute aujourd'hui que mon pronoſtic s'eſt accompli, puiſque les Autrichiens ont quitté la Moravie, faute de ſubſiſtance. Vous verrez bientôt les ſuites qu'auront toutes ces grandes affaires, et ce que tant de mouvemens compliqués des deux armées cauſeront d'effets. Adieu, *dive Jordane Tindaricnſis.*

LETTRE CXX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 8 Mai.

SIRE,

1742. N'EST-IL pas surprenant qu'on me demande mon avis sur cette question; s'il faut user du plaisir quand il se présente à nous? Je serais tenté de ne point répondre, car

Il faut penser bien gaiement
Pour décider cet important problème:
Quand on est triste par soi-même,
On ne peut du plaisir parler que faiblement.

Et j'avouerai à V. M. que si j'ai de la joie ce n'est que dans l'esprit; je n'en ai point dans le cœur; ainsi cette joie n'est point naturelle, c'est une joie aussi fausse que l'était l'air majestueux de Baron, quand il jouait le rôle de Mithridate. J'entreprendrai la décision de cette question, moyennant que je ne consulte que l'esprit: je prouverai sous ses auspices, non-seulement qu'il faut user du plaisir quand il se présente à nous; mais même qu'on commet un péché, quand on ne le fait pas.

Fuir le plaisir, c'est hérésie;
En profiter, c'est agir sagement:
L'un est péché, qui damne surement,
L'autre a son prix en l'une et l'autre vie.

Je n'aurai pas beaucoup de peine à prouver qu'il faut user du plaisir, quand il se présente; puisque

notre inclination nous y porte tous, à la vérité les uns plus fortement que les autres. Vouloir prouver cette vérité, c'eſt vouloir prouver qu'il eſt néceſſaire de boire quand on a bien ſoif. 1742.

Le ſentiment eſt toujours écouté;
Nous le ſuivons même avec complaiſance:
Ce précepteur n'eſt jamais rebuté,
Et ſon autorité jamais ne nous offenſe,

parce que le ſentiment nous preſcrit des devoirs qui conviennent non ſeulement à notre goût, mais même à nos beſoins. J'ai une foule de raiſons à alléguer à V. M. pour prouver ma thèſe. La première, c'eſt que nous devons remplir les devoirs de notre vocation. Qui pourrait douter que nous ne ſoyons faits pour le plaiſir? Ce n'eſt que par ſon ſecours que nous conſervons nos organes, et que nous les fortifions. Chaque organe a une portion déterminée de plaiſir qui lui eſt adjugée: les uns ont à la vérité été plus avantagés que les autres: mais comme il y a des plaiſirs auxquels ils participent tous, ils ſe trouvent en cela dédommagés de ce qu'ils ont reçu de moins. Cette compenſation forme une eſpèce d'égalité entre eux. Ce plaiſir que nos organes reſſentent, eſt un aliment qui les entretient. Dès qu'il eſt ménagé à proportion de la capacité de chacun, il ne nuit jamais. Un mouvement proportionné à nos forces rétablit nos organes; eſt-il exceſſif, il les affaiblit, et les détruit enſuite.

Qui voudrait imiter Hercule,
Qui ſatisfit cent filles en un jour?
On craint toujours pareil émule
Dans la carrière de l'amour.

1742. A beau mentir qui vient de loin; or cette hiſtoire nous eſt venue du pays de la fable; pays auſſi éloigné de nous que le ſont les terres auſtrales de notre continent. Nous ſommes donc faits pour le plaiſir, comme le poiſſon eſt fait pour l'eau. La diſpoſition de nos organes à la vue du plaiſir prouve que nous ſommes faits pour lui: cette diſpoſition change à proportion de la force de l'impreſſion qu'occaſionne la préſence du plaiſir. Nous ſentons de la répugnance pour ce qui peut nous nuire, et nous ſentons une force qui nous entraîne vers les objets qui peuvent nous cauſer de la ſatisfaction.

Un pouvoir ſecret nous entraîne
Vers le plaiſir malgré notre raiſon:
Elle a beau ſuſciter obſtacles à foiſon,
Nature fait les ſurmonter ſans peine.

Cette force eſt ſi puiſſante, qu'elle diſſipe même la crainte naturelle au beau ſexe: l'amour inſpire du courage et de la fermeté aux perſonnes qui naturellement en ont le moins. Cette paſſion fait plus de héros que l'ambition et l'amour de la gloire. La préſence du plaiſir a cet avantage, c'eſt que par ſon influence, dont j'ignore l'origine, elle concentre tellement l'homme, qu'il n'eſt plus occupé que des moyens de rendre les hommages qu'on exige. A la vue du danger, la raiſon de notre conſervation et l'amour de la gloire ſe trouvent dans un conflit de juriſdiction: chacun ſe croit en droit de la prééminence, et ſe récrie ſur ſes prérogatives. Il n'en eſt pas de même du plaiſir; il étouffe toutes les idées qui ne ſe rapportent point à ſon ſervice, et il en

bannit toutes celles qui n'y ſont pas acceſſoires: perſonne n'oſe lui conteſter l'avantage de la ſupériorité. 1742.

Quand l'amour une fois s'eſt emparé du cœur,
On oſe alors tout entreprendre :
On ne connaît dans le pays du Tendre,
Ni la crainte, ni la terreur.

Tout cela prouve que nous ſommes faits pour le plaiſir. Je prouverai dans la lettre ſuivante qu'on peut auſſi peu ſe refuſer au plaiſir, ſans commettre un péché, que je puis me ſouſtraire à l'obligation des nouvelles. Voici des vers d'un M. de St André qui eſt à Berlin ; j'y joins la comédie du Marquis d'Argens ſur l'embarras de la cour, qui à mon avis eſt trop ſérieuſe.

Pourquoi d'Argens dans cette comédie
Semble du rire ignorer les appas?
C'eſt que jamais philoſophe en ſa vie
N'a de la cour mieux ſenti l'embarras.

D'Argens partit avant-hier. Ginkel, à ce qu'on dit, a reçu une lettre de Pétersbourg, dans laquelle on marque que notre miniſtre eſt fort lié avec celui de la Reine de Hongrie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

Chrudim, 11 Mai.

1742. CHER Jordan, j'ai la tête si étourdie par un chaos d'affaires qui m'est survenu tout à la fois, que je te demande quartier pour le coup. Je suis si occupé, j'ai tant à penser, tant à écrire, tant d'ordres à expédier, qu'il m'est impossible de te parler beaucoup raison. Tout ce que je puis te dire, c'est que nous camperons le 13 de ce mois, que les Autrichiens marchent à nous, et que certainement, s'il n'arrive pas quelque miracle, je ne pourrai revenir à Berlin que vers la fin d'Octobre ou le commencement de Novembre. Adieu. Je te recommande à la garde de la philosophie et du Dieu de la santé.

LETTRE CXXII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 12 Mai.

SIRE,

J'AI séquestré mon Apollon,
Adieu j'ai dit aux neuf pucelles,
J'ai quitté le sacré vallon,
Pour vous débiter des nouvelles.

V. M. doit avoir reçu deux ou trois de mes lettres, remplies de nouvelles de politique, de

littérature, et de ville : la précédente roulait ſur le plaiſir ; mais à parler naturellement, ce n'eſt qu'afin d'en entendre parler V. M. 1742.

C'eſt l'eſprit qui nous fait connaître
Ce que plaiſirs ont de plus ſéduiſant ;
Vous en avez infiniment,
Qui pourrait mieux que vous nous en parler en maitre ?

On dit ici que Bruhl de la cour de Saxe eſt entièrement diſgracié, que le Prince de Weiſſenfels en eſt l'unique cauſe, qu'il a repréſenté au Roi que l'armée Saxonne manquait de tout.

Oui, le bonheur de Bruhl nous eſt vanté par-tout,
Car il a tout le bien qu'en ce monde il déſire ;
Les Saxons cependant n'ont rien, manquent de tout ;
Ah ! le beau champ pour la ſatire !

On ajoute que Rutowsky a eu le même ſort, qu'il a quitté l'armée. Voilà des diſcours que je ne garantis point, et qu'on débite ici d'un air myſtérieux.

Il fait fort mauvais temps à Berlin : le vent du nord ſemble avoir pris à tâche de nous faire donner tous au diable, et le ſoleil eſt allé je ne ſais où : s'il paraît, ce n'eſt qu'en rechignant. Je ſoupçonne qu'il paraît dans ſon beau à Chrudim, parce que V. M. y eſt, et que le ſoleil connaît le dévouement que vous avez pour lui.

Le cheval de bronze porte toujours ſon héros, devant lequel je ne paſſe guère ſans faire un ſalamalec ; car pour ne rien déguiſer à V. M. c'eſt des princes morts celui que j'honore et que j'eſtime le plus : s'il y avait des ſaints parmi les électeurs, je n'en choiſirais point d'autre.

1742. On bénit Dieu de ce qu'on ne voit plus de pauvres en ville, et de ce qu'on a ſu délivrer le public de cette engeance.

La Ducheſſe part dimanche pour les terres du Comte de Gotter : tout le monde lui donne ſa bénédiction, et lui ſouhaite un bon voyage. D'Argens eſt le précurſeur ; il partit il y a trois jours, en jurant contre les bienſéances qui lui font faire cent milles d'Allemagne fort inutilement. Il en appelle toujours à la raiſon, que les hommes ne connaiſſent plus. D'Argens ne connaît pas ſi bien le pays de la raiſon, que V. M. connaît celui de la ſatire, qui eſt pour moi un labyrinthe dont je redoute même l'entrée. Tout le monde n'a pas le ſecret du fil d'Ariane. C'eſt un préſent que les Dieux ne font qu'aux princes, quand ils leur accordent la prérogative de l'autorité.

La K*** eſt fort triſte de voir que K***, auquel elle a promis ſa fille aînée, et qu'elle regardait comme le ſoutien futur de ſa famille, eſt ſur le point de partir. Je crois qu'elle cherche à ſe retirer ſur ſes terres en Oſtfriſe, et qu'elle en demandera la permiſſion. J'avouerai naturellement à V. M. que je plains ſon ſort : K*** ne peut digérer la mortification de reſter à Berlin, tandis que tout le monde eſt à l'armée.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu tous les livres que j'ai expédiés pour l'armée, conformément à ſes ordres.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

LETTRE

LETTRE CXXIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 15 Mai.

SIRE,

J'AI reçu la dernière lettre de V. M., qui eſt écrite d'un ſtyle politique, qui renferme beaucoup de ſens, ſous peu de paroles. Le portrait du politique y eſt tracé au vrai. J'en entendis hier un avec autant de ſoumiſſion et de docilité, que V. M. entendrait le Sr. Epicure, s'il revenait au monde pour y prêcher la volupté. Il prétendait que l'Angleterre feſait à V. M. des propoſitions très-avantageuſes; qu'elles tendaient à affermir la poſſeſſion de la Siléſie; qu'on ne voyait point qu'il fût de l'intérêt de la maiſon de Pruſſe que la guerre continuât, puiſqu'elle poſsède actuellement au-delà même de ce qu'elle prétendait. Tout mauvais politique que je ſuis, je jurais qu'il n'y avait pas dans tout ce diſcours le bon ſens, et qu'il en était des actions des Princes à peu près comme des énigmes, dont le ſens paraît contradictoire tant qu'on en ignore le mot. 1742.

On croit aſſez généralement qu'il y a une ſuſpenſion d'armes ſur le tapis. Pour moi, je n'en ſais rien du tout: ce que je ſais bien, c'eſt que tout le monde loue et admire Charlottenbourg, et qu'on eſt charmé des réparations faites au parc.

J'ai eu l'honneur d'apprendre à V. M. la mort de l'abbé du Bos: une particularité néceſſaire à cette

1742. nouvelle, c'eſt qu'on a trouvé vingt-cinq mille jetons de l'académie dans ſa chambre, qu'il a ſu s'approprier.

En voici une aſſez divertiſſante. Le père Patau, abbé de Ste. Geneviève, reçoit un préſent de confitures et de fleurs, accompagné d'une lettre arabe, ſans qu'on lui diſe de quelle part elle vient. L'abbé Fourmont ambitionne l'honneur d'en être lui ſeul l'interprète: il y travaille pendant quatre jours; feuillète pour cela dictionnaires arabes, turcs et perſans. Il trouve enfin fort heureuſement que la lettre eſt écrite par des Turcs de la ſuite de l'Ambaſſadeur, qui veulent ſe faire chrétiens. L'abbé Patau en fait grand bruit, en parle à la Reine d'Eſpagne. La Reine fait de grands éclats de rire, et proteſte qu'il n'y a pas un mot de tout cela dans la lettre. On s'adreſſe à M. de Fiennes, qui l'interprète ſur le champ, et y trouve un compliment à la turque, où Dieu et Mahomet ſont invoqués en faveur de l'abbé, et où on lui marque que ces fleurs et ces fruits contenteront le goût et les yeux. Pour couper court, c'eſt la Reine d'Eſpagne qui avait joué ce tour à l'abbé, en lui feſant écrire une pareille lettre par un petit marchand d'Alep qui vend des bijoux au palais royal.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

Du champ de bataille de Chotuſitz, 17 Mai.

CHER Jordan, je te dirai gaiement que nous avons bien battu l'ennemi. Nous nous portons tous bien. Le pauvre Rottembourg eſt bleſſé à la poitrine et au bras, mais ſans danger, à ce que l'on croit. 1742.

Adieu. Tu ſeras bien aiſe, je crois, de la bonne nouvelle que je t'apprends. Mes complimens à Céſarion.

LETTRE CXXV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 20 Mai.

SIRE,

CE n'eſt pas la dernière lettre dont il a plu a V. M. de m'honorer qui pourra me combler de joie et diſſiper les vapeurs d'une triſteſſe anglaiſe: elle eſt toute propre à en répandre. Les Autrichiens avancent vers l'armée que V. M. commande; c'eſt le déſeſpoir qui les guide, les armes ſont journalières, ce n'eſt qu'à travers un océan de ſang qu'on parvient à la victoire. Ces objets me paraiſſent peu récréatifs: j'avouerai que je n'en connais pas de plus triſtes, puiſqu'on ſe voit en proie à tout ce que le ſort, ſouvent bizarre, a de plus funeſte, et

qu'on risque d'être frustré du bien que l'on aime
1742. et que l'on chérit le plus. Mais tirons le rideau sur ce sujet.

Ginkel a reçu son rappel, il part dans peu de temps, à ce que l'on dit. La Duchesse est partie; voici des vers que l'on dit être de sa composition, contre la comédie de l'Embarras de la cour.

Pendant au croc toute philosophie,
Pour se livrer aux appas de l'amour,
Frère d'Argens fit très-humble folie,
Et se rendit l'embarras de la cour.
Sur ce sujet jamais sa comédie
N'a pu paraître au coin d'un bon auteur,
Ni réjouir, malgré tout son génie,
Un public las de rire de l'acteur.

J'ai lu une pièce qui me paraît assez ingénieuse sur l'état présent des affaires de l'Europe, qui est représenté sous l'idée d'un bal que V. M. ouvre avec la Reine de Hongrie, qui se plaint que cette danse l'a mise sur les dents. Le Duc son époux ne danse pas, parce qu'il a fait venir des souliers de France qui le blessent. Pour les Hollandais, ils ne jugent à propos de danser qu'à la danse des flambeaux. L'allégorie est poussée assez loin, ma mémoire ne m'en fournit pas toutes les circonstances.

On dit que la Hollande a accordé cent mille écus par mois à la Reine de Hongrie: que les Anglais vont beaucoup au-delà, qu'ils lui ont accordé deux cents mille livres sterling.

On m'a assuré que le Général Prætorius entrait au service des Etats de Hollande, qui manquent d'officiers d'état major.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

Au camp de Schlep, 20 Mai.

Fredericus Jordano, salut. Sans doute que vous aurez déjà reçu la lettre où je vous ai appris notre victoire. Aujourd'hui j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'elle n'a pas été fort sanglante pour nos troupes, ce qui me la rend d'autant plus agréable, et permet que l'on s'en réjouisse de tout son cœur. Nos avantages sont complets, et la déroute de l'ennemi, que nous avons poursuivi deux jours, est si terrible, la consternation, la douleur et l'abattement si universels, que rien n'en approche. 1742.

Personne n'est mort de notre connaissance. Le cher Rottembourg qui est blessé, en reviendra, et l'on compte tout au plus que nos morts montent à 1000 ou 1200 hommes; la perte de l'ennemi est taxée entre 6 et 7000 hommes. La relation qui paraîtra de ce qui a précédé et suivi la bataille, est dressée par moi-même, et elle est conforme à la plus sévère vérité.

Je crois que la paix nous viendra dans peu, et que je reviendrai à Berlin plutôt que vous n'avez osé l'espérer.

Dites à Knobelsdorf qu'il m'arrange mon cher Charlottenbourg, qu'il finisse ma maison d'opéra. Et pour vous, faites provision d'une humeur gaie et contente.

Adieu, cher Jordan. Tu vois que je ne t'oublie

—— pas, puiſque j'ai ſongé à toi le moment d'après la
1742. victoire. *Vale.* Mes complimens à Céſarion; dites-lui que nos cavaliers ont été autant de Céſars.

LETTRE CXXVII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 22 Mai.

SIRE,

Je félicite V. M. de la victoire remportée ſur ſes ennemis : les Pruſſiens ſont faits pour vaincre, comme les Autrichiens le ſont pour être battus. Jamais prince ne fit campagne plus glorieuſe.

Tirer ſon bien des mains de l'ennemi,
Deux fois ſur lui remporter la victoire;
Et tout cela dans un an et demi
C'eſt, ma foi, là le comble de la gloire.

V. M. ne ſaurait s'imaginer la joie générale que cela cauſe à tous ſes ſujets; pour moi, quand la nouvelle en eſt venue, j'ai couru la publier, pour qu'elle ſe répandit plutôt : j'ai fait arrêter des perſonnes dans des voitures, pour la leur annoncer, et j'arrêtais les paſſans, pour les engager à participer à ma joie. Je trouvai le Tourbillon dans une joie exceſſive, qui me décocha en entrant ces paroles : parlez-moi d'un tel Roi. Le ſecrétaire de Bavière, dès qu'il en eut appris la nouvelle, vint courir chez une perſonne, pour en entendre la confirmation : cette perſonne, d'un air grave et ſérieux,

lui dit : voilà encore une couronne que le Roi de Pruſſe donne à votre maître. 1742.

Vous avez l'art de faire un empereur ;
Par vos exploits vous ſavez nous convaincre
Que ſous vos lois on parvient au bonheur,
Que vous avez l'art de régner et vaincre.

Que V. M. ne ſoit point ſurpriſe de ce que ma lettre eſt irrégulièrement compoſée ; la joie s'eſt emparée de ma raiſon, et il en eſt de la joie comme de l'ivreſſe cauſée par le vin de Champagne, qui fournit à l'eſprit des idées qui amuſent. Je crois voir le Roi d'Angleterre, qui eſt mortifié du premier tranſport de ſes troupes, jaloux des ſuccès étonnans de ſon cher neveu : les Hollandais ne ſavent de quel côté ſe tourner.

On a fait une chanſon que l'on chante à Paris, et qui marque bien la légéreté de ce peuple.

Par le conſeil de l'Éminence,
En diminuant ſa dépenſe
Louis croit ſoulager nos maux ;
Conſeils indécens, et profanes !
Ah Sire, gardez vos chevaux,
Mais défaites-vous de vos ânes.
Que comme un vrai foudre de guerre
Broglio ſoit armé du tonnerre,
On en eſt ſurpris, et comment
Radote-t-on ſous la calotte ?
Non, il ne va préciſément
Que pour rechercher ſa culotte.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXVIII.

DU ROI.

Au quartier général de Neintz, 25 Octobre.

——*Fredericus Jordano*, salut. Si je suivais mon in-
1742. clination, je vous écrirais: venez, mon cher Jordan, me tenir compagnie, et raisonner avec moi sur l'incertitude de nos connaissances et sur le néant de la vie humaine; mais comme je suis pour règle de préférer le bien-être de mes amis à ma satisfaction particulière, je vous dirai: mon cher Jordan, demeurez paisible citadin de Berlin, fréquentez bien Haude, donnez audience aux savans dans votre bibliothéque, achetez des livres à tous les encans, écrivez-moi lorsque vous n'avez rien de mieux à faire. Je suis sûr d'être obéi en vous parlant sur ce ton, au lieu que tout ce que je pourrais dire à un poltron, pour l'inviter à venir dans une armée, ne serait qu'en pure perte.

Le pauvre Rottembourg n'est point dangereusement blessé; mais il souffre beaucoup de la gravelle. J'espère que dans huit jours cela se dissipera. Je n'ai point encore eu jusqu'à présent assez de tranquillité d'ame pour rimer; car j'ai continuellement à faire, et ce n'ont été jusqu'à présent que des arrangemens perpétuels.

Nos pertes de la dernière bataille se montent en tout à 1700 hommes, 6 officiers d'infanterie et 15 de cavalerie, ce qui n'est pas beaucoup pour une bataille aussi décisive que l'a été celle de Chotusitz.

Adieu, ami. Faites donc que ce gros Knobelsdorf me mande comment se portent Charlottenbourg, ma maison d'opéra et mes jardins. Je suis enfant sur ce sujet; ce sont les poupées dont je m'amuse. 1742.

Vous savez tout ce que je pense sur votre sujet, ainsi il est inutile de le répéter. *Vale.* Mes complimens à la bonne Monbail et au Tourbillon, à la petite Tettau aussi.

LETTRE CXXIX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 26 Mai.

SIRE,

On attend ici avec une très-grande impatience l'arrivée d'un second courrier qui nous donne un détail circonstancié de la bataille: l'on est même extrêmement curieux d'apprendre quelle a été l'issue de la poursuite des ennemis. On regarde cette bataille comme décisive, et elle est d'autant plus glorieuse à V. M. que ni la France ni la Saxe n'y ont part. Les seuls Prussiens ont jusques ici soutenu avec gloire tout le poids de la guerre, et ils ont conduit les choses au point où elles sont présentement. Si la paix se fait, c'est à V. M. seule que l'Europe en est redevable. Pendant que V. M. gagne des batailles, on chansonne en France, on danse à Moscou, on peste à Londres, et l'on calcule en Hollande.

1742. Il paſſe ici tous les jours des comédiens, des muſiciens, des artiſtes, des peintres qui vont à Moſcou. Les artiſtes vont voir Knobelsdorf. Le fameux Valeriani lui a rendu viſite, et a été extrêmement content des deſſeins qu'il lui a montrés de l'opéra etc. Cet Italien convenait que tout y reſſentait l'antique et le goût du Palladio.

Voici des vers du jeune Vatel, qui attend la déciſion de ſon ſort, préſentés à Sa Majeſté la Reine mère à l'occaſion de la dernière bataille.

On dit ici le Comte de Rottembourg mort, je n'en crois rien: je me flatte qu'il ſe rétablira, puiſque V. M. m'a fait l'honneur de me dire que l'on avait eſpérance qu'il ſe rétablirait. N'eſt-il pas fâcheux que les hommages que l'on rend à la gloire, ſoient accompagnés de tant de riſques?

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 27 Mai.

SIRE,

On ne parle ici que de la victoire remportée ſur les Autrichiens, quoique dans cette joie il y entre un peu d'inquiétude ſur ce qu'on n'a pas des nouvelles des ſuites de cette action glorieuſe aux troupes de V. M. Le peuple conte l'hiſtoire ſuivante. Un jeune homme inconnu, au plus fort du combat, s'eſt mis à la tête de quelques eſcadrons, et a combattu avec une valeur qui a tellement ſurpris V. M.

qu'elle lui a fait demander ſon nom pour le récompenſer. Ce jeune homme n'a jamais voulu le dire, et s'eſt retiré, ſans que juſques ici on ait pu découvrir qui il était. Voilà une hiſtoire ſur laquelle le peuple, qui eſt toujours ſuperſtitieux, fait des commentaires. 1742.

Voici une chanſon qui par ſa naïveté divertira V. M. L'auteur n'en veut pas être connu; j'ai eu beaucoup de peine à la lui arracher.

Les deux plus jeunes princes de Wirtemberg ont beaucoup diverti leur gouverneur par la joie exceſſive qu'ils ont témoignée à l'ouïe de la bataille; mais dès qu'ils ont appris que le Comte de Rottembourg était bleſſé, ils ſe ſont mis à pleurer très-amèrement, en déplorant le malheur qu'ils avaient de ſe voir expoſés à la perte de leur meilleur ami.

Le pauvre Kayſerling eſt au lit depuis huit jours: c'eſt un violent accès de goutte qui l'y oblige: il m'a chargé de le mettre aux pieds de V. M.

Je ne ſais ſi V. M. reçoit toutes les pièces que je lui envoie; elle recevra la ſemaine prochaine la ſuite des travaux d'Hercule, avec une comédie où le portrait du philoſophe brouillé eſt repréſenté au naturel

Il y a ici un homme qui a fait un vaſe de fleurs en haute-lice, que tous les connaiſſeurs admirent: Knobelsdorf et Peſne ſouhaiteraient bien que V. M. pût le voir; c'eſt un morceau achevé. L'ouvrier eſt des Gobelins; la misère ne lui permet pas d'attendre le retour de V. M. Peſne travaille à force aux plafonds de Charlottenbourg.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXXI.

DE M. JORDAN.

Sans date.

SIRE,

1742. On eſt impatient de voir l'effet que la dernière victoire aura produit. La gazette de Leyde marquait que cette nouvelle avait cauſé de la conſternation dans l'eſprit du peuple anglais. On cherche en Hollande à ſe perſuader que cette bataille n'eſt point déciſive. On dit avec tout cela qu'il y a un peu de méſintelligence entre la Hollande et l'Angleterre. On ne comprend point les raiſons du cantonnement. Voilà des nouvelles échappées par haſard de la bouche des maîtres politiques, qui ſouvent ſont auſſi ſilencieux que l'étaient autrefois les diſciples de Pythagore.

Les réflexions que fait V. M. ſur les révolutions qu'un ſeul homme peut occaſionner, ſont également juſtes et ingénieuſes. Je parlerai franchement à V. M. Ces révolutions ne m'ont pas ſurpris. Je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma cour pendant quatre ſemaines, que j'ai été convaincu que V. M. était deſtinée à faire des grandes choſes. Tout le monde était alarmé de voir une guerre au commencement du règne de V. M., parce qu'on ne prévoyait pas que cette carrière ſerait glorieuſement parcourue. V. M. a fait voir à l'Europe ſes talens dans l'art militaire, et dans la politique. V. M. montrera toujours à ſon peuple, que ſi elle ſait être le

destructeur acharné de ses ennemis, elle sait aussi être le père tendre de ses peuples. V. M. a par cette guerre montré qu'on ne l'attaque point impunément, et qu'elle a des troupes redoutables. 1742.

Les bâtimens croissent à vue d'œil, le poëte a presque fini son premier opéra, les danseurs sont attendus, les pauvres disparaissent des rues, on file beaucoup à la maison de travail. Le nouveau directeur, sensible au souvenir de V. M., ira soigneusement visiter la maison qui lui est confiée, quoiqu'elle soit, pour son malheur, au bout de la *Wilhelms-Strasse*.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CXXXII.

DU ROI.

Au camp de . . .

Fredericus Jordano, salut. Il est arrivé ce que vous avez prévu; nous avons eu une bataille décisive, vous en savez le succès; les suites en sont que le Prince Charles quitte la Bohème, et qu'il va vers Brunn ou vers Wittingau.

Rottembourg se remet de ses blessures, et nos pertes ne sont pas excessives.

Voilà ton ami vainqueur pour la seconde fois dans l'espace de treize mois. Qui aurait dit, il y a quelques années, que ton écolier en philosophie, celui de Cicéron en rhétorique, et de Bayle en raison, jouerait un rôle militaire dans le monde? Qui aurait dit que la Providence eût choisi un poëte

1742. pour bouleverſer le ſyſtème de l'Europe et changer en entier les combinaiſons politiques des rois qui y gouvernent? Il arrive tant d'événemens dont il eſt difficile de rendre raiſon, que celui-ci peut être hardiment compté de ce nombre. C'eſt une comète qui traverſe cette orbite et qui dans ſa direction ſuit un cours différent de toutes les autres planètes.

J'attends de tes nouvelles avec impatience; mais écris-moi force bâtimens, meubles et danſeurs. Cela me récrée et me délaſſe de mes occupations, qui, pour être toutes importantes, deviennent difficiles et ſérieuſes. Je lis ce que je puis, et je t'aſſure que dans ma tente je ſuis autant philoſophe que Sénèque, ou plus encore.

Quand nous verrons-nous ſous ces beaux et paiſibles hêtres de Rémusberg, ou ſous les ſuperbes tilleuls de Charlottenbourg? Quand pourrons-nous raiſonner à notre aiſe ſur le ridicule des humains et ſur le néant de notre condition? J'attends ces heureux momens avec bien de l'impatience, d'autant plus que pour avoir eſſayé de tout dans le monde, on en revient pour l'ordinaire au meilleur.

Adieu, cher Jordan. N'oublie point ton ami et conſerve-moi dans ton cœur avec toute la fidélité qu'Oreſte devait à Pylade.

LETTRE CXXXIII.

DU ROI.

Au camp de B..., 27 Mai.

Fredericus Jordano, salut. J'ai vu tous les caractères d'une joie sincère dans la lettre que vous m'écrivez; j'y reconnais bien et l'ami et le philosophe. Nous allons nous mettre à présent en quartier de cantonnement, et je crois, vu la situation présente, et les avantages que les Français viennent de remporter récemment sur le Prince Lobkowitz, que cette guerre touche à son dernier période. 1742.

Adieu, cher Jordan. Dès que je serai cantonné, je vous écrirai de plus longues lettres et peut-être pourrai-je, plutôt que je n'ai osé l'espérer, t'entretenir dans le nouveau Lycée de Charlottenbourg, et t'assurer de vive voix que je t'aime et t'estime de tout mon cœur. *Vale.*

LETTRE CXXXIV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 2 Juin.

SIRE,

Toutes les gazettes sont remplies des faits glorieux de l'armée prussienne, qui dans l'histoire figurera à côté de la légion fulminante, sous l'épithète d'invincible. On dit ici que nonobstant

1742. la défaite de l'armée autrichienne, on a chanté le *Te Deum* à Vienne. Je ne saurais m'imaginer que cela soit vrai; on n'en dit rien dans les nouvelles publiques. Il y a une feuille qui paraît en Hollande, qu'on nomme le Magasin politique, qui n'a pas l'art de ménager ses expressions. Le Spectateur en Allemagne, qui se fait à Berlin, lui donnera sur les doigts, comme il le mérite.

On fait ici des gageures sur l'arrivée du transport des troupes anglaises; il y en a qui prétendent que le premier en est arrivé à Ostende, et d'autres qui disent le contraire. S'il n'est pas fait encore, la victoire de V. M. pourrait bien l'empêcher pour toujours.

On dit ici que le Maréchal de Belle-Isle ira à Vienne, après avoir été à Dresde, à Prague, et au camp de V. M. Cette démarche fait entrevoir une lueur de paix, qui fait plaisir à tout le monde.

Algarotti quitte Dresde, et s'en va en Italie, fort dégoûté de l'Allemagne. Ses amis croient qu'il se jetera dans l'Eglise.

On dit ici les Français devant Passau: on voudrait voir les troupes de V. M. dans l'inaction pendant le reste de la campagne: c'est une belle qu'il faut ménager, et ne pas mettre sur les dents. V. M. a supporté jusques ici tout le poids de la guerre; ses alliés n'ont rien fait. C'est à eux à présent à payer leur quote part. Voilà les discours du public politique. Tous les Francs-maçons m'ont chargé de demander à V. M. la permission de faire le jour de la St. Jean une procession avec la musique, comme cela se pratique en Angleterre. J'attends les

ordres

ordres de V. M. sur ce sujet, pour les leur communiquer. 1742.

Césarion continue toujours à tenir le lit. Que l'espérance de voir bientôt ici V. M. est une espérance agréable! Qu'elle a de vertu et d'efficace sur mon esprit!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXXV.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 4 Juin.

Fredericus Jordano, salut. Je suis si affairé, que bien loin d'avoir l'esprit libre, je l'ai plus embarrassé que jamais. Nous avons ici les deux Belle-Isle et quelques officiers français. Le pauvre Britz a payé son tribut à la nature; je le regrette beaucoup comme un fort brave garçon et une ancienne connaissance. Rottembourg est tout à fait hors de danger; les victimes de la patrie qui ont en dernier lieu si généreusement combattu, se remettent en grande partie; les chirurgiens me donnent très-bonne espérance de leur guérison.

Je ne sais pas trop quand je vous reverrai. A parler franchement, je ne présume point que ce soit avant la fin de la campagne. Adieu, *dive Jordane*. Je n'ai l'esprit ni gai ni épique. Aime-moi toujours, et sois persuadé de mon estime et de mon amitié. Mes complimens à Césarion, au Tourbillon et à l'Architecte.

LETTRE CXXXVI.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 5 Juin.

—— *Fredericus Jordano*, salut. Vous serez sans doute
1742. à présent informé des heureuses suites de notre victoire. Les ennemis se sont retirés jusqu'à Budweis, où ils se sont joints avec le Prince Lobkowitz. Vous voyez par-là que le fait est inconteſtable, et que rien ne confirme si fort notre supériorité que la fuite de l'ennemi, et une retraite de seize milles d'Allemagne.

La relation imprimée de Berlin qui sans doute court à présent tous les cafés de l'Europe, est sortie de ma plume. J'ai détaillé toute l'action avec exactitude et avec vérité. L'histoire de l'inconnu est une fable en pure perte; un maître de poste y a donné lieu, qui se trouvant auprès des équipages, crut trouver plus de sureté en combattant avec les autres qu'en demeurant seul auprès des équipages.

Je plains le pauvre Césarion. Avouez-moi qu'il est bien fait lui pour se marier; il me fait cependant beaucoup de compassion et par le corps et par l'esprit. Rottembourg se rétablit tout à fait, et nous sommes ici assez tranquilles. Je lis beaucoup, lorsque je n'ai pas d'ouvrages plus sérieux à faire; enfin ma tente ressemble infiniment plus à la demeure d'un philosophe que le tonneau ridicule de Diogène, ou le bouge indécent de Leibnitz.

J'ai reçu les vers que vous m'envoyez. L'Hercule travesti me paraît assez trivial : j'espère que la comédie que vous me promettez, vaudra mieux. 1742.

Adieu, Jordan tindalien,
Fidelle ami, bon citoyen,
Mais qui, par prudente sagesse
Se ménage plus d'un moyen
Pour cacher sa grande faiblesse,
L'attachement pour son espèce,
Dans les antres poudreux du vieux pays latin.

LETTRE CXXXVII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 5 Juin.

SIRE,

J'ai reçu deux lettres de V. M. en même temps : voilà plus d'honneur et de plaisir que je n'en mérite : cet avantage me sert de remède; c'est un excellent lénitif pour un homme, qui depuis le mois de Novembre, est entre les mains de la faculté meurtrière : mon corps est très-cacochyme, et l'esprit qui le sert. Je sens malgré tout cela de la joie dans le cœur depuis le gain de la bataille, et depuis le moment où l'on a commencé à se flatter que V. M. reviendrait à Berlin. Haude ne bat que d'une aile : Francheville fesait une feuille périodique qui aurait pu devenir fort intéressante; mais il n'est point encouragé, et le censeur le rebute. Ma bibliothèque

——— fait mes délices, parce qu'en la feuilletant, je
1742. me perſuade de plus en plus que tout eſt frivole dans le monde littéraire. La ſeule étude ſalutaire aux hommes eſt celle qui nous apprend à vivre avec eux, à les connaître; et celle qui contribue à notre conſervation et à notre plaiſir. Je regarde les autres comme des jouets qui amuſent les enfans. Perſonne n'eſt plus convaincu de tout cela que V. M., qui a tant philoſophé en ſa vie.

Le bâtiment de l'opéra croît à vue d'œil; c'eſt une obſervation que tout le monde fait: les plafonds de Charlottenbourg avancent, et Peſne y travaille avec beaucoup d'aſſiduité.

On était impatient de voir une relation de la bataille, faite par la cour de Vienne: elle a enfin paru dans les gazettes; on voit par cette relation que les Autrichiens avouent qu'ils ont été battus par les redoutables Pruſſiens en due et bonne forme.

On prétend que le Comte de Tœrring va à Vienne.

Dieu veuille conſerver V. M., et que j'aye la conſolation de la voir bientôt dans les ſuperbes jardins du riant Charlottembourg!

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXXVIII.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 7 Juin.

Fredericus Jordano, salut. Nos maudits Français gatent tout, pendant que je raccommode tout. Voilà deux oisons que l'Empereur et le Roi de France avaient choisis avec bien du soin pour commander en Bavière, qui laissent passer à Khevenhuller le Danube en leur présence. Il est impossible de compter toutes les fautes qu'ont faites ces généraux. Qu'en résultera-t-il? Que tout le poids de la guerre tombera sur moi. Belle consolation que de faire des conquêtes pour les autres! Le Prince Charles a marché vers la Moldau, pour attaquer le Maréchal de Broglio, qui se tient à Frauenberg. Belle-Isle est à Dresde, les Saxons sur leurs frontières. Quelle bigarrure! Voici le point critique de cette année. Dans quinze jours, la scène des événemens sera plus éclaircie. 1742.

Mandez-moi ce que l'on dit de cette bataille, si elle fait grand bruit dans le monde; si le peuple y prend part, si l'on croit que l'armée est en état de battre mes ennemis, si l'on me suppose de l'entendement en fait de guerre? en un mot tout ce qui peut être relatif à cette matière.

Ecrivez-moi beaucoup au sujet de Charlottembourg, du parc, de la maison d'opéra, et faites de grandes descriptions, afin de m'entretenir longtemps sur des sujets agréables et divertissans.

1742. Dieu fait quand je pourrai vous entretenir dans ces charmantes retraites, et parler raiſon hors du tourbillon du monde et des embarras. Je crains fort que ce temps déſiré ne ſoit encore plus éloigné qu'on ne le croit; en attendant je lis et penſe beaucoup. Peut-être me trouverez-vous plus raiſonnable que je ne l'ai été, ſavoir ſi j'en vaudrai mieux; c'eſt un *latus per ſe*.

Faites mes complimens à cet ami qui a le cœur et le corps malades. Dites à Pœllnitz que je ne lui écris point, à cauſe que j'ai à faire, mais que ſes lettres me font plaiſir, et qu'il fera bien de m'en écrire ſouvent.

Je vous conjure de me faire avoir une bonne lorgnette, qui découvre les objets de loin, et à peu-près pour votre vue.

Adieu, *dive Jordane*. N'oublie pas le pauvre Ixion qui tourne comme un forcené à la roue des événemens de l'Europe, et ſois ſûr que je te conſacre une amitié égale à ma durée.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 10 Juin.

J'ÉTAIS né pour les arts, nourriſſon des neuf ſœurs;
Tout y conviait ma jeuneſſe.
Un cœur compatiſſant, avec de ſimples mœurs,
M'inſpiraient peu de goût pour l'orgueil des grandeurs;
Je n'eſtimais point la proueſſe
D'un héros tyrannique entouré de flatteurs.

Les grâces, la délicateſſe,
Les folâtres erreurs d'un cœur plein de tendreſſe, 1742.
Le Dieu des doux plaiſirs, les charmes ſéducteurs
La volupté de toute eſpèce
Dans l'île de Cypris me parèrent de fleurs.
De cet état heureux j'ai goûté les douceurs.
Bientôt un coup du ſort ſur un plus grand théâtre,
Sujet à des revers fameux,
M'a fait monter malgré mes vœux;
Là d'un air triomphant, altier, opiniâtre,
D'un luſtre éblouiſſant, bouillant et valeureux,
La Gloire, ce fantôme, apparut à mes yeux;
J'encenſai ſes autels, et ce culte idolâtre,
Brillant dans ſes erreurs non moins que dangereux,
Rendit mes pas audacieux.
Mais la Gloire bientôt, me traitant en marâtre,
Me rappelant à moi, dans ſes plaiſirs affreux
Me fit voir les malheurs des humains furieux,
Et ce hideux monſtre qui nage
Dans des torrens de ſang répandus par ſa rage,
Immole les humains pour illuſtrer ſon nom,
Pour humer de l'encens, ou pour ceindre ſon front,
Que périſſe plutôt à jamais ma mémoire!
Non, je n'ai point l'eſprit farouche de Néron;
Le ſang de mes amis verſé pour ma victoire
Me pénètre le cœur du plus affreux poiſon.
Serai-je plus heureux en vivant dans l'hiſtoire?
Un ſeul ſiècle écoulé, que dis-je? — une ſaiſon
Replonge dans l'oubli le plus fameux renom.
Dans ce monde étonnant que contient l'Elyſée,
De tous ceux dont la mort trancha la deſtinée,
Penſez-vous que les morts nouveaux

Auront le pas ſur ces héros ?
1742. Vous mourrez ; votre nom que déchire l'envie,
Même après le trépas ne peut trouver de port
Contre la noire calomnie.
Heureux eſt le mortel de qui le bon génie
Sait vivre dans l'oubli ſatisfait de ſon ſort !
On m'ignorait avant ma vie,
Que l'on m'ignore après ma mort.

Voilà de la morale cadencée et toiſée, j'eſpère que vous en ferez content. Je me flatte quelquefois de pouvoir encore paſſer un bout d'automne à Charlottembourg, et raiſonner avec vous ſur le vide et la nullité de toutes les choſes de cette vie. J'ai conclu le marché pour le fameux cabinet du Cardinal de Polignac ; je l'aurai en entier, on l'enverra par Rohan à Hambourg. Ce ſera pour Charlottembourg un ornement de plus, et qui vous amuſera autant que votre bibliothèque.

Encouragez Francheville juſqu'à mon retour.

GAZETTE.

Charles de Lorraine et Lobkowitz ſe ſont joints ; ils ont paſſé la Moldau, et chaſſent devant eux un troupeau de Français dont Broglio eſt le berger. Les Pruſſiens vont marcher à Prague, pour remettre les Français dans le bon chemin, ou pour faire la paix.

Adieu, cher Jordan. Je ne vous dis rien de l'eſtime, de l'amitié et de tous les ſentimens de votre ſerviteur.

LETTRE CXL.

DE M. JORDAN.

Berlin, 12 Juin.

SIRE,

JE me flattais que nous aurions bientôt l'honneur de voir V. M. jouir tranquillement à Charlottenbourg du fruit de ſes travaux militaires; mais la lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, ſemble m'avoir envié le bonheur de cette eſpérance. On dit que le Maréchal de Belle-Isle ne quittera V. M. que pour aller à Vienne: je voudrais pouvoir me le perſuader, ce ferait un lénitif, toujours bon à prendre; mais ma diable de raiſon, toujours ennemie de la tranquillité de mon ame, m'objecte que ſi le Maréchal allait à Vienne, les préliminaires de la paix feraient au moins ſignés. Je regrette le pauvre Britz, et tant d'honnêtes gens, victimes volontaires de l'amour de la gloire. 1742.

On prétend que les ennemis ſont dans le deſſein de haſarder une ſeconde bataille; on aſſure la choſe très-poſitivement. Quoique je ne les craigne plus, je voudrais bien cependant qu'ils ſe tinſſent en repos.

On dit ici qu'un jeune officier a été tué dans un duel, en faveur des beaux yeux de la galante Comteſſe de Breslau. Cela m'a ſurpris. La ſalle de muſique ſera faite ſamedi prochain, elle repréſente le Parnaſſe et les Muſes: dans une quinzaine de jours il y en aura encore deux d'achevées. On

—— ne saurait être plus assidu à son travail que ne l'est
1742. Pesne.

La goutte de Césarion est à la main: il me paraît d'ailleurs assez bien depuis huit jours, soit pour la santé, soit pour l'humeur.

La K*** ira, je crois, sur ses terres; elle continue à être malade; je la plains: ne pas se bien porter, avoir cinq filles à marier, un fils qui fait le vagabond, ne pouvoir pas disposer d'un homme dont on voudrait faire son gendre; il y a dans tout cela de quoi se chagriner.

J'ai reçu des bijoux de la part de V. M. pour les vendre: ils ont été expédiés le 23 de Mai et ne sont arrivés ici que le douze. J'en rends raison à Frédersdorf, pour ne pas importuner V. M. Les Francs-maçons attendent avec impatience la permission de V. M., et d'Argens l'exemption des droits d'accise pour ses effets.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXLI.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 13 Juin.

Fredericus Jordano, salut. A la fin je vous apprends cette nouvelle tant attendue, tant désirée, le but de la guerre, cette grande nouvelle; en un mot la conclusion d'une bonne et avantageuse paix.

. . . . . .

Je vous laisse du temps pour respirer. Je conçois qu'une nouvelle si peu attendue et si agréable ne

laiſſera pas que de vous réjouir beaucoup. Cependant que votre joie ne vous rende pas indiſcret; je vous défends de parler de ceci juſqu'au temps où la nouvelle en ſera publique. 1742.

J'ai fait ce que j'ai cru devoir à la gloire de ma nation; je fais à préſent ce que je dois à ſon bonheur; le ſang de mes troupes m'eſt précieux, j'arrête tous les canaux d'une plus grande effuſion, qu'une guerre faite par des barbares n'aurait pas laiſſé d'entraîner après ſoi, et je vais me livrer de nouveau à la volupté du corps et à la philoſophie de l'eſprit. Je ſerai environ le 15 ou le 20 de Juillet à Berlin. Portez-vous bien vers ce temps-là, et faites proviſion de tout ce que votre eſprit peut imaginer de plus divertiſſant et de plus agréable; en un mot que je retrouve en vous la ſageſſe de Platon, l'éloquence de Cicéron, l'eſprit ſerviable d'Atticus et le ſupport d'Epicure.

Adieu, très-pacifique Jordan. Ton ami le fier-à-bras te ſaluera bientôt ſous l'appareil modeſte et ſimple d'un philoſophe.

LETTRE CXLII.

DU ROI

Au camp de Kuttemberg, 15 Juin.

Fredericus Jordano, ſalut. Enfin voilà la paix venue, cette paix après laquelle vous avez tant ſoupiré, pour laquelle tant de ſang a été répandu, et dont toute l'Europe commençait à déſeſpérer. Je ne ſais ce que l'on dira de moi; je m'attends

1742. à la vérité à quelque trait de satire, et à ces propos ordinaires, ces lieux communs que les sots et les ignorans, en un mot les gens qui ne pensent point, répétent sans cesse après les autres. Mais je m'embarrasse peu du jargon insensé du public, et j'en appelle à tous les docteurs de la jurisprudence et de la morale politique, si après avoir fait humainement ce qui dépend de moi pour remplir mes engagemens, je suis obligé de ne m'en point départir, lorsque je vois d'un côté un allié qui n'agit point, de l'autre un allié qui agit mal, et que pour surcroît j'ai l'appréhension au premier mauvais succès d'être abandonné, moyennant une paix fourrée, par celui de mes alliés qui est le plus fort et le plus puissant ?

Je demande si dans un cas où je prévois la ruine de mon armée, l'épuisement de mes trésors, la perte de mes conquêtes, le dépeuplement de l'Etat, le malheur de mes peuples, et en un mot toutes les mauvaises fortunes auxquelles expose le hasard des armes et la duplicité des politiques ; je demande si dans un cas semblable, un souverain n'a pas raison de se garantir par une sage retraite d'un naufrage certain, ou d'un péril évident ?

Nous demandez-vous de la gloire ? Mes troupes en ont suffisamment acquis. Nous demandez-vous des avantages ? Les conquêtes en font foi. Désirez-vous que les troupes s'aguerrissent ? J'en appelle au témoignage de nos ennemis, qui est irrévocable. En un mot, rien ne surpasse cette armée en valeur, en force, en patience dans le travail et dans toutes les parties qui constituent des troupes invincibles.

Si l'on trouve de la prudence à un joueur, qui après avoir gagné un ſept-leva, quitte la partie, combien plus ne doit-on point approuver un guerrier qui ſait ſe mettre à l'abri des caprices de la fortune après une ſuite triomphante de proſpérités ? 1742.

Ce ne ſera pas vous qui me condamnerez, mais ce ſeront ces ſtoïciens dont le tempéramet ſec et la cervelle brûlée inclinent à la morale rigide. Je leur réponds qu'ils feront bien de ſuivre leurs maximes, mais que le pays des romans eſt plus fait pour cette pratique ſévère que le continent que nous habitons; et qu'après tout un particulier a de tout autres raiſons pour être honnête homme qu'un ſouverain. Chez un particulier, il ne s'agit que de l'avantage de ſon individu, il le doit conſtamment ſacrifier au bien de la ſociété; ainſi l'obſervation rigide de la morale lui devient un devoir, la règle étant: il vaux mieux qu'un homme ſouffre que ſi tout le peuple périſſait.

Chez un ſouverain, l'avantage d'une grande nation fait ſon objet, c'eſt ſon devoir de le procurer; pour y parvenir il doit ſe ſacrifier lui-même; à plus forte raiſon ſes engagemens, lorſqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de ſes peuples.

Voilà ce que j'avais à vous dire, et dont vous pourrez faire uſage en temps et lieu dans les compagnies et les converſations, ſans faire remarquer que la paix eſt faite.

Preſſez Knobelsdorf d'achever Charlottembourg car je compte y paſſer une bonne partie de mon temps.

1742. Adieu, cher Jordan. Ne doutez point de toute la tendre amitié que j'ai eue, que j'ai, et que j'aurai pour vous jusqu'au dernier soupir de ma vie.

LETTRE CXLIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 18 Juin.

SIRE;

J'AI vu par la lettre de V. M. qu'elle n'est point du tout contente des Français; ils viennent de faire une bévue bien grande à l'égard du corps de Khevenhuller: les gazettes de Leipsic disent même qu'ils ont été battus par les Autrichiens. V. M. m'ordonne de lui dire ce que pense le public sur les affaires présentes. Comme je ne fais qu'obéir, je parlerai sur ce sujet avec toute la franchise dont mon ame est capable, et je rapporterai scrupuleusement les différens ouï-dire.

V. M. peut déjà être assurée d'une chose, c'est qu'en général les Français ne sont point aimés: on voit avec peine qu'ils soient dans le cœur de l'Allemagne, pour y porter le désordre, et pour y pêcher ensuite en eau trouble: on n'a pas vu avec plaisir que V. M. se soit alliée à la France, qui, à ce que l'on prétend, voudrait voir la puissance de V. M. affaiblie. On le présume, parce qu'ils n'ont envoyé que de fort mauvaises troupes en Allemagne, qu'ils n'ont encore rien fait en faveur de leurs alliés depuis le commencement de la guerre,

que tout le poids en a été sur V. M. seule. Avec tout cela bien des gens croient que V. M. dupera le Cardinal, qu'il n'est pas encore où il croit en être. Les plus raffinés politiques disent que V. M. pourrait tirer plus d'avantages de l'alliance avec la Hollande et l'Angleterre, qui accorderaient tout ce qu'il plairait à V. M. pour la faire entrer dans leur parti. On compare V. M. à une belle que tout le monde recherche, et qui est en droit de vendre ses faveurs à un fort haut prix. Voilà, foi d'homme d'honneur, la quintessence de ce que j'entends dire depuis fort long-temps. J'ai toujours répondu par les paroles de la Sévigné: on ne peut juger des événemens, à moins qu'on ne connaisse le dessous des cartes. 1742.

La dernière victoire fait encore beaucoup d'honneur à V. M.; toutes les relations vantent l'intrépidité qu'elle y a fait paraître: on est surpris des talens de V. M. dans l'art militaire. Le peuple a témoigné beaucoup de joie à l'ouïe de cette victoire; et s'il y a une raison qui l'engage à souhaiter que V. M. revienne, c'est afin de ne la plus voir exposée aux risques de la guerre.

Voici des lorgnettes de toutes les façons: V. M. aura la bonté de choisir celle qu'elle croit lui pouvoir convenir, et de me renvoyer les autres. J'ai eu de la peine à les trouver.

Le tapissier dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M. qui a fait ce beau vase de fleurs en hautelice, attend la décision de son sort.

Dieu veuille conserver la santé de V. M. et la ramener bientôt au milieu de nous! Si je croyais

1742. aux messes, je vendrais jusques à mes livres pour en faire dire, et je ne bougerais des autels.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CXLIV.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 18 Juin,

Les palmes de la paix font cesser les alarmes;
Au tranquille olivier nous suspendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le sanguinaire son
Du tambour redoutable et du tonnant clairon;
Et ces champs que la guerre en exerçant sa rage
Souillait de sang humain, de morts et de carnage,
Cultivés avec soin fourniront en trois mois
L'heureuse et l'abondante image
D'un pays régi sous des lois.
Et ces vaillans guerriers que l'intérêt des maîtres,
Ou rendait ennemis, ou tels fesait paraître,
De la douce amitié resserrant les liens,
Se prêtent des secours et partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit, et ce monstre barbare
De la discorde en vain secouant les flambeaux,
Se replonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.
O Paix! heureuse Paix! répare sur la terre
Tous les maux que lui fit la destructive guerre,
Et que ton front paré de renaissantes fleurs
Jusqu'à jamais serein prodigue tes faveurs!

Mais

Mais quel que ſoit l'eſpoir ſur lequel tu te fondes
Je le dis ſans détour, et tu n'auras rien fait, 1742.
Si tu ne peux bannir deux monſtres de ce monde;
L'Ambition et l'Intérêt.

Ma Muſe, qui s'emporte quelquefois, vient de produire ces ſtances; l'imagination ſe réchauffe encore de temps en temps chez moi, lorſque les affaires dont je ſuis ſouvent ſurchargé le permettent.

Ce ſera à Charlottembourg que je compte retrouver mon Apollon, quoique les ſoins et l'âge en doivent diminuer le feu. Si je vois qu'il me refuſe totalement, je me jeterai dans l'éloquence et la morale. Nous paſſerons des jours heureux, du moins raiſonnables, car nous raiſonnerons beaucoup.

Là ſous le ſtudieux ombrage
De ces tilleuls verts et fleuris,
Nous rirons du frivole ouvrage
Des mortels par des riens épris,
Et des Catins et des Fleurys,
Et des fous qui ſe jugent ſages,
Et font de pompeux étalages
De leurs puériles écrits.
Que nous rirons de ces maris
De qui le bruyant cocuage
Fait la fable du voiſinage
Et n'eſt ignoré que par eux!
Et des autres qui plus heureux
Se ſont fait au maquerellage!
Nous paſſerons devant nos yeux
La bigarrure de ce monde,

1742.

Les projets ſur quoi l'on ſe fonde,
Et les vains objets de nos vœux ;
Enfin cette erreur ſi commune
Aux ſouverains, aux conquérans,
La gloire, objet de leur encens,
De leurs malheurs, de leur fortune.
Hélas ! de cette illuſion
Mon cœur a trop ſenti les charmes,
J'ai fait renaître d'Ilion
L'illuſtre conſpiration
De tant de rois ligués pour former les alarmes.
Hélas ! qu'il m'en coûta de larmes !
Mais à préſent que la raiſon
De mes mains fait tomber les armes,
Ainſi qu'un frénétique, à peine revenu
D'un long et véhément délire,
De mes revers tout confondu,
Et retournant à la vertu,
Je me repoſe, et je reſpire.

Adieu, cher Jordan. Je ſuis de tous vos admirateurs le moins flatteur, et de tous vos amis le plus ſincère.

LETTRE CXLV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 19 Juin.

SIRE,

J'AVOUERAI à V. M. que depuis samedi dernier mon corps a subi une agréable métamorphose. 1742.

Je n'ai, Sire, plus de douleur,
Je réfléchis couleur de rose,
Mon ame est exempte de peur,
Ah, l'heureuse métamorphose!

La paix faite, le cabinet du Cardinal de Polignac acheté, sont des événemens contre lesquels la mauvaise humeur la plus anglaise ne saurait tenir.

Le peuple débite que le Ministre de Podewils est allé à Vienne; je ne sais sur quel fondement cette fausse nouvelle s'est répandue: une chose sais-je bien, et qui me comble de joie, c'est que V. M. finit bien glorieusement une carrière qu'elle avait glorieusement commencée. Le beau morceau d'histoire que celui de la conquête de la Silésie!

Voici une lettre qu'un inconnu a écrite au Tourbillon; elle donnerait tout au monde pour en savoir l'auteur: je lui en ai demandé copie; elle a eu la bonté de me l'envoyer. J'ai cru devoir la communiquer à V. M., qui aura bien la bonté de n'en point parler. J'y joins plusieurs autres pièces, qui pourront amuser V. M.

1742. Mes occupations préſentes ne m'ont pas laiſſé le temps de répondre aux beaux vers de V. M. : je puis lui aſſurer qu'elles ſe multiplient tous les jours.

Tantôt il faut placer un profeſſeur,
Puis ordonner qu'aucun gueux dans la rue
(Que cependant faim, ou ſoif exténue)
N'aille troubler le bourgeois promeneur.
Il faut ſigner les ordres ſalutaires,
Frais émanés du grand conſeil françois.
Quand on a tant de troubles à la fois,
On peut gémir ſous le poids des affaires
Bientôt il faut arpenter long chemin,
Sur mes deux pieds, voiture apoſtolique,
Pour viſiter les pauvres qu'au matin
On a tirés d'une place publique.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, 20 Juin.

TIREZ-VOUS des barbares mains
De vos mal-adroits médecins,
Et laiſſez au vulgaire ignare
Boire le poiſon que prépare
La faculté des aſſaſſins.

Auriez-vous foi à des pilules,
Vous que parmi les incrédules
Nous comptons pour un des plus fins?
Telle eſt la raiſon des humains,
Incertaine et contradictoire,
Par des effets fort clandeſtins
Vous plaçant dans un conſiſtoire
En rang d'oignon parmi les ſaints,
Et le ſoir dans un réfectoire
Chez des diables et des lutins.
Ainſi raiſonnent les robins:
Cette erreur paraît bonne à croire;
Mais celle-ci, c'eſt autre hiſtoire,
J'en ris avec les libertins.

1742.

J'eſpère qu'avec toute votre ſageſſe vous reviendrez une bonne foi de l'erreur des médecins. Croyez-moi, ils n'entendent rien ou preſque rien au métier qu'ils font de nous guérir; j'aimerais autant entretenir un joueur de gobelets pour m'enſeigner la philoſophie, qu'un médecin pour me rendre la ſanté. Je ſuis bien aiſe que celle de Céſarion ſe remette. Je me flatte de vous revoir bientôt tous enſemble. Tout part d'ici journellement pour retourner chez ſoi. Adieu, cher Jordan. N'oubliez pas vos amis et aimez-moi toujours.

LETTRE CXLVII.

DU ROI.

Kuttemberg, 23 Juin.

— *Fredericus Jordano*, salut. Hier la paix fut publiée
1742. au son des timbales et des trompettes. J'espère que cette nouvelle ne vous fera pas moins de plaisir que la première que je vous annonçai. Mandez-moi avec toutes les circonstances ce qu'en dit le public, et ne me cachez rien du tableau.

Je pars après-demain d'ici pour Kolin : de là nous marchons à Chlumetz, et de Chlumetz je prends la poste pour Glatz, où j'arriverai le 28 ; je m'y arrêterai le temps qu'il faudra pour régler les affaires militaires qui regardent les fortifications, et les affaires civiles qui regardent l'économie et la justice. De là je pars pour Neisse, où je réglerai de même ce qui regarde les réparations de cette forteresse et ce qui est du ressort des arrangemens nouveaux que je suis obligé de faire en haute Silésie ; de là je pars pour Brieg, faisant toujours fortifier. J'arrive à Breslau le 4 de Juillet, et j'y resterai jusqu'au 9, où j'irai à Glogau, encore pour fortifier. J'en partirai le 11 pour Francfort, et le 12 à midi votre très-humble serviteur aura l'honneur de vous assurer de ses devoirs. Vous et Pœllnitz partirez encore l'après-midi pour Charlottembourg, Césarion de même, si sa santé et l'amour le lui permettent. Voilà mon itinéraire, et l'histoire de ce qui se fera du 23 de Juin jusqu'au 12 Juillet inclusivement.

Je vous rends grâces des yeux que vous m'en-

voyez ; c'en ſont de véritables pour un aveugle comme moi. Adieu, cher Jordan. La tête me tourne des affaires que j'ai expédiées aujourd'hui. 1742.

Mes complimens à Pœllnitz. Ne m'oublie pas, cher Jordan, et dis au Tourbillon que ſon mari nous a aſſigné un champ de bataille où il eſt impoſſible de combattre faute de terrain.

LETTRE CXLVIII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 23 Juin.

SIRE,

On ne parle ici depuis quelques jours que de la paix: je ne ſais d'où ce bruit s'eſt répandu. On dit que V. M. a donné des ordres qui la ſuppoſent infailliblement; que les gardes vont à Ruppin; qu'on a pris des arrangemens néceſſaires pour les régimens qui reviennent de l'armée, on nomme même ceux qui feront à Berlin en garniſon. On dit que V. M. arrive le 25 à Breſlau, enfin une infinité de choſes ſemblables.

La dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, mérite d'être gravée ſur l'airain: c'eſt la lettre la plus ſenſée qu'on puiſſe écrire: elle figurerait placée dans Jules Céſar et Cicéron: j'en ſuis enthouſiaſmé. La démarche de V. M. porte avec ſoi ſa juſtification: il en eſt des alliances comme des contrats; ils ne valent qu'autant que les parties contractantes en rempliſſent les conditions réciproquement. Le bon

sens, le droit naturel sont et seront les apologistes
1742. de cette conduite, qu'a tenue autrefois le grand Electeur à l'égard de la France. D'ailleurs les moralistes ne conviennent-ils pas généralement qu'on est autorisé à faire un petit mal pour en éviter un plus grand ? Je défie les casuistes les plus rigides de pouvoir répondre d'une manière sensée aux raisons que V. M. allégue dans sa lettre.

Quand je considère en gros les différens événemens arrivés depuis la mort de l'Empereur, ils me paraissent tous concourir à la gloire de V. M. Le Roi de Prusse, qu'on ne croit occupé que de ses plaisirs et de la lecture, commence le premier à faire tête à une puissance redoutable, dans un temps où l'on devait s'y attendre le moins: l'Europe est frappée de la témérité de cette entreprise; la bataille de Molwitz, des villes rendues, en font entrevoir la réussite. Il n'est aucune puissance qui ne travaille à mettre dans son parti le jeune vainqueur de la Silésie. La France réussit à le gagner, et se croit à l'abri de tout sous les auspices heureux de cette alliance. L'Électeur de Bavière est placé sur le trône impérial, et obtient la couronne de Bohème par la valeur des troupes prussiennes, et par la négociation de la France. Les Autrichiens semblent par un coup heureux, mais imprévu, de la providence, se relever de leur chûte. Le Roi de Prusse, jaloux de cette espèce de gloire, les remet par une victoire nouvelle dans l'état d'abaissement. Ses conquêtes que le temps multipliait, ses succès heureux demandaient, pour être affermis et confirmés, d'abandonner des alliés dont les démarches sourdes indiquaient des desseins

peu favorables à la gloire de la maiſon de Pruſſe: on abandonne incontinent ces alliés, ſans craindre leur puiſſance, qu'on affaiblit par là, et dont on dérange tout d'un coup les deſſeins. Ce tableau, que mon imagination peint mieux que ma plume, ſe préſente toujours à mon eſprit; je ne puis le perdre de vue. 1742.

Harper a été invité par l'Impératrice de Ruſſie à venir à Moſcou: Chétardie lui a écrit ſur ce ſujet une lettre que j'ai vue. Knobelſdorf l'a détourné de ce deſſein.

Le maître des ballets eſt arrivé, avec la danſeuſe Roland, et quelques autres. On travaille à force à Charlottembourg, où je fus dernièrement. J'y trouvai des architectes qui venaient de Dreſde, pour s'y former le goût. Cela flattait ma vanité, je ne ſai pourquoi.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

Au camp de Kuttemberg, où je ne reſterai pas long-temps, 24 Juin.

Fredericus Jordano, ſalut. Enfin nous voici au moment de notre départ, et près d'évacuer cette Bohème où nos officiers ont recruté leurs bourſes et leurs compagnies, où nous avons battu les Autrichiens, et dont nous les aurions chaſſés, ſi je n'avais préféré la conſervation du ſang pruſſien à la vaine gloire d'accabler une femme malheureuſe et

1742. un pays ruiné. C'eſt ſous ces auſpices que je rentre dans mon pays, où rien n'interrompra l'ordre de la paix et de la tranquillité publique, que la violence et l'audace de mes voiſins. Je ſuis ſenſible à l'approbation que vous donnez à ma conduite, et j'eſpère que le vulgaire léger, volage, inconſidéré commencera du moins à prendre quelque confiance en moi, et ne me croira point auſſi inſenſé que l'on m'accuſait de l'être au commencement de la guerre.

Ce n'eſt point par huit jours d'ouvrage que l'on peut juger de la capacité d'un homme, et principalement dans les affaires. Le public n'en connaît point les reſſorts; il ſe fait des idées groſſières des choſes; de fauſſes préventions l'offuſquent, il ajoutera foi à des bruits de ville ſans fondement, et ſur des notions auſſi frivoles il ſe fera un ſyſtême, qu'il trouvera très-mauvais que le gouvernement ne ſuive point; mais ſi l'on comparaît les fauſſes démarches que ferait un politique qui ſuivrait aveuglément les conſeils du public, avec les tours différens que prennent ceux qui ſont chargés des affaires, on verrait bientôt les lourdes fautes que les uns auraient fait commettre, et que la conduite des autres eſt un ſyſtême raiſonné et ſuivi. Mais comme la plupart des gens ne ſont point raiſonnables, il eſt impoſſible qu'ils entrent dans des ſentimens qui demandent du bon ſens, et il eſt par là même impoſſible qu'ils jugent bien de la conduite de ceux dont ils ne connaiſſent ni les projets ni les moyens.

Il eſt fâcheux que les actions des hommes d'Etat ſoient ſoumiſes à la critique de tant de juges auſſi

peu capables que le ſont ces gens déciſifs que la fainéantiſe et l'eſprit de médiſance rendent politiques; mais ce ne ſont que les moindres déſagrémens qu'ont à eſſuyer ceux qui comme moi ſont dévoués au ſervice de l'Etat. Vous avez bien à vous plaindre du ſoin que vous donnent vingt gueux ſur leſquels vous avez inſpection; j'en ai des millions à conduire et à nourrir, et je ne m'en plains point. Mais vous êtes pareſſeux, et vous ne vous êtes aperçu qu'à préſent que les affaires du Parnaſſe ſont plus faciles à terminer que celles qui regardent la ſociété. 1742.

Je crois que les vers du Poméranien à la Morrien ſont de Manteufel; je ne ſais pas trop ce qu'ils veulent dire, mais j'ai admiré le tour de l'épiſode qui ſe trouve au bas de la lettre; je crois même que Madame Morrien a compoſé elle-même ce vers pour ſervir de véhicule à des choſes qu'elle était bien aiſe que j'appriſſe. Les vers ſur l'âne ſont miſérables, ceux au Comte Podewils ſont ordinaires, mais ceux du Faune ſont jolis. J'ai reçu de Greſſet une épître charmante, dont je vous régalerai à mon retour.

Il fallait la paix en Bohême,
De Polignac le cabinet,
Pour changer votre face blême,
Et votre chagrin de carême
En air ouvert et ſatisfait.
Jordan, votre joie eſt extrême;
Mais je vous plains de tout mon cœur
De rechercher votre bonheur
En tout autre lieu qu'en vous-même.

Je n'oſe en dire davantage après ce trait de

1742. morale. Recevez en attendant mes protestations de la sincère estime et de tous les sentimens avec lesquels je suis, etc. etc. etc.

LETTRE CL.

DU ROI.

Glatz 28 Juin.

Fredericus Jordano, salut. Ecoute, l'ami Jordan; j'ai trop à faire ici, fortification, justice, économie militaire, pour t'écrire beaucoup; mais je te parlerai davantage à Berlin. Adieu. Tes vers allemands sont de l'hébreu pour moi.

LETTRE CLI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 30 Juin.

SIRE,

Votre Majesté traite bien mal les médecins, il est sûr qu'ils vont souvent à tâtons dans tout ce qu'ils font; le pays dans lequel ils marchent, est un pays de ténèbres et d'obscurité: la nature leur est peu connue. Il en est cependant qui par leur habileté savent prévenir les dangers. Rien de plus utile dans un pays qu'un bon chirurgien. Si j'étais prince, je voudrais avoir à cet égard ce qu'il y a de meilleur en Europe.

J'ai eu l'honneur d'entretenir V. M. des discours que tient le public sur la grande et intéressante nouvelle de la paix. V. M. peut être assurée d'une chose, c'est que généralement tout le monde en est pénétré de joie. On est en particulier charmé de voir le Cardinal éloigné de ses vues, et ses desseins échoués. Il n'y a sur ce sujet qu'une seule voix. 1748.

On doit publier ici la paix ce matin : je me prépare à assister à cette cérémonie, j'aurai la consolation d'être le témoin de la joie qu'en ressent le peuple.

Le Tourbillon ne peut comprendre quel est ce terrain assigné par son époux, où il est impossible de combattre ; cette énigme, à coup sûr ingénieuse, est pour nous indéchiffrable.

V. M. fait de bien belles réflexions sur l'esprit léger et inconsidéré du peuple : sa légèreté peut cependant être fixée ; V. M. en a l'art. Il est de certains coups de théâtre qui savent fixer l'esprit par le secours de l'admiration. Les succès heureux de la campagne charmaient le peuple ; mais comme ces succès semblaient éloigner le moment désiré de la paix, on se livrait à la crainte ; ce moment est arrivé dans le temps qu'on y pensait le moins, et V. M. l'a fait naître par des moyens qu'on n'avait pas lieu de prévoir. C'est là le coup de théâtre qui frappe.

V. M. me fait tort, si elle me croit capable de me plaindre de l'occupation que me donne la direction de la maison de travail. Je n'ai qu'un but dans ce monde, auquel je suis toujours prêt à tout sacrifier, c'est de montrer mon parfait dévouement au service de V. M., et de me rendre utile à ma

1742. patrie, si l'on m'en croit capable. Mon esprit, indéterminé quelquefois, ne varie point sur ce sujet.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

LETTRE CLI.

DU ROI.

Neisse, 1 Juillet.

Fredericus Jordano, salut. Votre lettre m'a beaucoup diverti par rapport aux propos du public. Je ne connais point le magasin dont vous me parlez, et personne ne l'a même ici. Les vers de Francheville sont traînans et ennuyeux; la pointe du conte n'est pas assez aiguisée, en un mot il ne fait point rire, c'est pourquoi je le condamne. Vous voyez par les lieux d'où je date mes lettres comme je m'approche tout doucement de chez vous, et comme les événemens se succèdent.

Je fais travailler ici à de grands ouvrages; cet endroit doit devenir la barrière de l'Etat, et la sureté de mes nouvelles conquêtes. Je dirige d'ici les nouveaux arrangemens de la province; je règle les affaires de droit, et j'arrange les économiques, peut-être aussi dérangées que les premières.

Enfin, je compte toujours être à Berlin le 12 de ce mois, et vous y assurer verbalement de tout le galimathias de tendresses et protestations que l'on fait à ses amis lorsqu'on ne les a vus de long-temps. *Vale.*

LETTRE CLIII.

DU ROI.

Breſlau, 5 Juillet.

Fredericus Jordano, ſalut. Voici la dernière lettre que je vous écrirai de ce voyage. J'ai rempli ma tâche en entier, j'ai fini toutes mes affaires, et je reviens dans ma patrie avec la conſolation de n'avoir aucun reproche à me faire envers elle. 1742.

Vous me trouverez plus philoſophe que je ne l'ai jamais été, et plus encore praticien que ſpéculatif. J'ai eu beaucoup à faire depuis que je ne vous ai vu; auſſi ſuis-je ſi étourdi de tout cet ouvrage, que je rendrai grâces à Dieu d'en être délivré; il y a de quoi faire tourner la cervelle à un honnête homme. Préparez-vous à bien philoſopher avec moi dans les belles allées de Charlottembourg. Adieu, cher Jordan. Le 12 je vous en dirai davantage.

LETTRE CLIV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 8 Septembre.

SIRE,

D'ARGENS et moi avons entendu déclamer à Francheville le premier chant, et une partie du ſecond, ſur la guerre de Siléſie. Je puis aſſurer à V. M. qu'il y a pluſieurs endroits dont Voltaire même tirerait vanité; ce qui nous divertit, c'eſt l'enthouſiaſme avec lequel il les récite: cela m'engagea à faire ces quatre vers.

1742. L'autre jour j'entendis Damon
Déclamer ses beaux vers d'une façon étrange:
S'il fait, dis-je, des vers, comme en ferait un ange;
Il les récite en vrai démon.

On se dit à l'oreille qu'il y a des régimens qui ont reçu ordre de marcher. Je ne saurais me l'imaginer; peut-être est-ce uniquement parce que je suis partisan de la paix: qui ne le ferait pas?

J'aurai l'honneur de faire ma cour à V. M. à Potsdam, suivant l'ordre qu'elle m'a fait la grâce de me donner. Je m'en fais un plaisir d'avance, puisqu'on assure que les eaux d'Aix et les bains ont produit sur la précieuse santé de V. M. des effets merveilleux.

Tous les ministres étrangers ont été, il y a deux jours, voir la maison royale d'Oranienbourg: le Lord Hinford, à ce qu'on m'a dit, n'a pu assez admirer la beauté de la situation du château, et le malheur de la destruction du jardin l'a affligé. Les spéculatifs font de grands raisonnemens sur l'union qui semble régner entre les ministres des différentes cours respectives.

On a gravé à Paris le dernier portrait que Pesne a fait de V. M.: je n'y ai pu découvrir que peu de ressemblance. Il y a au-dessous ces quatre vers, faits par le Chevalier de Neufville.

S'il fut par sa naissance au trône destiné,
Les droits de ses vertus sont-ils moins légitimes?
Héros dans les actions, Héros dans ses maximes,
Il est roi philosophe, et soldat couronné.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

LETTRE CLV.

DU ROI.

Breslau, 21 Septembre.

Fredericus Jordano, salut. J'ai reçu et lu le premier chant du poëme silésien, trop mauvais pour que j'en parle, et d'une louange trop effrontée pour que je permette qu'on l'imprime. Je souhaite que l'opéra réussisse mieux; du moins le poëte a-t-il été instruit de l'idée que j'ai sur ce sujet. 1742.

J'ai trouvé beaucoup d'affaires qui pourront prolonger mon séjour ici de quelques jours. Je fais à présent quelques vers; mais je suis encore trop répandu pour en faire de bons.

Les bustes du Cardinal de Polignac arriveront bientôt à Berlin, et les chanteurs de même. Je me réjouis de l'un et de l'autre; mais plus encore de revoir mon cher Jordan de bonne humeur, et plein de ce contentement d'esprit qui va si bien à tout le monde, et principalement aux philosophes. *Vale.*

LETTRE CLVI.

DU ROI.

Breslau, 27 Septembre.

Fredericus Jordano, salut. J'ai reçu la lettre que l'érudit, le charitable, le théologique, l'impeccable, le politique Jordan m'a écrite, et je me suis fort diverti des *on dit*, où pour l'ordinaire l'oisiveté

——— ou la malignité du public fait que je trouve ma
1742. part. J'aurai achevé dans peu de temps ma tournée ſiléſienne, où je n'ai pas laiſſé que de trouver une occupation infinie. J'ai dépêché plus d'affaires en huit jours que les commiſſions de la maiſon d'Autriche n'en ont terminé en huit années, et j'ai réuſſi preſque généralement en tout. Ma tête ne contient à préſent que des calculs et des nombres; je la viderai de tout cela à mon retour, pour y faire entrer des matières plus choiſies.

J'ai fait des vers que j'ai perdus; j'ai commencé à lire un livre que l'on a brûlé; j'ai joué ſur un clavecin qui s'eſt caſſé, et j'ai monté un cheval qui eſt devenu eſtropié. Il ne me manque plus pour m'achever de peindre, que de vous voir payer d'ingratitude l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

LETTRE CLVII.

DU ROI.

Sans date.

Que te dirai-je, ſinon que tu fais des vers comme Tibulle, et que tu penſes comme Scarron.

Et ſur votre lyre ſavante
J'entends encor la voix qui chante
De l'immortel Anacréon;
Mais cette volupté qu'il vante,
Etait beaucoup moins indolente
Que celle de votre Apollon.
Pourquoi, malgré votre faibleſſe,

Afficher la froide sagesse
D'un austère fils de Platon? 1742.

Personne ne vous en sait gré. Vous martyrisez votre chair dans ce monde, sans obtenir la couronne du martyre dans l'autre. Quelle triste occupation! Pour moi, qui vis selon les lois d'Epicure, et qui ne me refuse point au plaisir, je ne tire point vanité d'une sagesse que je ne possède pas, ni ne me vante des sottises que je fais.

Adieu. Je vais écrire au Roi de France, composer un solo, faire des vers à Voltaire, changer les réglemens de l'armée, et faire encore cent autres choses de cette espèce.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

Potsdam, 5 Mai.

Je croyais, Jordan, qu'en prophète 1743.
Vous m'annonceriez la comète
Homicide de l'univers,
Cette sanguinaire planète
Qui nous enverrait aux enfers;
Mais au lieu de telles nouvelles,
Vous faites des contes divers,
Que le papillon sur ses ailes
Vous a rassemblés dans les airs.
Tout cela n'a rien qui nous presse.
Hélas! qu'est-ce qui m'intéresse
Au prix de ces plus grands objets,

1743. Si cette comète traîtreſſe
Abyme nos plus beaux projets?

Tâchez de diſſuader Peſne de ſon émigration. C'eſt un fou qui va être payé, et qui après avoir habité trente années à Berlin, n'a pu encore ſe corriger de l'inconſtance et de la légéreté de ſa nation.

J'ai pris aujourd'hui de la rhubarbe, dont j'avais grand beſoin. Si la comète vous en laiſſe le temps, prenez-en auſſi. Je ne vous dirai point de venir ici, car je ferais au déſeſpoir que vous y fuſſiez à contre-cœur. Adieu.

LETTRE CLIX.

DU ROI.

Potſdam, 12 Mai.

JORDANOMANIE,

JORDAN, perfide ami, dont l'humeur ſe rebèque,
Lorſqu'une fois tu ſors de ta bibliothèque,
Toujours enſeveli deſſous un tas poudreux
De livres ignorés par nous, par nos neveux,
Hypocondre par goût, amoureux par ſemeſtre,
Chez qui tantôt prévaut le ciel ou le terreſtre,
Veuille ce ciel, par ſes bienfaits fameux,
En te rendant plus gai, te priver de tes yeux!
Alors enfin, alors flattant mon eſpérance,
Ce Potſdam négligé verrait ton excellence;
On irait te hucher ſur notre ſacré mont,
Et tu ferais le ſeul bel eſprit du canton.

S'entend., tu aurais le privilége de l'être; mais c'eſt peine perdue: tant que ta bibliothèque ſubſiſtera, il n'y aura pas moyen de te tirer de Berlin, et comme j'ai vu que cela te ferait de la peine, j'ai renoncé à l'envie que j'avais de te voir. Adieu. 1743.

LETTRE CLX.

DU ROI.

Potſdam, 27 Juin.

Je vois que vous tremblez encor,
Vous craignez pour vous, pour le monde,
Que le grand phénomène Hector,
(Que le ciel à jamais confonde!)
Vienne terminer notre ſort.
Pour vous, ce ſerait grand dommage:
Dans la fleur encor de votre âge,
Vous avez fait au genre humain
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat qu'en beau langage
La Neuville a rendu divin.
Par-tout votre bon cœur opère,
Par vos ſoins l'école s'éclaire,
Le pauvre par vous eſt nourri,
Les fous vous appellent leur père,
Les Magdelaines leur mari.

Voilà pourquoi il eſt bon que cette vilaine comète ſe paſſe encore pour quelque temps de l'appétit de vous rôtir. Pour moi, il n'y aurait pas tant de perdu pour le monde.

1743.

Car vous ſavez que jeune fou
J'ai renverſé ces vieux ſyſtêmes
Que les marins, peuple jaloux,
Avaient élevés pour eux-mêmes,
Que nos aïeux Topinambous,
Qui les vénéraient à genoux,
Auraient cru que c'était blaſphême
De penſer à les voir diſſous.
Ainſi quand ſur moi miſérable
Cette affreuſe comète Hector
Lancerait ſon feu redoutable
Elle n'aurait, ma foi, pas tort.

Du moins tu vois que je ſais me rendre juſtice, et que ſi je connais ton mérite, j'ai encore la vertu de t'eſtimer et de t'aimer ſans jalouſie. Voltaire, je crois, va quitter la France tout de bon. Adieu.

LETTRE CLXI.

DU ROI.

Potſdam, 12 Juillet.

Paris et la belle Émilie
A la fin ont pourtant eu tort :
Boyer avec l'Académie
Ont malgré ſa palinodie
De Voltaire fixé le ſort.
Berlin, quoi qu'il puiſſe nous dire,
A bien prendre eſt ſon pis aller.
Mais qu'importe? Il nous fera rire
Lorſque nous l'entendrons parler

De Maupertuis et de Boyer,
Plein du venin de la satire. 1743.

Il arrivera bientôt, car je lui ai envoyé un passeport pour des chevaux. J'ai tracassé comme un vrai lutin depuis que je ne t'ai vu. Je ne saurais te dire des nouvelles de la république des lettres, sinon que Mauclerc n'est plus à Stetin, que les Poméraniens sont peu lettrés, que les Rheinsbergeois le sont moins depuis qu'Etienne Jordan n'y est plus; mais qu'en revanche on y mange de meilleures cerises qu'autrefois, et cela par la raison que l'air devenait tout soporifique des exhalaisons grecques et latines qui sortaient d'une certaine chambre où un certain savant étudiait beaucoup. Adieu.

LETTRE CLXII.

DU ROI.

Potsdam, 20 Août.

Fredericus Jordano, salut. Fais-moi venir des quinze espèces de figues de Marseille, savoir en tout quatre cents figuiers, tous en caissons et tous en état de porter du fruit la même année. Cependant je souhaiterais plus de figuiers verts que des autres. Je voudrais aussi que l'on m'envoyât trois cents ceps de vigne qui soient tous en état de porter du fruit la seconde année: pour ceux-là il faudrait les faire partir cet hiver, très-bien empaquetés cependant. Je t'envoie d'ailleurs l'étiquette des choses et raretés provençales que je souhai-

1743. terais avoir. J'ai fait un article de gazette pour Berlin, où Potier eſt tympaniſé de la belle manière. J'ai déjà écrit pour avoir un autre maître de ballets, et j'en aurai aſſurément un moins fou, car il eſt impoſſible de l'être plus que Potier. Je ſuis bien aiſe d'être défait de cet extravagant, et fâché que la Roland ait quitté avec lui; mais nous vivrons ſans Potiers et Rolands, et nous ne nous en divertirons pas moins. Ta philoſophie dit que j'ai raiſon, et moi j'en conclus que j'ai très-fort raiſon, puiſqu'un ſage m'approuve. *Vale.*

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

Sans date.

CROIS-TU, Jordan, mon cher enfant,
Qu'à ce maudit frère d'Argens
Je rumine à chaque moment?
Chez moi ſont d'éternels tourmens:
L'un me dit un mot un inſtant,
Un autre me préſente un plan,
Là le procès d'un payſan,
Ici dégoûts d'un courtiſan;
Et moi que ce bruit inſolent,
Ce vrai tapage de Satan
Étourdit tout le long de l'an,
Malgré ce fracas que j'entends,
Puis-je encor penſer à d'Argens?

Fais donc venir de d'Argens ce que tu jugeras à propos, ſans me donner la queſtion pour une

douzaine de bouteilles de vin de plus ou de moins, et ſans me fatiguer des vétilles de la Provence. 1743.
Voici d'autres vers en réponſe à Voltaire.

Je ne fais cas que de la vérité;
Mon cœur n'eſt pas flatté d'un ſéduiſant menſonge.
Je ne regrette point, dans l'erreur de ce ſonge,
La perte du haut rang où vous étiez monté,
Mais ce qui vous en reſte, et que vous n'oſez dire,
S'il eſt vrai que jamais il ne vous ſoit ôté,
Vaut à mes yeux le plus puiſſant empire.

Nos deux faquins de cabrioleurs ont été rattrapés, et leur procès ſera inſtruit dans les formes. Ces coquins ont voulu eſpadonner; il faut une punition pour mettre des bornes à leur impertinence. Adieu. Je t'admire et me tais.

LETTRE CLXIV.

DU ROI.

Potſdam, 24 Août.

QUE fait notre infirme Satyre
Ce bon et fiévreux Chambellan,
Qui fait ſi plaiſamment médire
De tout homme qu'il entreprend?
Depuis qu'il n'eſt plus courtiſan,
Qu'il eſt auteur, qu'il doit écrire,
Qu'il eſt enrôlé par d'Argens,
Et même à titre de génie,
Devant ſon ſavoir prudemment
Mon ignorance s'humilie.

1743. Car vous ſavez aſſurément
A quel point l'on eſt ignorant
Quand on n'eſt pas reçu dans votre académie.
Mais pourquoi cette compagnie
N'a-t-elle pas très-ſagement
A quelque médecin ſavant
Ordonné que la maladie
Évacuât le corps ſouffrant?
Sur le *ſtatus morbi* on ferait deux volumes.
Dieu! l'on verrait briller quelque ſavante plume.
Tandis que l'on raiſonnera,
Que le pouls on lui tâtera,
Que ſur ſa pédanteſque enclume
Des remèdes on forgera;
Tout doucement dans l'autre monde,
Feſant révérence profonde,
Le vieux Satyre s'en ira.

Gare que je ne prophétiſe, car je crains pour le cacochyme Pœllnitz. Ce ſerait dommage pour nous, et ce ſerait une banqueroute pour les anges; car ſelon les ſaints ſon ame ſera dévolue aux griffes de Meſſire Satanas.

Je ſerai mercredi à Berlin; prépare-moi une plaiſante comédie, et fais la choſe galamment.

Voltaire viendra ici dans huit jours. Je te prie, fais mettre l'article de Potier dans la gazette de Paris et de Londres. Adieu, Meſſire Jaques Etienne. Je ſuis ton grand et petit ſerviteur.

LETTRE CLXV.

DU ROI

Potsdam, 26 Août.

LORSQUE Voltaire viendra
Avec sa valeur intrinsèque, 1743.
Doctissime le logera
Dans sa belle bibliothèque.

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour le logement de Voltaire. Quel plaisir pour un Jordan de posséder en même temps le bel Horace relié en marroquin rouge, et le cacochyme Voltaire relié en veste de drap d'or! Messieurs Achard et Monsieur Boëtiger diront: Ah! le grand homme que Jordan, il loge chez lui ce qu'il y a de plus célèbre! On te fera une ode comme au cabaretier des Muses. Que de belles productions vont éclore! Jordan, divin Jordan, je touche au moment de ton apothéose, à ce moment que j'attends avec tant d'impatience, à ce moment où tous ces titres de livres appris par cœur, tout ce fatras immonde de littérature va enfin illustrer mon savantasse.

Je te vois, mon cher coryphée,
Sur un tas de livres poudreux,
Tous symétrisés en trophée,
Placé comme un vainqueur heureux.

Mon idiotisme se mettra mercredi très-humblement aux pieds de ta sapience. Je me flatte de te voir alors chez moi et de t'assurer etc.

LETTRE CLXVI.

DU ROI.

Sans date.

1743. Tu m'as nommé dans ta lettre un mot barbare d'un livre dont Voltaire s'eſt ſervi. Dis-moi ce qu'il ſignifie, car je n'y comprends rien. Ce que je puis t'aſſurer, c'eſt que Voltaire a fait une ſubtile collection de tous les ridicules de Berlin, pour la produire en temps et lieu, et que le ſecrétaire des impromptus y trouvera ſa place comme moi la mienne: j'ai perdu ces vers qu'il a écrits dans des tablettes, renvoie-les-moi.

Ah! ne croyez jamais ſincères
Les beaux propos des beaux eſprits;
Ils ſont charmans dans les écrits,
Mais quand ces Sirènes légères
Par leurs chants extraordinaires
Eſpèrent vous avoir ſurpris,
A ces raviſſantes chimères
On entend ſuccéder des cris;
Ils prennent tout à coup des langues de vipères,
Et leurs louanges mercenaires
Deviennent d'accablans mépris.

C'eſt une petite leçon de ton très-humble ſerviteur, dont tu peux profiter; et comme je ſais que pour tout au monde il ne faut point parler proſe dans ta maiſon, je te l'habille en rimes, où, à la faveur des jeux et des ris, elle pourra ſe préſenter devant ton tribunal.

LETTRE CLXVII.

DU ROI.

Sur les maux de la vie.

PERMETS, ſage Jordan, que plein de bile noire 1743.
Des maux de mes égaux je te faſſe l'hiſtoire,
Et qu'en examinant l'humaine infirmité,
Elle nous apprivoiſe à ſa néceſſité.
L'homme, dès le moment que ſa faible paupière
S'ouvre, et qu'il voit du jour l'éclatante lumière,
Nous ſemble par ſes cris et par ſon air chagrin
Preſſentir quel ſera ſon malheureux deſtin.
En effet la douleur d'abord lui fait la guerre:
De ce monſtre odieux tel eſt le caractère,
Sous des noms différens il cache ſon venin;
Il eſt cruel, barbare, et toujours inhumain.
D'abord d'un os aigu revêtant la figure,
Il perce la gencive à l'abri de l'enflure.
Tantôt en nous couvrant de ſes bourgeons hideux,
Il laiſſe de ſes maux des ſouvenirs affreux,
C'eſt ſa rage qui ſouffle aux feux ardens des fièvres:
Voyez ce malheureux; ſon ame eſt ſur ſes lèvres,
Et ſon ſang échauffé, preſſé violemment,
De canaux en canaux roule rapidement.
Et toi, fille d'enfer, implacable migraine,
Quel démon t'engendra dans les flancs de la haine?
C'eſt ta douleur horrible et ton affreux poiſon,
Qui vainqueur de nos ſens troublent notre raiſon.
Et toi goutte chronique, et toi triſte gravelle,
Et toi le mal de Roi d'invention nouvelle,

——— Vous qui le diſputez à tous les autres maux;
1743. Inflexibles tyrans, ou du moins leurs égaux,
Hélas! que le plaiſir en vos tourmens s'expie,
Que les jours paſſagers d'une ſi courte vie
D'ennemis conjurés, ligués et dangereux
Sentent de noirs complots ſe préparer contre eux!
De notre faible corps les maux et la miſere
Nous obligeant enfin d'abandonner la terre,
Alors de tous ces maux le mal le plus fâcheux,
C'eſt le médecin même, auſſi barbare qu'eux.
C'eſt lui qui ſait en grec nommer la maladie;
A hâter le trépas ſon métier s'étudie.
Si chez quelque malade on croit à ſon ſavoir,
On l'appelle, et ſa vue écarte tout eſpoir.
Que le malade crêve, ainſi le veut la mode!
De Galien, dit-il, j'ai ſuivi la méthode.
Reconnais à ces traits ramaſſés au haſard,
Peints par ma main novice, et ſans ſecours de l'art,
Les dangers menaçans dont la triſte cohorte,
Soit chez nous, ſoit ailleurs, ſans ceſſe nous eſcorte,
Ni le ſombre réduit où ſe tapit le gueux,
Ni l'éclatant dehors d'un palais ſomptueux,
Aux dures lois du ſort ne peuvent nous ſouſtraire:
De la mort chaque humain eſt né le tributaire;
Mais pour que ſon aſpect nous ſemble moins hideux,
Ayons le cœur, Jordan, d'en occuper nos yeux.
Quiconque ſans effroi penſe à ſe voir détruire,
Atteint le plus haut point où la raiſon aſpire.
Le ſage eſt au-deſſus des troubles de la peur,
Et c'eſt lui ſeul qui ſait mépriſer la douleur.

LETTRE CLXVIII.

DU ROI.

Potſdam, 17 Novembre.

QUAND d'Argens contrefait l'habitant d'Idumée
Il me tromperait tout de bon, 1743.
Et ſon habileté me ſemble conſommée;
Mais quand il veut parler la langue d'Apollon,
On ne comprend point ſon jargon,
Et pour l'académie et pour ſa renommée
Qu'il renonce au ſacré vallon.

Es-tu encore d'une humeur de chien? Es-tu triſte, ſombre, rêveur, plus fou de ta bibliothèque qu'il ne te convient de l'être? Si attaché à ton Boëriger, Achard, aux beaux-eſprits de la Villeneuve, et aux marmouſets des Des-champs, que l'on ne puiſſe te parler ſans te voir vaincu par l'impatience de les rejoindre? Si tout cela ſubſiſte encore, je ne veux point te voir; mais ſi tu es ſage, viens chez moi mardi après dîner recueillir mes éloges et mes careſſes. *Vale.*

LETTRE CLXIX.

DU ROI.

Potſdam, 20 Novembre.

AVARE de ſes jours, Harpagon des inſtans,
De lui je n'ai point de nouvelle,
A ſa bibliothèque uniquement fidelle,
Il eſt mort pour tous les vivans,

Sans m'écrire une bagatelle,
1743. Ou quelques mots en proſe ou en vers élégans.
Au ſiége d'Apollon je te cite en juſtice,
Si tu ne te veux point réſoudre au ſacrifice
De quelques-uns de tes momens.
Lime, travaille, écris, et que tous tes ouvrages
Echappent, mis au jour, aux dangereux naufrages
Que prépare à jamais et l'oubli et le temps,
Et que de ton eſprit la brillante étincelle
Rende ta ſcience immortelle,
Ainſi que le ſont tes talens.

Si tu ne m'écris point et que tu te contentes de deux mots de lettre, je ferai une ſatire contre ton ſilence, pire que les Philippiques et les Catilinaires. *Vale.*

LETTRE CLXX.

DU ROI.

Potſdam, 6 Mai.

UNE tempête
1744. Dedans ta tête
De guet-apens
D'un coup te prend,
Pauvre Jordan;
Adieu ma fête,
Et mon bon temps.
Car ſans toi, mon enfant,
Je ne ſuis qu'une bête.

Cela

Cela s'entend.
Mais ta cervelle 1744.
Pourquoi croit-elle
Que d'un abcès
La loi cruelle
Tranche à jamais
Tous les attraits
D'une tête ſi belle,
Et faite à ſi grands frais.
Parque infidelle!
Si tu le fais,
Je ne t'appelle
Jamais pucelle,
Mais en mutin
Devant le Tin
Je te querelle,
Et rime en tin.

Ma Muſe ſe proſternant à tes pieds, t'adreſſe ces légéretés; incapable de prétendre aux honneurs des grands ouvrages, elle ſe borne aux petits, ſatisfaite que le nom de Jordan illuſtre ſes écrits, et qu'il les protége.

A l'abri d'un nom ſi fameux
Courez, mes vers, à nos neveux;
Mépriſez la vaine critique,
Que d'auteurs l'envieuſe clique
Répand ſur les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.
Dites à la future race,
Que Jordan préſide au Parnaſſe,
Et qu'il met le comble à nos vœux,
Et ſoutenez, avec audace

1744.

Que les auteurs ſont bienheureux
Qui célèbrent des noms fameux.
Jamais des vers pour les Saumaiſe,
Ces auteurs de docte fadaiſe,
Ni pour tant d'autres ſavans gueux,
Mais les Muſes ſe pâment d'aiſe
En voyant les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.
Jordan, l'Apollon que j'invoque,
Jordan, l'ami que je provoque
A venir dans ces charmans lieux,
Toi qui rends ma lyre moins rauque,
Ainſi mes vers ne ſont heureux
Qu'en célébrant des noms fameux.

Achète-moi les collections de cartes dont je puis avoir beſoin, et fais-moi relier cela par provinces; mais point d'Afrique, d'Aſie, ni d'Amérique, ni d'Eſpagne ni de Portugal. Adieu.

LETTRE CLXXI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 26 Août.

SIRE,

On attend avec bien de l'impatience la nouvelle de la priſe de Prague. Dieu veuille qu'elle arrive bientôt, et celle de la conſervation de la ſanté de V. M.

On eſt par-tout enchanté de l'élégance et de la beauté du reſcrit communiqué à la cour d'Angleterre: c'eſt effectivement une pièce d'une éloquence parfaite. 1744.

Ma ſanté continue toujours à être dérangée.

Le Baron de Pœllnitz eſt arrivé ſe portant fort bien; il a écrit à V. M., et il en attend les ordres.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXII.

DE M. JORDAN.

Berlin, 29 Août.

SIRE,

L'on eſt fort impatient d'apprendre des nouvelles du Rhin, mais ſur-tout de la Bohème: rien de plus ſingulier que les bruits qui ſe répandent ſur tous ces événemens, en voici quelques-uns: que les Autrichiens ſont entrés dans le pays de Clèves: que la Saxe eſt menacée par la cour de Vienne d'un corps de troupes qui entreront dans ce pays, pour les punir de ce qu'ils ont accordé le paſſage libre aux Pruſſiens: que les Hanovriens ſont dans une ſi grande conſternation, qu'ils ne s'aperçoivent pas même qu'elle éclate trop ſenſiblement: que le Prince Charles a paſſé le Rhin.

Je ne ſuis point encore ſorti de mon réduit littéraire: je commence à me rétablir, mais les progrès que je fais vers la ſanté ſont fort lents.

1744. Le manifeſte a été commenté: les notes en ont été fort goûtées; on en ſoupçonne M. de Spon. Je me flatte que V. M. a lu l'Obſervateur hollandais qui s'imprime à Berlin, et qui y paraît une fois par ſemaine: j'eſtime l'auteur heureux, s'il a gagné par ces deux feuilles l'approbation de V. M. J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE CLXXIII.

DU ROI.

Sans date.

Mon cher Jordan, je te remercie de tes deux lettres, que je viens de recevoir. Je voudrais pour ma conſolation que tu me donnaſſes des nouvelles de ton entière convaleſcence. Sois tranquille, mon enfant, pour ce qui nous regarde. Nos affaires ſont en bon train, et je crois que nous ſerons dans peu de jours maîtres de Prague.

L'ami Duhan ſe porte fort bien, et trotte comme un jeune homme. Nous avons beaucoup de fatigues, que je ſupporte mieux que je n'aurais dû l'attendre de mon tempérament. Je ſuis fort occupé à préſent à régler les préparatifs du ſiége. Notre gros canon eſt arrivé un peu tard, ſans quoi la ville ſerait déjà à nous. Adieu, cher Jordan. Ménage ton individu pour l'amour de la monade, et ſois perſuadé que l'attraction de ton bon cœur opère toujours fortement ſur moi en raiſon inverſe du quarré des diſtances. Dieu te béniſſe!

LETTRE CLXXIV.

DU ROI.

Sans date.

MON enfant, donne cette incluſe à la Monbail, et aſſure-la de mon amitié. Tu es bien cruel de ne me pas dire un mot de ta ſanté. Tu me parles de Prague deux pages de ſuite, et pas un mot de Jordan. Si tu retombes dans la même faute, je ne te la pardonne pas. Ne t'embarraſſe pas de moi; mais n'oublie pas ton ami, qui t'aime bien. Adieu. 1744.

LETTRE CLXXV.

DE M. JORDAN.

Berlin, 3 Septembre.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer a été un puiſſant lénitif à mon mal, qui ne m'a point encore quitté. Je bénis le Ciel de voir toutes les circonſtances favoriſer les deſſeins de V. M. La défaite du Prince Charles a répandu une grande joie dans la ville, et ſoutient l'eſpérance des ames timides.

Que cet atome, dont parle ſi modeſtement V. M., fait de fracas dans le monde! C'eſt une monade qui forme de grands projets, qui ſait ſurmonter les difficultés qui ſe préſentent, et qui viſe toujours au grand.

1744. Je suis impatient d'apprendre le sort de la ville de Prague. Tout retentit ici du combat avec les housards de Festetitz, et de la prise de Kœnigsgrætz.

Dieu veuille seulement, au milieu de ce brillant appareil de gloire, conserver la santé de V. M., dont l'Empereur, et les États de Brandebourg et de Prusse ont besoin! Je crains autant cet amour excessif de la gloire, qu'un amant passionné les charmes vainqueurs de sa maîtresse.

On dit ici à l'oreille que la Reine de Hongrie est brouillée plus que jamais avec la cour de Russie; nouveau sujet de joie pour le pauvre philosophe malade.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXVI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 18 Septembre.

SIRE,

La mort du Prince Guillaume m'a extrêmement frappé, et me fait toujours craindre pour V. M. On dit ici qu'un page de Monseigneur le Prince Henri a été tué à son coté. Au nom de Dieu, SIRE, ménagez une santé dont la conservation intéresse tout l'Etat. J'en frémis, et je pleure les effets sinistres qu'un excès d'amour pour la gloire peut produire.

Hier on débita déjà la nouvelle de la prise de Prague; je la crois prématurée. Le public paraît

fort content de la réponſe à la déclaration de la cour de Vienne. Je l'ai lue avec plaiſir : mais rien ne m'a tant frappé que la déclaration faite à l'Angleterre. 1744.

Il paraît une critique de l'Obſervateur Hollandais : cette pièce occaſionnera quelque altercation littéraire, qui ne laiſſera pas d'amuſer.

V. M. m'ordonne de l'entretenir de ma ſanté : elle eſt toujours mauvaiſe, et je ne vois point juſques ici qu'elle prenne le train de devenir meilleure. Il faut ſouſcrire aux volontés de la providence. Dieu veuille ſeulement conſerver V. M. !

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI.

Sans date.

Fredericus Jordano, ſalut. Je te plains, mon cher ami, de ce que tu es encore malade. Je m'intéreſſe véritablement à ton individu, et je ne ſais pourquoi, mais je voudrais que Jordan ſe portât bien. Ne ſois pas inquiet de ce qui me regarde. Nos affaires vont, grâces au Ciel, bien ; et quant à ma perſonne, c'eſt ſi peu de choſe dans l'univers, qu'à peine peut-il s'apercevoir que les atomes qui me compoſent, exiſtent. Tu trouveras ce trait bien métaphyſique, mais tu ſais que la guerre ne détruit les arts que lorſque ce ſont des barbares qui la font. Nous ſerons dans quelques jours à Prague, où les affaires commenceront à devenir ſérieuſes. Nous en tirerons bon parti, et je me perſuade qu'à l'égard

1744. de notre militaire, rien ne ternira la réputation des troupes. Nous avons eu bien des fatigues, de mauvais chemins, et un temps bien plus mauvais encore; mais qu'eſt-ce que la fatigue, les ſoins et le danger en comparaiſon de la gloire? C'eſt une paſſion ſi folle, que je ne conçois point comment elle ne tourne pas la tête à tout le monde.

Tu ne connais juſqu'à ce jour
Que le contentement de boire,
Et tu préféras à la gloire
Les touchans plaiſirs de l'amour.

Adieu. En voilà aſſez. Ecris-moi ſouvent, et ſois perſuadé que je t'aime toujours, et que, raillerie à part, je m'intéreſſe à ton bien et à ton bonheur autant et plus que ne le peuvent faire les Boëtiger, les Achard, etc. etc. etc.

LETTRE CLXXVIII.

DE M. JORDAN.

Berlin 3 Octobre.

SIRE,

On ne peut être plus ſenſible que je ne le ſuis à la part que veut bien prendre V. M. à ma maladie, qui continue toujours. La priſe de Prague, l'heureux accouchement de Madame la Princeſſe, ſont des événemens qui ſont diverſion à l'impreſſion que peut cauſer mon mal. Il me ſerait bien difficile de ne pas être inquiet ſur le ſujet de V. M., qui

tous les jours eſt expoſée aux dangers les plus imminens. 1744.

On dit ici que le Prince Charles eſt à Piſeck: que V. M. va droit à lui pour l'attaquer: que les Hongrois ne veulent point monter à cheval, comme la Reine de Hongrie le demande; que les Français voyant leur Roi malade, cherchent à faire la paix: que l'Impératrice de Ruſſie enverra huit mille hommes, pour ſe joindre, Dieu ſait quand, à l'armée autrichienne. Voilà les nouvelles qui ſe débitent.

Dieu veuille conſerver V. M., et que j'aye bientôt la conſolation de pouvoir l'aſſurer de bouche que je ſuis avec un reſpect profond, etc.!

LETTRE CLXXIX.

DU ROI.

Sans date.

Caro Jordano, ſalut. Je compte, cher ami, de te revoir au mois de Novembre. Je déſire ta guériſon de tout mon cœur. Notre campagne eſt finie.

Je philoſophe, je moraliſe et je penſe beaucoup. Ne m'oublie pas, et ſois ſûr que je t'aime de tout mon cœur; mais porte-toi mieux, et conſerve-toi pour ton ami.

LETTRE CLXXX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 10 Octobre.

SIRE,

1744. ON ne parle ici que des progrès victorieux de V. M.: de telles nouvelles ne contribuent pas peu au rétabliſſement de ma ſanté. Ce qui m'afflige cependant quelquefois, ce ſont les fauſſes et impertinentes nouvelles que quelque eſprit méchant et mal intentionné prend plaiſir à forger, pour avoir celui de les voir répandues. Suivant ces nouvelles, les Pruſſiens ont été battus, leur cavalerie entièrement abymée, le Feldmaréchal de Schwérin pris priſonnier, deux cents priſonniers ont été arquebuſés, parce qu'ils ſe ſont révoltés: et cent nouvelles de cette nature. Ce qui m'a fait plaiſir, c'eſt de voir la joie de tout le peuple à la naiſſance du Prince, et que j'ai appris que V. M. ſe portait parfaitement bien. Cette nouvelle eſt d'une nature à diſſiper le ſpleen le plus opiniâtre, et à réjouir un pauvre philoſophe qui crache le ſang, et qui aime la vie, parce qu'il a l'avantage d'y être heureux.

J'ai l'honneur et le bonheur d'être, etc.

LETTRE CLXXXI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 17 Octobre.

SIRE,

PUISQUE V. M. m'ordonne si gracieusement de l'entretenir de ma santé, j'ai l'honneur de lui dire qu'elle est toujours très-mauvaise; j'eus la semaine dernière un violent crachement de sang, et la toux continue son même train. Nonobstant tout cela, M. Eller me flatte, et me fait espérer ma guérison. 1744.

On est ici fort inquiet sur ce qu'on ne reçoit point de nouvelles de l'armée : on dit que le Feldmaréchal de Schwérin a eu ordre d'attaquer les Saxons, ou de leur proposer de se retirer; que le Prince Charles a ordre d'éviter, autant qu'il le pourra, les occasions d'un combat. Voilà les nouvelles qui se débitent.

Les réflexions naturelles, composées par Milord Chesterfield sur la conduite de V. M., paraissent aujourd'hui, imprimées chez Haude, en allemand, en français et en anglais: il paraît une traduction française de cet ouvrage, faite à Paris, que l'on débite à Leipsic: celle de Bielefeld est fort bonne, et la traduction est exacte.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

Sans date.

1744. VOICI une lettre que j'ai reçue de Voltaire, avec la réponſe que j'y ai faite. Ayez la bonté de me marquer ce qu'il faut y corriger, et je le changerai. Comme ce n'eſt pas mon deſſein de la tranſcrire, ne marquez rien dans la lettre même. Voici auſſi l'épître à Kayſerling, que vous pouvez copier corrigée, telle que la voilà. Comme je l'envoie à Voltaire, vous voudrez bien vous hâter de copier ma réponſe, afin que demain à midi tout puiſſe être de retour ici. Faites mes amitiés à la Princeſſe, et dites-lui que je lui écrirai demain ſi j'en ai le temps, et que je lui recommande le ſoin de ſa ſanté. Mes amitiés à toute l'aimable ſociété. *Sum totus* à toi. Knobelsdorf pourra me rapporter tout ce fatras d'écriture.

LETTRE CLXXXIII.

DU ROI.

Sans date.

MON cher Jordan, ayez la bonté de reſter à Berlin juſqu'à dimanche, le Comte Truchſeſs vous donnera quelque commiſſion pour moi : il vous faudra louer une chaiſe pour m'apporter ce dont il vous chargera. Je vous rembourſerai l'argent, dès

que vous arriverez à Rémusberg. Je partirai demain au soir d'ici. Dans quinze jours au plus tard je pourrai rembourser vos frères et me tirer des dettes. 1744.

Ayez la bonté de faire commander par eux une tabatière d'or qui ait le poids de 150 écus, et qui avec la façon, qui sera toute simple, puisse monter au prix de 200 écus. Il faudra de plus qu'on achète à part mon portrait en miniature, et qu'on l'y place quand elle sera achevée. Cette pièce est destinée à gagner quelque bonne ame; ainsi faites qu'on l'ait au plutôt. Je me repose sur votre dextérité, sur votre prudence et sur votre discrétion, étant tout à vous.

LETTRE CLXXXIV.

DU ROI.

Sans date.

FAITES copier, s'il vous plaît, la lettre que je vous adresse, et marquez-moi les fautes que vous y trouverez. Je suis si occupé, que j'ai eu à peine le temps d'écrire à V. Machiavel est à moitié achevé. Nous avons juré aujourd'hui que c'est une bénédiction, et j'espère de faire cette année une heureuse entrée et sortie à Berlin.

La chanson du grenadier français a été faite à tête reposée. Ordinairement ces sortes de vaudevilles ne sont pas rimés avec autant de justesse: il me paraît que la chanson est trop exacte pour un grivois, et trop platte pour un bel esprit. Adieu, à revoir jeudi.

LETTRE CLXXXV.

DU ROI.

Sans date.

1745. MON cher Jordan, on dit que ta santé s'est dérangée de nouveau, d'autres disent que tu te remets, je ne sais qu'en croire. Je serai dans peu de jours à Berlin, et sais du moins que quelqu'un qui t'aura vu, me dise à mon arrivée positivement de tes nouvelles. Adieu. Je souhaite qu'elles soient bonnes.

LETTRE CLXXXVI.

DE M. JORDAN.

Berlin, 20 Mars.

SIRE,

JE suis encore dans le même état où j'étais lorsque j'eus l'honneur et l'avantage de faire ma cour à V. M. Les pas que je fais vers la guérison me paraissent fort lents, ce qui ne laisse pas que d'embarrasser quelquefois la faculté, qui se voit assez souvent déforientée par des accidens qu'elle ne pouvait prévoir; malgré tout cela ils veulent et prétendent que j'entreprenne le voyage de Montpellier sur la fin d'Avril ou au commencement de Mai: je laisse à la Providence le soin de déterminer à cet égard ce qui sera convenable.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXXXVII.

DU ROI.

Sans date.

Fredericus Jordano, salut. J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir, et j'ai vu que votre santé n'est ni si bonne ni si sûre que je le désire. Tu feras, mon enfant, ce que tu trouveras à propos pour ta santé, et tu iras dans la contrée de la terre la plus propre pour la rétablir. 1745.

Je vous mande que j'ai fait des vers, mais que je les veux corriger avant que de vous les envoyer. Vous vous attendiez peut-être à recevoir des nouvelles d'un genre tout différent; mais voilà comme est fait le monde, il s'y passe souvent le contraire de ce que l'on imagine. Faites mes complimens à l'aimable témoin goutteux et au perfide Duhan; dites à l'un et à l'autre que je les aime bien.

Je suis ici parmi toutes les contregardes, enveloppes, ravelins et avant-fossés de l'univers. J'ai beaucoup d'occupation, de soucis et d'inquiétudes, mais je ne me plaindrai de rien, pourvu que je puisse bien servir la patrie, et lui être aussi utile que j'en ai la volonté.

Adieu, cher Jordan. Je vous souhaite tous les biens imaginables, et principalement la santé, sans laquelle il ne nous est pas possible de prendre part à quoi que ce soit. Aimez-moi toujours, et n'oubliez par les amis absens.

LETTRE CLXXXVIII.

DU ROI.

Sans date

1745. MON cher Jordan, ne me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon cœur. Ménage-toi, et ne t'embarraſſe pas de moi. Je me porte bien. Tu apprendras par les nouvelles publiques que les affaires de l'État proſpèrent. Adieu. Aime-moi un peu, et guéris-toi, s'il y a moyen, pour ma conſolation.

LETTRE CLXXXIX.

DE M. JORDAN.

Berlin, 24 Avril.

SIRE,

MON mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'eſpérer ma guériſon. Je ſens bien dans la ſituation où je me trouve la néceſſité d'une religion éclairée et réfléchie. Sans elle nous ſommes les êtres de l'univers les plus à plaindre. V. M. voudra bien après ma mort me rendre la juſtice, que ſi j'ai combattu la ſuperſtition avec acharnement, j'ai toujours ſoutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées des théologiens. Comme on ne connaît la néceſſité

de

de la valeur que dans le péril, on ne peut connaître l'avantage consolant qu'on retire de la religion que dans l'état de souffrances. Les païens en ont su tirer parti, et j'en fais l'expérience. V. M. peut m'en croire; elle m'a toujours soupçonné de socinianisme : comme j'ai toujours abhorré le nom de secte, je crois que chaque honnête homme a sa religion formée suivant les lumières de son esprit, et confirmée suivant ses besoins. Que je meure, ou que je vive, je mourrai, je vivrai dans les sentimens de la plus vive reconnaissance, due à toutes les grâces dont il a plu à V. M. de m'honorer. 1745.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Fin des Lettres de M. Jordan.

ELEGIE

DE LA VILLE DE BERLIN,

Adreſſée au Baron DE PŒLLNITZ.

VIENS à moi, fille des cieux, Déeſſe de la douleur, des cœurs tendres, que tes larmes généreuſes coulent aujourd'hui en faveur d'une amante abandonnée, que tes cheveux épars et flottans ſoient les modèles de mon ajuſtement; que ma voix ſoit l'écho de tes accens plaintifs! C'eſt à toi d'anoblir ma douleur, et de donner des grâces au déſeſpoir dans lequel me plonge le plus perfide des hommes. Jours heureux que je paſſois avec lui! vous ne faites qu'aigrir ma peine et mon noir chagrin, lorſque je vous compare à la ſituation délaiſſée où je me trouve à préſent; ces beaux jours où mes fiacres, régis par la ſageſſe de mon amant, me réjouiſſaient par chaque ſecouſſe qu'ils donnaient à mon pavé, prenant ces ſecouſſes pour des agaceries de mon infidelle; ces jours où il réglait toutes ces cérémonies ridicules qui paſſaient par mes rues ou dans mes maiſons; ces jours où mes Haude et mes des Champs chantaient ſes éloges dans toutes les gazettes. O jours heureux; c'eſt en vain que je rappelle votre mémoire; la main du Temps, armée de ſon éponge irrévocable, vous a effacés du nombre des êtres, et vous n'exiſtez plus que dans mon cœur. Oui, perfide, c'eſt dans ce cœur ulcéré que tu es encore

profondément gravé et que le bouleverſement de mes murs et de mes tours pourra ſeul t'effacer. Si encore tu me quittais, ô le plus volage de tous les amans! pour une beauté ſupérieure à la mienne, comme celle de Paris que nous reconnaiſſons toutes pour la plus parfaite, comme celle de Rome la coquette, de Londres la débauchée, d'Amſterdam la groſſe marchande, ou de Vienne la dédaigneuſe; mais tu me quittes pour me préférer, qui? une petite gueuſe dont le nom même eſt preſque inconnu parmi nous. Je ſuis auſſi outrée que ſi la Vénus de Médicis ſe voyait préférer une petite Dubuiſſon. Ah! cruel, eſt-ce ainſi que tu oublies la bourſe de mon public tant de fois ouverte à ton induſtrie, les boutiques de mes marchands tant de fois prêtes à ſe vider pour toi, ma Ville-neuve empreſſée à te procurer des petites maiſons, etc. etc. etc.? La douleur me ſuffoque. Mais du moins aurai-je la conſolation que Bareuth ne ſera pas mieux traitée que Berlin, et quand mon chagrin aura ſapé le fondement de tous mes édifices, que mes habitans tes créanciers ſeront tous morts de faim par les ſoins que tu as pris de les plonger dans la misère, alors tu pourras lire ſur ma tombe ces triſtes paroles:

Quand le monde trompeur mépriſera tes charmes,
Tu viendras arroſer mon tombeau de tes larmes,
Et les yeux tout en pleurs tu diras triſtement,
C'eſt toi ſeule, Berlin, qui m'aimas conſtamment.

Moi, Hippocrate, par la crédulité des humains Dieu de la médecine, j'atteſte, affirme, confirme et

garantis, que depuis le départ frauduleux du Baron de Pœllnitz, la ville de Berlin n'a ni bu ni mangé de chagrin; que ce printemps, attaquée d'une mélancolie violente elle a voulu se noyer dans la Sprée, que nous l'avons à la vérité sauvée alors par la saignée, mais que depuis elle prend les pâles couleurs, et une fièvre étique qui la mine et lui occasionne des chaleurs si violentes, qu'il sort de sa tête de grosses et noires fumées de salpêtre, on doit craindre pour sa vie, et il y a *periculum in mora*, si l'amant chéri ne vient point la fléchir par ses soumissions et la consoler par de nouvelles assurances de fidélité.

PROPHETIE.

LORSQUE le lion de l'orient passera le capricorne de la canicule, les puissances terrestres seront émues, et le chien à trois têtes aboiera, les élémens tressailliront, et l'on entendra de toute part la trompette des événemens qui annoncera les changemens de l'univers; alors le cheval chauve mourra de famine, et l'hirondelle sera en proie au vautour. Mortel, songe à ta fin qui s'approche.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET DE LA

MARQUISE DU CHATELET.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET DE LA
MARQUISE DU CHATELET.

LETTRE PREMIERE.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 16 Février.

MONSEIGNEUR,

Je reçois dans le moment la lettre dont V. A. R. m'a honorée. Je ne puis vous exprimer, Monseigneur, la joie que j'ai de ce que V. A. R. eſt réſolue à donner quelques momens de ſon loiſir à la phyſique. L'étude de la nature eſt une occupation digne de votre génie, et je ſuis perſuadée que cette carrière nouvelle vous fournira de nouveaux plaiſirs. Pour moi je ſuis bien ſûre qu'il m'en reviendra des inſtructions. Si je ne craignais pas de vous importuner, je prierais V. A. R. de m'inſtruire du chemin qu'elle compte ſuivre dans cette étude; je me flatte bien que la philoſophie newtonienne ſera celle 1737.

1737. que vous étudierez; Newton et son commentateur méritent cet honneur également.

Il n'y a pas moyen de soutenir davantage l'embrasement des forêts par le vent, puisque V. A. R. persiste à le croire impossible, et que M. de Voltaire est contre moi. Je trouve que ce qu'il mande sur cela à V. A. R. vaut mieux que tout mon ouvrage. Je suis plus hardie sur ce qui concerne le fleuve qui gèle l'été en Suisse; car je n'ai assuré sur cela autre chose sinon que Scheuchzerus rapporte que dans l'évêché de Bâle il y a un fleuve qui gèle l'été et coule l'hiver. Il y a des montagnes couvertes de glaces dans le Pérou entre le 23 et 24me degré de latitude, qui ne fondent jamais, et M. de Tournefort, dans son voyage du Levant, rapporte qu'à Trébizonde il gelait toutes les nuits au mois de Juillet jusqu'au lever du soleil; cependant ces régions sont plus méridionales que les nôtres, et le soleil est par conséquent beaucoup plus long-temps sur l'horizon, et M. de Tournefort, qui a examiné la terre de ces climats, l'a trouvée très-chargée de sels et de nitre. Ce que V. A. R. dit sur les grottes de Besançon est très-vraisemblable; mais ces deux causes, les parties nitreuses que la chaleur du soleil fond et fait couler dans les grottes, et la terre qui en forme le lit, qui abonde vraisemblablement aussi en nitre et en sels, contribuent à ce phénomène; mais il me semble qu'il ne s'ensuit pas que les fleuves dussent geler en été; car il est rare que dans nos climats la chaleur du soleil soit assez forte pour élever une assez grande quantité de particules nitreuses pour causer la nuit en retombant la congélation

des eaux courantes. C'eſt là une des raiſons pour leſquelles ce phénomène eſt plus commun dans les pays chauds; mais il eſt néceſſaire de plus, pour l'opérer, que la terre abonde en nitre et en ſel. 1737.

Avant de quitter la phyſique, oſerais-je demander à V. A. R. ſi Thiriot lui envoya il y a environ trois mois un petit extrait du livre de M. de Voltaire inſéré dans le journal des ſavans de Septembre 1736. Je n'avais pas oſé le préſenter moi-même à V. A. R.; mais j'avoue que je ſerais bien curieuſe de ſavoir ſi elle en a été contente.

Puiſque V. A. R. eſt informée de l'horrible libelle de l'abbé des Fontaines, elle ne ſera pas fâchée ſans doute d'apprendre la ſuite de cette affaire, à laquelle vos bontés pour M. de Voltaire font que V. A. R. s'intéreſſe. Tous les gens de lettres maltraités dans ce libelle ont ſigné des requêtes, qui ont été préſentées aux magiſtrats, et il y a lieu d'eſpérer qu'ils feront une juſtice que le lieutenant-criminel aurait faite à leur place; ainſi la cauſe de M. de Voltaire devient la cauſe commune, et c'eſt en effet celle de tous les honnêtes gens.

On m'avait trompée en me mandant que Thiriot avait envoyé le libelle à V. A. R., et je voudrais bien que tous ſes torts dans cette affaire ne fuſſent pas plus réels; mais il s'eſt très-mal conduit, et je ne l'attends au point où les ſentimens de reconnaiſſance qu'il doit à M. de Voltaire auraient dû toujours le tenir, que quand V. A. R. le lui aura ordonné. Il a eu l'imprudence de me mander qu'il avait envoyé à V. A. R. une lettre qu'il ma écrite et d'ont j'ai été très-offenſée; je ne ſais trop ſous quel prétexte il a

1737. cru pouvoir m'écrire une lettre oſtenſible, et comment il a oſé envoyer cette lettre à V. A. R., qui devait lui paraître une énigme, ſi elle ne connaiſſait point la Voltairomanie. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que Thiriot ne devait jamais ſans ma participation montrer cette lettre à perſonne; or, non-ſeulement il l'a preſque rendue publique ſans ma permiſſion, mais il l'a envoyée à V. A. R. Je ne me ſoucie point du tout que le public ſoit informé que Thiriot m'écrit, et il ne lui convenait en aucune façon d'oſer me compromettre. C'eſt ainſi qu'il a réparé les torts qu'il avait avec M. de Voltaire. Je ne m'attendais pas à être obligée d'écrire un factum ſur Thiriot à V. A. R.; mais l'imprudence de ſes démarches m'y a forcée. Il faut encore que vous me permettiez, Monſeigneur, de vous envoyer la copie de la lettre que Madame la Préſidente de Bernières a écrite à M. de Voltaire ſur cette malheureuſe affaire; elle fera voir à V. A. R. à quel point les hommes peuvent porter la méchanceté et l'ingratitude, et combien Thiriot eſt coupable de n'en avoir pas uſé avec M. de Voltaire comme a fait Madame de Bernières, qui cependant lui doit bien moins.

Je ſuis déſeſpérée de penſer que je vais ce printemps dans un pays où V. A. R. était l'année paſſée; cependant je me conſole par l'idée que ce voyage me rapproche de V. A. R. et des pays qui ſont ſous la domination du Roi votre père. Les terres que M. du Chaſtellet va retirer, ſont enclavées dans le comté de Loo et ne ſont pas loin du pays de Clèves; on dit que c'eſt un pays charmant et

digne de faire la réſidence d'un grand Roi; cette idée m'empêchera de vendre ces terres, qui d'ailleurs ſont à ce qu'on m'aſſure, très-belles. Je vais auſſi ſolliciter des procès à Bruxelles, et je me flatte que V. A. R. voudra bien alors m'accorder quelques recommandations. Tout cela fera un peu de tort à la phyſique; mais l'envie de me rendre digne du commerce de V. A. R. me fera ſurement trouver des momens pour l'étude. 1737.

Je demande à V. A. R. la permiſſion de mettre une lettre pour M. de Kayſerling dans ſon paquet, ne ſachant où le prendre. J'eſpère, Monſeigneur, que vous voudrez bien auſſi me permettre d'envoyer ſous votre couvert deux exemplaires de mon ouvrage ſur le feu, dont l'académie vient de faire achever l'impreſſion, l'un pour M. Jordan et l'autre pour M. de Kayſerling. Il faut enfin que je demande pour dernière grâce à V. A. R. de me pardonner la longueur de cette lettre en faveur des ſentimens de reſpect et d'admiration qui me l'ont dictée, et avec leſquels je ſuis, etc.

P. S. Rouſſeau eſt retourné faire de mauvaiſes odes à Bruxelles. Je prie V. A. R. de m'écrire toujours par M. Plets.

LETTRE II.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 27 février.

MONSEIGNEUR,

1737. La lettre dont V. A. R. m'a honorée, a verſé du baume ſur les bleſſures que les ennemis de M. de Voltaire et du genre humain ne ceſſent de lui faire. Il a ſuivi le conſeil que V. A. R. daigne lui donner; il n'a point fait paraître ſon mémoire, il s'eſt plaint à M. le Chancelier; l'affaire eſt renvoyée à M. Héraut, lieutenant-général de police, et j'eſpère que M. Héraut, qui a déjà condamné l'abbé des Fontaines en 1736 pour un libelle contre pluſieurs membres de l'académie françaiſe, vengera M. de Voltaire et le public. Tout ce que je déſire, c'eſt que M. de Voltaire ne ſoit point obligé à quitter Cirey, et ſes études, pour aller pourſuivre ſa vengeance à Paris, et je me flatte que le miniſtère public s'en chargera. L'intérêt que V. A. R. veut bien y prendre, me perſuader qu'elle ſera bien aiſe de ſavoir à quoi en eſt une affaire qui eſt venu troubler ſi cruellement le repos d'un homme que V. A. R. honore de tant de bontés.

A l'égard de Thiriot, il eſt inexcuſable d'avoir oſé rendre publique une lettre qu'il lui a plu de m'écrire, que je ne lui demandais pas, et qu'il a montrée non-ſeulement ſans ma permiſſion, mais même contre mes ordres; je ne cache point à V. A. R. combien j'en ai été offenſée, et je ne crois

pas qu'il s'aviſe davantage de compromettre ainſi mon nom. Je ne doute point que la lettre que V. A. R. lui a fait écrire, ne le faſſe rentrer dans ſon devoir, et j'oſe aſſurer qu'il en avait beſoin. Il eſt vrai que c'eſt une ame de boue, mais quand la faibleſſe et l'amour-propre font faire les mêmes fautes que la méchanceté, ils ſont auſſi condamnables. Je crois, Monſeigneur, que vous faites bien de la grâce à ſa vertu de la comparer à quelque choſe, mais j'avoue que ſans application votre comparaiſon du thermomètre m'a paru charmante; elle eſt très-juſte pour la plupart des hommes; elle a de plus un petit air de phyſicien qui me plaît infiniment; mais, Monſeigneur, j'aurais bien quelques reproches à faire à V. A. R. ſur la dernière lettre qu'elle a écrite à M. de Voltaire : j'avais cru que la phyſique ſerait dans mon département; mais je ſens bien que ce Voltaire eſt ce que les Italiens appellent *cattivo vicino*. 1737.

L'expérience de la montre ſous le récipient eſt très-ingénieuſe; elle a été faite à Londres par M. Derham, et V. A. R. peut en voir le détail et le ſuccès dans les Tranſactions philoſophiques, N°. 294. La privation de l'air ne cauſa aucune altération au mouvement de cette montre, ce qui eſt une belle preuve contre l'explication que les Cartéſiens donnaient du reſſort; car ſi la matière ſubtile en était la cauſe, l'air, qui eſt une matière très-ſubtile, devrait y contribuer. Il y a d'ailleurs d'autres raiſonnemens qui prouvent, premièrement, que cette matière ſubtile n'exiſte pas, et ſecondement que quand elle exiſterait, elle ne pourrait cauſer le reſſort. Mais, Monſeigneur, on eſt bien embarraſſé

— — pour ſavoir ce que c'eſt que le reſſort. M. Keills
1737. l'a expliqué par l'attraction, mais je ne ſais ſi ſon explication eſt ſatisfeſante ; car l'attraction n'eſt pas toujours bonne à toute ſauce, et on en a un peu abuſé dans ces derniers temps; j'ai bien peur qu'il ne faille recourir à Dieu pour le reſſort, et que ce ne ſoit un attribut donné par lui à la matière, comme l'attraction, la mobilité et tant d'autres que nous connaiſſons et que nous ne connaiſſons pas : mais je ſuis encore bien ignorante ſur tout cela. Je vais prendre auprès de moi un élève de M Wolf, pour me conduire dans le labyrinthe immenſe où ſe perd la nature; je vais quitter pour quelque temps la phyſique pour la géométrie. Je me ſuis apperçue que j'avais été un peu trop vîte ; il faut revenir ſur mes pas ; la géométrie eſt la clef de toutes les portes et je vais travailler à l'acquérir. Je ſuis au déſeſpoir du contretemps qui rend les marches de V. A. R. ſi contraires aux miennes ; mais je me conſole par le plaiſir d'avoir une terre qui touche preſqu'aux Etats du Roi votre père, et par l'eſpérance de vous y aſſurer quelque jour des ſentimens reſpectueux avec leſquels je ſuis, etc.

LETTRE III.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 26 août.

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la galanterie charmante de V. A. R., et je m'en ſers pour lui en marquer ma reconnaiſſance. Si vous aviez pu, Monſeigneur, m'envoyer votre génie, je pourrais me flatter de répondre aux vers dont vous avez accompagné ce joli préſent, d'une façon digne à V. A R; mais je ſuis obligé de ne lui envoyer que de vile proſe pour toutes les bontés dont elle m'honore. J'ai ſu par Thiriot que vous déſiriez un ouvrage très-imparfait et très-indigne de vous être préſenté, que Meſſieurs de l'académie des ſciences ont traité avec trop d'indulgence; je prendrai donc la liberté de l'envoyer à V. A. R.; mais le paquet eſt ſi gros, et le mémoire ſi long, qu'il me faut un ordre poſitif de votre part; je crains bien, quand vous me l'aurez donné, que V. A. R. ne s'en repente, et qu'elle ne perde la bonne opinion dont elle m'honore, et dont je fais aſſurément plus de cas que des prix de toutes les académies de l'Europe. J'eſpère que cette lecture engagera V. A. R. à m'éclairer de ſes lumières. Je ſais, Monſeigneur, que votre génie s'étend à tout, et je me flatte bien pour l'honneur de la phyſique, qu'elle tient un petit coin dans votre immenſité. L'étude de la nature eſt digne d'occuper un loiſir que vous devrez un jour au

1738.

——— bonheur des hommes, et que vous pouvez employer
1738. à préſent à leur inſtruction.

M. de Voltaire eſt actuellement très-tourmenté de cette maladie dont M. de Kayſerling a fait le récit à V. A. R.; ſon plus grand chagrin, Monſeigneur, eſt de ſe voir privé par là du plaiſir qu'il trouve à vous marquer lui-même ſon admiration et ſon attachement; les lettres dont vous l'honorez, augmentant tous les jours l'un et l'autre.

V. A. R. a trouvé deux fautes dans la dernière Epître qu'il vous a envoyée, qui lui avaient échappé dans la chaleur de la compoſition, et dont je ne m'étais point aperçue en la liſant; il les a corrigées ſur le champ, tout malade qu'il eſt; ainſi, Monſeigneur, c'eſt vous qui nous inſtruiſez même dans ce qui concerne une langue qui vous eſt étrangère, et qui nous eſt naturelle. Je me flatte que M. Jordan et M. de Kayſerling ſeront auſſi diſcrets que V. A. R. et que cette Epître, qui n'a point encore paru en France, ne courra point; c'eſt encore une obligation que nous aurons à V. A. R. Pour moi, Monſeigneur, qui vous admire depuis long-temps dans le ſilence, la plus grande que je puiſſe vous avoir, c'eſt de m'avoir procuré l'occaſion de vous marquer moi-même les ſentimens que les lettres dont vous honorez M. de Voltaire m'ont inſpirés pour vous, et avec leſquels je ſuis, etc.

LETTRE

LETTRE IV.

DU PRINCE ROYAL.

Sans date.

MADAME, ſi j'ai pu vous obliger par l'encrier que j'ai pris la liberté de vous offrir, j'en ai été récompenſé ſuffiſamment par la lettre que vous me faites le plaiſir de m'écrire. Je me trouve extrêmement flatté des ſentimens avantageux que vous témoignez ſur mon ſujet ; et je craindrais fort qu'une partie n'en diſparût, ſi j'étais aſſez heureux pour vous voir. Il faut que le digne Voltaire vous ait connu, Madame, lorſqu'il compoſa ſa Henriade, et je jurerais preſque que le caractère de la Reine Eliſabeth d'Angleterre eſt tracé d'après le vôtre : en effet on ne trouve nulle part en Europe, ni dans le monde entier, de Dame dont l'eſprit ſolide ait pu produire des ouvrages ſur des matières auſſi profondes que celles que vous traitez en vous jouant. J'eſpère de les admirer plus en détail, ces excellens ouvrages, lorſque je tiendrai de votre faveur les deux diſſertations dont vous avez honoré l'académie. Il ne me convient point de m'ériger en juge, mais il peut me convenir d'interroger. Je me tiendrai honoré de vos inſtructions ; puiſſé-je en recevoir ſur toutes ſortes de ſujets ! Fontenelle dit que les hommes font des fautes, et que les grands hommes les avouent. M. de Voltaire ne dément ce caractère en quoi que ce ſoit. J'ai haſardé des doutes que j'avais ſur quelques vers de ſes épîtres, et il les corrige. 1738.

1738. Il faut avoir autant de supériorité qu'il en a sur le reste des hommes pour avoir autant de condescendance. Vous connaissez son mérite, et j'ose m'adresser à vous, Madame, pour l'assurer que je le compte au rang de mes vrais amis, c'est-à-dire que je me fie à sa sincérité.

Que vous êtes heureuse, Madame, de posséder un homme unique comme Voltaire, avec tous les talens que vous tenez de la nature! Je me sentirais tenté d'être envieux, si je n'abhorrais l'envie: mais je sens bien que je ne pourrai m'empêcher d'être de vos admirateurs. Je sais que vous enchantez les personnes par vos grâces, et que vous les surprenez par la profondeur de vos connaissances. J'ai vu de vos vers charmans, je viens de recevoir de votre prose; mais malheureux qui ne vous entretient que par lettres, et qui ne vous connaît qu'à la distance d'une centaine de lieues. J'en dirais bien davantage, si je ne craignais de vous importuner, et de vous ennuyer ainsi que ces acteurs qui jasent comme des pies borgnes et qui récitent des tirades de deux cents vers d'arrache-pied sur le théâtre. Et je sens trop que ma lettre ne pourrait vous dédommager d'un quart-d'heure de conversation avec Voltaire, dont la maladie me touche vivement. Je vous quitte, Madame, pour lui écrire, vous assurant que je suis avec toute l'estime qui vous est due, et qu'on ne saurait vous refuser,

Votre très-affectionné ami et admirateur.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

Rémusberg, 9 novembre.

MADAME, j'ai reçu presque en même temps la lettre que vous me faites le plaisir de m'écrire, et l'ouvrage instructif et laborieux que vous avez composé sur la nature du feu. Ce ne seront pas des ouvrages sortis de vos mains qui courront le risque de m'ennuyer; ils m'inspireront toujours l'admiration qu'ils méritent. Assurément, Madame, sans vouloir vous flatter, je puis vous assurer que je n'aurais pas cru votre sexe, d'ailleurs avantageusement partagé du côté des grâces, capable d'aussi vastes connaissances, de recherches pénibles, de découvertes solides, comme celles que renferme votre bel ouvrage. Les Dames vous devront ce que la langue italienne devait au Tasse; cette langue, d'ailleurs molle et dépourvue de force, prenait un air mâle et de l'énergie lorsqu'elle était maniée par cet habile poëte. La beauté, qui fait pour l'ordinaire le plus grand mérite des Dames, ne pourra être comptée qu'au nombre de vos moindres avantages. Quant à moi, j'ai lieu de me louer du sort, qui me privant du bonheur d'admirer votre personne, me permet au moins de connaître toute l'étendue de votre esprit. 1738.

Mon ouvrage politique ne mérite pas toutes les louanges qu'il vous plaît de lui donner; il n'y a

—— qu'à penſer librement pour en faire tout autant:
1738. le ſecret n'eſt pas bien grand, et je crois, pour peu qu'une perſonne eût connaiſſance des affaires de l'Europe, qu'elle en ferait autant, et qu'elle le ferait mieux Je me ſens né avec à-peu-près les mêmes inclinations que les reſpectables habitans de Cirey, à cette différence près que ce fruit qui mûrit ſi bien chez vous, ne réuſſit pas de même chez moi. Je voltige de la métaphyſique à la phyſique, de la morale à la logique, à l'hiſtoire, de la muſique à la poéſie. Je ne fais qu'effleurer tout, ſans réuſſir en rien. Votre exemple, Madame, me ſervira toujours d'aiguillon, pour me faire courir après cette gloire que vous avez acquiſe à ſi juſte titre. Le plus grand plaiſir que puiſſe goûter un être qui penſe, eſt ſelon moi celui de faire du bien, et après, celui d'acquérir des connaiſſances; et les obſtacles qu'il nous faut vaincre pour acquérir ces connaiſſances, font encore un plaiſir nouveau. Vous connaiſſez trop ce plaiſir pour que je vous en parle davantage; mais peut-être ne connaiſſez-vous point celui qu'on prend à vous écrire. Il eſt cauſe que les lettres s'allongent quelquefois plus qu'il ne faudrait: je ne crois pas devoir vous en faire des excuſes; je dois ſeulement vous prier de me croire avec tous les ſentimens qu'inſpire un mérite d'un caractère auſſi diſtingué que le vôtre, etc.

LETTRE VI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 29 décembre.

MONSEIGNEUR,

Les louanges dont V. A. R. a daigné honorer l'Eſſai ſur le feu que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, ſont un prix bien au-deſſus de mes eſpérances; j'oſe même eſpérer, Monſeigneur, qu'elles ſont une preuve de vos bontés pour moi, et alors elles me flattent bien davantage. 1738.

Les critiques que V. A. R. a bien voulu faire ſur mon ouvrage dans ſa lettre à M. de Voltaire, me font voir que j'avais grande raiſon, quand j'eſpérais que la phyſique entrerait dans votre immenſité.

J'aurais aſſurément eu grand tort, ſi j'avais aſſuré que l'embraſement des forêts était ce qui avait fait connaître le feu aux hommes; mais il me ſemble que l'attrition étant un des plus puiſſans moyens pour exciter la puiſſance du feu et peut-être le ſeul, un vent violent pourrait faire embraſer les branches des arbres qu'il agiterait: il eſt vrai qu'il faudrait un vent très-violent, mais avec un vent *donné*, cela me paraît très-poſſible; quoique j'avoue que cela n'eſt que dans le rang des poſſibles.

A l'égard des étangs qui gèlent pendant l'été dans la Suiſſe, j'ai rapporté ce fait d'après M de Muſſchenbroek, qui en fait mention dans ſes Commentaires ſur les *tentamina florentina*. Il y a en

1738. Franche-Comté un exemple de ce phénomène, dans ces grottes fameuſes par leurs congélations; car un ruiſſeau qui traverſe les grottes, coule l'hiver et gèle l'été. Je crois avoir rapporté ce fait au même article de la congélation; or ce qui arrive ſous la terre, peut arriver à la ſurface par les mêmes cauſes, qui ſont vraiſemblablement les ſels et les nitres qui ſe mêlent à l'eau.

J'ai été charmée, Monſeigneur, d'apprendre que V. A. R. ſe feſait une bibliothèque de phyſique; je me flatte que vous me ferez part de vos lumières. Je m'eſtimerai bien heureuſe ſi mon goût pour cette ſcience me procure quelquefois des occaſions d'aſſurer V. A. R. de mon reſpectueux attachement. Je ne veux pas laiſſer échapper celle de la nouvelle année; j'eſpère que vous permettrez, Monſeigneur, de vous admirer toutes celles de ma vie, et de vous exprimer quelquefois les ſentimens pleins de reſpect avec leſquels je ſuis, etc.

P. S. Je crois que V. A. R. a bien ri de la fatuité de Thiriot, qui s'eſt laiſſé perſuader que le changement que M. de Voltaire a fait à ſa première Epître le regardait, et qui a eu la ſimplicité de l'écrire à V. A. R.; mais je me flatte que V. A. R. ne l'a pas cru; je la ſupplie cependant que cette plaiſanterie reſte entre elle et moi, et ſi elle veut m'y répondre, je la prie que ce ſoit par une lettre particulière, par la voie de M. de Plets ou par quelqu'autre qui ne ſoit pas la voie ordinaire de Thiriot. Si vous me le permettez, je vous en dirai quelque jour davantage ſur cet article. M. de Kayſerling a dû dire à V. A. R. de quelle façon je

lui en ai parlé; je me flatte que vous me pardonnerez cette liberté; je compte donner à V. A. R. une marque de mon respect et de mon attachement en lui fesant cette petite confidence, et je la supplie de n'en rien témoigner à M. de Voltaire, ni à Thiriot, jusqu'à ce que je lui en aye dit davantage. 1738.

LETTRE VII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 12 janvier.

MONSEIGNEUR,

QUAND j'eus l'honneur de parler à V. A R. dans ma dernière lettre du Sr. Thiriot, et que je lui demandai la permission de lui en dire davantage, je ne croyais pas être obligée d'anticiper cette permission et j'étais bien loin de croire que j'eusse à l'instruire aujourd'hui de choses bien plus importantes que celles dont je lui parlais dans cette lettre. 1739.

Les bontés singulières dont V. A. R. honore M. de Voltaire, et l'amitié, (le plus sacré de tous les nœuds) qui m'unit à lui, ne me permettent pas de différer à vous instruire de plusieurs faits dont V. A. R. sait peut-être déjà une partie.

Je sais par le Sr. Thiriot lui-même, et je ne l'ai pas appris sans étonnement, qu'il envoie à V. A. R. toutes les brochures que les insectes du Parnasse,

et de la littérature font contre M. de Voltaire ; il
1739. m'assura que V. A. R. le lui ordonnait : *je ne sais*, lui dis-je, *si M. le Prince royal vous l'ordonne ; mais ce que je sais bien, c'est que si vous lui aviez appris les obligations que vous avez à M. de Voltaire, qu'il ignore, et qu'en envoyant à S. A. R. toutes ces indignités, vous y eussiez mis le correctif que la reconnaissance exige de vous ; le Prince, loin de vous en savoir mauvais gré, eût conçu pour votre caractère une estime que votre conduite présente est bien loin de mériter.*

Malgré cette remontrance il a continué à envoyer à V. A. R. tous les libelles qu'il peut ramasser contre M. de Voltaire ; mais comme j'ai vu par les lettres de V. A. R. à M. de Voltaire que toutes ces infamies ; détestées du public, proscrites par les magistrats, et souvent ignorées à Paris, loin de diminuer les bontés de V. A. R. pour M. de Voltaire, les augmentaient encore, j'ai laissé faire le Sr. Thiriot, d'autant plus que M. de Voltaire n'en a jamais laissé échapper la moindre plainte.

On me mande que Thiriot a envoyé en dernier lieu à V. A. R. un nouveau libelle de l'abbé des Fontaines, intitulé la *Voltairomanie ;* comme il y est question du Sr. Thiriot, je crois qu'il est bon de faire connaître à V. A. R. quel est l'homme au nom duquel on ose donner dans ce libelle un démenti à M. de Voltaire et qui ose l'envoyer à V. A. R.

Quand le Sr. Thiriot ne devrait à M. de Voltaire que ce que les devoirs les plus simples de la société exigent, la façon dont on parle de lui par

rapport à M. de Voltaire dans cet infâme libelle, devrait le révolter, et il ne devrait pas laiſſer ſubſiſter un moment le doute qu'il eût démenti ſes lettres et ſes diſcours pour un ſcélérat généralement mépriſé, tel que l'abbé des Fontaines. 1739.

Mais que V. A. R. penſera-t-elle quand elle ſaura que le même Thiriot, qui veut aujourd'hui affecter la neutralité entre M. de Voltaire et ſon ennemi, n'eſt connu dans le monde que par les bienfaits de M. de Voltaire; qu'il n'eſt jamais entré dans une bonne maiſon que comme ſon porte-feuille, comme un homme qui le répétait quelquefois; que M. de Voltaire, dont la généroſité eſt bien au-deſſus de ſes talens, l'a nourri et logé pendant plus de dix ans; qu'il lui a fait préſent des lettres philoſophiques, qui ont valu à Thiriot de ſon aveu même plus de deux cents guinées et qui ont penſé perdre M. de Voltaire; et qu'il lui a enfin pardonné des infidélités, ce qui eſt plus que des bienfaits: que penſerez-vous, Monſeigneur, d'un homme qui ayant de telles obligations à M. de Voltaire, loin de prendre aujourd'hui la défenſe de ſon bienfaiteur et de celui qui voulait bien le traiter comme ſon ami, affecte de ne plus ſe ſouvenir des choſes qu'il a écrites pluſieurs fois, et dont M. de Voltaire a les lettres et qu'il a répétées encore devant moi ici cet automne, et craint de ſe compromettre, comme ſi un Thiriot pouvait jamais être compromis, et comme s'il y avait une façon plus ignominieuſe de l'être, que d'être accuſé de manquer à tant de devoirs, et à tant de liens, et de les trahir tous pour un des Fontaines?

Je me flatte que V. A. R. pardonnera la façon

1739. vive dont je lui écris, en faveur du ſentimen tqui allume ma juſte indignation. M. de Voltaire reſpecte ſes bienfaits et ſon amitié, et je ſuis bien ſûre qu'il n'eût jamais inſtruit V. A. R. des faits que cette lettre contient; mais plus il eſt incapable de faire connaître Thiriot à V. A. R., plus je crois remplir un devoir indiſpenſable de l'amitié que j'ai pour lui, et du reſpect que j'ai pour V. A. R., en l'inſtruiſant de l'ingratitude du Sr. Thiriot.

Je ne ſais s'il eſt poſſible de le corriger; mais ce dont je ſuis ſure, c'eſt que le déſir de plaire à V. A. R. et de mériter les bontés d'un Prince auſſi vertueux peut ſeul l'engager à l'être.

Vous ſavez, Monſeigneur, que les perſonnes publiques dépendent des circonſtances; ainſi, quelque ſingulier qu'il ſoit que la conduite de Thiriot puiſſe porter quelque coup, cependant il ſerait déſirable pour M. de Voltaire qu'il rendît publiquement dans cette occaſion ce qu'il doit à la vérité et à la reconnaiſſance, et je ſuis perſuadée qu'un mot de V. A. R. ſuffira pour le faire rentrer dans ſon devoir.

Je ſupplie encore V. A. R. d'être perſuadée que jamais Thiriot ne ſerait venu à Cirey, ſi le titre d'un de vos ſerviteurs ne lui en eût ouvert l'entrée. M. de Voltaire, qui l'a comblé de tant de bienfaits, et qui reſpecte encore une connaiſſance de vingt années, le connaît cependant trop bien pour lui avoir jamais montré une ſeule ligne des lettres dont V. A. R. l'honore, ni de celles qu'il a l'honneur de vous écrire.

Quelque mépriſable que ſoit l'auteur de l'infame libelle dont j'ai parlé à V. A. R. dans cette lettre,

il eſt, je crois, du devoir d'un honnête homme de repouſſer publiquement des calomnies publiques. M. du Chaſtelet, moi, tous les parens et tous les amis de M. de Voltaire lui ont donc conſeillé de publier le mémoire que j'envoie à V. A. R.; il n'eſt pas encore imprimé, mais le reſpect de M. de Voltaire pour V. A. R. lui fait croire qu'il ne peut trop tôt lui envoyer la juſtification d'un homme qu'elle honore de tant de bontés. 1739.

Je ſupplie V. A. R. de ne point faire paſſer par M. Thiriot la réponſe dont elle m'honorera ; elle peut l'adreſſer en droiture à *Vally en Champagne.* Nous avons eu l'honneur, M. de Voltaire et moi, d'écrire à V. A. R. par M. Plets.

Malgré la longueur de cette lettre, je ne puis la finir ſans marquer à V. A. R. combien je ſuis flattée de penſer que les affaires de ma maiſon qui m'appellent ce printemps en Flandre, me rapprocheront des Etats du Roi votre père, et pourront peut-être me procurer le bonheur d'aſſurer moi-même V. A. R. des ſentimens de reſpect et d'admiration avec leſquels je ſuis etc.

LETTRE VIII.

DU PRINCE ROYAL.

Berlin, 23 janvier.

1739. MADAME, je ferais inexcuſable d'avoir critiqué quelques endroits de votre excellent ouvrage ſur le feu, ſi ce n'était vous qui aviez déſiré de ſavoir mes ſentimens. Novice en phyſique, il y aurait eu beaucoup d'amour-propre et de préſomption à toucher aux ouvrages des maîtres de l'art. Je ſuis ſi perſuadé qu'il n'y a que la modeſtie et la docilité qui puiſſent en quelque manière excuſer l'ignorance, que je n'abandonnerai jamais ce retranchement, à moins que des raiſons auſſi fortes que vos volontés ne m'en faſſent ſortir. C'eſt cette même volonté qui m'oblige de vous dire avec la franchiſe que votre mérite exige de moi, que j'ai quelque peine à me perſuader qu'un vent donné puiſſe jamais cauſer un embraſement dans les forêts. Je ſuis en un pays, Madame, où pour mon malheur je ſuis plus à portée de faire de ces ſortes d'expériences. En automne et au commencement du printemps nous avons des vents qui ſont aſſurément honneur à l'impétuoſité de Borée, et il arrive fréquemment qu'ils déracinent des chênes qui paraiſſaient cramponnés pour jamais en terre, tant leurs racines étaient ſolides et profondes. Les pays plus voiſins du nord ont des vents plus forts encore; mais il me ſemble qu'ils ne ſauraient cauſer d'embraſement, à cauſe que l'écorce des arbres et la mouſſe qui y eſt attachée ne s'y prêteraient pas facilement.

Le désir de m'instruire ou la curiosité m'a fait interroger des personnes qui ont beaucoup voyagé en Suisse, et des Suisses même; mais toutes celles à qui j'ai parlé du phénomène rapporté par M. Musschenbrœck se sont inscrites en faux contre ce fait; peut-être qu'elles ne l'ont pas examiné avec des yeux philosophiques, ou que peu attachées aux progrès des découvertes physiques, elles n'y ont point fait attention. Il me semble toutefois que dans un ouvrage où, suivant le grand principe de Newton, tout doit se fonder sur des expériences certaines, il ne faudrait, (je dis, ce me semble,) point mêler les conjectures aux belles et curieuses expériences qu'on rapporte. Voilà le comble de l'impertinence, je décide de ce qu'à peine je commence à comprendre. Je vous en fais mille excuses; je vous prie de vous ressouvenir de mon âge, et que vous avez excité mon indiscrétion. 1739.

Oserais-je après cela vous exposer encore un doute, sur lequel j'attends la décision de vos oracles? Vous expliquez, Madame, la congélation de ces ruisseaux qui coulent dans les grottes de la Franche-Comté: mais s'il m'est permis de vous dire mon sentiment, il s'ensuivrait, la chaleur du soleil attirant beaucoup de parties nitreuses de la terre, et cette chaleur étant plus forte en été qu'en hiver, que les fleuves devraient geler en été et couler en hiver; l'expérience nous prouve cependant le contraire; ainsi je serais porté à croire que la congélation de ces ruisseaux a une raison particulière, qui pourrait peut-être se trouver dans les parties nitreuses mêlées au lit de ces ruisseaux, et en ce que ces

1739. exhalaiſons ne pouvant ſortir de ces grottes de jour, retombent et ſe mêlent la nuit avec ces petits ruiſſeaux et produiſent ce phénomène ſi extraordinaire.

J'eſpère, Madame, que vous voudrez bien me deſſiller les yeux ſur ces matières, afin que j'admire encore et les merveilles de la nature, et la vaſte étendue de votre génie incomparable. Dès que je ſerai de retour à Rémusberg, ce qui pourra être dans huit jours, j'entrerai dans la carrière de la phyſique, à laquelle vous faites tant d'honneur. Je ſuis ravi de ce que vous voulez bien que je m'adreſſe à vous pour avoir des éclairciſſemens, et je pourrai me glorifier qu'une belle et jeune Dame aura été mon guide dans le pays de la nature. D'autres ſe dégoûtent des ſciences par la pédanterie de ceux qui les enſeignent, je m'y livrerai comme à une paſſion; Emilie, les grâces, et que ſait-on, l'amour même ſeront mes maîtres.

Il n'y a qu'à connaître M. de Voltaire et Thiriot pour juger lequel des deux doit être au-deſſus de la critique de l'autre. J'ai d'abord ſoupçonné quelque ſerpent caché ſous les fleurs, lorſque Thiriot m'a annoncé d'un ton triomphant qu'il avait fait changer le épîtres de notre digne ami: en un mot Thiriot eſt très-propre à vous ſervir et à vous amuſer. Son fond d'amour-propre eſt le principe des ſoins qu'il ſe donne pour vos commiſſions et vos divertiſſemens. Il m'écrit quelquefois des lettres où il paraît brouillé à jamais avec le bon ſens: il n'a jamais le rhume que je n'en ſois informé par un galimatias de quatre pages; mais il ſe ſurpaſſe ſur-tout dans le jugement et la critique qu'il fait des ouvrages d'eſprit: et il

eſcalade le ſuperlatif, lorſquil refond en ſon ſtyle les penſées de M. de Voltaire ou de quelque homme d'eſprit. Pour moi, qui connais aſſez la façon originale de penſer de notre incomparable poëte, je reconnais dans ces mauvaiſes copies, les traits inimitables de l'original. Indépendamment des ces défauts, Thiriot eſt un bon garçon. Son exactitude et le déſir qu'il a d'être utile, le rendent eſtimable. Je n'abuſerai point, Madame, de la confidence que vous m'avez faite; je ſerais très-fâché de déranger vos petits divertiſſemens. Je ſuis dans le cas de ne pouvoir rien vous ſouhaiter que vous ne poſſédiez déjà: avec votre génie et la compagnie de M de Voltaire je ne dois déſirer que la continuation de votre bonheur; je ne puis cependant m'oublier tout-à-fait moi-même. Si les vœux des humains peuvent avoir quelque efficace, les miens feront ſurement exaucés, ceux que je fais dans l'eſpérance d'admirer un jour de mes yeux les merveilles que la nature opère par votre perſonne. Je brûle d'envie de vous aſſurer des ſentimens avec leſquels je ſerai toute ma vie, etc. 1739.

LETTRE IX.

DU PRINCE ROYAL.

Berlin, 29 Janvier.

MADAME, je ſuis extrêmement fâché, tant pour l'amour de votre repos que pour celui du digne Voltaire, de ce que des Fontaines et Rouſſeau ne ſe laſſent jamais de blaſphémer contre l'Apollon

1739. de la France. J'ai fait écrire à Thiriot que je voulais avoir ce libelle, quelque affreux qu'il pût être; mais il ne me l'a pas envoyé encore. Lorſqu'on s'intéreſſe autant à quelqu'un que je le fais à M. de Voltaire, tout ce qui peut le regarder d'une manière relative ou directe devient intéreſſant; et quelque répugnance que j'aye à lire ces écrits qui ſont l'opprobre de l'humanité et la honte des lettres, je me ſuis néanmoins impoſé cette pénitence, afin d'être inſtruit des faits qui attirent ordinairement des ſuites après eux, et qui tiennent à une infinité de particularités et d'anecdotes. Thiriot m'a envoyé la copie de la lettre qu'il vous a adreſſée. Autant que j'en puis juger, Thiriot n'eſt point malicieux; mais s'il biaiſe, ce n'eſt que par faibleſſe et par timidité. Vous verrez par la copie de ce que je lui ai fait écrire, que je lui ai fait ſentir quels ſont les devoirs d'un honnête homme, et que la probité et la reconnaiſſance ſont des vertus ſi indiſpenſables, que ſans elles les hommes ſeraient pires que les monſtres les plus affreux. Thiriot s'amendera, Madame; il ne ſallait que lui montrer ſes devoirs et lui inſpirer des ſentimens. Vous n'avez à Cirey devant vos yeux que des vertus héroïques. Mais ſouvenez-vous que tout le monde n'eſt pas héros, et que le pauvre Thiriot ne peut être compté qu'au nombre de ces faibles mortels dont la vertu n'eſt que comme un thermomètre qui a beſoin d'être échauffé par l'exemple d'une vertu ſupérieure pour ſe monter ſur le même ton.

J'ai lu le mémoire du digne Voltaire, et j'ai déploré le temps précieux qu'il a employé à le

compoſer

compoſer. Si la réputation du chantre de la Henriade, de l'auteur de l'hiſtoire de Charles XII., du traducteur de Newton n'était que d'un jour, il ferait aſſurément bien de ſe juſtifier, et de ſe laver du venin de la calomnie aux yeux du public, comme le ferait un homme inconnu auquel ce public aurait pu faire injuſtice; mais il me ſemble que M. de Voltaire eſt bien loin d'être dans ce cas : il eſt connu généralement, l'univers entier a ſes ouvrages entre les mains. La raiſon du banniſſement de Rouſſeau, le procédé indigne et infame de ce poëte, l'affaire de l'Abbé des Fontaines, le ſervice que Voltaire lui a rendu, tout cela ſont, Madame, des faits qui ne ſont ignorés de perſonne. Un lecteur ſenſé ſe rappelle le caractère de Rouſſeau et l'ingratitude de des Fontaines en liſant leurs écrits; et il ſe révolte, lorſqu'il voit les nouveaux libelles dont on ne ceſſe de pourſuivre Voltaire. Il me ſemble, Madame, qu'il aurait ſuffi de laiſſer penſer le lecteur et de ne lui point répéter ce dont il eſt déjà inſtruit. D'ailleurs M. de Voltaire ſe compromet en quelque manière lorſqu'il honore Rouſſeau et des Fontaines d'une réponſe à leurs infames écrits : je crois qu'il aurait ſuffi de ſe plaindre au chancelier des auteurs indignes de ce libelle injurieux, et que la punition de ces infames aurait été plus honorable à M. de Voltaire que les horreurs de leur vie dont il fait le portrait. Non, ce n'était point ſur ces indignes originaux que devait s'exercer ſon pinceau; il eſt trop noble pour être avili de la ſorte : ce ſera moi qui revendiquerai le temps et les penſées que M. de Voltaire y a perdus. Se défendre contre des accuſations, 1739.

1739. —— eſt le pas le plus gliſſant pour l'amour-propre : il n'eſt guères poſſible de ſe juſtifier ſans ſe louer ſoi-même, et rien n'eſt plus odieux que l'encens qu'un auteur brûle ſur ſes propres autels. Celui qui ſe juſtifie contre les traits que la calomnie a lancés ſur ſon honneur, eſt dans la triſte néceſſité de ſe louer ſoi-même ; ainſi il me ſemble que ces apologies conviendraient mieux dans la bouche d'un ami : elles feraient plus d'honneur à la modération de la perſonne offenſée, et elles en auraient d'autant plus de poids. Je m'offre très-volontiers à être l'apologiſte de l'inimitable Voltaire, toutes fois et quand il en aura beſoin : ce ſera Trajan qui fera le panégyrique de Pline.

Vous me flattez, Madame, de vous approcher ce printemps de nos frontières, et j'ai le chagrin de vous apprendre que je prends un chemin tout oppoſé cette année ; je compte de ſuivre le Roi en Pruſſe, et ce ne ſera que dans deux ans que je reverrai le pays de Clèves. Je ſuis bien malheureux de ce que le deſtin me paraît ſi contraire. Si je n'ai pas la ſatisfaction de vous voir, j'aurai du moins le plaiſir de recevoir plus ſouvent de vos lettres. Je vous prie de me croire avec une eſtime infinie, etc.

LETTRE X.

DU PRINCE ROYAL.

Rémusberg, 8 mars.

MADAME, l'approbation que vous donnez au deſſein que j'ai formé d'étudier la phyſique, et votre exemple, m'encourageront merveilleuſement dans cette nouvelle carrière. Le dérangement de ma ſanté m'a empêché juſqu'à préſent d'y entrer; mais dès que je me ſentirai tout à fait guéri, je compte de m'enrôler dans cette ſcience ſous vos bannières, conduit par la force de votre divin génie. Je me ſuis propoſé de lire d'abord les mémoires de l'académie des ſciences, enſuite la phyſique de Muſſchenbrœck, et de finir par la philoſophie de Newton. J'éviterai ſoigneuſement la géométrie, dont les calculs infinis m'épouvantent et paſſent mes forces; et je me contenterai de recueillir les fleurs que les autres ont eu ſoin de cultiver. C'eſt en abrégé le plan que je me ſuis fait de cette étude; il faut ſe connaître ſoi-même, et j'ai ſu me dire que je n'ai ni le génie d'Emilie ni l'eſprit univerſel de Voltaire, pour embraſſer de ſi vaſtes connaiſſances. Je me contente en un mot, Madame, de glaner ſur vos pas, et je me dis ſans ceſſe : *c'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire auteur etc.* 1739.

Les perſécutions ſuſcitées au digne Voltaire m'affligent véritablement : la France devrait conſerver ſoigneuſement le loiſir précieux que ce digne auteur voue avec tant de généroſité, aux dépens de ſa

1739. ſanté même, au bien et à l'inſtruction du public. Cet homme aurait eu des ſtatues au capitole, on l'aurait déifié au Lycée ; peut-être aurait-il occupé la place de Jupiter, s'il était venu au monde dans ce temps où l'admiration pour le mérite allait juſqu'à la ſuperſtition. Je ſuis sûr que M. de Voltaire aura pleine ſatisfaction au ſujet de l'indigne des Fontaines : le procédé de ce fripon eſt trop inſolent pour échapper à la vengeance des magiſtrats, et l'indignation publique doit, en cas d'injuſtice, tenir lieu à M. de Voltaire de la ſatisfaction la plus éclatante.

Thiriot eſt inexcuſable dans ſa conduite : mais, Madame, il ne fallait pas prendre Thiriot pour ce qu'il n'eſt point et pour ce qu'il ne ſera jamais. Il n'a pas la fermeté d'ame qu'on exige de lui, et la queſtion ſe réduirait à ſavoir, ſi Thiriot manque par malice ou par faibleſſe. Je vous aſſurerais bien que ce n'eſt point par malice ; vous le connaiſſez, Madame, et vous ſavez qu'il n'a ni aſſez d'eſprit ni aſſez de méchanceté pour être malicieux. Quel intérêt pourrait le porter à préjudicier à M. de Voltaire ? Aucun. M. de Voltaire eſt ſon bienfaiteur ; c'eſt de plus ſon idole ; il lui rend un hommage continuel, ne penſant que d'après lui, et ruminant, ſi je puis m'exprimer ainſi, les penſées que M. de Voltaire a déjà digérées. Thiriot a de plus fait métier toute ſa vie de ſoutenir à cor et à cri les ouvrages de l'auteur de la Henriade : quelle raiſon pourrait-il avoir pour ſe donner un démenti ſi manifeſte ? M. de Voltaire l'a-t-il mécontenté ? Aucunement. Aurait-on eu de de la froideur envers lui ? Bien loin de là. Vous l'avez comblé de bontés à Cirey, et il s'en eſt loué

à tous ceux de ſa connaiſſance. Vous conviendrez donc, Madame, qu'une faute de jugement, une faibleſſe d'eſprit, qu'on ne doit imputer qu'à la nature, ont fait faire de fauſſes démarches à Thiriot; joignez à cela les mauvais conſeils des perſonnes auxquelles il s'eſt confié; il faut paſſer quelque choſe à l'humanité. Croyez-moi, Madame, ne prenez point les choſes à la rigueur; vous perdriez un homme qui vous eſt attaché, et dont l'unique défaut eſt de n'avoir pas reçu de la nature un jugement et un génie dignes de Cirey; mais qui ne perdriez-vous pas de cette manière? et ſi vous ne vouliez accorder votre amitié et vos bontés qu'à des perſonnes du mérite de M. de Voltaire, je vous avertis, Madame, que le nombre de vos amis ſerait très-petit. J'ai fait écrire à Thiriot, et je le ferai encore, afin qu'il ſe conduiſe plus rondement et qu'il ait plus de cœur qu'il n'en a témoigné juſqu'à préſent. Je ſuis sûr que ſi vous lui rendez vos bontés, elles l'encourageront beaucoup à bien faire. 1739.

Le zèle infini que vous me témoignez, Madame, pour les intérêts de notre ami, me charment. Souffrez, je vous prie, que je vous faſſe en même temps reſſouvenir de la philoſophie qui doit donner une certaine tranquillité d'ame, par laquelle les hommes perſécutés ſe mettent au-deſſus de la perſécution, et qui leur fait étouffer en quelque façon les mouvemens tumultueux qu'enfantent en nous le reſſentiment et toutes les paſſions. Il eſt sûr qu'il eſt bien difficile de parvenir à un certain état d'indifférence; mais je crois que la condition de l'humanité demande qu'on ſe muniſſe puiſſamment contre

1739. les chagrins, contre ce domaine inaliénable de notre état, et que quelque réflexion sérieuse sur la vie humaine nous apprenne à diminuer nos chagrins, pour les sentir moins ; et à multiplier et grossir nos plaisirs, afin d'en être plus vivement frappés. Il est certain que rien n'est plus sensible à une ame bien née, que de se voir attaquée du côté de la réputation : c'est là le défaut de la cuirasse des grands hommes. Mais je me souviendrai toute ma vie du jugement qu'on a porté de Caton et de Cicéron. Chez Caton (dit Montesquieu) la vertu était le principal, et la gloire n'était rien : chez Cicéron la gloire était le tout et la vertu n'était que l'accessoire. Lorsque l'on considère la vertu comme un bien qu'on ne saurait nous enlever, on méprise les projets frivoles des envieux et la puérilité des calomnies : le digne Voltaire est en droit de les mépriser, son repos est trop précieux pour être troublé par des bagatelles semblables. Qu'il suive le conseil que le Mercure le Lucien donnait à Jupiter, qui pensait devenir mélancolique des discours impertinens que tenaient les Athéniens sur son sujet : *Contentez-vous*, lui disait Mercure, *de gouverner le monde, et laiss à les parler.* Que M. de Voltaire se contente d'instruire, de gouverner le monde savant, et qu'il méprise des choses qui lui sont aussi inférieures que le Lycée l'était à l'Olympe. Je regrette beaucoup que vous sachant plus dans notre voisinage que par le passé, je ne puisse pas contenter le désir que j'ai, Madame, de vous admirer, et de vous donner en personne des marques de mon estime. Mon étoile ne m'a jamais été trop propice, et je commence à

m'accoutumer à ſes perfidies ; je lui pardonnerais volontiers toutes les autres infidélités qu'elle m'a faites ; mais le tour qu'elle me joue aujourd'hui, eſt des plus ſanglans ; pour l'en punir, je prierai quelque aſtronome de l'exiler au fond des cieux à quelques millions de lieues plus loin du ſoleil. La punition ſerait grande, mais elle n'égalerait pourtant point ce que mérite ſa noirceur. 1739.

Mais quittons les figures. Vous remarquez vous-même, je m'en aſſure, qu'on fait une grande perte, quand on manque l'occaſion de vous voir. J'en fais la triſte expérience, et il ſemble que le ſort me prépare le deſtin de Tantale ; il vous expoſe, pour ainſi dire, à ma vue, pour augmenter mes déſirs et ma curioſité, et en même temps il me met dans l'impoſſibilité de me ſatisfaire. Je ne pourrais faire un meilleur uſage de mon crédit et de mes amis qu'en les employant pour vous. Ma volonté ſera toujours la même, et il ne dépendra que de l'occaſion de la réaliſer. Je ſuis etc.

LETTRE XI.

DU PRINCE ROYAL.

Rémusberg, 15 Avril.

1739. MADAME, les chagrins du digne Voltaire m'ont été extrêmement ſenſibles. Je ſuis tout de feu pour mes amis, et tout ce qui les regarde, me touche autant que ſi cela me regardait perſonnellement; je n'aime point les amis qui ſe tiennent comme ces tranquilles Euménides de l'opéra, lorſque leurs amis ont beſoin de leur ſecours. Auſſi vais-je m'intéreſſer pour le digne Voltaire ſans qu'il m'en ait ſollicité; j'écrirai pour cet effet par l'ordinaire prochain au Marquis de la Chétardie, et je ferai jouer tous mes reſſorts pour rendre le calme à un homme qui a ſi ſouvent travaillé pour ma ſatisfaction.

Il faut que Voltaire ſe contente de mépriſer ſes ennemis : c'eſt en vérité toute la grâce qu'il leur peut faire ; il ſe rabaiſſerait trop en ſe mettant en compromis avec eux, et ſa plume eſt trop noble pour s'eſcrimer contre des armes qui n'ont de force que tant que la malice et la calomnie les ſoutiennent ; je ſuis donc bien aiſe qu'il ait pris le parti du ſilence.

Vous m'attaquez, Madame, du côté de la phyſique, et je ne trouve de ſalut que dans la fuite. J'ai fait ſi peu de progrès dans la connaiſſance de la nature, que je me garderai bien d'entrer en lice avec vous: ce de quoi je conviens cependant très-volontiers, c'eſt qu'il y a beaucoup de choſes dans

la nature qui nous ſont cachées, et qui apparemment le ſeront toujours. 1739.

Je me conſolerais à la vérité facilement d'ignorer le reſſort de l'air, la cohérence etc. ſi j'avais l'avantage de vous connaître perſonnellement. Vous jugez bien, Madame, qu'il m'eſt d'autant plus douloureux de vous ſavoir ſur les confins des Etats du Roi mon père et de ne pouvoir profiter de ce voiſinage. Je ne ſais quelle force centrifuge me pouſſe malgré moi en Pruſſe; mais je ſens bien que je porte en moi un principe qui dirigerait mes pas d'un côté tout différent. Soyez-en perſuadée, Madame, comme de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 1 août.

MONSEIGNEUR,

J'AI tant de remercîmens à faire à V. A. R., et tant de pardons à lui demander, que je ſuis embarraſſée entre ma reconnaiſſance et ma confuſion. V. A. R. a ſu la vie errante que j'ai menée depuis trois mois, et c'eſt encore ſur le point de partir que j'ai l'honneur de vous écrire; je vais paſſer une quinzaine de jours à Paris, et je voudrais bien, pendant que j'y ferai, recevoir quelques ordres de V. A. R., et couper l'herbe ſous le pied à Thiriot.

1739. Mon ſéjour en Flandre a été rempli par vos bienfaits. Vous avez ſu ſans doute, Monſeigneur, que celui qui en était chargé, nous trouva à Enghien, répétant une comédie; nous deſcendîmes promptement du théâtre, pour aller jouer une partie de cadrille avec ces boîtes charmantes et pleines de grâces et de galanterie que V. A. R. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Quelques jours après, le Duc d'Aremberg vint célébrer ici la ſanté de V. A. R. avec ce bon vin de Hongrie, qui eſt véritablement du nectar; nous avons encore pris cette liberté avec M. Schilling. Car V. A. R. doit bien me rendre la juſtice de croire que dès que je ſais un Pruſſien dans Bruxelles, mon plus grand ſoin eſt de ſaiſir cette occaſion de parler de vous, et de m'informer d'un Prince qui m'honore de tant de bontés, et que j'admire par tant de titres.

Je n'oſe demander à V. A. R. des nouvelles de ſes progrès en phyſique; car je vois par les lettres dont elle honore M. de Voltaire que Machiavel et la poéſie ont la préférence; j'eſpère pourtant que quelque jour vous donnerez quelques momens à une ſcience ſi digne de vous occuper, et je vous avoue, Monſeigneur, que mes déſirs là-deſſus ſont un peu intéreſſés; car je me flatte que mon commerce en ſerait plus agréable à V. A. R.

Je ne puis exprimer la triſteſſe que j'ai ſentie dans mon voyage au pays de Liége, quand j'ai penſé que l'année paſſée V. A. R. était preſque dans ces cantons; mais, Monſeigneur, n'y reviendrez-vous jamais? Je prévois que je jouerai longtemps ici le rôle de la comteſſe de Pimbèche, et

je m'en console dans l'espérance que mes procès me feront gagner le temps où le Roi votre père viendra voir ses Etats méridionaux; car je compte revenir de Paris ici pour mon hiver, *et plus.* 1739.

V. A. R. a su sans doute que l'abbé des Fontaines a été obligé de désavouer la Voltairomanie entre les mains de M. Héraut, lieutenant de police, et que son désaveu a été mis dans les gazettes. L'intérêt que V. A. R. a daigné prendre à cette malheureuse affaire, et la façon pleine de bonté dont elle a bien voulu m'en parler, m'ont fait croire que ce détail lui serait agréable.

Nous reverrons Thiriot à Paris, et je me sens fort portée à user envers lui de cette indulgence dont la faiblesse de son caractère me paraît très-digne et à laquelle V. A. R. m'a exhortée; c'est à vous, Monseigneur, à donner l'exemple de toutes les vertus; ceux qui les admirent de près sont plus heureux, mais personne ne peut être avec plus de respect et d'attachement que moi etc.

LETTRE XIII.

DU PRINCE ROYAL.

Berlin, 20 août.

MADAME, après avoir fait cent milles d'Allemagne en quatre jours, il ne me fallait pas moins qu'une lettre de votre part pour me rappeler à la vie. Dans six semaines d'absence j'ai parcouru une infinité de pays, de contrées et de villes, j'ai vu quelques millions d'hommes; mais je puis vous jurer,

1739. Madame, que parmi cette prodigieuſe quantité, il ne s'en eſt pas trouvé un digne de recevoir la bourgeoiſe de Cirey.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que le petit hommage d'ambre que vous a fait la Pruſſe, vous a été agréable. L'ambre eſt de l'encens, on s'en ſert dans toutes les égliſes catholiques, et même les Indiens en parfument leurs idoles; pourquoi cet encens ne fumerait-il point à Cirey, dans ce temple de la vérité et de l'amitié où l'uſage en eſt plus légitime que dans ces lieux conſacrés par l'erreur et peuplés par la ſuperſtition?

Si j'apprends que le vin de Hongrie faſſe du bien à notre cher et digne ami, et s'il eſt de votre goût, je continuerai de vous en fournir; il eſt bien juſte que chaque pays vous paye le tribut de ce qu'il produit de plus exquis.

Vous voulez, Madame que je m'applique à la phyſique, pour que votre commerce ne m'ennuie point, comme il vous plaît de le dire; il me ſemble cependant que cette précaution eſt priſe de fort loin; un jeune homme, pour peu qu'il ait de ſenſibilité, ne reſtera pas court avec une jeune, belle et aimable Dame. Je ſens bien que ſi j'avais le plaiſir de vous voir, je vous parlerais de toute autre choſe que de phyſique, et que Newton, Maupertuis, Mairan et Locke ne m'occuperaient guères en votre préſence; ménageons-nous les ſecours de ces ſavans hommes pour l'âge où le cœur glacé ne nous fournit plus rien à dire, et permettez-moi, Madame, de préférer à mon âge la vivacité des ſentimens aux charmes flegmatiques d'une correſpondance phyſique.

Je ſuis occupé à préſent à réfuter l'ennemi de l'humanité, et le calomniateur des princes; je me délaſſerai de cet ouvrage entre les bras de la poéſie et je ramperai ſur vos pas dans la carrière de la phyſique. Il n'eſt pas permis, Madame, à tout le monde d'être univerſel: il en eſt des génies comme des ſciences; les uns embraſſent beaucoup plus d'objets que les autres. Pour moi je m'aperçois bien que l'immenſité eſt auſſi peu mon partage que l'univers entier était celui d'Alexandre; je fais des efforts pour conquérir quelque petite province voiſine, à peu-près comme la France, qui s'empare tout doucement de l'île de Corſe, après s'être miſe en poſſeſſion de la Lorraine, avec cette différence pourtant que la conquête de ces Etats ſe fait ou par violence ou par ſupercherie, et que le pays des ſciences ne ſe gagne que par un travail aſſidu, que toute fineſſe, que tout artifice pour s'en rendre le maître devient inutile, et que nous n'avons d'autres moyens pour nous les approprier que les forces de l'eſprit. Vous autres qui marchez à pas de géans, vous vous imaginez que tout le monde a l'honneur d'être géant comme vous; mais je ſuis charmé que vous ayez ce défaut de l'humanité, que vous jugiez les autres par vous mêmes; daignez à l'avenir vous reſſouvenir, Madame, que les hommes peuvent ſe reſſembler, mais que malgré tout cela ils diffèrent beaucoup d'eſprit et de capacité. 1739.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que l'ami Voltaire a lieu d'être content de la manière dont on lui a fait juſtice à Paris. Il a très-bien fait de ne point écrire, et la ſatisfaction qu'il reçoit lui fait plus

——— d'honneur que tous les factums ou tous les écrits
1739. par lesquels il se serait compromis. Je fais faire une édition magnifique de la Henriade; tout y sera digne de son auteur; je lui écrirai dans quelques jours, et lui enverrai la préface, pour qu'il la corrige s'il le juge à propos.

Tout ce qui me vient de vous, Madame, me sera toujours très-agréable: les nouvelles de Paris passant par vos mains, gagneront l'éclat qu'un diamant brut reçoit des mains du lapidaire habile, et d'ailleurs ce qui vous regarde et ce qui touche votre aimable ami, me fera toute ma vie un plaisir infini. Je vous prie de me croire avec tous les sentimens de la plus parfaite estime,

MADAME,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIV.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Paris, 13 octobre.

MONSEIGNEUR,

Je ne veux pas être la dernière à marquer à V. A. R. combien la préface de la Henriade m'a paru digne du plus singulier éditeur qu'il y ait jamais eu. L'honneur que V. A. R. fait à M. de Voltaire est bien au-dessus du triomphe que l'on avait décerné au Tasse; son attachement pour V. A. R. en est digne, et sa reconnaissance est proportionnée au bienfait.

Je ne ſuis pas aſſez ennemie du genre humain pour tirer V. A. R. du bel ouvrage qu'elle a entrepris d'en réfuter le corrupteur, pour lui faire apprendre quelques vérités de phyſique. Je vois, Monſeigneur, que vous encouragerez cette ſcience; mais que vous avez un emploi plus précieux à faire de votre temps que de vous y appliquer; et pourvu que V. A. R. me conſerve les mêmes bontés, je plaindrai la phyſique, mais je ne pourrai m'en plaindre. Je prends la liberté de lui envoyer la traduction italienne du premier chant de la Henriade; je vais un peu ſur les droits de M. de Voltaire; mais il a tant de ces ſortes de préſens à faire à V. A. R., que j'eſpère qu'il ne m'enviera pas cette petite occaſion de lui faire ma cour. Je fais peu de vers, mais je les aime paſſionnément, et je crois que vous ſerez content de la fidélité et de la préciſion de la traduction que j'ai l'honneur de vous envoyer; l'auteur aſſure qu'il donnera le reſte tout de ſuite. 1739.

Je ſuis arrivée à Paris dans un temps où tout était en feu et en joie, et j'ai retrouvé cette ville et ſes habitans auſſi aimables et auſſi frivoles que je les avais laiſſés. Pour la cour, il s'y eſt fait de grandes révolutions et il me ſemble qu'elle eſt à préſent ce qu'elle doit être. Je quitte tout cela non ſans quelque regret, pour des procès; j'eſpère que V. A. R. adoucira mon ſéjour de Bruxelles par les marques de ſon ſouvenir, elle n'en peut honorer perſonne qui en ſente mieux le prix et qui ſoit avec plus de dévouement que moi etc.

LETTRE XV.

DU PRINCE ROYAL.

Rémusberg, 27 octobre.

1739. MADAME, j'étais vis-à-vis de Machiavel, lorsque j'eus le plaisir de recevoir votre lettre et la traduction italienne de la Henriade. Je me suis vu infiniment encouragé par les suffrages que vous donnez à la préface de la Henriade. Ce sont la vérité et la persuasion qui se sont exprimées par ma plume. Cet ouvrage se loue de lui-même et je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir arrangé les phrases. M. de Voltaire n'a pas besoin de panégyriste pour être estimé et goûté de l'Europe; aussi n'est-ce que d'un faible roseau que j'ai voulu étayer l'édifice de sa réputation.

Vous me demandez des nouvelles de Machiavel? Je compte de l'achever dans quinze jours. Je ne voudrais point présenter un ouvrage informe et mal digéré aux yeux du public. J'écris beaucoup, et j'efface davantage. Ce n'est encore qu'une masse d'argile grossière, à laquelle il faut donner la façon et le tour convenable; cependant je vous envoie l'avant-propos, pour vous faire juger dans quel esprit cet ouvrage est composé. Il y a des matières sérieuses où il a fallu des réfutations solides; mais il y en a d'autres où j'ai cru qu'il était permis d'égayer le lecteur: je ne sais rien de pire que l'ennui, et je crois que l'on instruit toujours mal le lecteur, lorsqu'on le fait bâiller. Peut-être y a-t-il de la

pré-

somption à mon âge de me flatter d'instruire le public ; mais peut-être n'y en a-t-il point à vouloir lui plaire. J'aurais bien voulu semer par-ci par-là de ce sel attique tant estimé des anciens ; mais ce n'est pas l'affaire de tout le monde. J'enverrai l'ouvrage chapitre par chapitre à M. de Voltaire ; votre jugement et votre goût me tiendra lieu de celui du public : je vous demande en amitié de ne point me déguiser vos sentimens. 1739.

Mais je m'aperçois que, comme l'éternel abbé de Chaulieu, je ne parle que de moi-même ; je vous en demande mille pardons, Madame, la matière m'entraîne et Machiavel m'a séduit.

Pour changer de discours, je vous dirai que nous avons vu ici l'aimable Algarotti avec un certain Milord Baltimore, non moins savant et non moins agréable que lui. J'ai senti tout le prix de leur bonne compagnie pendant huit jours ; après quoi ils ont été relevés par ce Marcus Curtius des Français, qui se dévoue pour le bien de sa patrie, et qui va s'abymer, dit-on, dans le plus grand gouffre des mers hyperborées ; j'ai pensé le confesser en le voyant partir, regrettant toutefois qu'un aussi aimable homme allât se morfondre dans un climat et dans un pays aussi peu digne de lui que la Russie.

Il m'a dit mille biens de son monarque, et il a pensé me ranger de l'opinion de ces philosophes qui disent que c'est l'amour qui débrouille le chaos. Que ce soit l'amour ou ce qu'il vous plaira, je ne m'en embarrasse point ; mais je vous prie de croire que je ne suis pas aussi indifférent sur les sentimens que j'ai pour vous,

et qu'il m'importe beaucoup que vous vouliez vous-
1739. persuader de l'estime avec laquelle je suis,

MADAME,

Votre très-affectionné ami.

Ayez la bonté de faire mes amitiés à notre digne ami.

LETTRE XVI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 29 décembre.

MONSEIGNEUR,

Il n'est pas possible, après avoir lu la réfutation de Machiavel, de n'en pas remercier V. A. R. C'est bien de cet ouvrage que l'on peut dire ce que l'on disait du Télémaque, *que le bonheur du genre humain en naîtrait, s'il pouvait naître d'un livre*; j'espère, Monseigneur, que vous nous enverrez la suite de ce bel ouvrage.

M. Algarotti m'a mandé avec quelle surprise il avait vu V. A. R.; la mienne est qu'il ait pu vous quitter.

Mon respect et mon attachement pour V. A. R. ne tiennent à aucune coutume, mais toutes celles qui me procurent une occasion de l'en assurer me sont précieuses; ainsi je profite de la nouvelle année pour vous réitérer, Monseigneur, les assurances de tous les sentimens avec lesquels je ferai toute ma vie, etc.

LETTRE XVII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 4 mars.

MONSEIGNEUR,

Je lis actuellement la suite du bel ouvrage de V. A. R.; mais j'ai trop d'impatience de lui dire combien j'en suis enchantée pour attendre que j'en aye fini la lecture; il faut, Monseigneur, pour le bonheur du monde, que V. A. R. donne cet ouvrage au public; votre nom n'y sera pas, mais votre cachet, je veux dire cet amour du bien public et de l'humanité y sera, et il n'y a aucun de ceux qui ont le bonheur de connaître V. A. R. qui ne l'y doive reconnaître: en lisant l'Anti-Machiavel on croirait que V. A. R. ne s'est occupée toute sa vie que des méditations de la politique; mais moi qui sais que ses talens s'étendent à tout, j'oserais lui parler de la métaphysique de Wolf et de Leibnitz, dont je me suis imaginée de faire une petite esquisse en français, si la lecture des ouvrages de V. A. R. me laissait assez de témérité pour lui envoyer les miens. Ces idées sont toutes nouvelles pour les têtes françaises, et peut-être qu'habillées à notre mode, elles pourraient réussir; mais il faudrait l'éloquence et la profondeur de V. A. R. pour remplir cette carrière. Cependant, si vous l'ordonnez, et si vos occupations vous en laissent le temps, j'aurai l'honneur d'en envoyer quelques chapitres 1740.

à V. A. R.; il me semble que les habitans de Cirey, en quelque lieu qu'ils soient, vous doivent les prémices de leurs travaux, et si V. A. R. daignait corriger l'ouvrage, je serais bien sûre du succès.

1740.

Je suis etc.

LETTRE XVIII.

DU PRINCE ROYAL.

Berlin, 17 mars.

MADAME, les ouvrages d'une Dame qui réunit un esprit mâle et profond à la délicatesse et au goût qui est le partage de son sexe, ne sauraient que m'être bien agréables: ce ne sera plus de Wolf, mais ce sera de la bouche de Minerve que je recevrai mes instructions. Il est à croire, Madame, que vous rendrez Wolfiens ceux qui liront votre ouvrage. L'esprit est facile à convaincre lorsque le cœur est touché; je vous réponds de ma conviction; il ne dépend à présent que de vous de l'entreprendre, en m'envoyant cet abrégé précieux. Il fallait à notre didactique et pesant philosophe allemand le secours d'un génie vif et éclairé comme le vôtre, pour abréger l'ennui de ses répétitions et pour rendre agréable son extrême sécheresse; son or passé par votre creuset n'en deviendra que plus pur.

La réfutation de Machiavel dont votre indulgence m'applaudit, aurait peut-être mieux réussi, si j'avais eu tout le loisir nécessaire; mais il y a quatre mois que je suis ici, c'est-à-dire dans l'endroit du monde le plus

tumultueux et le moins propre à ce recueillement d'esprit que demandent des ouvrages réfléchis. J'ai fait une trève avec Voltaire, le priant de m'accorder quelques semaines de délai : après quoi je lui ai promis d'être impitoyable à l'égard des fautes qui me sont échappées dans la composition de cet ouvrage. 1740.

Césarion convalescent vous marque lui-même par la lettre ci-jointe combien il est sensible à votre souvenir. Nous parlons de Cirey comme les juifs de Jérusalem. En effet votre maison mérite bien autant d'être appelée un temple que cet édifice superbe construit par Salomon, à la différence près que souvent la superstition et l'ignorance habitaient les sacrés portiques et le sanctuaire de ces lieux détruits par Titus, et que la sagesse et les plaisirs ont établi leur domicile dans l'aimable maison dont vous et Voltaire êtes les divinités.

Si vous vous apercevez à Bruxelles de quelque légère fumée d'une odeur d'ambre et d'un vent du nord, souvenez-vous que ce sont nos encens, et que vous ne recevez d'aucun lieu de la terre un culte aussi pur et des hommages aussi sincères que le sont les nôtres.

Je suis avec une très-parfaite estime,

MADAME,

Votre très-affectionné ami.

LETTRE XIX.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Verſailles, 25 avril.

MONSEIGNEUR,

1740. J'ENVOIE enfin à V. A. R. mon Eſſai de métaphyſique; je ſouhaite et je crains preſqu'également qu'elle ait le temps de le lire. Vous ſerez peut-être auſſi étonné de le trouver imprimé, que j'en ſuis honteuſe; les circonſtances qui l'ont rendu public ſeraient trop longues à expliquer à V. A. R. J'attends pour ſavoir ſi je dois m'en repentir, ou m'en applaudir, ce que V. A. R. en penſera. Je me ſouviens qu'elle a fait traduire ſous ſes yeux la métaphyſique de Wolf, et qu'elle en a même corrigé quelques endroits de ſa main; ainſi j'imagine que ces matières ne lui déplaiſent point, puiſqu'elle a daigné employer quelque partie de ſon temps à les lire.

V. A. R. verra par la préface que ce livre n'était deſtiné que pour l'éducation d'un fils unique que j'ai, et que j'aime avec une tendreſſe extrême; j'ai cru que je ne pouvais lui en donner une plus grande preuve qu'en tâchant de le rendre un peu moins ignorant que ne l'eſt ordinairement notre jeuneſſe; et voulant lui apprendre les élémens de la phyſique, j'ai été obligée d'en compoſer une, n'y ayant point en français de phyſique complète, ni qui ſoit à la portée de ſon âge;

mais comme je ſuis perſuadée que la phyſique ne peut ſe paſſer de la métaphyſique, ſur laquelle elle eſt fondée, j'ai voulu lui donner une idée de la métaphyſique de M. de Leibnitz, que j'avoue être la ſeule qui m'ait ſatisfaite, quoiqu'il me reſte encore bien des doutes. 1740.

L'ouvrage aura pluſieurs tomes, dont il n'y en a encore que le premier qui ſoit commencé à imprimer. Je crois qu'il paraîtra vers la pentecôte, et je prendrai la liberté d'en préſenter un exemplaire à V. A. R., ſi elle eſt contente de ce que j'ai l'honneur de lui envoyer aujourd'hui.

Je m'aperçois que ma lettre eſt déjà très-longue et que je n'ai point encore parlé à V. A. R. de ma reconnaiſſance de la boîte charmante qu'elle m'a fait la grâce de m'envoyer. Je n'ai jamais rien vu de plus joli et de plus agréablement monté; mais V. A. R. me permettra de lui dire qu'il lui manque ſon plus bel ornement, et que quelque bien qu'elle m'ait traité, je ſuis très-jalouſe du préſent dont elle a honoré M. de Voltaire. Je crois qu'il a déjà envoyé à V. A. R. ſa métaphyſique de Newton, et vous ſerez peut-être étonné que nous ſoyons d'avis ſi différent; mais je ne ſais ſi V. A. R a lu un rabâcheur français qu'on appelle Montagne, qui en parlant de deux hommes qu'une véritable amitié uniſſait, dit: *ils avaient tout commun, hors le ſecret des autres, et leurs opinions.* Il me ſemble même que notre amitié en eſt plus reſpectable et plus sûre, puiſque même la diverſité d'opinion ne l'a pu altérer; la liberté de philoſopher eſt auſſi néceſſaire que la liberté de conſcience. V. A. R.

1740. nous jugera, et l'envie de mériter ſon ſuffrage nous fera faire de nouveaux efforts. V. A. R. me permettra de la faire ſouvenir du Machiavel ; je m'intéreſſe à la publication d'un ouvrage qui doit être ſi utile au genre humain, avec le même zèle que j'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE XX.

DU PRINCE ROYAL.

Rémusberg, 19 mai.

MADAME, on ne ſaurait lire ſans étonnement l'ouvrage d'un profond métaphyſicien allemand, traduit et refondu par une aimable Dame françaiſe, Vous démentez ſi fort les défauts de votre nation, que je crois que je puis vous diſputer avec quelque fondement à la France votre patrie, et ſi vous ne faites pas l'honneur aux Germains d'être Allemande tout à fait, du moins vous doit-on compter parmi ces intelligences ſupérieures que produiſent toutes les nations, qui font un corps enſemble, et qu'on peut nommer des citoyens de l'univers. La France n'a produit juſqu'à nos jours que des femmes d'eſprit, ou des pédantes. Les Rambouillet, les Deshoulières, les Sévigné ont brillé par la beauté de leur génie et la fineſſe de leurs penſées: les Dacier étaient ſavantes, mais rien de plus. Vous nous faites voir un phénomène bien plus extraor-

dinaire, et l'on peut dire, sans blesser votre modestie, que les sciences que vous possédez, et votre façon de penser et de vous exprimer, sont autant supérieures à celles de ces dames, que l'est le génie de Voltaire à celui de Boileau, ou celui de Newton à celui de Descartes. Vos institutions physiques séduisent, et c'est beaucoup pour un livre de métaphysique. S'il m'est permis de vous dire mon sentiment sans déguisement, je crois qu'il y a quelques chapitres où vous pourriez resserrer le raisonnement sans l'affaiblir, et principalement celui de l'étendue, qui m'a paru tant soit peu diffus. Vous me ferez d'ailleurs plaisir et honneur de m'envoyer tout l'ouvrage achevé. On ne saurait assez vous encourager dans ce goût si rare que vous avez pour les sciences. J'espère que la facilité avec laquelle vous y faites des progrès si merveilleux encouragera les dames à vous suivre, et qu'elles renonceront enfin à ce misérable goût pour le jeu qui les avilit, et qui assurément ne peut que les rendre mépriſables. 1740.

J'ai connu par la correspondance de M. de Voltaire qu'il était ami tolérant, et que serait l'amitié sans indulgence et sans politesse? La haine exerce un pouvoir tyrannique sur les esprits, elle fait des esclaves; mais l'amitié veut que tout soit libre comme elle; il lui faut le cœur, mais elle est indifférente sur les opinions et les sentimens de l'esprit Si l'on considère d'ailleurs ce que c'est que les opinions et les sectes, on verra que ce sont des points de vue différens d'un même objet aperçu par des yeux presbytes ou myopes: ce sont des combinaisons de raisonnemens qu'une bagatelle souvent fait naître

1740. et qu'un rien détruit; ce ſont des ſaillies de notre imagination, plus ou moins vive, plus ou moins bridée; c'eſt donc le dernier excès de la déraiſon que de renoncer à l'amitié d'une perſonne, parce qu'elle avait cru que le ſoleil tourne autour du monde, et qu'elle eſt perſuadée à préſent que c'eſt le monde qui tourne autour du ſoleil. Je penſe que lorſqu'on aime véritablement, l'amitié ne doit point être altérée par la maladie de l'ami; qu'il ait la petite vérole ou qu'il ſoit hypocondre, cela n'y changera rien, d'autant plus que le nœud de l'amitié n'eſt ni la ſanté du corps, ni la force du raiſonnement.

Je vous demande bien pardon, Madame, de mon bavardage; je me flatte que ce ſera la Marquiſe du Châtelet qui lira ma lettre, et non pas l'auteur de la métaphyſique, entouré d'algèbre et armé d'un compas; je ne puis vous envoyer rien de ſemblable aux admirables ouvrages que je tiens de votre ſagacité et de vos bontés. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer que j'ai plus que des raiſons ſuffiſantes pour être avec une très-parfaite eſtime,

MADAME,

Votre très-fidelle ami et admirateur.

LETTRE XXI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 11 juin.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de venir joindre ma joie à celle de vos Etats, et de l'Europe entière. Je me préparais à répondre à la lettre philosophique dont le Prince Royal avait bien voulu m'honorer; mais je ne puis parler aujourd'hui à V. M. que des vœux que je fais pour elle, et du respect avec lequel je suis, etc. 1740.

LETTRE XXII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 14 juillet.

SIRE,

J'ESPERE que M. de Camas aura rendu compte à V. M. du plaisir que j'ai eu de le voir, et de m'entretenir avec lui de tout ce qu'elle a déjà fait pour le bonheur de son peuple, et pour sa gloire. V. M. peut aisément s'imaginer combien il y a eu de questions à essuyer; je puis vous assurer que j'ai trouvé le jour que j'ai passé avec lui bien court, et que je ne lui ai pas dit la moitié de ce que j'avais à lui dire, quoique nous ayons toujours parlé de V. M. Je vois par le choix qu'elle a fait de M. de

1740. Camas, et de ſes compagnons, qu'elle ſe connaît auſſi bien en hommes qu'en philoſophie. Je n'ai guères connu d'homme plus aimable, et qui inſpire plus la confiance; auſſi n'ai-je pu m'empêcher de lui laiſſer voir le déſir extrême que j'ai d'admirer de près V. M. Nous en avons examiné enſemble les moyens, et j'eſpère qu'il en aura écrit à V. M. Il y en avait un, qui n'eſt plus à préſent en mon pouvoir: je m'en conſole dans l'eſpérance que le voyage de V. M. à Clèves me mettra à portée de lui faire ma cour, et de ne devoir cette ſatisfaction qu'à mon attachement pour V. M. et au déſir extrême que j'ai de l'en aſſurer moi-même. Je rougiſſais d'en avoir l'obligation à d'autres, et il me ſuffit que V. M. daigne le déſirer pour que je faſſe l'impoſſible pour y parvenir.

V. M. doit bien croire que puiſque le commencement des Inſtitutions de phyſique ne lui a pas déplu, je vais preſſer la fin de l'impreſſion, et j'eſpère les préſenter à V. M., ſi j'ai le bonheur de la voir cet automne. Mais, Sire, il faut que je vous diſe que le cœur me ſaigne de voir le genre humain privé de la réfutation de Machiavel, et je ne puis trop rendre de grâces à V. M. de la bonté qu'elle a de m'excepter de la loi générale, et de m'en promettre un exemplaire; c'eſt le don le plus précieux que V. M. puiſſe me faire. Je ne crois pas que l'édition s'en achève en Hollande; mais j'imagine que V. M. en fera tirer quelques exemplaires à Berlin, et qu'elle n'oubliera pas alors la perſonne du monde qui fait le plus de cas de cet incomparable ouvrage; je ne connais rien de mieux écrit;

et les penſées en ſont ſi belles et ſi juſtes, qu'elles pourraient même ſe paſſer des charmes de l'éloquence. 1740. J'eſpère que V. M. ſera ſervie comme elle le déſire, et que ce livre ne paraîtra point. M. de Voltaire ira même en Hollande, ſi ſa préſence y eſt néceſſaire, comme je le crains infiniment; car les libraires de ce pays-là ſont ſujets à caution, et je puis aſſurer V. M. qu'il ne lui ſera jamais de ſacrifice plus ſenſible que celui de ce voyage; j'eſpère cependant encore qu'il pourra s'en diſpenſer.

V. M. a ſans doute bien des admirateurs qu'elle ne connaît point; mais je ne puis cependant finir cette lettre ſans lui parler d'un des plus zélés, qui m'appartient de fort près, et que M. de Camas a vu ici; c'eſt M. du Châtelet, fils du Colonel des gardes du grand-Duc; il a paſſé exprès à Bareith en venant de Vienne ici, pour avoir le plaiſir de parler de V. M. et de connaître la princeſſe ſa ſœur; il en eſt parti comblé des bontés que l'on a eues pour lui dans cette cour, et le cœur tout plein de *Frédéric*. Madame la Margrave lui a donné un air de la compoſition de V. M.; nous l'avons fait éxécuter, et je travaille à l'apprendre, car la muſique de V. M. eſt bien ſavante pour un goſier français, et je ne déſirerais de perfectionner le mien que pour chanter ſes ouvrages, et ſes louanges. V. M. eſt à préſent occupée à recevoir les hommages de ſes ſujets de Pruſſe; mais j'eſpère qu'elle eſt bien perſuadée qu'on ne lui en rendra jamais de plus ſincères et de plus reſpectueux que celle qui a l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXIII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 11 août.

SIRE,

1740. Si le bonheur de voir V. M. et de connaître celui que j'admire depuis si long-temps n'était pas la chose du monde que je désire le plus, ce serait celle que je craindrais davantage. Ces deux sentimens se combattent en moi; mais je sens que le désir est le plus fort, et que quelque chose qu'il puisse en coûter à mon amour-propre, j'attends l'honneur que V. M. me fait espérer avec un empressement égal à ma reconnaissance. J'ai recours à votre aimable Césarion, et je le supplie, lui qui me connaît, de bien dire à V. M. que je ne suis point telle que sa bonté pour moi me représente à son imagination, et que je ne mérite tout ce qu'elle daigne me dire de flatteur que par mon attachement et mon admiration pour V. M.

Croirez-vous, Sire, qu'à la veille de recevoir la grâce dont V. M. veut m'honorer, j'ose lui en demander encore une autre? M. de Valory a mandé à M. de Voltaire, et les gazettes le disent presque, que V. M. honorera la France de sa présence; je ne cherche point à pénétrer si le Ministre et le gazetier ont raison; mais j'ose représenter à V. M. que Cirey est sur son chemin, et que je ne me consolerais jamais, si je n'avais pas l'honneur d'y recevoir celui à qui nous y avons si souvent adressé nos

hommages. J'ai prié M. de Kayſerling d'être mon interceſſeur auprès de V. M. pour m'en obtenir cette grâce : les grandes ames s'attachent par leurs bienfaits, c'eſt-là mon titre pour obtenir de V. M. la grâce que j'en eſpère. 1740.

V. M. ne fait point ſans doute de grâce à demi ; ainſi j'oſe eſpérer qu'elle ne mettra point de bornes à celle qu'elle m'accorde, et qu'elle me mettra à portée de profiter de tous les momens qu'elle daigne m'accorder ; j'implore encore ici l'interceſſion de Céſarion, avec lequel j'entre dans des détails que je n'oſe faire à V. M.

Je travaille à me rendre digne de ce que V. M. veut bien me dire ſur l'ouvrage dont j'ai pris la liberté de lui envoyer le commencement. Il eſt fini depuis long-temps, et j'eſpère le préſenter à V. M. J'ai le deſſein de donner en français une philoſophie entière dans le goût de celle de M. Wolf, mais avec une ſauce françaiſe. Je tâcherai de faire la ſauce courte ; il me ſemble qu'un tel ouvrage nous manque ; ceux de M. Wolf rebuteraient la légèreté françaiſe par leur forme ſeule ; mais je ſuis perſuadée que mes compatriotes goûteront cette façon préciſe et ſévère de raiſonner, quand on aura ſoin de ne les point effrayer par les mots de lemmes, de théorèmes, et de démonſtration, qui nous ſemblent hors de leur ſphère, quand on les emploie hors de la géométrie. Il eſt cependant certain que la marche de l'eſprit eſt la même pour toutes les vérités ; il eſt plus difficile de la démêler et de la ſuivre dans celles qui ne ſont point ſoumiſes au calcul ; mais cette difficulté doit encourager les perſonnes qui penſent, et qui doivent toutes ſentir

1740. qu'une vérité n'eſt jamais trop achetée. Je crains de prouver le contraire à V. M. par cette énorme lettre, et que quelque vrai que ſoit mon reſpect et mon attachement pour elle, V. M. n'ait pas la patience d'aller juſqu'aux aſſurances que prend la liberté de lui en réitérer etc.

LETTRE XXIV.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Fontainebleau, 10 octobre.

SIRE,

J'ai partagé bien ſenſiblement le plaiſir que M. de Voltaire a eu d'admirer de près le Marc-Aurèle moderne; les lettres qu'il m'écrit ne ſont pleines que des louanges de V. M., et du bonheur qu'il y a à paſſer ſes jours auprès d'elle.

J'ai pris le temps qu'il eſt occupé à exécuter en Hollande les ordres de V. M., pour venir faire un tour à la cour de France, où quelques affaires m'appelaient; et où j'ai voulu juger par moi-même de l'état de celles de M. de Voltaire; il a eu l'honneur d'en parler à V. M.; il n'y a rien de poſitif contre lui; mais une infinité de petites aigreurs accumulées peuvent faire le même effet que des torts réels. Il ne tiendrait qu'à V. M. de diſſiper tous les nuages, et il ſuffirait que M. de Camas ne cachât point les bontés dont V. M. l'honore, et l'intérêt qu'elle daigne prendre à lui; je ſuis bien certaine

que

que cela suffirait pour procurer à M. de Voltaire un repos dont il est juste qu'il jouisse et dont sa santé a besoin. Je ne doute pas que V. M. ne lui donne cette nouvelle marque de ses bontés, et qu'elle ne fasse aujourd'hui par M. de Camas ce qu'elle daigna faire par M. de la Chétardie dans un temps où nous n'osions pas même en prier V. M. Louis XII disait qu'un roi de France ne devait point venger les injures d'un duc d'Orléans; mais je suis persuadée que V. M., faite pour surpasser en tout les meilleurs rois, pense qu'un roi de Prusse doit protéger ceux que le Prince royal honorait de son amitié. Je suis bien affligée de me trouver à une autre cour qu'à celle de V. M.; j'espère toujours que je pourrai satisfaire quelque jour le désir extrême que j'ai de l'admirer moi-même, et de l'assurer de vive voix du respect et de l'attachement avec lesquels je suis, etc. 1740.

LETTRE XXV.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 24 décembre.

SIRE,

Mon devoir et mon attachement pour V. M. m'ordonnent également de l'assurer de mon respect au commencement de la nouvelle année. C'est avec ces sentimens que je ferai toute ma vie, etc.

LETTRE XXVI.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Verſailles, 2 juin.

SIRE,

1742. Il m'eſt impoſſible de contenir ma joie, et de ne la pas marquer à V. M.; les bontés dont elle m'honore, m'autoriſent à prendre cette liberté, et à joindre ma voix au concert de louanges qui retentit ici au nom de V. M. Nous lui devons les avantages de la guerre, et je me flatte que nous lui devrons encore ceux de la paix; pour moi qui ai le bonheur d'avoir la première connu et admiré V. M., je ferai toute ma vie, celle qui prendrai le plus de part à ſa gloire, et qui ferai avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE XXVII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Paris, 7 mai.

SIRE,

1743. Les bontés dont V. M. m'honore, m'autoriſent à prendre la liberté de lui faire part du mariage de ma fille avec M. le duc de Montenero Caraffa. V. M. ſait bien que ſi mes vœux avaient été exaucés, ç'aurait été à ſa cour qu'elle aurait paſſé ſa vie, et ç'eût été un bonheur dont j'aurais été bien jalouſe;

je ne perds cependant point l'espérance d'admirer quelque jour de près celui auquel j'ai voué depuis long-temps l'attachement le plus respectueux et le plus inviolable. C'est avec ces sentimens et le plus profond respect que je ferai toute ma vie, etc. 1743.

LETTRE XXVIII.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Paris, 2 janvier.

SIRE,

Les occasions d'assurer V. M. de mon respect et de mon attachement me sont trop précieuses pour ne pas profiter de celle que m'offre le commencement de l'année. Je ne sais ce qu'on peut y souhaiter à V. M. Il me semble qu'on ne peut désirer pour Achille que les années de Nestor. Pour moi, Sire, je désire que V. M. continue de m'honorer de ses bontés, et qu'elle soit bien persuadée du respect avec lequel je suis, etc. 1744.

LETTRE XXIX.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Cirey, 30 mai.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. une nouvelle édition de quelques pièces qu'elle a daigné recevoir avec bonté, lorsqu'elles parurent pour la première

——— fois ; les occaſions de faire ma cour à V. M. me
1744. ſont trop précieuſes pour en négliger aucune. J'eſpère qu'elle recevra avec ſa bonté ordinaire ce nouvel hommage que je rends plus encore au philoſophe qu'au roi.

Si j'oſais, je ſupplierais V. M. de me permettre de lui témoigner la joie que je reſſens de voir S. A. R. la princeſſe Ulrique remplacer par ſes talens la reine Chriſtine ; elle était ſeule digne de remplir le trône de cette illuſtre reine. Je ſuis avec l'attachement le plus inviolable et le plus profond reſpect, etc.

LETTRE XXX.

DE LA MARQUISE DU CHATELET.

Bruxelles, 8 ſeptembre.

SIRE,

Je ne ſais ce qui m'afflige le plus, ou de ſavoir V. M. malade, ou de perdre l'eſpérance de lui faire ma cour ; j'eſpère qu'elle me ſaura quelque gré du ſacrifice que je lui fais, et que la préſence de celui qui vous rendra cette lettre, (et que j'eſpère que V. M. ne gardera pas long-temps,) lui prouvera mieux que tout ce que je pourrais lui dire le reſpect et l'attachement avec leſquels je ſuis, etc.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET DE
DIVERSES PERSONNES.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET DE
M. DE FONTENELLE.

LETTRE PREMIERE.
DU PRINCE ROYAL.

29 janvier.

MONSIEUR, les attentions d'un homme de votre mérite percent toujours; ce ſont des rayons de ſoleil qui ſe font jour à travers les nuages, et il n'y a que votre modeſtie ſeule qui puiſſe vous rendre ſi retenu ſur vous-même; mais ſi vous commettez une injuſtice envers votre perſonne, n'en faites pas du moins à l'égard des autres. Soyez sûr, Monſieur, qu'un mot de votre part eſt plus flatteur pour moi que les vœux d'un millier d'autres perſonnes, et ſoit qu'il en revienne quelque choſe de plus à ma vanité, ou que je me repoſe ſur la ſincérité de vos paroles, il eſt toujours certain que le compliment que vous venez de me faire à l'occaſion du renouvellement de l'année, eſt de tous ceux que j'ai reçus celui qui m'a le plus fait de plaiſir. Je vous prie, ne vous en tenez pas ſimplement, Monſieur, aux complimens, et ne ſoyez pas ſi chiche de quelques 1731.

1731. penſées et de quelques coups de plume que je vous demande inſtamment. Je ſuis dans le préjugé que deux mots de votre part m'inſtruiront plus ſur les matières de philoſophie que la lecture des in-folio les plus redoutables. Accommodez-vous, je vous prie, à cette opinion, et n'épargnez point le papier. Vous me devez quelque choſe pour le grand cas que je fais de vous, (ou vous le devez plutôt à vous-même.) Mais enfin il me ſemble que l'eſtime d'un étranger vous doit être aſſez précieuſe pour l'entretenir, en lui donnant toujours de nouveaux ſujets de l'augmenter. Je ſuis avec une très-parfaite eſtime, votre très-affectionné ami.

LETTRE II.

DE M. DE FONTENELLE.

Paris, 20 mars.

MONSEIGNEUR,

1737. Il y a préſentement bien des années qu'Alexandre alla viſiter Diogène dans ſon tonneau, et je crois qu'il eſt à propos que ces traits-là ſoient rares, comme ils le ſont effectivement; car en même temps que les princes qui font tant d'honneur aux philoſophes en ſont de plus grands princes, il eſt à craindre que les philoſophes n'en ſoient moins philoſophes. J'en fais, Monſeigneur, l'expérience par moi-même. Depuis qu'il a plu à V. A. R. de me faire dire que mon nom et mes ouvrages étaient connus d'elle, je ſens que ma vanité en eſt fort augmentée.

Elle a tant de fondement pour cette fois-ci, que je n'entreprendrai point de la combattre, comme j'aurais fait peut-être en de moindres occasions. Un autre sentiment auquel je ne puis trop me livrer, c'est l'extrême reconnaissance que je dois à la bonté de V. A. R. et qui accompagnera toujours le profond respect avec lequel je suis, etc. 1737.

LETTRE III.

DE M. DE FONTENELLE.

Paris, 10 juillet.

MONSEIGNEUR,

JE n'ai pas osé faire plutôt à V. A. R. mes très-humbles remercîmens sur la lettre dont elle m'a honoré. J'ai eu peur qu'un prince qui pense si différemment de presque tous les autres princes, ne fût pas aussi flatté qu'ils le sont d'ordinaire de l'excès d'empressement que les courtisans affectent de leur marquer en toute occasion, et j'ai cru qu'il fallait se conduire avec vous, Monseigneur, à peu-près comme avec un très-honnête homme d'un rang beaucoup inférieur. Je suis sans vanité très-mauvais courtisan, et je serais même fâché qu'on me soupçonnât de l'être, parce qu'il me semble que ce serait me soupçonner de bien des vices et sur-tout de fausseté. Je vis hier un Suisse, dont je ne pus savoir le nom, parce qu'il me vint voir seul; il venait de voyager en Allemagne; je le fis parler sur ce pays-là, et tout naturellement il vous donna des louanges simples, sans aucun tour, sans intérêt, et qu'assurément il ne croyait pas qui vous dussent revenir. Je

—— défierais bien toute votre cour de vous en donner
1737. d'une auſſi bonne eſpèce. Sur-tout votre amour pour les ſciences plaiſait fort à mon Suiſſe, qui ne ſe donnait pourtant pas pour ſavant. Je ſentis que ma vanité me ſollicitait de lui dire que j'avais l'honneur d'être connu de V. A. R. et même d'en avoir reçu une lettre ; je réſiſtai à ce mouvement-là, mais je crains qu'il n'y ait encore beaucoup de vanité à me vanter d'un ſi grand effort de modeſtie. Je ſuis, etc.

LETTRE IV.

DE M. DE FONTENELLE.

Paris, 29 ſeptembre.

MONSEIGNEUR,

On a dit anciennement qu'il faudrait pour le bonheur des Etats que les philoſophes fuſſent rois, ou que les rois fuſſent philoſophes. Mais ſerait-ce la même choſe des deux façons ? Pour moi je crois qu'il y a de la différence. Que les philoſophes ſoient rois, voilà de pauvres gens à qui la tête va tourner, ou du moins j'en ai grande peur. Que les rois ſoient philoſophes, ce ſont des gens que leur bonne conſtitution a ſauvés d'un grand péril, et que je ſuis sûr qui feront des merveilles. *Qui poteſt capere, capiat.*

Pour la philoſophie qui ne regarde que l'univers, et non pas nous, elle n'eſt pas fort difficile, et de très-petits hommes y peuvent être de grands hommes. Deſcartes et Newton en ont certainement été deux, du moins en ce ſens-là, et je ne prétends nullement en exclure un autre. J'ai eu l'audace de faire leur

parallèle dans un des volumes que l'Académie des sciences donne tous les ans au public ; et pour le parallèle de leurs syſtêmes en particulier, je l'ai fait dans un grand nombre de ces volumes, et le ferai encore apparemment, car cela ne vient que trop ſouvent à propos. L'*Attraction* ſur laquelle V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger particulièrement, n'eſt point du tout de mon goût, je l'avoue : je ne puis croire que ce ſoit-là le mot de l'énigme, à moins que ce mot ne dût être une énigme lui-même. Si un devin m'eût dit dans ma jeuneſſe, où je voyais l'attraction coulée à fond honteuſement, que je devais la voir revenir ſur l'eau pompeuſe et triomphante, j'aurais cru qu'il m'annonçait une vie de pluſieurs ſiècles, et une nouvelle inondation de barbares. Le retour de cette attraction-là ſera quelque jour un morceau bien curieux, et, à ce que je crois, peu honorable dans l'hiſtoire de la philoſophie. Après une pareille révolution il n'y a rien qu'on ne puiſſe ou eſpérer ou craindre. 1737.

Je vous ennuierais, Monſeigneur, ſi je ſuivais cela plus loin. Et en effet ce n'eſt pas une matière à traiter par lettres. Il vaut mieux que je paſſe à vos brunes, que je ſuis ravi qu'elles ſoient contentes de moi, et d'autant plus que je ſoupçonne qu'il y en aura bien quelqu'une à qui j'aimerais mieux avoir fait ma cour qu'à toutes les autres. Je l'aſſurerais ici de mes très-humbles reſpects, ſi j'oſais. Je n'ai jamais cru que la philoſophie et l'amour fuſſent auſſi incompatibles qu'on le dit ordinairement. Que l'un prenne un peu ſur l'autre, c'eſt-à-dire l'amour ſur la philoſophie, (car aſſurément ce ne ſera pas la

philoſophie qui prendra ſur l'amour,) hé bien, il n'y
1737. aura pas grand mal ; on en ſera plus aimable, et ſouvent on en vaudra mieux. Il y a ici une attraction plus proprement dite que l'autre, et qui fait des merveilles. J'en raiſonnerais auſſi plus volontiers, mais je tomberais de même dans l'inconvénient de trop diſcourir, et ſelon toutes les apparences d'en parler à qui en ſait plus que moi, qui ſuis tout à fait hors d'exercice. Je ſuis, etc.

LETTRE V.

DE M. DE FONTENELLE.

Paris 23 juin.

SIRE,

JE croyais qu'à votre avénement à la couronne je
1740. n'aurais qu'à féliciter V. M. ſur l'attente où était l'Europe entière de tout ce que promettaient vos grandes qualités, et les commencemens de votre vie. Mais j'apprends de toutes parts que votre caractère, impatient de ſe développer, a éclaté dès les premiers momens de votre règne, et par des diſcours, et par des actions véritablement dignes d'un Roi. Vous voilà donc engagé, Sire, et plus que jamais ; mais malheureuſement vous ne l'êtes qu'à ſuivre vos inclinations naturelles. Pourquoi ne puis-je pas eſpérer de jouir pendant toute ſa durée du beau ſpectacle que vous allez donner au monde ? J'oſe me flatter que j'y aurais été bien ſenſible. Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET DE M. ROLLIN.

LETTRE PREMIERE.

DE M. ROLLIN.

Paris, 9 février.

MONSEIGNEUR,

LES termes me manquent pour témoigner à V. A. R. la vive reconnaissance dont m'a pénétré l'honneur qu'elle m'a fait de se souvenir de moi, et de me prévenir d'une manière si noble et si obligeante. Ce que vous avez ordonné qu'on me déclarât de votre part, Monseigneur, au sujet de mes ouvrages, est le témoignage le plus flatteur que je puisse souhaiter. Le comble des vœux d'un auteur, est de se voir estimé et loué par un Prince d'un goût si délicat, et qui écrit dans une langue étrangère avec tant d'élégance, de justesse et de dignité. C'est pourtant, Monseigneur, ce qui me touche le moins dans ce qu'il vous a plu d'écrire à mon sujet. La bonté et l'effusion de cœur avec laquelle V. A. R. s'exprime, et un vif amour du bien public qui paraît animer tous ses sentimens, me rempliſſent d'une bien plus 1737.

juſte admiration, parce que ce ſont-là les grandes
1737. vertus d'un Prince. Tout ce que je dois craindre, Monſeigneur, c'eſt que ce bon cœur et cet amour du bien public ne vous aient aveuglé en ma faveur. Mais, quand cela ſerait ainſi, je me donnerais bien de garde de ſonger à vous tirer d'erreur. J'ai trop d'intérêt à conſerver une eſtime qui m'eſt ſi glorieuſe. J'oſe dire, Monſeigneur, que je la mérite, non par mes ouvrages, mais par la reſpectueuſe reconnaiſſance et la profonde vénération avec leſquelles j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE II.

DE M. ROLLIN.

Paris, 9 février.

MONSEIGNEUR,

Souffrez que je prenne la liberté de préſenter à V. A. R. le onzième volume de mon Hiſtoire ancienne. Le bon accueil qu'elle a fait à ceux qui l'ont précédé, me donne lieu d'eſpérer qu'elle voudra bien encore recevoir favorablement celui-ci. Je ſouhaite fort, Monſeigneur, qu'il puiſſe ſoutenir auprès de vous la réputation de ſes aînés. Je me trouve heureux de pouvoir fournir à V. A. R. quelque lecture capable de l'amuſer agréablement dans des momens de loiſir, dont elle ſait faire un ſi bon uſage. Il eſt rare de trouver des princes qui aient un goût ſi marqué pour tout ce qui regarde les belles lettres et les ſciences. Outre le plaiſir qu'elles vous cauſent, Monſeigneur, (et en eſt-il un plus doux et plus

solide ?) elles vous rendent avec usure une partie de l'honneur que vous leur faites, en vous procurant l'estime et l'admiration de tous ceux qui apprennent avec quelle ardeur et quel succès vous vous y appliquez. La naissance fait les princes, mais le mérite seul fait les grands princes. Celui de cultiver et de protéger les sciences et les savans, n'en est pas un médiocre ; et quand il se trouve joint aux autres grandes qualités, il ne contribue pas peu à en relever le prix et l'éclat, comme on le voit dans le second Scipion l'Africain. Vous ne me saurez pas mauvais gré, Monseigneur, de vous comparer à cet illustre Romain, dans l'éloge duquel les historiens font entrer ce goût exquis pour les belles-lettres qui vous est commun avec lui, et qui vous distingue de presque tous les princes de notre temps. J'y trouve bien mon intérêt ; puisque c'est ce goût exquis qui m'a procuré les témoignages d'estime, j'ai pensé dire et d'amitié, que vous m'avez donnés d'une manière si touchante. J'en conserverai toute ma vie une vive reconnaissance, et je ferai toujours gloire d'être avec un profond respect et un parfait dévouement, etc. 1737.

LETTRE III.

DE M. ROLLIN.

Sans date.

MONSEIGNEUR,

Je me rendrais indigne de toutes les bontés que V. A. R. a eues jusqu'ici pour moi, si je manquais à vous témoigner la part que j'ai prise à tout ce que

1737. le Roi votre père a fait tout récemment en votre faveur. Toutes les grandeurs, toutes les fortunes du monde ne ſont rien ſans la paix de l'ame, et ſans une certaine douceur intime que répand dans le cœur une union parfaite entre des perſonnes que la nature et le ſang lient enſemble par des nœuds ſi étroits. Je ſouhaite, Monſeigneur, que cette union, qui fait tout le bonheur de la vie, aille toujours en croiſſant, et ne laiſſe rien dans votre eſprit qui en puiſſe troubler la tranquillité et la joie.

V. A. R. ne ſe trouvera-t-elle point à la fin importunée et accablée de mes livres, qui vont ſi fréquemment ſe préſenter devant elle ? S'ils deviennent trop libres et trop hardis, j'oſe le dire, Monſeigneur, c'eſt votre faute, et la ſuite du trop bon accueil que vous leur faites. Reçus ſi gracieuſement par un Prince que ſon goût exquis pour les ſciences et pour toutes les productions de l'eſprit ne diſtingue et ne relève pas moins que ſa haute naiſſance, ils croient valoir quelque choſe, et paraiſſent avec confiance devant V. A. R. J'ai intérêt qu'elle les ſouffre toujours avec la même patience et la même bonté.

Mais ne dois-je pas craindre moi-même d'en abuſer en prenant la liberté, Monſeigneur, de faire paſſer ſous vos yeux les programmes de pluſieurs exercices qu'un jeune homme de qualité a ſoutenus dans un collége dont j'ai été long-temps Principal. Ce jeune homme porte un nom bien connu dans notre hiſtoire. C'eſt un prodige, et je n'ai jamais rien vu de ſemblable, ni qui en approchât. Dans ces exercices, qui ſe ſont faits devant de nombreuſes

aſſemblées,

assemblées, je l'ai interrogé toujours à l'ouverture du livre, et souvent en me contentant de lui lire moi-même plusieurs endroits des auteurs grecs, qu'il expliquait très-bien en me les entendant seulement lire. Outre ce qui est indiqué dans les programmes, il a vu en hébreu les cent premiers psaumes de David, et les deux premiers livres des Rois. Comme cette étude est étrangère à celle des belles-lettres, auxquelles on se borne dans les colléges, on ne lui a permis d'y mettre par jour qu'un seul quart d'heure. Ce jeune homme eut treize ans accomplis la veille du dernier exercice qu'il a soutenu. 1738.

Pardonnez-moi, Monseigneur, toutes mes importunités et toutes mes impolitesses. Elles ne diminuent rien du profond respect et du parfait dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IV.

DE M. ROLLIN.

Paris, 27 Août.

MONSEIGNEUR,

VOTRE ALTESSE ROYALE, par les marques d'estime et de bonté qu'elle m'a données jusqu'ici, m'a mis en droit de lui présenter avec confiance tous les ouvrages que je pourrai composer dans la suite. Je prends donc la liberté, Monseigneur, de vous envoyer les deux derniers tomes de l'Histoire ancienne, et le premier de l'Histoire romaine. J'ai grand intérêt que ce nouvel ouvrage trouve auprès de V. A. R. un accès aussi

favorable que le premier. Les lettres obligeantes
1738. qu'il vous a plu de m'écrire au sujet de l'Histoire ancienne, ont été pour moi l'approbation la plus flatteuse que je puisse souhaiter. Beaucoup de personnes à qui je les ai lues, m'ont fort pressé de les rendre publiques en les joignant à mes livres, et j'y étais assez porté de moi-même. Peut-être, Monseigneur, que l'amour-propre, qui est bien subtil, m'inspirait ce désir; car rien ne pouvait me faire plus d'honneur. Il me semble pourtant que mon principal motif était de faire connaître, dans tous les pays où mes livres sont portés, un prince qui pense et parle en Prince, et qui, à toutes les autres qualités dignes de sa naissance, en joint une assez rare, Monseigneur, dans les personnes de votre rang, qui est d'aimer les belles-lettres et les sciences, de les cultiver avec goût et succès, sans préjudice aux devoirs essentiels de leur état, de protéger et d'honorer ceux qui en font profession, et par-là de les porter à se rendre de plus en plus utiles au public. C'étaient-là, Monseigneur, si je ne me trompe, mes vues. Mais le respect que je dois à V. A. R., et la crainte de lui déplaire, m'ont arrêté tout court. Les mêmes raisons m'ont empêché de donner communication de ces lettres par écrit à qui que ce soit, quoique j'en aie été fort sollicité, excepté à la Reine seule, qui, après m'en avoir demandé la lecture, a souhaité que je lui en donnasse copie. Que ne devrais-je point faire, et quels intérêts ne devrais-je point sacrifier pour me conserver l'estime d'un Prince, qui oubliant ce qu'il est et ce que je suis, m'a prévenu avec une bonté et une amitié; (car j'ose me servir

de ce terme,) dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. —— 1738.
J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE V.

DU PRINCE ROYAL.

11 ſeptembre.

MONSIEUR, vous vous êtes ſi fort attiré ma confiance par l'Hiſtoire ancienne que vous avez écrite, que je ſuis perſuadé de l'excellence de tout ce qui ſortira de votre plume. J'attends vos nouveaux ouvrages avec toute l'impatience d'un lecteur affamé de bonne lecture; très-peu capable de leur donner du poids par mes ſuffrages, je n'ai de capacité que pour en ſentir les beautés et les admirer. Je vous remercie en particulier du plaiſir que me procurent vos ſoins, et de ce que vous voulez bien m'envoyer vos nouveaux ouvrages. Je ſouhaite de tout mon cœur que le Thucydide de notre ſiècle puiſſe voir prolonger le fil de ſes jours comme ceux du Roi Ezéchias. Ce vœu vous paraîtra peut être intéreſſé par la part que je prends aux ouvrages que vous publierez; mais je puis vous aſſurer que l'eſtime que j'ai pour votre perſonne n'y participe pas moins. Un ſage hiſtorien eſt un phénix bien rare, et ce que je puis ſouhaiter de mieux aux grands hommes de ce ſiècle, c'eſt que dans les âges futurs ils trouvent des Rollins pour écrire leur hiſtoire. Puiſſiez-vous jouir long-temps de l'eſtime de vos contemporains, et me procurer maintes et maintes fois le plaiſir de vous remercier, et d'applaudir à vos nouveaux

1738. ouvrages ! Je vous enviſage, vous autres ſavans, comme ceux qui doivent ſervir de phare et de fanal au faible genre humain, comme des étoiles qui doivent nous éclairer dans toutes ſortes de ſciences, et comme des hommes qui penſent pour nous, tandis que nous agiſſons pour eux. Jugez donc, Monſieur, ſi je me départirai jamais de l'eſtime véritable avec laquelle je ſuis, Monſieur Rollin, votre très-affectionné ami.

LETTRE VI.

DE M. ROLLIN.

Paris, 10 Juin.

MONSEIGNEUR,

1739. QUOIQUE V. A. R. connaiſſe parfaitement l'hiſtoire dont je prends la liberté de lui envoyer le ſecond tome, qui ſera bientôt ſuivi du troiſième, je me perſuade néanmoins que les grandes qualités des héros qu'elle vous remet ſous les yeux, et qui ſont ſi fort de votre goût, vous en rendent toujours la lecture agréable et nouvelle. Vous y reconnaîtriez une grande reſſemblance de caractère entre V. A. R. et pluſieurs des plus fameux Romains, ſi votre modeſtie ne vous rendait diſtrait ſur ce point. Ils connaiſſaient bien en quoi conſiſtent la ſolide gloire et la véritable grandeur, et ils ne ſe laiſſaient pas éblouir par le vain éclat de certaines qualités et de certains avantages extérieurs, qui peuvent exciter l'admiration du vulgaire, mais qui dans le fond ne

rendent point les hommes plus eſtimables, parce qu'à proprement parler c'eſt par le cœur que les hommes ſont tout ce qu'ils ſont. Les lettres dont V. A. R. a daigné m'honorer, me paraiſſent toutes remplies de ces ſentimens. Je les garde très-ſoigneuſement comme un titre de nobleſſe pour moi, et une preuve bien glorieuſe des marques d'eſtime et de conſidération que mes ouvrages m'ont ſ[illegible]irées de votre part. Quoique je m'en ſente peu digne, comme je compte n'en être redevable qu'à votre bonté, j'eſpère que V. A. R. voudra bien me les continuer. Je ſuis avec la plus vive reconnaiſſance et le plus parfait dévouement, etc. 1739.

LETTRE VII.

DU PRINCE ROYAL.

Sans date.

MONSIEUR Rollin, je ſuis étonné de la rapidité étonnante avec laquelle vous travaillez à l'hiſtoire romaine, dans un âge où le cours ordinaire de la nature nous permet à peine de vivre. Vous inſtruiſez donc encore le public lors même que vous ſemblez déjà enjamber l'éternité? Vous me ferez croire tout ce que l'antiquité a feint du chant harmonieux des cygnes avant leur mort. L'hiſtoire romaine de M. Rollin me ſemblera un phénomène plus merveilleux que tout ce que la fable rapporte, et il ſera conſtant que la vivacité de votre compoſition, et l'excellence de vos ouvrages ne ſe démentiront aucunement malgré le poids des années et le fardeau de l'âge; il en eſt

1739. ainſi que de ces fleuves qui ne coulent jamais plus rapidement qu'à meſure qu'ils s'éloignent plus de leur ſource.

J'ai admiré les progrès du jeune Gueſclin ; j'ignore s'il eſt parent de ce fameux Bernard Gueſclin dont le nom ne périra jamais tant que l'on conſervera l'idée de l'honnêteté et de la valeur. Peut-être que ce jeune homme fera avec le temps autant d'honneur aux lettres que ſon parent en a fait à l'épée. Il eſt plus d'un chemin pour arriver à la gloire. La carrière des héros eſt brillante, mais elle eſt teinte de ſang humain ; celle des ſavans eſt moins impoſante, mais elle conduit également à l'immortalité ; et il eſt plus doux d'inſtruire le genre humain que d'être l'artiſan de ſa deſtruction.

Il n'eſt point extraordinaire que vous qui m'avez inſtruit tant de temps, preniez part à ce qui m'arrive, et que vous participiez à ma ſatisfaction ; c'eſt ce que je devais attendre de vos ſentimens je n'en ſuis cependant pas moins reconnaiſſant, et je regrette de renfermer en moi ce qui pourrait vous en être un témoignage, vous aſſurant que je ſuis avec bien de l'eſtime, votre affectionné, etc.

LETTRE VIII.

DE M. ROLLIN.

Paris, ce 17 juin.

SIRE,

1740. QUAND ma vive reconnaiſſance pour toutes vos bontés ne m'engagerait pas à témoigner à V. M. la part que je prends avec toute l'Europe à ſon avé-

nement à la couronne, je me croirais obligé de le faire pour l'intérêt et comme au nom des belles-lettres et des sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées en quelque sorte avec vous sur le trône, et je ne doute point que V. M. ne se propose de les faire régner avec elle dans ses Etats, en les y mettant en honneur et en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important m'occupe dans ce grand événement: c'est la joie que je sais qu'aura V. M. de faire le bonheur des peuples que la providence vient de confier à ses soins. Permettez-moi de le dire à mon tour. Les lettres, Sire, dont V. M. m'a honoré, et que je conserve bien soigneusement, m'ont fait connaître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles sentimens, qui sait en quoi consiste la vraie grandeur d'un Prince, et qui a appris par sa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'est un grand avantage pour V. M. d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône, que pour veiller de là sur toutes les parties de son royaume; pour y établir l'ordre, et y procurer l'abondance; et sur-tout pour employer son autorité à y faire connaître et respecter celui de qui seul elle la tient, et de qui elle a l'honneur de tenir la place sur la terre. *Les richesses, la gloire, la puissance sont en ses mains. C'est lui qui donne le conseil, la prudence, la force. C'est par lui que les rois règnent, et que les législateurs rendent la justice.* Qu'il lui plaise, Sire, de vous combler, vous et tout votre royaume, de ses plus précieuses bénédictions; 1740.

—— et, pour les renfermer en un mot, qu'il lui plaise
1740. de vous rendre *un Roi ſelon ſon cœur !* C'eſt ce que je ne ceſſerai de lui demander pour vous, perſuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond reſpect et quel parfait dévouement je ſuis, etc.

LETTRE IX.

DE M. ROLLIN.

Paris 22 Juillet.

SIRE,

MES livres oſent paraître devant votre trône, avec quelque crainte à la vérité, mais avec encore plus de confiance. Ils ne ſe préſentent pas néanmoins devant V. M. pour en être lus, mais ſeulement pour en être vus, et pour lui faire ma cour. Bien d'autres ſoins vous occupent maintenant. Inſtruit à fond des actions vertueuſes et des grandes qualités des rois, tant anciens que modernes, vous ſongez, Sire, à les égaler, et s'il ſe peut, à les ſurpaſſer. L'Europe paraît attendre de V. M. qu'elle lui donnera le modèle d'un prince attentif à remplir exactement tous les devoirs de la royauté: et ils ſont grands! C'eſt l'agréable eſpérance dont ſe flatte auſſi, etc.

LETTRE X.

DE M. ROLLIN.

Paris, 14 septembre.

SIRE,

JE prends encore une fois la liberté d'écrire à V. M., en lui envoyant l'édition *in-quarto* de mon Traité des Etudes, qui sera bientôt suivie de l'Histoire ancienne. Quelque honneur et quelque plaisir que me fassent les lettres de V. M., je ne dois pas abuser de la bonté qu'elle a de répondre régulièrement aux miennes, et je me crois obligé désormais à ménager avec plus de soin que je n'ai fait jusqu'ici un temps devenu si nécessaire et si précieux pour tout un royaume. Mes livres feront donc mes lettres. Ils vous parleront pour moi; et quand vous y lirez de belles actions de quelque grand prince, V. M. supposera, s'il lui plaît, que ce sont de ma part autant de complimens pour elle, ou du moins autant de vœux. Je les chargerai de vous bien témoigner mon respect, ma vénération, ma reconnaissance, et sur-tout mon tendre attachement; car cette expression me devient permise. V. M., non-seulement me permet, mais m'ordonne de l'aimer toujours. Et comment pourrais-je ne le pas faire? Comment pourrais-je n'être pas vivement touché et attendri de l'effusion de cœur avec laquelle vous avez bien voulu m'écrire depuis votre avénement à la couronne? Les 1740.

—— Rois ne ſe piquent pas d'ordinaire d'avoir des amis,
1740. et il eſt rare qu'ils en aient de véritables. L'intervalle qu'ils mettent entr'eux et le reſte des hommes, eſt trop grand pour donner lieu à l'amitié, laquelle en effet ſuppoſe une ſorte d'égalité. V. M. n'en uſe pas ainſi. Elle deſcend du trône juſqu'à ſon ſerviteur, et par-là trouve le moyen de le mettre de niveau avec elle, pour en faire ſon ami. Oui, Sire, je le ſerai toute ma vie. Mais c'eſt trop peu pour moi: que me reſte-t il encore de temps à vivre? Je ſouhaite l'être pendant toute l'éternité Cet unique vœu dit beaucoup de choſes. Je ſuis avec des ſentimens que je ne puis exprimer avec aſſez de force et d'énergie, etc.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET DE

M. DE CONDORCET.

LETTRE PREMIERE.

DE M. DE CONDORCET.

Paris, 22 décembre.

SIRE,

L'AMI de M. d'Alembert ose se flatter que V. M. daignera ne pas désapprouver la liberté qu'il prend de lui parler d'une douleur qu'elle partage. Honoré de la confiance intime de cet homme illustre, je sais, Sire, quelle était pour lui l'estime et j'ose dire l'amitié de V. M. Cette expression semble autorisée en quelque sorte par l'égalité avec laquelle V. M. a toujours traité les hommes d'un génie supérieur, parce qu'elle n'a pu se dissimuler sans doute qu'eux seuls étaient véritablement dignes d'être vos égaux. 1783.

M. d'Alembert, qui avait paru craindre les souffrances et les infirmités de la vieillesse, a vu venir la mort avec un courage tranquille et sans faste. Dans ses derniers jours il s'amusait à se faire lire les énigmes du Mercure et les devinait. Il a corrigé la

1783. ſurveille de ſa mort une feuille de la nouvelle édition qu'il préparait de ſa traduction de Tacite. Il s'occupait avec autant de ſang-froid que de bonté des moyens d'aſſurer après ſa mort des récompenſes à ſes domeſtiques, des ſecours à ceux que ſa bienfeſance feſait ſubſiſter. C'eſt dans cette vue qu'il a bien voulu me choiſir pour ſon héritier, et me donner cette dernière marque de ſon amitié et de ſa confiance.

Il n'a voulu payer aucun tribut, même extérieur, aux préjugés de ſon pays, ni rendre hommage en mourant à ce qu'il avait fait toute ſa vie profeſſion de mépriſer.

J'affligerai peut-être V. M., ou plutôt j'exciterai ſon indignation, en l'inſtruiſant de ce qui a ſuivi la mort d'un homme, l'honneur de ſa patrie. Son curé n'a pas oſé à la vérité lui refuſer la ſépulture. Il ſavait que j'aurais le courage d'invoquer contre cet acte de fanatiſme l'autorité des lois, et que cette réclamation ſerait écoutée; le prêtre s'eſt donc borné à refuſer la ſépulture dans l'égliſe, diſtinction abſurde en elle-même, mais encore en uſage parmi nous, qu'on ne refuſe point à ceux qui la payent, et à laquelle les amis de M d'Alembert attachaient quelque prix, parce qu'elle leur donnait le droit de lui ériger un monument Le curé a joint à ce refus celui de tous les petits honneurs qu'il pouvait ne pas accorder ſans ſe compromettre, et M. d'Alembert a été porté ſans appareil au milieu d'un peuple étonné que ſes prêtres traitaſſent avec tant d'indécence un homme dont ces mêmes prêtres n'avaient jamais en vain ſollicité la bienfeſance dans les beſoins extraordinaires des pauvres.

M. d'Alembert a laiſſé un volume d'ouvrages de mathématiques, et pluſieurs volumes de philoſophie et de littérature, prêts à être imprimés. Je me propoſe de donner une édition complette de ſes œuvres philoſophiques et littéraires, et j'oſe demander à V. M. la permiſſion de la faire paraître ſous ſes auſpices. C'eſt au nom ſeul de M. d'Alembert que je ſollicite cette grâce, le nom en eſt trop obſcur et trop peu connu de V. M. 1783.

M. d'Alembert m'a remis la ſurveille de ſa mort ſa correſpondance avec V. M. et tous ſes papiers. Il a conſervé pendant cette opération, qui a été longue, et bien douloureuſe pour l'amitié, une fermeté, une préſence d'eſprit, un calme dont il était impoſſible de n'être pas attendri, en admirant ſon courage. Les lettres de V. M. ont ſeules paru dans ce cruel inſtant lui cauſer des regrets, et réveiller ſa ſenſibilité. Son intention était depuis long-temps que ce dépôt fut confié après ſa mort à M. Watelet de l'académie françaiſe, ſon ancien ami. Le paquet, cacheté en préſence de M. d'Alembert, a été remis à M. Watelet dans le même état.

Il a laiſſé d'autres marques précieuſes des bontés de V. M. et n'a diſpoſé que d'un des portraits qu'il avait reçus d'elle, en faveur de Mme. Deſtouches, la veuve de ſon père, femme reſpectable, qui depuis l'enfance de M. d'Alembert, n'a ceſſé de lui donner des marques d'amitié et de conſidération.

Je regarde les autres portraits comme un dépôt dont je ferai l'uſage que V. M. daignera me preſcrire.

La raiſon, Sire, a fait en Europe depuis quelques années des pertes multipliées et très-difficiles à réparer,

1783. Il lui reſte encore un appui bien honorable pour elle, et tous ceux qui s'intéreſſent à ſes progrès, ſont des vœux pour la conſervation de V. M. Je ſuis etc.

LETTRE II.

DE M. DE CONDORCET.

Sans date.

SIRE,

1748. MONSIEUR Levêque accepte avec reconnaiſſance la place à laquelle V. M. a bien voulu le deſtiner. J'oſe me flatter qu'il la remplira bien. Il eſt à la fois diſciple de Locke et diſciple des anciens; et joindra à la juſteſſe et à la préciſion de l'analyſe moderne cette vigueur de principes qui nous plaît tant encore dans la philoſophie morale des Grecs et des Romains. Je ne me conſolerais point du malheur d'avoir mal répondu à la confiance de V. M. la première fois qu'elle m'en a honoré.

Nous venons de perdre M. Watelet, de l'académie françaiſe et de celle de V. M. Il était le dépoſitaire des lettres qu'elle a écrites à M. d'Alembert, et il n'a fait aucune diſpoſition. Elles ſeront vraiſemblablement remiſes à M. le Duc de Nivernois. J'ai cru, par reſpect pour V. M. et par intérêt pour la mémoire de M. d'Alembert, devoir l'inſtruire de ces détails, et veiller autant qu'il eſt en moi ſur ce dépôt précieux pour les lettres, la philoſophie et l'humanité, juſqu'à ce que V. M. ait daigné faire connaître ſes intentions ſur cet objet.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE III.

DU ROI.

Sans date.

Si quelqu'un a de justes prétentions sur mes lettres à feu M. d'Alembert, c'est assurément vous, Monsieur; mais elles n'ont pas été écrites pour voir le jour; ce ne sont que des balivernes, aussi peu propres à instruire qu'à amuser. Ainsi je vous tiendrai grand compte, si vous voulez bien faire tout ce que vous croirez le plus propre à empêcher qu'on ne les publie. Pour parvenir à cette fin, vous n'aurez donc qu'à vous faire remettre cette correspondance, comme un dépôt qui ne saurait tomber en de meilleures mains. J'ai fait payer à Paris les frais de voyage pour M. Levêque. S'il s'est assez bien trouvé de son séjour à Pétersbourg, où j'ai appris qu'il a passé quelques années, il trouvera toujours moins de différence dans le climat et les mœurs de ce pays-ci, en se rapprochant d'autant plus de sa patrie. Sur ce etc. 1784.

LETTRE IV.

DU ROI.

Potsdam, 6 avril.

Autrefois M. d'Alembert m'a fait le plaisir de me procurer quelques bons sujets pour l'académie des sciences: il vient de m'en manquer deux, et vous me rendriez un véritable service, si vous pouviez m'en 1785.

procurer. L'un c'eſt M. Thiebault, qui était gram-
1785. mairien et puriſte. Je crois que l'abbé Beauzée ſerait le plus capable de le remplacer, s'il voulait accepter la place. Les appointemens pris enſemble montent à 1200 riſdalers, et le logement à part. L'autre qui nous a quittés, c'eſt M. Prevôt, qui avait le département de la philoſophie et des belles-lettres. Perſonne n'eſt plus capable que vous de trouver des ſujets dignes de les remplacer. Cela ajouterait, s'il était poſſible, à l'eſtime que votre caractère et vos ouvrages m'ont inſpiré pour votre perſonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

LETTRE V.

DE M. DE CONDORCET.

Paris, 2 mai.

SIRE,

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de préſenter à V. M. traite d'objets très-importans. J'ai cru qu'il pourrait être utile d'appliquer le calcul des probabilités à celle des déciſions rendues à la pluralité des voix, et comme j'ai toujours aimé preſque également les mathématiques et la philoſophie, je me ſuis trouvé heureux de pouvoir ſatisfaire deux paſſions à la fois.

Je n'oſe déſirer que V. M. daigne jeter les yeux ſur un diſcours, beaucoup trop long peut-être, où j'ai expoſé les principes et les réſultats de l'ouvrage, dégagés de tout l'appareil du calcul. Je prendrai

ſeulement

seulement la liberté de lui parler de deux de ces réſultats. L'un conduit à regarder la peine de mort comme abſolument injuſte, excepté dans les cas où la vie du coupable peut être dangereuſe pour la ſociété. Cette concluſion eſt la ſuite d'un principe que je crois rigoureuſement vrai : c'eſt que toute poſſibilité d'erreur dans un jugement eſt une véritable injuſtice, toutes les fois qu'elle n'eſt pas la ſuite de la nature même des choſes, et qu'elle a pour cauſe la volonté du législateur : or comme on ne peut avoir une certitude abſolue de ne pas condamner un innocent, comme il eſt même très-probable que, dans une longue ſuite de jugemens, un innocent ſera condamné: il me paraît en réſulter qu'on ne peut ſans injuſtice rendre volontairement irréparable l'erreur à laquelle on eſt néceſſairement et involontairement expoſé. 1785.

Le ſecond réſultat eſt l'impoſſibilité de parvenir, par le moyen des formes auxquelles les déciſions peuvent être aſſujetties, à remplir les conditions qu'on doit exiger, à moins que ces déciſions ne ſoient rendues par des hommes très-éclairés: d'où l'on doit conclure que le bonheur des peuples dépend plus des lumières de ceux qui les gouvernent que de la forme des conſtitutions politiques; et que plus ces formes ſont compliquées, plus elles ſe rapprochent de la démocratie, moins elles conviennent aux nations où le commun des citoyens manque d'inſtruction ou de temps pour s'occuper des affaires publiques; qu'enfin il y a plus d'eſpérance dans une monarchie que dans une république de voir la deſtruction des abus s'opérer avec promptitude et d'une manière tranquille,

1785. Les conséquences peuvent être importantes, ne fût-ce que pour les opposer à cette espèce d'exagération qu'on a voulu porter dans la philosophie ; mais j'ai cru qu'il fallait se borner à les indiquer dans un ouvrage sorti des presses d'une imprimerie royale.

Je demande pardon à V. M. de lui parler si long-temps de mes idées, et je la supplie de ne regarder la liberté que je prends de lui présenter mon ouvrage que comme un témoignage de mon admiration et de mon respect.

Je ferai tous mes efforts pour répondre à la confiance dont V. M. m'a honoré. Je ne puis encore lui proposer qu'un seul sujet qui pourrait remplacer M. Thiebault dans l'académie et donner des leçons de grammaire. C'est M. Dupuis ; il est professeur depuis long-temps dans l'université de Paris. Sa conduite et son amour pour le travail lui ont mérité l'estime générale ; mais son goût dominant pour l'érudition l'a conduit à entreprendre un grand ouvrage sur les Théogonies anciennes, sur l'origine des constellations, et il ne peut continuer ce travail et le publier sans offenser des gens qui ont encore ici quelque crédit. Ce n'est pas qu'il veuille attaquer directement les choses établies, mais les conséquences qui résultent de ses discussions, ne peuvent pas toujours se concilier avec les idées communes. Il n'a pu même, en voilant ces conséquences, au hasard d'affaiblir le mérite de son travail, éviter de déplaire à une partie des membres de notre académie de belles lettres, qui ont voulu l'engager à faire sa profession de foi sur l'antiquité du monde. Dans cette position cruelle pour un homme sage, mais honnête et ferme, il accepterait avec reconnaissance

une place dans votre académie, et une chaire dans votre école militaire. Un ſeul obſtacle l'arrête; il ſerait dans dix-huit mois ce qu'on appelle émérite, et aurait une retraite aſſurée de 1400 livres de notre monnaie; au lieu qu'en quittant aujourd'hui, il perdrait dix-huit ans de ſa vie employés dans l'eſpérance de cette retraite. Mais V. M. pourrait applanir cet obſtacle. Les profeſſeurs qui voyagent par ordre du Roi peuvent conſerver leur titre, en ſe feſant remplacer; et ſi V. M. paraiſſait y prendre quelque intérêt, cet ordre ne ſerait pas difficile à obtenir. 1785.

Par là elle acquerrait un très-bon profeſſeur de grammaire, un académicien d'une érudition très-diſtinguée, et qui a ſu y porter de l'eſprit et une philoſophie très-rare parmi cette claſſe de ſavans. Je pourrais propoſer à V. M. d'autres hommes de mérite, mais aucun qui fût du même ordre. D'ailleurs une longue habitude d'enſeigner, et une conduite exempte de reproches dans un corps où ſes opinions et ſon mérite lui ont fait des ennemis et des jaloux, ſemblent des avantages que bien peu d'hommes de lettres auraient au même degré.

M. Beauzée, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler, eſt âgé, aſſez dévot, très-flatté de ſiéger à l'académie françaiſe, et quoique peu riche, il a pour lui-même et pour ſes enfans des eſpérances qui le retiennent ici.

J'eſpère pouvoir bientôt remplir les intentions de V. M. pour un profeſſeur de philoſophie et de belles-lettres : mais elle connaît trop bien l'état de notre littérature et de notre philoſophie pour ne pas me

pardonner un peu de lenteur dans l'exécution de
1785. cette partie de ſes ordres. Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE VI.

DU ROI.

Potsdam, 11 mai.

Je vous ſuis très-obligé des Eloges que vous avez eu la bonté de m'envoyer: et pour vous parler avec toute la ſincérité poſſible, j'avoue que je les trouve bien ſupérieurs à ceux de M. d'Alembert, qui avait pris un ſtyle trop ſimple et trop familier, qui ne s'adapte pas trop à ce genre d'écrire, qui exige quelque élévation ſans enflûre. La manière de M. de Fontenelle était peut-être trop ſatirique, comme il paraît par quelques-uns de ſes Eloges, qui ſont plutôt des critiques que des panégyriques. Je ſouhaite que la France vous fourniſſe des ſujets qui méritent par leur génie et par leurs talens qu'on en faſſe des Eloges dignes de tenir leur place à côté de ceux de leurs prédéceſſeurs. Sur ce je prie Dieu etc.

LETTRE VII.

DU ROI.

Potsdam, 29 Juin.

J'AI reçu votre lettre, mais j'attends votre ouvrage, qui n'eſt pas encore arrivé. Je vous remercie de me l'avoir communiqué, et je m'en tiendrai à la préface, comme vous me l'indiquez: car les ignorans de ma claſſe ſe contentent du réſultat de vos calculs, ſans ſonder des profondeurs infinies. A l'égard de vos opinions touchant la peine du délit, je ſuis bien aiſe que vous ſoyez du même ſentiment que le Marquis Beccaria. Dans la plupart des pays, les coupables ne ſont punis de mort que lorſque les actions ſont atroces. Un fils qui tue ſon père, l'empoiſonnement et pareils crimes, exigent que les peines ſoient grièves, afin que la crainte de la punition retienne les ames dépravées qui ſeraient capables de le commettre. Pour ce qui concerne la queſtion, il y a près de cinquante ans qu'elle eſt proſcrite ici, comme en Angleterre. La raiſon en eſt des plus convaincantes; elle ne dépend que de la force ou de la vigueur du tempérament de celui auquel on l'applique: un moyen qui peut produire un aveu de la vérité ou un menſonge que la douleur extorque, eſt trop incertain et trop dangereux pour qu'on puiſſe l'employer. Je comprends malheureuſement que la philoſophie n'oſe pas marcher tête levée dans tous les pays. 1785.

Je vous ſuis très-obligé de la perſonne que vous me propoſez à la place de M. Thiebault; je l'accepterai très-volontiers, ſi vous pouvez l'y diſpoſer, et au

cas qu'on ne puiſſe point lui obtenir cette penſion dont
1785. il eſpère de jouir en France, on pourra lui en accorder une ſur ſa retraite, s'il ne pouvait plus vaquer à des emplois. J'écrirai d'ailleurs au Baron de Goltz, pour eſſayer d'obtenir cette penſion de la France; et en cas de refus j'arrangerai le tout. Pour ſa Théogonie, il pourra la publier ici ſelon ſon bon plaiſir. En gros, je ſuis de ſon opinion, que les planètes et le globe que nous habitons, ſont infiniment plus anciens qu'on ne le débite: et de toutes les hypothèſes que l'on ſoutient ſur ce ſujet, celle de l'éternité du monde eſt la ſeule où ſe rencontre le moins de contradictions et celle où il y a le plus d'apparence de vérité.

Je conçois que pour trouver un profeſſeur de philoſophie et de belles-lettres, il faut du temps et du choix; ainſi je ne vous preſſerai pas ſur ce ſujet, ſi ce n'eſt que je vous prie de vous reſſouvenir quelquefois d'un nombre de jeunes gens raſſemblés dans une académie, attendant avec empreſſement des inſtructions qui leur manquent pendant l'abſence d'un profeſſeur. Sur ce etc.

LETTRE VIII.

DE M. DE CONDORCET.

Sans date.

SIRE,

UN capitaine d'artillerie, nommé M. de Saint-Remi, a propoſé un prix de ſix cents livres pour un Eloge de M. d'Alembert, au jugement de l'académie françaiſe. Quelques-uns de ſes amis ſe ſont réunis avec M. de Saint-Remi pour faire frapper la médaille. Il n'en exiſte qu'une encore, et j'ai cru devoir en faire hommage à V. M.

L'académie françaiſe n'a reçu aucun diſcours, et elle eſt obligée de remettre le prix à une autre année. J'en ai été affligé, non pour la gloire de M. d'Alembert, mais pour notre littérature. La plupart de ceux qui travaillent ordinairement pour ces prix avaient des obligations de plus d'un genre à M. d'Alembert, et leur ſilence les expoſe au réproche d'ingratitude, à moins qu'ils ne permettent de le regarder comme un aveu de leur ignorance. Cette ignorance eſt la plaie ſecrète de notre littérature et de notre philoſophie. On fait des phraſes, parce qu'on n'a point d'idées; on écrit d'un ſtyle extraordinaire, parce qu'on n'a pas des choſes communes à dire, et on débite des paradoxes, faute de pouvoir trouver des vérités qui ne ſoient pas triviales. 1785.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE IX.

DU ROI.

Potsdam, 9 août.

J'AI reçu la médaille de M. d'Alembert que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'aurais voulu qu'on lui eût laiſſé ſa perruque, comme il la portait d'ordinaire, parce que rien ne contribue plus à la reſſemblance que de graver les hommes dans l'ajuſtement où on était accoutumé de les voir. Il eſt ſingulier que M. de St. Remy ait fondé un prix pour les médailles des philoſophes, et que beaucoup de gens de lettres qui avaient des obligations à M. d'Alembert, ſe ſoient diſpenſés d'en faire l'éloge. Rien de plus rare dans le monde que la reconnaiſſance: toutefois la mémoire de

1785. M. d'Alembert n'y perd pas grand' choſe, et il vaut mieux n'être point loué que de l'être mal. Les beaux jours de la littérature ſont paſſés, il n'y a que des trônes vacans et peu de poſtulans dignes de s'y placer. Vous qui avez été l'élève du grand homme que nous regrettons, vous ſeul pouvez lui ſuccéder. Sur ce etc.

LETTRE X.

DE M. DE CONDORCET.

Paris, 19 ſeptembre.

SIRE,

Je n'ai reçu la lettre dont V. M. m'a honoré que depuis peu de jours, au retour d'un voyage que j'ai fait en Bretagne et en Berry pour y examiner des projets de navigation.

J'eſpère que M. Dupuis obtiendra de notre gouvernement la grâce pour laquelle V. M. a daigné témoigner quelque intérêt. Le corps de l'univerſité, loin de s'y oppoſer, a paru flatté de l'honneur que reçoit M. Dupuis et qui réjaillit ſur le corps même. L'intrigue de quelques hommes médiocres, jaloux de M. Dupuis, qui ſont d'ailleurs bien ſûrs de n'être jamais appelés hors de leur collége, a fait naître quelques légers obſtacles, mais M. le Comte de Vergennes pourra aiſément les lever.

J'ai en vue un homme de mérite pour la place de profeſſeur de belles-lettres et de philoſophie; mais avant d'avoir l'honneur de le propoſer à V. M., je dois prendre encore quelques informations.

Nous ſommes malheureuſement encore bien éloignés en France de ne punir de mort que pour des crimes atroces. Nos lois aſſujettiſſent à cette peine pour pluſieurs eſpèces de vols, et ces vols ont été claſſés non d'après des principes fixes, mais par des motifs particuliers, et d'après ce qu'ont paru exiger des circonſtances paſſagères. Notre juriſprudence criminelle eſt inférieure à celle de la plupart des nations de l'Europe. Au commencement de ce ſiècle, l'Angleterre ſeule avait fait nous quelque avantage. Un des premiers ſoins de V. M. a été de perfectionner cette partie de la législation dans la monarchie qu'elle gouverne, et pluſieurs ſouverains depuis ont ſuivi ſon exemple. 1785.

Une ſeule conſidération m'empêcherait de regarder la peine de mort comme utile, même en ſuppoſant qu'on la réſervât pour les crimes atroces, c'eſt que ces crimes ſont préciſément ceux pour leſquels les juges ſont le plus expoſés à condamner des innocens. L'horreur que ces actions inſpirent, l'eſpèce de fureur populaire qui s'élève contre ceux qu'on en croit les auteurs, troublent trop ſouvent la raiſon des juges magiſtrats ou jurés, et il y en a eu des exemples trop fréquens en Angleterre comme en France.

Je ſuis avec le plus profond reſpect etc.

LETTRE XI.

DU ROI.

Potsdam, 14 octobre.

Je vous ſuis très-obligé de la peine que vous vous donnez pour me procurer les inſtituteurs dont notre

——— académie a grand beſoin. Je conçois qu'il y a des
1785. lenteurs tant pour le choix des ſujets que pour les déterminer à accepter les poſtes qu'on leur propoſe, et je ne doute point que vous ne réuſſiſſiez à me procurer des gens habiles, de quoi je vous aurai une grande obligation.

J'en viens à l'article des lois que M. de Beccaria a ſi bien expliquées et ſur leſquelles vous avez également écrit. Je ſuis entièrement de votre ſentiment, qu'il ne faut pas que les juges ſe preſſent à prononcer leurs ſentences, et qu'il vaut mieux ſauver un coupable que de perdre un innocent. Cependant je crois m'être aperçu par l'expérience, qu'il ne faut négliger aucune des brides par leſquelles on conduit les hommes, ſavoir les peines et les récompenſes; et il y a tels cas où l'atrocité du crime doit être punie avec rigueur. Les aſſaſſins et les incendiaires, par exemple, méritent la peine de mort, parce qu'ils ſe ſont attribués un pouvoir tyrannique ſur la vie et ſur les poſſeſſions des hommes. Je conviens qu'une priſon perpétuelle eſt en effet une punition plus cruelle que la mort; mais elle n'eſt pas ſi frappante que celle qui ſe fait aux yeux de la multitude, parce que de pareils ſpectacles ſont plus d'impreſſion que des propos paſſagers qui rappellent les peines que ſouffrent ceux qui languiſſent dans les priſons. J'ai fait dans ce pays-ci tout ce qui a dépendu de moi pour réformer la juſtice et pour obvier aux abus des tribunaux. Les anges pourraient y réuſſir, s'ils voulaient ſe charger de cette beſogne; mais n'ayant aucune connexion avec ces Meſſieurs-là, nous ſommes réduits

à nous ſervir de nos ſemblables, qui demeurent toujours beaucoup en arrière dans la perfection. 1785.

Sur ce je prie Dieu etc.

LETTRE XII.

DE M. DE CONDORCET.

Paris, 11 novembre.

SIRE,

LA bonté avec laquelle V. M. a daigné accueillir quelques-uns de mes Eloges académiques, m'enhardit à lui offrir ceux des ſavans morts pendant l'année 1782. Cette année a été funeſte à l'académie et lui a enlevé la dixième partie de ſes membres.

V. M. trouvera dans ces Eloges celui de Vaucanſon, qu'elle a voulu appeler à Berlin au commencement de ſon règne, et qui n'a dû qu'à cette marque de ſon eſtime la fortune dont il a joui depuis dans ſa patrie: et c'eſt elle encore qui eut la bonté de nous avertir, quelque temps après, que M. d'Alembert était un homme de génie. Nous aurions ſouvent beſoin et en plus d'un genre des leçons de V. M.

Elle a trouvé un peu trop de familiarité dans les derniers Eloges de M. d'Alembert. Les plus grands écrivains ſont expoſés à tomber dans ce défaut, lorſqu'ils vieilliſſent. Voltaire lui-même n'en a pas été exempt, ſur-tout dans ſes vers, et n'a pu le cacher dans ſa proſe qu'à force d'eſprit et de grâces. Nous y ſommes portés naturellement; nous ne l'évi-

1785. tons qu'en veillant continuellement sur nous-mêmes, et cette vigilance continue nous lasse et nous fatigue, lorsque nos organes commencent à perdre de leur force et de leur souplesse. J'espère avoir bientôt l'honneur de soumettre au jugement de V. M. le reste de la collection des Eloges de mon illustre ami, et j'ose me flatter qu'elle y trouvera un grand nombre de morceaux nobles ou piquans, dont la philosophie fine et profonde obtiendra grâce pour les négligences qu'elle y remarquera.

Les gazettes nous avaient alarmés faussement. L'Europe entière n'attend que de V. M. le maintien de la tranquillité dont elle jouit. C'est une gloire qui vous était réservée et qu'aucun héros guerrier n'avait encore méritée.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE XIII.

DU ROI.

Potsdam, 12 décembre.

Je vous suis infiniment obligé des Eloges académiques que vous venez de m'envoyer. Je suis de votre avis, que l'âge affaiblit aussi bien le style des prosateurs que la verve des poëtes, et qu'il faut dire avec Boileau à tous les hommes de lettres âgés:

> Malheureux laisse en paix ton cheval vieillissant,
> De peur que tout à coup efflanqué, sans haleine,
> Il ne jette, en tombant, son maître sur l'arène.

Je compte toujours que vous voudrez bien vous donner la peine de me procurer un certain M. Lévêque, dont j'ai entendu dire beaucoup de bien, pour remplir la place de profeſſeur de philoſophie dont mon académie a ſi grand beſoin. Je ſuis ſenſible à la part que vous prenez à ma ſanté. A mon âge il faut toujours avoir un pied dans l'étrier, pour être prêt à partir, quand le quart-d'heure de Rabelais ſonne. 1785.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

LETTRE XIV.

DU ROI.

Potsdam, 6 février.

Je vous ai beaucoup d'obligation de ce que vous voulez avoir ſoin que cette correſpondance que j'ai eue avec feu M. d'Alembert ne paraiſſe pas. Mes lettres ne méritent que d'être vouées à Vulcain; elles ne ſont ni amuſantes, ni intéreſſantes pour le public. On eſt d'ailleurs déjà aſſez ſurchargé dans ce ſiècle, plus abondant en mauvais ouvrages qu'en bons écrits, ſans y ajouter encore les miens. Vous m'avez rendu un vrai ſervice en me procurant un puriſte et un autre profeſſeur pour l'académie militaire; ces jeunes gens attendent avec impatience leur arrivée, parce que leur éducation eſt négligée juſques-là. Sur ce, etc. 1784.

LETTRE XV.

DE M. DE CONDORCET.

Paris, 26 mars.

SIRE,

1786. Je n'ai point ceſſé de faire tous mes efforts pour préſerver de toute eſpèce d'indiſcrétion la correſpondance de V. M. avec M. d'Alembert. M. Watelet était receveur général des finances; la chambre des comptes a mis le ſcellé ſur ſes papiers, et tout ce que la rigueur des formes a pu permettre, c'eſt que la correſpondance fût remiſe à M. de Nicolaï, premier préſident de cette chambre, qui la gardera juſqu'à ce qu'une perſonne chargée des ordres de V. M. la reclame en ſon nom.

Si elle veut bien en charger M. le Baron de Grimm, ou ſi elle daigne permettre que ce dépôt ſi précieux pour la gloire de mon ami et pour celle des lettres me ſoit confié, il ceſſera d'être expoſé aux différens genres d'indiſcrétion qui peuvent ſe commettre. Je puis répondre à V. M. qu'il ne ſortirait jamais d'entre mes mains, et que je prendrais les précautions les plus certaines pour qu'aucun événement ne pût l'expoſer de nouveau.

M. Lévêque ſera prêt à partir vers la fin d'Avril. Un homme de lettres, père de famille, très-peu riche, a beſoin de plus de temps qu'un autre pour arranger ſes affaires, quoique très-peu compliquées. Toute négligence peut être fatale à une petite fortune.

M. Dupuis ne pourrait partir que vers le mois

de ſeptembre. C'eſt alors qu'il deviendra libre ; car il a été impoſſible de lui obtenir une grâce que méritent ſes talens, et que l'intérêt que V. M. a daigné lui témoigner, lui aurait ſûrement fait accorder, ſi des corps, et ſur-tout des corps compoſés comme l'univerſité de Paris, pouvaient ſe conduire comme des particuliers. 1786.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, etc.

LETTRE XVI.

DE M. DE CONDORCET.

Paris, 6 mai.

SIRE,

J'AI été vivement touché de la bonté avec laquelle V. M. a daigné me permettre de reclamer ſes lettres à M. d'Alembert, et de conſerver entre mes mains ce dépôt précieux. Cette marque de ſa confiance me ſera toujours chère ; j'en garderai une éternelle et reſpectueuſe reconnaiſſance, mais je n'aurai pas l'avantage d'en profiter.

V. M. verra par la lettre de M. de Vergennes dont j'ai l'honneur de lui envoyer une copie, qu'il avait déjà diſpoſé de ce dépôt, ce qu'il a trouvé plus prudent de deviner que d'attendre les intentions de V. M. M. de Nicolaï, premier préſident de notre chambre des comptes, qui avait poſitivement promis de garder les lettres, qui ne les avait reçues qu'à cette condition, ne s'eſt pas cru obligé de remplir ſes engagemens.

1786. Il doit m'être permis d'en être affligé. V. M. eſt la ſeule perſonne qui puiſſe ne pas ſentir tout le prix de ſes lettres ; et l'intérêt que je prends à la gloire de M. d'Alembert, peut-il me laiſſer voir avec indifférence la deſtruction du plus beau monument qui pût honorer ſa mémoire ? Mais les regrets, loin de diminuer les ſentimens que la bonté, que la confiance de V. M. m'ont inſpirés, ne peuvent que les augmenter.

Daignez, Sire, en agréer l'hommage, et me permettre de vouer pour toujours à V. M. quelque choſe de plus que du reſpect et de l'admiration.

Oſerai-je joindre les vœux à ceux de l'Europe ? Il eſt ſans exemple qu'un Roi, qu'un héros ait excité chez les nations étrangères un intérêt ſi vif, ſi général, ſi profondément ſenti ; il a été unique comme le grand homme qui en était l'objet.

Je ſuis, etc.

LETTRE

LETTRE DE M. DE VERGENNES.

Verſailles, 3 mai.

„ J'ai reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le premier de ce mois, et la copie de celle du Roi de Pruſſe que vous y avez jointe. C'eſt avec regret, Monſieur, que je me trouve dans l'impoſſibilité de ſatisfaire à la réclamation que vous formez. Inſtruit par des perſonnes dignes de foi que le Roi de Pruſſe déſirait que la partie de ſa correſpondance recueillie à la mort de M. Watelet, ne fût point rendue publique, inſtruit d'ailleurs que ſa publicité ne pouvait rien ajouter à la gloire de ce monarque, vu la nature des matières qui y étaient traitées, il a paru que le moyen le plus efficace pour aſſurer au préſent et à l'avenir l'effet de la volonté de Sa Majeſté pruſſienne, était de ſupprimer à jamais cette correſpondance. C'eſt ce que j'ai fait en préſence de M. le premier Préſident de la chambre des comptes. Je n'ai pas négligé, Monſieur, d'en faire prévenir le Roi de Pruſſe, et je me flatte qu'il applaudira à cette prévoyance. 1786.

Je ne doute pas, Monſieur, que cette correſpondance n'eût été très-ſûrement dans vos mains; mais les hommes ne ſont pas immortels, et leurs vues ne ſont pas toujours remplies par ceux qui leur ſuccèdent.

Je ſuis, etc.

LETTRE XVII.

DU ROI.

Potsdam, 25 mai.

1786. J'ENVISAGE comme une chose très-favorable le sort que mes lettres ont eu d'être brûlées ; c'était le moyen le plus sûr d'en empêcher l'impression ; car il m'eût été désagréable de voir courir dans le public des lettres qui n'étaient pas faites pour lui. Il n'appartient qu'aux quarante plumes, dépositaires de la pureté du langage français, de vous donner des chef-d'œuvres en tous les genres, qui méritent l'honneur de l'impression. Je ne sais ce que deviennent les deux professeurs pour mon école militaire : ces jeunes gens sont trop long-temps sans instruction, pendant que je suis convenu de leurs doubles pensions, frais de voyage, etc. Je ne comprends donc pas ce qui peut les arrêter, et j'avoue qu'un plus long retard pourrait nuire à l'idée que je m'étais faite d'eux; mais cela ne diminue en rien les obligations que je vous ai, et je sens tout le prix des peines que vous avez eues dans cette affaire. Sur ce, etc.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

A M. GRIMM.

LETTRE PREMIERE.

DU ROI.

Sans date.

J'AI eu des attaques d'asthme qui quelquefois m'ont rendu assez malade, et je me trouve dans cette situation aujourd'hui. Je me contente donc de vous accuser la réception de votre lettre et de celles qui l'accompagnaient, sans entrer dans de plus grands détails. Vous voudrez bien avoir la bonté de faire parvenir les incluses à leurs adresses. Sur ce, etc. 1773.

LETTRE II.

DU ROI.

Potsdam, 25 février.

1774. VOTRE lettre du 5 février me parvint avant-hier. Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde et mes parentes du calendrier chrétien; ma ſainte n'approuvera pas l'application de la remarque de Jean-Jacques, peut-être judicieuſe, ſur l'orcheſtre de Paris. Quoi qu'il en ſoit, il faudra tirer parti des pères. Ce que vous me dites de vos converſations ſur mon ſujet avec Sa Majeſté impériale, me flatte et m'intéreſſe; rien ne peut être plus enchanteur pour moi que le ſouvenir de cette grande princeſſe, pour laquelle j'ai une vénération infinie. Je vous ai entretenu de ſes talens, de ſes grandes vues, de l'élévation de ſon ame et de cette bonté avec laquelle elle accueille ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Vous avez eu tout le temps de vous rappeler et de vérifier tout ce que je vous ai dit; je conçois aiſément quels doivent être tous vos regrets et que vous ne retrouverez nulle part rien qui puiſſe vous dédommager de tout ce que vous avez vu. C'eſt avec plaiſir que je vous verrai à votre paſſage et que je vous entendrai ſur un ſujet qui a tant de droits de m'intéreſſer. Sur ce je prie Dieu, etc.

LETTRE III.

DU ROI.

Potsdam, 19 février.

LORSQUE je m'adreſſe à M. de la Grimmalière, Colonel des gardes Préobraſchinsky de S. M. l'Impératrice de toutes les Ruſſies je crois être ſûr de prouver la définition de ce titre-là, tant par acte public, que par ſes patentes; mais je n'entends point le titre de ſouffre-douleur, ni la traduction d'un mot ruſſe que je ne comprends pas, par conſéquent auquel je pourrais donner un ſens qui ne ferait pas clair. Pour le titre de plaſtron, il me ſemble ne convenir nullement à Monſieur le Baron, ſi ce n'eſt qu'on pourrait dire que quiconque a la protection de Monſieur le Colonel, peut la conſidérer comme l'égide de Minerve, qui rend invulnérable ceux qui la poſſèdent. Vous me permettrez donc de remplacer un plaſtron par une égide, et de vous regarder comme celui qui protège Monſieur le duc de Saxe-Gotha en France, qui a protégé les jeunes Romanzow contre les ſéductions de la jeuneſſe, et qui, en quelque façon, peut être comparé à ces cardinaux protecteurs de la France et de l'Allemagne à Rome; ainſi et de même il protège les intérêts de la grande Catherine dans l'empire des Gaules. M. de la Grimmalière aura la bonté de voir par ce que je viens de lui expoſer, combien je ſuis éloigné de vouloir lui lancer des traits, et combien je me recommande à ſa puiſſante protection. Je lui aurais 1782.

répondu sans doute plutôt, si je n'avais été accablé
1782. d'une douzaine de maladies à la fois, qui m'ont privé de la faculté de tous mes membres. J'ai été très-fâché de le savoir si près de mes frontières et d'avoir été privé de sa vue béatifique; l'Arioste dit: que les montagnes tiennent ferme à leur racine, mais que les hommes peuvent se rencontrer, de sorte que je ne désespère pas que quelque heureuse influence de mon étoile ne me procure un jour la satisfaction de le revoir et de l'admirer. Sur ce, etc.

LETTRE IV.

DU ROI.

Potsdam, 11 novembre.

1783. Vous pouvez bien croire que j'ai été fort touché de la mort de d'Alembert, d'autant plus que je l'ai cru atteint d'une maladie chronique, mais qui ne menaçait pas directement sa vie. Je doute que la France répare cette perte de si-tôt. Si la maladie a affaibli son esprit dans le dernier temps, cela n'est pas étrange, puisque la mort, en attaquant toutes les parties organisées de notre corps, doit leur ôter leur activité en les détruisant. Je vous suis obligé cependant de m'avoir communiqué cette triste nouvelle, et je me suis dit à moi-même: il faut mourir, ou il faut voir mourir les autres, il n'y a pas de milieu. Sur ce, etc.

LETTRE V.

DU ROI.

Potsdam, 16 décembre.

Je vous ſuis fort obligé des ſoins que vous avez pris pour empêcher que ma correſpondance avec d'Alembert ne fût imprimée. Pluſieurs raiſons me l'ont fait déſirer : car premièrement cela n'en aurait pas valu la peine, et ſecondement la réputation de M. d'Alembert eſt ſi bien établie, qu'elle n'a aucunement beſoin, ni de mon appui, ni de mon ſuffrage. Cependant, je vous avoue qu'il eſt bien triſte de voir toutes les perſonnes que j'avais eſtimées, mourir les unes après les autres, et cela eſt d'autant plus fâcheux qu'il ne dépend pas de moi de mourir, ni de voir mourir les autres. Tout cela n'eſt qu'une ſuite du jeu des cauſes ſecondes, qui par leurs combinaiſons différentes amènent tous les événemens terribles. Il eſt vrai que j'ai fait ériger des monumens à Algarotti et à d'Argens que j'avais beaucoup aimés, et qui avaient vécu long-temps chez moi : et je ſuis encore en reſte d'un cénotaphe que je m'étais propoſé de faire élever en Pruſſe à l'honneur de Copernic. Du reſte, ſi la littérature françaiſe offre quelque choſe de curieux, vous me ferez plaiſir de m'en faire part, ſans toucher à la claſſe des littératures ſubalternes, dont je n'aime guère à m'occuper. Sur ce je prie Dieu, etc. 1783.

LETTRE VI.

DU ROI.

Potsdam, 11 mai.

1785. Je vous suis fort obligé de la lettre de M. de Condorcet que vous m'avez envoyée, dont je vous remets la réponse, que vous voudrez bien lui faire tenir. Il me semble que les beaux arts et les belles lettres éprouvent un destin pareil en Europe à celui qu'elles ont éprouvé à Rome après le beau siècle d'Auguste, où la médiocrité succéda aux talens. Après avoir poussé la partie des belles-lettres à leur perfection, la nation, comme rassasiée des chef-d'œuvres dont elle jouit, commence à s'en dégoûter: alors le néologisme commence à détériorer le langage qui a été poussé à une certaine perfection: la évère âcreté de l'esprit philosophique combat l'effervescence de l'imagination, et le génie, resserré dans des bornes trop étroites, ne fournit plus que des productions médiocres. Je vous remercie de m'avoir fêté sur mon vieux jour de naissance. Je ne suis que trop vieux. Il faut que chacun vive jusqu'au terme qui devide tout le chapelet de sottises que le destin l'a condamné à faire dans ce monde. Selon le défunt Prince de Deux-ponts, il n'y avait de salut qu'à Paris; il faut donc nécessairement que ceux qui vivent ailleurs, végètent dans le purgatoire ou dans les limbes. Si vous trouvez à redire à ce

ſentiment, vous n'avez qu'à vous en prendre au feu Prince de Deux-ponts, et ſi vous vous trouvez trop faible pour attaquer cette famille, vous n'avez qu'à vous joindre à l'Empereur, avec lequel vous avez été à Spa; il vous aſſiſtera volontiers de toutes ſes forces, pour vous donner gain de cauſe. Sur ce etc. 1785.

LETTRE VII.

DU ROI.

Potsdam, 9 août.

Je vous ſuis fort obligé de la médaille de M. d'Alembert, que vous m'avez fait parvenir. J'aurais ſouhaité qu'elle fût plus reſſemblante. Il ſe peut cependant qu'il ait fort changé depuis vingt ans que je ne l'ai vu. Je n'ai jamais entendu le mot de cet officier d'artillerie dont vous me parlez; mais il n'eſt pas ſurprenant qu'une nation auſſi policée que la françaiſe aille éclairer des nations barbares, et leur communiquer des parcelles du magaſin immenſe de ſes connaiſſances. Les Turcs doivent admirer leur légiſlateur en artillerie, et je doute qu'ils veuillent uſer de violence envers lui.

Sur ce, etc.

LETTRE VIII.

DU ROI.

Potsdam, 24 octobre.

1785. Je vous suis fort obligé de la lettre de M. de Condorcet que vous m'avez fait parvenir. Voici la réponse: vous voudrez bien la lui faire tenir également. Je n'ai guère pu jouir de l'apparition de quelques Français dans ce pays-ci, entr'autres de M. de la Fayette. J'ai passé quatre semaines dans la compagnie de la goutte, plus désagréablement que dans celle de ces Messieurs. Je félicite Monsieur de la Grimmalière de l'augmentation que l'Impératrice de Russie fait dans ses troupes, parce que la suite naturelle de ce changement sera sans doute de vous avancer d'un grade, et que peut-être dans la guerre qui se prépare contre la Porte, ce sera vous qui prendrez Constantinople à la tête d'une armée victorieuse. Je serai le spectateur de ces hauts faits d'armes; et si la faiblesse de l'âge me donne de trop fortes entraves, je compte célébrer ces merveilles de nos jours et placer votre nom entre celui d'Alexandre, de César, et celui de l'autocratrice de toutes les Russies entre ceux de Jupiter et de Neptune.

Sur ce je prie Dieu etc.

LETTRE

DU

ROI DE PRUSSE

A. M. ALGAROTTI.

Rémusberg, 19 mai.

A ma Muſe vive et légère
Ne fais pas trop d'attention : 1740.
Mes vers ne ſont faits que pour plaire,
Et non pour la diſſection.

Vous entrez dans un détail des épîtres que je vous ai envoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microſcope des traits groſſiers, qu'il ne faut voir que de loin et d'une manière ſuperficielle. Je me rends trop juſtice pour ne pas ſavoir juſques où s'étendent mes forces. Indépendamment de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles épîtres, l'une ſur la néceſſité de l'étude, et l'autre ſur l'infamie de la fauſſeté; j'y ai ajouté un conte, ſur un mort qu'on n'a point enterré, parce qu'un prêtre avait promis ſa réſurrection. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai au pied de la lettre, et ſemblable en tout à la manière dont je l'ai rapportée, l'imagination a achevé le reſte.

1740.

Vous qui naquîtes dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des Dieux,
Qui l'aprîtes dès la nourrice,
Jugez avec plus de juſtice
De mes vers négligés et ſouvent ennuyeux.
Entouré de frimats, environné de glace,
La lyre tombe de mes mains.
Non, pour cultiver l'art d'Horace,
Il faut un plus beau ciel et de plus doux deſtins.

Je ſuis perſuadé que la vie de Céſar que vous compoſez, fera honneur à ce vainqueur des Gaules.

Ces généreux uſurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages,
Qu'à Rome au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

Comme je m'aperçois des délais de Piné, j'ai pris la réſolution de faire imprimer l'Anti-Machiavel en Hollande ; et je vous prie en même temps de vous informer combien coûteraient tous les caractères d'argent les plus beaux que l'on ait, et qui font la collection d'une imprimerie complète. J'ai envie de les acheter, afin de faire imprimer la Henriade ſous mes yeux.

De la bavarde renommée
Prenant les ailes et la voix,
Du cygne de Cirey je loûrai les exploits.
La Henriade relimée,
De nouvelles beautés ſans ceſſe ranimée,
Juſqu'aux Bracmanes des Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera je le prévois.

Je ne fais que répondre à votre charmante gazette, ſinon que la nôtre juſqu'à préſent ne fournit que des ſujets triſtes, et qu'elle pourrait, comme je l'imagine et le crains, fournir dans peu des matières encore plus tragiques. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que nous n'avons point de bals ni de maſcarades, que nous ne conquérons point de royaumes, mais auſſi n'avons-nous point de guerre. C'eſt à préſent le temps de notre ſommeil et de l'inaction; il faut croire que lorſqu'il aura duré ſa période, un autre lui ſuccédera. Je ſais bien que pour ce qui me regarde, je ſouhaite avec beaucoup d'empreſſement que mon temps vienne de vous revoir. Vous êtes trop aimable pour qu'on puiſſe vous connaître ſans vous déſirer. Faites donc, je vous prie, que je puiſſe bientôt me ſatisfaire, et ſoyez perſuadé que je ſuis plein d'eſtime et d'amitié pour vous. Adieu. 1740.

TABLE.

LETTRES du Roi de Pruſſe et de M. Jordan. . . . . . page 1 et ſuiv.

Lettres du Roi de Pruſſe et de la Marquiſe du Châtelet. . . . . page 295 et ſuiv.

Lettres du Roi de Pruſſe et de M. de Fontenelle. . . . . . page 359 et ſuiv.

Lettres du Roi de Pruſſe et de M. Rollin . . . . . page 365 et ſuiv.

Lettres du Roi de Pruſſe et de M. de Condorcet. . . . . . page 379 et ſuiv.

Lettres du Roi de Pruſſe à M. Grimm. page 403 et ſuiv.

Lettres du Roi de Pruſſe à M. Algarotti. . . . . . page 411 et ſuiv.

Fin de la Table

DD
405
1790
t.16

Friedrich II
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY